

CLAUDE-JOSEPH DORAT

Les Sacrifices de l'amour  
Les Malheurs de l'inconstance



ÉDITIONS DU BOUCHER

## CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS DU BOUCHER

Le fichier PDF qui vous est proposé est protégé par les lois sur les copyrights & reste la propriété de la SARL Le Boucher Éditeur. Le fichier PDF est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;

— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Les textes reproduits sont :

— celui de l'édition de 1772 publiée à Amsterdam pour *les Sacrifices de l'amour* ;

— celui de l'édition de 1775 publiée à Neuchâtel pour *les Malheurs de l'inconstance*.

Dans les deux cas, & afin de faciliter la lecture de ces romans, l'orthographe, la ponctuation & la typographie ont été modernisées.

© 2006 — Éditions du Boucher  
site internet : [www.leboucher.com](http://www.leboucher.com)  
courriel : [contacts@leboucher.com](mailto:contacts@leboucher.com)  
conception & réalisation : Georges Collet  
couverture : *ibidem*  
ISBN : 2-84824-074-1



# Les Sacrifices de l'amour

*Avertissement de l'auteur*

*Je n'ai pu faire réimprimer ces Lettres aussitôt que je l'aurais voulu, de sorte qu'il s'en est répandu des éditions furtives, pleines de contresens, de transpositions & de fautes intolérables. Celle que je présente au public, est au moins très soignée. On n'y trouvera presque point de Lettres où je n'aie fait des changements. Le tutoiement de madame de Senanges & du chevalier avait déplu; je l'ai supprimé.*

*Quant au caractère de mon héroïne, j'ai cru devoir le conserver tel que je l'avais conçu d'abord. La critique qu'on en a faite prouve singulièrement à quel point nos mœurs sont dépravées. On a crié à l'invraisemblance, parce qu'une femme, malgré sa passion, respecte ses liens, est fidèle à ses devoirs, se défend d'une faiblesse; & l'on m'a reproché d'être romanesque à l'excès, parce que je me suis avisé de peindre un caractère honnête. Il serait possible, au reste, de disculper madame de Senanges, & de ne la point rendre tout à fait responsable de sa vertu. Cette femme si extraordinaire n'est-elle pas enchaînée par les circonstances? Elle est enlevée & mise au couvent, au moment, peut-être, où elle allait recouvrer, en se rendant, la bienveillance de mes lecteurs.*

*Il est étrange qu'on ne puisse plus supposer une résistance de six mois, sans scandaliser la moitié de Paris. Je demande pardon de l'avoir osé, & de m'être permis une production d'un si mauvais exemple.*

*Une belle dame, connue par une foule d'aventures, & qui n'a point le tort de faire languir ses amants, disait, après avoir lu ces Lettres : Quelle bégueule que cette madame de Senanges! elle m'est antipathique.*

*Cette expression de mœurs m'a bien plus réjoui que n'eût fait un éloge, & peut-être elle en est un.*

*Je ne justifierai point le ton de madame d'Ercy. Si je voulais nommer mes modèles, on verrait que je suis loin de l'exagération. D'ailleurs les critiques ne me font plus rien. J'en ai éprouvé de si injustes, de si malhonnêtes, & de si basement insolentes, que la tranquillité du mépris me préserve à jamais des impatiences de l'amour-propre & de la duperie des réponses.*

*Le discours qui précédait cet ouvrage n'était qu'une esquisse rapide & peu approfondie. Dans cette édition, je l'intitule Avant-propos; &, comme j'ai eu le temps de le rendre plus court, il vaudra peut-être mieux.*

*Avant-propos*

*Ce ne serait peut-être pas une entreprise indigne d'un homme de goût, de jeter un coup d'œil sur les variations arrivées dans le genre de nos Romans, & de marquer, en suivant cette chaîne intéressante, les nuances du caractère national, les altérations qu'il a souffertes, les influences respectives des mœurs sur les écrits, des écrits sur les mœurs, les progrès, les révolutions & la décadence de notre galanterie.*

*Après ces siècles presque fabuleux d'héroïsme & de chevalerie, pendant lesquels l'amour était plutôt une extase religieuse, qu'un délire profane, & une superstition, qu'un sentiment, on verrait éclore ces volumineuses archives, où figurent des caractères sans vraisemblance, où l'héroïne fait assaut d'esprit avec tout ce qui se présente, tandis que le héros, plus imbécile encore que valeureux, se croit obligé de conquérir quelques provinces, avant de baiser la main de sa maîtresse.*

*En descendant vers ces temps où les hommes & les femmes se voient de plus près, se respectent moins, & jouissent davantage, mais toujours sous le voile de la décence, dernier vestige de l'ancien culte; le roman acquerrait de la vie, de l'intérêt & de la vérité. On se reposerait sur des intrigues moins compliquées; on applaudirait à la faiblesse aux prises avec la séduction, aux douleurs de la résistance, à l'ivresse de la défaite, surtout à ces repentirs touchants, dont il est si doux d'avoir à triompher.*

*Enfin arriveraient ces jours d'aisance dans les mœurs, & de bouleversement dans les principes, où des hommes, élégamment vicieux, trompent & sont trompés, n'attaquent les femmes que pour obtenir, s'ils le peuvent, le droit de les mépriser, & sont en cela même plus méprisables qu'elles. C'est alors qu'il faudrait avoir recours aux fastes*

*des Hamiltons, & surtout au code ingénieux du philosophe charmant à qui nous devons le Sopha, les Égarements du cœur<sup>1</sup> & Tanzaï, de ce juste appréciateur du siècle, de ce peintre profond de la frivolité, qui s'est ménagé des vues sur tous les boudoirs, qui semble y avoir surpris la volupté savante de la prude, les soupirs distraits de la coquette, & l'ivresse de ces dames, qui ont au moins autant de promptitude dans les sensations, que de délicatesse dans les sentiments.*

*Ce rapprochement d'époques pourrait devenir curieux, & développer en partie l'histoire si imparfaite du cœur humain; mais ce plan me mènerait trop loin, & serait presque la matière d'un ouvrage. Je me contenterai de quelques réflexions, semées sans ordre, sur le genre dans lequel je m'essaie aujourd'hui.*

*Nous avons une foule de romans satyriques, légers, galants ou licencieux; mais qu'il en est peu où les mœurs soient peintes, & les passions en mouvement, où l'homme se retrouve tel qu'il est dans la nature! Humiliés par la disette de ces tableaux intéressants & vastes, nous avons eu recours à nos voisins, plutôt par un goût de mode, que par un véritable attrait. Il est certain qu'ils l'emportent de beaucoup sur nous dans les peintures fortes; il y a dans le caractère des Anglais, je ne sais quelle sève énergique, qui se communique à leurs écrits. Les compositions sont larges & grandes, quand la liberté taille les pinceaux; & tel homme serait tout dans une république, qui n'est rien ailleurs.*

*Les productions d'un citoyen de Londres se ressentent quelquefois de l'effort du travail, incompatible avec les grâces; mais, la convulsion passée, l'effet se développe & reste. Nos ouvrages sont pour la plupart des espèces de miniatures, où le pointillé domine. Qu'attendre de cet enfantillage élégant? Il éteint l'imagination & glace la sensibilité. Pour arracher à la nature quelques-uns de ses secrets, il faut être nourri de méditations, de recueils solitaires, de l'enthousiasme du bien & de cette mélancolie, qui marque d'une empreinte auguste toutes les idées qui en émanent. Voilà ce qui distingue les écrivains anglais. Ils fouillent dans les profondeurs de l'âme; nous jouons sans cesse autour de sa superficie: ils prennent la passion sur le fait, nous l'exprimons par réminiscence: ils exécutent d'après des physionomies*

1. Cf. Les Égarements du cœur & de l'esprit, Crébillon fils, Éditions du Boucher, Paris, 2002 (NdE).

*distinctes & variées, nous esquissons d'après des masques qui se ressemblent.*

*On les a plusieurs fois accusés de s'appesantir sur les détails; mais ces détails mêmes sont le secret du génie. Les observateurs britanniques ne négligent rien, quand il s'agit de l'étude de l'homme; ils savent que le physique est le flambeau du moral : un Anglais qui me regarde, me juge; tel Français me fréquente longtemps, sans me connaître. L'un a le coup d'œil attentif & sûr; celui de l'autre est vague & indéterminé.*

*C'est du repos de l'âme, de l'esprit & des sens sur les différents objets, que naissent ces prétendues inutilités, dont les romans de nos voisins sont remplis; elles leur servent à préparer les grands effets, & à graduer les impressions : dans les nôtres, le peintre paraît presque toujours, il veut être à la fois tous ses personnages. Ce n'est plus une action qui se passe, c'est une singerie qui me choque & m'attriste. À force de vouloir polir chaque partie, nous faisons un squelette de l'ensemble. Nous ressemblons à ces artificiers ingénieux, qui dirigent savamment d'éblouissantes étincelles; l'Anglais est le mineur consommé, qui se cache dans les entrailles de la terre, y exerce son art souterrain, & n'étonne qu'au moment de l'explosion.*

*Ce qui nous rend surtout très ridicules, c'est la manie de paraître ce que nous ne sommes pas. Les insulaires, dont nous nous croyons les émules, naissent penseurs; nous tâchons de le devenir; & lors même que nous y réussissons, l'effort se fait apercevoir<sup>1</sup>. C'est le cas de nous comparer aux nouveaux parvenus. La maladresse de leur faste fait deviner leur origine.*

*Dans le parallèle que je viens d'ébaucher, on trouvera, je crois, quelle est la cause de la supériorité des romans anglais sur les nôtres. D'ailleurs, ce genre est discrédité parmi nous, par la foule des mauvais ouvrages qu'il a occasionnés. Ils sont ordinairement le fruit d'une imagination incontinent, d'une corruption qui déborde & se répand. Le roman, tel qu'il doit être conçu, est une des plus belles productions de l'esprit humain, parce qu'il en est une des plus utiles : il l'emporte même sur l'histoire, ce qu'il ne serait pas difficile de prouver.*

1. Il est plusieurs exceptions en notre faveur; mais elles ne détruisent pas mon sentiment, que je soumetts d'ailleurs à des esprits plus éclairés. En France, quelques particuliers donnent le ton; en Angleterre, c'est la nation qui pense.

*L'histoire n'est le plus souvent qu'un tableau monotone de vices sans grandeur, de faiblesses sans intérêt; qu'une collection de faits, piquants pour la curiosité seulement, & en pure perte pour la morale. Le roman, quand il est bien fait, est pris dans le système actuel de la société où l'on vit; il est, osons le dire, l'histoire usuelle, l'histoire utile, celle du moment.*

*Le but moral de celui qu'on va lire, est de prouver, d'un côté, qu'une femme qui aime, peut remplir tous les devoirs qui contrarient sa passion, & n'en être que plus intéressante; de l'autre, qu'il n'y a point de sacrifice que cette femme ne puisse obtenir de l'homme le plus amoureux, s'il est vraiment digne d'être aimé.*

*J'ai tâché de distinguer autant qu'il m'a été possible, le style de mes différents personnages. Quand l'amante s'exprime comme l'amant, ni l'un ni l'autre n'attache. Les hommes, en écrivant, ont plus de vivacité, peut-être plus d'élan, les femmes plus de sensibilité, de mollesse & d'abandon; elles puisent tout dans leur âme.*

*Je n'ai point chargé ces Lettres d'incidents romanesques. J'ai mis en jeu des caractères & des passions. La peinture des mœurs suffit à l'esprit, & tout est événement pour le cœur. Que de nuances! Que de révolutions! Quelle instabilité dans le même sentiment! Malheur à celui qui, pour écrire, en est toujours réduit à imaginer! Il parle souvent une langue étrangère; & l'on est bientôt las de l'entendre.*

*Je ne me suis point astreint à faire suivre les réponses. J'ai craint l'ordre fastidieux de cette marche. Je n'aime pas plus les livres trop méthodiques, que les jardins trop alignés. Quelquefois mon héroïne répond à une Lettre qu'on n'a point vue, & laisse sans réplique celle qu'on vient de lire. On se plaît à franchir les intermédiaires, surtout dans un sujet où l'imagination peut si aisément y suppléer.*

*Je n'ai pas non plus coupé l'intérêt (quel qu'il soit) par ces Lettres épisodiques & fastueusement raisonnées, qui forcent le lecteur à la discussion, quand il voudrait ne se livrer qu'au sentiment.*

*Ce que j'ose me promettre, c'est que si je ne trouve point grâce devant quelques critiques sévères, je serai consolé par ces juges plus indulgents, qui cherchent moins dans un ouvrage les grâces de l'exécution, que l'esprit général qui l'a dicté.*

## Première partie

Lettre première

*Le chevalier au baron de \*\*\**

Que je vous porte envie, mon cher baron ! Quoique vous soyez encore dans l'âge où l'on ne renonce à rien, vous avez quitté Paris, pour vivre dans vos terres : vous préférez à son tumulte la douceur d'une retraite philosophique & tranquille. C'est là que votre âme s'élève, qu'elle se fortifie contre les besoins factices qui désolent les sociétés : car tout me prouve que l'homme social est puni par les goûts mêmes dont il avait espéré ses plaisirs. Vous voilà hors de la tourmente. Vous n'avez point de liens (j'en excepte ceux de l'amitié), qui mettent votre repos à la merci des autres. Une fortune considérable ne vous rend dépendant des hommes que par le bien que vous aimez à leur faire. Vos vassaux sont heureux. Vous animez le travail : l'industrie naît de l'encouragement que vous lui donnez. La fertilité des campagnes est le luxe de votre domaine, & votre bonheur est, pour ainsi dire, réfléchi dans tous les êtres qui vous environnent. Quelle riante perspective ! Mais plus mes yeux m'y portent, plus les circonstances m'en écartent. Le calme n'a jamais été si loin de moi.

Qu'allez-vous penser en lisant ma lettre ! Est-ce là le ton de mon âge ? Que voulez-vous ? Mon style prend la teinte de mon âme : cette âme, si ardente, est triste, mélancolique, & n'en est pas moins agitée.

Il y a six ans que je suis entré dans le monde. L'ardeur de m'avancer, un goût vif pour le plaisir, l'effervescence de la jeunesse, une imagination brûlante, m'ont jusqu'ici répandu hors de

moi. Dans l'âge où j'ai paru, tout plaît, tout enivre; les souvenirs du passé sont doux, le présent transporte; on voit l'avenir en beau; la tête fermente, le cœur s'allume, on vit dans un monde enchanté. Heureux temps où l'on jouit pour jouir encore, où les lueurs d'une raison momentanée ne montrent que les agréments de la vie, sans en éclairer les écueils! Mon ami, je sors des jardins d'Armide, le désert était au bout.

Ne croyez point encore une fois que cet état soit de la langueur : c'est au contraire l'inquiétude vague d'une âme avertie d'un plaisir nouveau.

Je n'ai point à me plaindre de la fortune. J'ai un régiment; je plais à une des femmes de la Cour dont on vante le plus l'esprit & la figure : son crédit augmente de jour en jour; ma position fait des jaloux & ne me rend point heureux. Vous l'avouerez-je? C'est cette même femme dont le zèle m'a été si utile, & qui d'ailleurs possède tous les charmes, toutes les séductions; c'est elle en partie qui est la cause de mon chagrin. Vous l'avez rencontrée quelquefois : il est impossible de réunir plus d'avantages extérieurs & de moyens d'être aimable. Elle a pour plaire des secrets qui ne sont qu'à elle. Elle est belle, & l'on serait tenté de l'en dispenser. Elle a tant de grâce, que sa beauté lui devient presque inutile. Mais hélas! tout cela n'est que la magie du moment. Le caractère est celui de tous les jours; le sien est léger, superficiel, altier. Sa tête la trompe sur les mouvements de son cœur : Dieu sait ce qui résulte de ce faux calcul. Elle est jalouse avec hauteur, exigeante sans tendresse, capricieuse, à un excès que je peindrais mal, & le caprice est presque toujours chez les femmes en proportion de leur froideur. Il est en elles, je l'imagine au moins, une espèce de révolte contre la nature; elles se vengent de n'être pas sensibles, & nous punissent de ne pas réussir à leur créer un cœur.

La marquise d'Ercy joint à tous ces défauts une ambition démesurée qui la subordonne en quelque sorte à toutes les variations du crédit. Son âme, osons le dire, est gâtée par l'intrigue, par ce besoin de briller, le poison des vertus douces, des plaisirs vrais & de toute félicité.

Vous voyez que je ne l'aime plus, puisque je la juge. De là les idées sombres qui s'emparent de moi. Je lui ai les plus grandes obligations, &, avec celles de son âge, vous savez qu'on ne

s'acquitte que par l'amour. De jour en jour le mien s'éteint; mais il semble que ma reconnaissance augmente à mesure qu'il diminue. D'après ce que je vous confie, je suis trop honnête pour n'être pas très malheureux. Je n'ai pas envisagé un seul instant que, si je blesse son amour-propre, je m'expose à sa vengeance; je ne me souviens que de ses bontés passées : elles laissent dans mon âme des traces profondes. Je pleure la perte d'une illusion qui me voilait ce qui me détache. J'aurais voulu la garder jusqu'au dernier soupir, & pouvoir transformer toujours en vertus les défauts de ma bienfaitrice.

Plaignez-moi, baron; plaignez-moi : le mal est sans remède. J'aide moi-même la fatalité qui m'entraîne vers cette ingratitude que je me reproche. J'aime un autre objet. J'ai le double tourment d'un amour qui expire & d'une passion qui va naître. L'embarras de quitter une femme, la crainte de ne pas plaire à une autre, la satiété de tout ce qui n'est pas elle, le combat des principes contre les sentiments, voilà ce que j'éprouve, ce qui me désespère; & cette situation est peut-être l'époque la plus intéressante de ma vie, par le degré d'importance que j'attache au nouveau penchant qui m'occupe. Vous connaissez celle qui en est l'objet. Que dis-je? Vous l'avez toujours estimée. Je me rappelle avec délice les éloges que vous m'en faisiez autrefois. Ils me semblaient outrés; que je les trouve faibles aujourd'hui! Après tout ce que je viens de dire, ai-je besoin de vous nommer la vicomtesse de Senanges? C'est elle, oui, c'est elle qui va me fixer pour jamais.

Il y a deux mois environ, que je me trouvai chez la princesse de \*\*\*. L'assemblée était nombreuse, en femmes surtout. Quelques-unes étaient jolies, toutes croyaient l'être, pas une ne me semblait intéressante. On annonça madame de Senanges. Comme j'en avais beaucoup entendu parler, & que je la rencontrais pour la première fois, je me félicitai en secret de l'occasion qui s'offrait de la connaître. À peine fut-elle entrée, les regards se tournèrent vers elle, ceux des hommes pour l'admirer, ceux des dames dans une autre intention. Après l'examen le plus curieux & le plus sérieusement prolongé, ne pouvant se dissimuler des charmes qui frappaient tous les yeux, elles ne furent plus maîtresses de leur dépit, & le laissèrent éclater dans leurs propos, dans leurs gestes, leurs questions, leurs réponses ou l'affectation

de leur silence. La princesse elle-même qui n'est plus dans l'âge des prétentions, trouvait que madame de Senanges était vraiment trop jolie ce jour-là, & que l'on ne tombe pas ainsi dans un cercle de femmes pour les éclipser toutes, à l'heure qu'elles y pensent le moins. Je m'aperçus de la conjuration, & n'eus garde d'en être complice. La conversation languissait. Elle ne se réveillait que par ces tristes monosyllabes qui annoncent l'ennui. Madame de Senanges commençait à se déconcerter. Ses beaux yeux erraient de toutes parts avec un embarras qu'elle ne se donnait pas la peine de cacher; elle semblait implorer une indulgence dont elle a si peu besoin. Je vins à son secours; je mis l'entretien sur les événements qui occupaient alors la société. Je n'oublierai jamais le regard qu'elle me jeta, comme pour me remercier de mon adresse. Son âme y était tout entière, & la modestie qui l'accompagnait, n'enlevait rien à son expression : ce regard me perdit. Madame de Senanges fut charmante tout le temps de sa visite. Elle parla avec cette négligence que vous lui connaissez, & le son de sa voix pénétrait jusqu'à mon cœur. Il lui échappa une foule de traits spirituels que je fis valoir pour les autres & que je recueillis pour moi. Elle se vengea de ces dames en les faisant oublier, & ramena par sa gaieté douce quelques-unes de celles qu'elle avait aigries par sa figure.

Après ce triomphe, auquel j'étais ravi d'avoir contribué, elle sortit, & je la suivis, par une de ces imprudences dont on ne se rend pas compte, & que j'ai regardée depuis comme l'indiscrétion d'un cœur qui ne m'appartenait déjà plus.

Depuis ce moment, l'image de madame de Senanges m'était toujours présente. La chercher au bal, au spectacle, n'y regarder qu'elle, être sans cesse à son passage, c'étaient là mes seuls plaisirs. Plus de courses, de soupers; plus de ces tournées fatigantes que l'on nomme visites, & que je suis tenté de nommer à présent un commerce d'ennuis entre des esprits froids & des cœurs désœuvrés.

Comme tout change aux yeux des amants! L'amour fait un univers pour les âmes qui sentent. C'est cet univers-là que j'habite. Au milieu de la foule, je suis seul.

Six semaines s'étaient écoulées depuis notre première entrevue. Je ne pouvais plus souffrir de ne la voir que dans les lieux où tout le monde va. J'abhorre les regards publics; il me

semble qu'ils profanent ce que j'aime. Enfin j'appris que le vieux duc \*\* mon parent, allait souvent chez elle, & qu'il était depuis longtemps au nombre de ses plus intimes amis : je le priai de m'y présenter. Il me promit d'en parler, me tint parole, obtint ce que je désirais avec tant d'ardeur, & m'y mena quelques jours après.

Voilà où j'en suis, mon cher baron; je la vois deux ou trois fois par semaine. Que les autres jours sont tristes! Je jouis de sa conversation, je m'enivre d'amour auprès d'elle. Je n'ai pas encore osé me découvrir. Rien ne perce dans mes discours : elle n'a pas l'air d'entendre mes regards; mais je la vois, je suis heureux.

Je vous ouvre mon cœur; je vous expose sa situation, pénible d'un côté, inquiète de l'autre. Je me jette dans les bras de l'amitié. Vous le savez, mon ami, je ne vous ai jamais rien caché. Pour prix de ma confiance, parlez-moi de madame de Senanges, & surtout ne me conseillez jamais de renoncer à mon sentiment. Une autre grâce que je vous demande, c'est de lui écrire & de... Je ne sais ce que je dis; mais vous êtes indulgent, n'est-ce pas? & d'ailleurs les amants ne sont-ils pas des êtres privilégiés à qui l'on doit tout pardonner? Vous avez été lié, vous l'êtes encore avec madame de Senanges, vous avez mille détails à me mander; tous sont intéressants pour moi.

Concevez-vous les bruits qu'on fait courir sur cette femme charmante? Est-il vrai qu'elle soit coquette? Est-il vrai... Non, non. Je ne crois rien de ce dont on l'accuse. Les femmes supérieures sont enviées, calomniées : ne cherchez point à me désabuser. Je ne crois, baron, qu'à mon amitié pour vous & à mon amour pour elle.

Billet

*Du chevalier de Versenai  
à madame de Senanges*

Je vous envoie, madame, les anecdotes de la cour de \*\*\* ; ce livre mérite votre attention. Les héros d'une cour galante & polie, seront sans doute de votre goût. Vous trouverez dans cet ouvrage, des amants vrais & des femmes sensibles; vous ne croyez pas aux uns, vous craignez de ressembler aux autres. Puis-  
siez-vous ne pas penser toujours de même !

Lettre II

*Du chevalier à madame de Senanges*

Ah! vous avez beau dire : vous avez beau condamner à l'amitié les hommes qui vous connaissent; tous ne vous obéiront pas. Lorsqu'on réunit aux attraits qui enivrent, les qualités qui attachent, il faut s'attendre à un sentiment plus vif, surtout ne s'en pas défier : c'est votre terme favori, & il ne vous échappe pas une expression que mon cœur ne retienne. Que vos préjugés sont cruels! Qu'ils sont peu fondés! Sachez vous juger mieux; ils seront bientôt évanouis.

Eh quoi! madame, si quelqu'un vous aimait, comme vous méritez de l'être, quoi! Jamais l'excès, ni la vérité de sa passion ne pourrait vous inspirer de la confiance? Vous feriez à l'amant le plus tendre l'injure de ne lui croire que de l'adresse, & il faudrait, avant d'arriver à votre âme, qu'il dissipât tous les ombrages de votre imagination? N'importe... Je m'expose à tout; même à votre colère : c'est sur moi que doivent tomber vos soupçons. Oui, mon sort aujourd'hui dépend de vous; &, quelque affreux qu'il puisse être, je suis trop heureux qu'il en dépende. Si cet aveu vous déplait, il faut m'en punir. Parlez-moi avec la naïveté de votre caractère; désespérez-moi sans pitié. Il me restera toujours une consolation, celle d'idolâtrer un objet charmant, de nourrir en silence un sentiment que rien ne peut changer, & d'avoir à vous sacrifier tout le bonheur de ma vie.

Du moment que je vous ai vue, madame, j'ai senti le désir de vous connaître; je ne vous ai pas plutôt connue, que toutes les

autres femmes ont disparu pour moi. Si vous condamnez mon amour, vous ne pourrez attaquer les motifs qui l'ont fait naître. Je ne vous parlerai point de vos agréments personnels... Eh! qui en réunit plus que vous?... C'est votre âme qui m'a décidé, & je m'estimerais bien peu, si je savais résister à un charme de cette nature.

Un autre, madame, vous demanderait pardon d'un pareil aveu : moi, je m'excuse de l'avoir différé. Tout attachement vrai a des droits, sinon au retour, du moins à l'indulgence de celle qu'on aime; & il n'y a que de petites âmes qui rougissent d'avouer ce qu'il est glorieux de sentir. Encore une fois, ne craignez point de m'affliger : je m'attends à tout... Mais, de grâce, ne m'affligez que le moins qu'il sera possible... Je n'ai pas, je crois, besoin de signer, pour être reconnu.

Lettre III

*De madame de Senanges  
au chevalier*

Vous me demandez, monsieur, de ne vous affliger que le moins possible, & vous m'affligez, vous! quand je le croyais mon ami, quand cette idée faisait mon bonheur, il n'est... N'importe! Je vous rends justice; vous êtes honnête, sans doute, & plus qu'un autre : mais l'amour ne m'en fait pas moins une peur affreuse : eh! comment ne lui pas préférer l'amitié? Son charme est pur, il ne doit rien à l'illusion, ne tient point au caprice; l'estime en forme les liens, le temps les resserre, jamais aucun remords n'en trouble la douceur; car enfin on ne nous permet pas d'aimer, à nous autres femmes. L'usage n'a point détruit le préjugé; malgré l'exemple il subsiste dans nos cœurs, sans doute à plaindre, lorsque nous lui sacrifions notre penchant; sûrement méprisées, alors qu'il nous entraîne, nous sommes condamnées à être coupables ou infortunées. Voilà le sort des femmes, & on les croit heureuses! Elles qu'on attaque si souvent par air, qu'on soumet sans reconnaissance, qu'on calomnie si légèrement! Elles qui ont à craindre, en aimant, non seulement l'inconstance, l'indiscrétion d'un seul, mais encore le blâme de tous! Croyez pourtant que je sais faire des différences, & que j'apprécie tout ce que vous valez. Ma défiance n'est pas désobligeante; elle ne roule que sur un seul article : je serais bien fâchée de la perdre; fût-elle injuste, elle est nécessaire. Réfléchissez-y; votre âge, vos liaisons, les

circonstances où je me trouve, tout devait vous défendre un sentiment pour moi; tout semblait au moins devoir vous en interdire l'aveu.

Lettre IV

*Du chevalier à madame de Senanges*

Eh bien! madame, je vais donc me faire une étude de dissiper, au moins, vos préventions; & quand votre défiance aura disparu, vous conviendrez qu'elle n'était pas l'ennemi le plus cruel que j'eusse à combattre.

Quoi qu'il en soit, je ne puis me repentir. L'aveu qui m'est échappé est une jouissance pour mon cœur; il me donne au moins des droits à votre amitié, & tout sentiment qui part de votre âme, ne peut être indifférent à la mienne. J'ai connu quelques femmes; presque toutes aimaient mieux inspirer des désirs que de l'amour. Vous seule avez rempli l'idée que je me suis faite de l'être avec qui je voudrais passer ma vie; vous seule avez tout; & il semble que, dans vous, les grâces aient pris plaisir à parer la vertu. Combien je veux vous aimer! Combien, hélas! je voudrais vous plaire! Je veux, au moins, que vous disiez un jour; pourquoi n'ai-je pu m'attacher à lui? Peut-être il eût fait mon bonheur, & j'étais sûre de faire le sien.

Lettre V

*Du chevalier à madame de Senanges*

Si vos beaux yeux se sont ouverts trop tôt, refermez-les. La répétition du nouvel Opéra-Comique n'a point lieu. Les acteurs sont malades, les rôles ne sont point sus, l'auteur se plaint; moi, je me désespère; & vous, madame, vous allez vous rendormir. Votre voyage est-il toujours fixé à demain? Vous partez, pour huit jours! Que de siècles! Votre société a pour moi un charme inexprimable, & je n'envisage qu'avec le plus vif regret le temps de votre absence. Si vous pouviez lire au fond de mon cœur, & savoir à quel point il vous est dévoué, vous me pardonneriez des sentiments aussi purs que l'âme céleste à qui j'en dois l'hommage; ils feront mon malheur; sans doute; mais il est impossible que vous m'en fassiez des crimes. Que de choses, à propos d'une répétition d'Opéra-Comique!... Je ne sais plus ce que je dis; je ne sais trop ce que je deviendrai : mais ce que je sais à merveille, c'est que je ne cesserai jamais de vous aimer.

## Lettre VI

*De madame de Senanges au chevalier**Du Château de \*\*\**

Je mène ici une vie bien sage. Je me couche de bonne heure ; je joue peu ; je m'enferme pour lire : nous avons beaucoup de monde ; nous avons, hélas ! un certain monsieur, dont je vous ai parlé ; il est plus métaphysique que jamais ; il disserte, à tort & à travers, tant que la journée dure. Je l'écoute, quand je peux : je le comprends rarement. Je ne le contrarie point ; sa poitrine est plus forte que la mienne ; il prend ma faiblesse pour de la docilité ; il est assez content de moi. La position du lieu que j'habite est fort agréable, surtout celle d'un pavillon délicieux, que la rivière borde, & où nous allons prendre l'air, comme s'il ne faisait pas froid. Malgré tout cela, je reviendrai à Paris avec plaisir. Les printemps ne sont plus que des hivers prolongés. Mille grâces des trois lettres que vous m'avez écrites.

À propos, la duchesse de \*\*\*, dont le château est voisin de la maison où je suis, est venue nous voir hier : elle nous a amené les personnes qui étaient chez elle. La marquise d'Ercy, avec qui, dit-on, vous êtes extrêmement bien, en était. L'entretien est tombé sur vous ; vous devez être content, monsieur, très content de l'intérêt avec lequel elle en a parlé. J'ai cru vous plaire, en ne vous le laissant pas ignorer. Il y a toute apparence que vous obtiendrez la place qu'elle sollicite pour vous à la Cour. Je vous en fais, mes compliments, ainsi que de votre constance : elle augmente la bonne opinion que j'avais de cette dame, & l'estime que j'ai pour vous.

## Lettre VII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Si j'étais *extrêmement bien* avec la marquise d'Ercy, comme vous avez l'air de le croire, madame, je n'aurais point risqué, près de vous, un aveu qui ne pouvait échapper qu'à l'amour le plus tendre, & le plus résolu à tous les sacrifices. Je ne vous dissimulerai point le goût très vif que j'ai eu pour elle : vous n'ignorez pas, non plus, les services qu'elle m'a rendus. Le goût est passé ; il ne reste que la reconnaissance ; & votre cœur n'est point fait pour désapprouver ce qui honore le mien. Croyez, madame, que mon âme était libre, lorsque j'ai osé vous l'offrir. C'est maintenant qu'elle est enchaînée, & qu'elle l'est pour toujours. Qu'ils étaient faibles, les nœuds qui m'ont retenu jusqu'ici ! Que je les ai rompus avec joie ! Je finirai par haïr tout ce qui n'est point vous. Que ne suis-je assez heureux, pour que vous m'imposiez des lois ! Avec quelle promptitude & quel transport vous seriez obéie ! Mais hélas ! vous ne m'ordonnez rien ; & c'est froidement que vous soupçonnez un cœur, où vous sêtes allumer une passion, dont j'aime jusqu'aux tourments. Il est pur, ce cœur, puisqu'il est à vous ; il est digne de recevoir votre image, votre image adorée, qui éclipe tout, à laquelle rien ne peut se mêler, & qu'on profanerait, en la comparant. Je vous idolâtre. Jamais sympathie plus douce, ni plus forte, n'a emporté un être vers un autre. Au comble du malheur, vous me verrez chérir le lien qui m'aura déchiré, me complaire dans mes larmes, & vous offrir ce douloureux hommage, le seul peut-être que vous voudrez accepter...

De grâce, fermez l'oreille aux propos, aux conjectures du public; elles seront fausses, toutes les fois qu'elles attaqueront mon honnêteté. Détestez avec moi les mœurs d'un monde persécuteur & cruel, où la vertu est toujours jugée désavantageusement, parce que c'est toujours la corruption qui la juge... Vous êtes mon âme, ma vie, mon univers. Je pourrais être bien plus aimable; mais il est impossible d'aimer mieux. Encore un coup, disposez de moi, servez-vous de votre empire; ayez des volontés, des caprices même; je mettrai mon bonheur à les satisfaire. Un billet de deux lignes, un regard, un mot de vous m'élève au comble de la félicité; & si vous m'enlevez tout, jusqu'à l'espoir de vous fléchir, au moins ne m'ôtez-vous jamais cette mélancolie douce, qui naît d'un mal dont on adore la cause.

Lettre VIII

*Du baron au chevalier*

Quand votre âme souffre, mon cher chevalier, vous avez raison de l'épancher dans la mienne. Quoique l'expérience m'ait aguerrî contre de certaines faiblesses, je connais les larmes qu'elles coûtent, je plains les maux qui en résultent. Je hais ces philosophes chagrins qui croient s'approcher de la perfection, à mesure qu'ils s'endurcissent ; je pense, moi, qu'ils s'en éloignent par cette cruelle apathie, cet égoïsme révoltant, qui brise les liens de la société & en détruit tous les rapports.

J'ai tourné en tous sens dans le tourbillon où vous êtes : je connais le tourment d'être pressé entre une double intrigue ; d'obéir tantôt à son cœur, tantôt au procédé qui le contrarie, d'avoir à filer une rupture, une intrigue à nouer, & deux amours-propres de femmes à mener de front. C'est à force d'avoir éprouvé le malaise qui naît de ces combats, la satiété des jouissances, la crise des infidélités, que j'ai appelé la raison à mon secours. Je me suis lassé d'être esclave ; j'ai voulu être homme ; je le suis, & je ne date, pour m'en arroger le titre, que du moment où j'en ai ressaisi les privilèges.

Je me compare à un voyageur, qui après avoir erré longtemps dans le creux d'une vallée aride & brûlante, respirerait enfin l'air frais & libre des montagnes.

Mon pauvre chevalier, vous êtes encore au fond de la vallée ; je vous domine, & c'est pour vous être utile. L'œil de l'amitié vous suit dans ce dédale où le fil échappe à chaque instant. Si elle

n'éclaire pas toujours, elle console au moins. Mes yeux sont ouverts; j'ai arraché le bandeau qui les couvrait; mais je le reprends pour essuyer les larmes de mon ami.

Souvenez-vous de la conversation que j'eus avec vous, quand je vis naître votre liaison avec la marquise d'Ercy : j'ai prévu ce qui vous arrive. Elle a un rang à la Cour, des *entours* brillants, une figure qu'on cite, un crédit qu'elle a prouvé; en un mot, comme vous dites vous autres, elle est sur le *grand trottoir*. Tout cela était fait pour déranger une jeune tête. À votre âge, on est plus vain que sensible. On se livre à ce qui flatte; on est amusé, le premier mois; languissant, le second; ennuyé, le troisième, & l'on finit par briser avec scandale l'idole qu'on s'était faite par vanité.

Le moyen que vous puissiez aimer longtemps une femme absorbée dans les calculs de l'intrigue, les incertitudes des projets, & qui remplit les vides de l'ambition par le manège de la coquetterie! La marquise d'Ercy est ce qu'on appelle *une femme d'affaires*. C'est dans ce siècle surtout que s'est multipliée cette espèce d'intrigantes, qui ont leur cabinet d'étude, ainsi que leur boudoir; qui raisonnent, décident, se jettent à corps perdu dans la politique, & rêvent *essentiellement*, en faisant des nœuds, aux abus de l'administration.

Où vous êtes-vous embarqué, mon cher chevalier! Quelle maîtresse vous aviez choisie! Je vous blâme de l'avoir prise, & non de la quitter. Vous vous exagérez votre ingratitude. À Dieu ne plaise que je vous conseille un procédé même équivoque! Mais, croyez-moi, la reconnaissance ne condamne pas aux angoisses d'une éternelle fidélité. L'amour est une manière de s'acquitter qui s'use trop vite. L'indépendance de ce sentiment le rend incompatible avec le joug des bienfaits. La marquise d'Ercy vous a fait avoir un régiment, procuré une existence à la Cour; elle vous a prôné, présenté partout : vous lui êtes redevable de quelques démarches fort bien jusque-là! Mais elle vous a pris, affiché, tourmenté; vous avez apporté dans cette liaison une figure charmante, de l'esprit, un nom & de la jeunesse. Vous voilà quitte. Enfin, tout en admirant des scrupules qui ne peuvent naître que dans une âme délicate, je ne veux point que vous soyez victime d'un excès d'héroïsme. Votre âme est noble, honnête, sensible, mais elle est neuve, ardente & faible, on peut la corrompre, & la marquise d'Ercy en est très capable : je crains

l'influence de son caractère sur le vôtre ; je crains que son élégance perverse ne vous gagne ; & , dût-elle être Premier ministre & vous prendre pour adjoint, je dois vous arracher, s'il est possible, à ses dangereux artifices. Il n'y a point de principes dont une femme adroite ne vienne à bout.

Qu'il est à craindre, l'être enchanteur & perfide, qui abuse des moments sacrés de la jouissance & du bonheur, pour inviter au vice qu'il rend aimable, & endort la vertu, aux accents même de la volupté !

Venons à madame de Senanges : oui, sans doute, je la connais, c'est vous dire que je l'estime. Son amitié pour moi est un des souvenirs doux & purs qui me suivent dans ma solitude. Vous me demandez des détails ; je consens à vous en donner ; viendront après les conseils que je vous dois, autant pour elle que pour vous ; car vous m'intéressez l'un & l'autre au même degré : ne vous impatientez pas, lisez ma lettre avec attention, & surtout faites-en votre profit.

Madame de Senanges est fille du marquis de \*\*\*, militaire distingué, qui, resté veuf de bonne heure, s'appliqua tout entier au soin de son éducation ; il l'aimait avec tendresse, mais il ne consulta pas assez son goût, dans l'établissement qu'il lui fit faire. Séduit par le rang du vicomte de Senanges, il combattit fortement la répugnance de sa fille, témoigna le désir de la vaincre, & malheureusement y réussit. Il ne prévoyait point les suites funestes d'une pareille union, les larmes qu'elle allait coûter, les maux trop certains qui naîtraient de ces nœuds mal assortis ; il en fut la première victime. Il se reprocha bientôt l'infortune de sa fille, détesta l'abus de son autorité, & mourut de chagrin, deux ans après le mariage qu'il avait souhaité si ardemment. Puisse-t-il servir d'exemple à ces pères cruels ou inconsidérés, qui, armés de leurs droits, forcent l'inclination de leurs filles, les traînent aux autels comme des esclaves, & justifient d'avance tous les désordres où elles se plongent ; ils en sont les premiers artisans.

La fille du marquis n'avait pas quatorze ans, quand elle épousa M. de Senanges, qui en avait déjà cinquante-cinq. Comme il passe la moitié de sa vie dans son gouvernement, vous n'avez peut-être pas eu l'occasion de le voir & de le connaître.

C'est un homme d'une taille extraordinaire. Sa figure est imposante & dure ; son ton impérieux & brusque ; quand il prie,

on dirait qu'il commande. Le peu d'attention qu'il a toujours mis dans le choix de ses maîtresses, a fortifié en lui le mépris raisonné qu'il a pour les femmes; il croit que la vertu est étrangère à ce sexe, & qu'avec lui il faut être dupe ou tyran. Ce système atroce, joint au penchant naturel, a développé dans son cœur la jalousie la plus injuste dans son principe, la plus affreuse dans ses effets. Je ne vous peindrai point toutes les scènes horribles qu'elle a occasionnées, & dont madame de Senanges m'a fait le récit. Peignez-vous une jeune femme honnête & timide, au pouvoir d'un vieux despote, qui la méprise & ne l'envisage jamais qu'avec ces yeux dont on effraie les coupables qu'on cherche à pénétrer. Il ne lui échappait pas un mot qui ne fût mal interprété, un regard qui ne fût suspect; son silence était le recueillement d'une âme qui veut tromper. Parlait-elle? C'était une séduction qu'elle essayait, & dont elle voulait s'armer contre lui. Le barbare! Il tyrannisait jusqu'à son sommeil, il veillait à côté d'elle, avec la pâle inquiétude du soupçon, pour tâcher de surprendre, dans ses rêves, quelques sentiments cachés, qui pussent servir à sa rage, de prétexte ou d'aliment.

Telle fut sa vie de sept années : pendant cet intervalle, elle n'a pas cessé d'être un modèle de douceur, de décence & de modération. On la privait même de ses larmes; tout retombait & pesait sur son cœur. N'importe, elle se défendait jusqu'au murmure; elle croyait, à force de bons procédés, adoucir le tigre auquel elle était unie. Vain espoir! Il acquérait un degré de fureur à chaque vertu nouvelle qu'il découvrait dans sa charmante compagne.

Lasse enfin d'être maltraitée, avilie, épiée dans les heures même de son repos, elle se réfugia dans la maison de M. de Valois son oncle, chez lequel elle loge encore aujourd'hui. C'est de là qu'elle implora, & qu'elle obtint une séparation, à laquelle M. de Senanges consentit, je ne sais par quels motifs. Elle lui proposa d'aller dans un couvent, ou de rester chez le respectable M. de Valois. Il lui permit le dernier asile, & lui assura une pension assez modique, qu'elle accepta avec transport : c'était le gage de sa liberté.

Depuis cette époque, Senanges a presque toujours vécu dans son gouvernement; mais il fait, de temps en temps à Paris, quelques voyages secrets, pour observer les démarches de sa femme, & s'enivrer sans qu'elle le sache, du plaisir de la voir; car ce

forcené aime! Il est puni de sa jalousie, par les fureurs de son amour; on m'a même assuré qu'il brûle de se réconcilier avec elle. Quel étrange contraste dans le cœur de l'homme!

Telle est, mon ami, la position actuelle de la femme que vous aimez, & à laquelle, si j'ai quelques droits sur votre cœur, vous allez renoncer pour toujours; oui, pour toujours.

Vous êtes jeune; un goût vif peut avoir, à vos yeux, tous les caractères d'une passion; la tromper, vous tromper vous-même, vous perdre tous deux; & puis n'allez pas vous mettre dans la tête, que vous ayez entrepris une conquête facile. Madame de Senanges est aguerrie contre l'amour, par tout ce qu'elle a souffert, & par ses propres réflexions. Elle fut trop longtemps assujettie, pour ne pas trouver le bonheur dans le charme de l'indépendance. Les horribles liens qu'elle a traînés sept ans, ont laissé dans son âme une impression de crainte, qui l'avertit de n'en plus prendre de nouveaux; elle respire, elle est libre, elle est heureuse.

À ses yeux, les choses les plus indifférentes deviennent des plaisirs. Les spectacles qu'elle embellit, les fêtes qu'elle anime, les hommages qu'elle attire, tout lui plaît, tout l'enchanté : elle aime mieux être amusée qu'attendrie, distraite qu'intéressée. Durant sa longue servitude, son âme ne s'est point aigrie, elle s'est armée. Une coquetterie d'instinct plus que de projet, la sauve de sa sensibilité qui serait extrême, ou plutôt, cette coquetterie n'est qu'une sensibilité déguisée, qui n'osant se concentrer sur un seul, se répand sur différents objets, & devient flatteuse pour plusieurs, sans être dangereuse pour elle.

Une femme tendre ne jouit que de son amour : celle qui n'aime point, rencontre un trophée à chaque pas; elle est plus *en valeur*, parce qu'elle est moins préoccupée; elle jouit de tout & ne risque rien. Le cœur est bien défendu, tant qu'il reste sous la garde de l'amour-propre.

Ne pensez pas, au reste, que l'âme de madame de Senanges se borne à ces frivoles amusements. Elle lui rend d'un côté, ce qu'elle lui enlève de l'autre. La bienfaisance, qui est sa passion favorite, lui fournit sans cesse des plaisirs aussi purs que la source dont ils émanent. L'ostentation ne se mêle jamais au désir qu'elle a d'être utile; elle fait le bien, par la seule impulsion de sa nature,

& préfère son approbation secrète à l'orgueil d'être louée par la multitude.

Tel est, mon ami, l'être estimable dont vous croyez troubler le repos & renverser les résolutions. Cessez de vous livrer à des idées aussi folles que présomptueuses; vous échouerez, je vous en avertis; vous êtes aimable, séduisant, amoureux peut-être; vos agréments, vos grâces, votre amour, tout cela ne pourra vous servir auprès de madame de Senanges. C'est une âme honnête, éprouvée par le malheur, & qui n'est heureuse que par l'oubli délicieux & profond des goûts qui vous étourdissent, ou, si vous l'aimez mieux, des sentiments qui vous occupent.

Ainsi, je vous conseille de n'y plus songer, d'après la certitude où je suis, que vous ne réussirez pas, & je vous le conseillerais davantage encore, si je pouvais croire à votre succès. Ne vous pressez point de crier au paradoxe.

Quels reproches affreux, éternels & mérités, ne vous feriez-vous pas, si, après l'avoir rendue sensible, vous cessiez un jour de l'être! Qui, vous, vous chevalier, vous pourriez porter le trouble dans un cœur paisible, arracher au bonheur une femme respectable, qui fut malheureuse si longtemps, la séduire pour la perdre, l'exposer à toutes les horreurs d'un abandon qui serait suivi de sa mort, & ne pourrait être expié que par la vôtre!

Mais ne perçons point dans un avenir si triste. Dans ce moment-ci, êtes-vous libre? Croyez-vous que madame d'Ercy vous laisse aller sans éclat, & que son orgueil compromis ne réclame point le cœur qui lui échappe? Je suppose que madame de Senanges vous écoute. Dans quel labyrinthe vous jetez-vous? Je connais votre facilité; les cris de la marquise vous en imposeront, vous serez rappelé par le souvenir de ses bienfaits prétendus, vous voudrez conserver celle que vous n'aimez pas, vous tromperez celle que vous aimez; vous serez faux, malhonnête & malheureux.

Je romprai, tout à fait, avec la marquise, m'allez-vous dire : vous le promettez & ne le tiendrez pas; vous vous récriez, je vous crois.

Vous voilà le plus tendre, le plus fidèle des amants. Madame de Senanges n'en sera pas moins la plus infortunée des femmes. L'œil perçant & jaloux de son mari éclairera vos démarches, dévoilera vos secrets, saisira l'occasion d'une vengeance juri-

dique; & vous pleurerez, en larmes de sang, la perte de votre maîtresse, son déshonneur, & l'inutilité des conseils de votre ami.

Armez-vous de fermeté. Plus vous aimez madame de Senanges, plus vous devez la fuir : c'est un effort digne de vous, & dont vous vous applaudirez un jour. Je ne veux point que la femme qui m'est la plus chère, soit malheureuse par l'homme que j'aime le plus. Voyez-la moins, attendez que votre amour se change en amitié, & vous jouirez alors, avec délices, d'un sentiment d'autant plus flatteur, qu'il sera le prix d'un triomphe pénible, & le garant d'un cœur courageux. Je vous embrasse.

## Lettre IX

*Du chevalier au baron*

Il n'est plus temps, baron, mon secret m'est échappé. J'aimais, je l'ai dit, & j'aime davantage. Écartez la triste lumière de l'expérience. Je me plais dans mon aveuglement, dans mon délire; la raison n'y peut rien. Sûr d'être malheureux, sûr de l'être toujours, je n'en serais pas moins affermi dans mon sentiment; que dis-je? Il n'y a de vrais malheurs à craindre, que quand l'amour est faible. L'excès de la passion fait tout supporter; la mienne ne connaît ni conseils, ni frein. Je ne sais si les pressentiments de mon cœur me trompent; mais l'avenir ne m'effraie pas. Quoi que vous disiez, madame de Senanges peut devenir sensible. Si jamais!... Ah! Dieu! avec cet espoir, il n'est rien que je ne surmonte. Cher baron, j'ai besoin d'une âme où je puisse déposer mes peines, mes plaisirs, mes craintes & mes espérances. J'ai choisi la vôtre, & j'ai bien choisi. Je vous dirai tout, ne me plaignez pas, j'aime trop, pour ne pas mériter l'envie. L'amour, au degré où je le ressens, est la perfection de l'humanité.

Qu'elle est belle, madame de Senanges! Quelle âme! je ne puis prononcer son nom, sans une émotion, un trouble, un frémissement universel. Ce nom répond à mon cœur. Ah! baron, votre calme ne vaut pas mon désordre; je le préfère à tout, & si l'on m'offrait une suite de longs jours paisibles & sereins, ou un seul de bonheur, c'est-à-dire, un seul où je serais aimé, je n'aurais plus qu'un jour à vivre.

## Lettre X

*De la marquise d'Ercy au chevalier*

Du Château de \*\*\*

Savez-vous bien, chevalier, que vous devenez un homme insoutenable? D'honneur, je suis fort mécontente de vous. Voilà quinze jours que je suis ici, & que vous restez, vous, dans votre ennuyeux Paris, comme si rien ne vous rappelait ailleurs. Mais je n'ai garde de vous en faire des reproches. Les querelles m'excèdent, les bouderies sont *misérables*. Venez, quand vous voudrez, & ne croyez pas que je fasse résonner les échos des tendres regrets de votre absence. Je ne suis pas bergère, comme vous savez, & si je l'étais, j'aurais toute la coquetterie qu'on peut avoir au village. L'univers est ici : la duchesse y donne des fêtes continuelles; toutes les femmes y sont *arrangées*, il n'y a que moi, qu'on abandonne impitoyablement, & qui ai le courage d'en rire... Nous avons la Présidente, qui joue l'Agnès, baisse les yeux, rougit tant qu'elle veut. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avec cette pudeur & cette petite décontenance naïve, elle change d'amants tous les jours. Hier à souper, on lui demanda une chanson, il fallut la prier pendant des siècles; elle fit toutes ses mines, se cacha sous sa serviette, déploya ses grâces enfantines, & finit par nous chanter, avec toute l'ingénuité convenable, les paroles les plus scandaleuses du monde. La baronne de \*\*\* nous est arrivée, il y a quelques jours, escortée de son éternel époux, qui a l'air de rouler quand il marche, & qui, quand il a fait, tout en roulant, le tour du parterre, se récrie sur l'utilité de l'exercice, & le plaisir de vivre à la campagne! Oh! la bonne histoire

que j'ai à vous conter ! Le lendemain de leur arrivée, on chassa le sanglier. Poursuivi de toutes parts, & près d'être forcé par les chiens, il s'élança dans l'enceinte destinée aux calèches des dames, & vint heurter, sans ménagement, celle où se trouvait la baronne. Elle jeta des cris *exécrables*, s'évanouit ou en fit semblant, & se permit toutes les simagrées d'une frayeur, dont personne ne fut la dupe. Mais ce n'est pas là le plus plaisant. Le soir, quand on fut rassemblé dans le salon, tandis que les parties se disposaient, le gros baron s'avisa de s'approcher d'elle, comme elle avait le dos tourné. Ne voilà-t-il pas que l'insupportable créature renouvelle la scène du matin, & s'imagine qu'elle voit encore le sanglier ? Nous avions beau lui dire, que c'était son mari : elle s'obstinait toujours à le prendre pour la grosse bête ; & je vous avouerai, moi, qu'au fond du cœur, je lui savais quelque gré de la méprise. Pour comble d'infortunes, il nous est tombé sur les bras une *manière* de petit seigneur, qui pense être profond, parce qu'il n'a jamais pu devenir léger : cet homme a la manie des vers ; il croit aux siens ; l'infortuné fait de la prose sans le savoir ! Il vous débite d'un ton de législateur, les grands principes de la séduction, méprise les femmes, & tranche du philosophe.

J'oubliais un descendant du pasteur *Céladon*, qui a son teint, sa fadeur, & s'efforce d'avoir son âme. Il brûle respectueusement pour des divinités subalternes, dont il est fier de baiser la main. Son culte est divertissant : il se croit le sacrificateur, lorsqu'il est la victime. Quand il parle, on sourit de pitié, & il se figure que c'est du plaisir de l'entendre : toujours content de lui, rarement des autres, il les persifle, il s'en flatte du moins ; on s'aperçoit qu'il le voudrait, on le lui *rend*... Il ne s'en doute pas ; plus simple, il aurait peut-être de l'esprit ; mais il ne serait pas si amusant.

Voilà, chevalier, le tableau vrai des originaux qui me réjouissent ici ; mais ce coup d'œil superficiel & rapide ne m'empêche pas de songer aux graves objets qui m'occupent. Je fais mes dépêches tous les matins, & je remue l'État, du fond de mon cabinet de toilette. J'ai des intelligences dans tous les bureaux ; il n'y a point de ministre qui ne connaisse mon écriture ; point de commis qui ne la respecte. Je propose des idées, on les contrarie ; je les discute, elles passent ; & en demandant toujours, j'obtiens quelquefois même ce que je n'ai pas demandé.

Nous attendons M. de \*\*\*. Vous connaissez l'influence qu'il a sur les affaires. Je dois avoir un *travail* avec lui, & vous n'y serez point oublié. Mais, vous êtes charmant ! Tandis que je me tourmente pour vous être utile, vous êtes, vous, d'une sécurité que j'admire ! Réveillez-vous, s'il vous plaît : d'honneur, vous avez une délicatesse ridicule, une probité *cruellement* gothique ! Pour moi, je n'estime pas assez mon siècle, pour prendre tant de mesures avec lui. Jetez un moment les yeux sur le tableau de la société ; vous verrez que l'intérêt personnel est tout, & vos principes gigantesques, rien. On est intrigant, ambitieux, exclusif ; on n'a point de ces consciences timorées, qui vous arrêtent à moitié chemin, & vous empêchent d'aller au grand. De la philosophie, chevalier, de la philosophie ! Elle étend les idées hors des limites vulgaires, lève ces scrupules meurtriers qui retardent la marche, anéantissent les ressources, & vous mettent un homme à cent pieds sous terre. Devant elle, les préjugés disparaissent, ainsi que toutes ces petites vertus de convention auxquelles on ne croit plus. Vous ne savez donc pas que, dans ce siècle de lumières, on a renouvelé la morale ? Soyez de votre temps : dans le naufrage public, saisissez votre débris, comme un autre ; regardez encore une fois, & vous rougirez d'être timide. Que de médiocres usurpent les places qui appartiennent au génie ! Que de nains sur des piédestaux ! Entrez dans la carrière, ne fût-ce que par indignation, & pour enlever à la sottise ce qui n'est dû qu'à l'esprit & aux talents. La fureur me gagne... Je me tue à vous prêcher, & vous n'en profitez pas. Vous êtes *désespérant* ! Tâchez de quitter votre Paris, & de venir nous voir. J'ai trop d'amour-propre, pour vous croire infidèle, & trop de franchise, pour vous répondre de ne pas l'être, si vous vous conduisez toujours avec cette nonchalance. Faites vos réflexions, & ne me laissez pas le temps de faire les miennes ; je suis terrible, quand je réfléchis.

À propos, nous avons été dernièrement faire une visite, au château de \*\*\*. Il y avait quelques femmes, qui ne valent pas la peine d'être citées, si ce n'est pourtant la vicomtesse de Senanges. Les hommes que nous avons menés en raffolaient jusqu'au scandale ; ils prétendent qu'elle est de la plus jolie figure du monde ; je n'ai point vu cela. Ils soutiennent que, dans la conversation, il lui est échappé une foule de traits spirituels ; je

n'en ai rien entendu. Il se peut, qu'à la rigueur, cette femme ait, dans sa personne, quelques détails assez passables; mais je ne puis me faire à son ensemble; il est gauche, à faire horreur! & je parie qu'elle croit avoir des grâces; on devrait bien la désabuser. Chargez-vous de ce soin, chevalier, si vous la rencontrez jamais... La rencontrez-vous? Non, j'imagine qu'elle va fort peu; elle n'est point *présentée*, & je ne crois pas qu'elle prétende à l'être : c'est ce qu'on appelle une existence fort équivoque. Informez-vous-en, je vous prie; &, si vous trouvez quelque occasion de l'humilier, pour l'amour de moi, ne la laissez point échapper; il faut faire justice. Adieu.

Lettre XI

*De madame de Senanges au chevalier*

Je suis fidèle à ma parole; la voilà, monsieur, cette heureuse madame de Lambert, qui avait de la raison sans effort, & qui en conseille à son sexe. Lisez-la, mais lisez-la bien; & vous verrez, si les femmes doivent aimer, & si les hommes méritent un sentiment, le grand nombre, du moins? Je sais qu'il y a des exceptions; le danger serait de les appliquer; & madame Lambert, par exemple, n'eût pas approuvé cela. Quelle âme elle avait reçue de la nature! Rien ne lui coûtait sûrement. Je l'ai lue, avant de me coucher, quoique je vous eusse promis de n'en rien faire. Je ne sais point mentir; oui, je l'ai lue, & peut-être que je ferais bien de la garder.

## Lettre XII

*De madame de Senanges au chevalier*

Je rentre dans le moment, monsieur, plus fatiguée qu'amusée de tout ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée presque de bonne heure; j'ai dîné au couvent, soupé à la campagne; puis un triste Wist! & un partenaire qui était méchant, mais bien méchant! Je joue mal, moi, je suis distraite, & ce monsieur n'entend pas cela, il dit qu'il faut songer à son jeu; il faisait un bruit, un vacarme! Il comptait toutes mes fautes; oh! il avait de l'ouvrage. Cet homme est sévère; je vous en répons. J'ai pourtant respecté son âge, autant que si j'étais née à Lacédémone; car il est vieux comme le temps, & triste comme celui d'aujourd'hui. Enfin, me voilà, & je reçois votre billet; c'est parler de choses plus agréables. Je suis bien au-dessous de vos louanges, & cependant, il est des instants où je trouve qu'elles m'égalent à tout, non par l'opinion que j'ai de moi, mais uniquement par celle que j'ai de mon panégyriste. Ces instants d'amour-propre sont courts; la réflexion me ramène au vrai. Vous êtes honnête, indulgent, peut-être prévenu & votre suffrage, tout précieux qu'il m'est, ne m'empêche pas de sentir ce qui me manque. Oui, je me rends justice, & j'y ai du mérite. Il est difficile de se défendre des éloges, quand c'est vous qui les donnez.

## Lettre XIII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Je reçois votre second billet, qui m'annonce que je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Il ne me reste donc que le plaisir de causer avec vous, & j'y consacre ma soirée.

Je la tiens enfin cette madame Lambert si vantée, cette pédante éternelle, qui érige l'indifférence en dogme, qui ne sentant rien, voudrait anéantir le sentiment dans les autres : qui crie contre l'amour, parce qu'elle ne l'inspirait pas, & nous prêche *la raison*, parce qu'apparemment on n'en voulait point à la sienne! Vous ne l'aurez de longtemps, votre Régente d'insensibilité. J'en brûlerai tous les jours un feuillet, en l'honneur du Dieu qu'elle a si maltraité, & que vous abjurez pour elle. À quel propos cette femme-là s'est-elle avisée d'écrire? Que je lui en veux! Je ne suis plus étonné de la sévérité de votre morale, de la cruauté de vos principes; c'est de ceux de madame Lambert, que votre cœur est armé & toutes les nuits, hélas! vous mettiez vos armes sous votre chevet, pour effaroucher sans doute jusqu'aux rêves qui pouvaient vous retracer les délices d'un tendre attachement. Mais, que dis-je! Je serais trop heureux, si vous ne deviez vos forces qu'à une lecture, dont, à la longue, on pourrait détruire l'impression? Votre âme n'a besoin que d'elle-même, quand elle s'aguerrit contre moi. Les moralistes ont beau dire : la nature n'a donné aux femmes que ce qu'il faut de courage, pour résister quelque temps; elles n'en ont jamais assez, pour se vaincre tout à fait, lorsqu'elles chérissent le penchant qu'elles ont à combattre.

Si vous étiez sensible, je vous rendrais votre volume, & je ne le craindrais pas. J'en suis trop sûr, votre raison n'est que de l'indifférence... Je ne prononce pas ce mot, sans découvrir toute l'étendue de mon infortune. Je vous le répète, madame; vous êtes l'objet unique & sacré des affections de mon âme. Je ne puis respirer, penser, agir que par vous; il ne vous échappe pas un regard qui n'aille à mon cœur, pas une parole qui ne s'y grave, pas une volonté qui ne devienne la plus douce des lois pour mon amour. Oui, sans doute; oui, je tiendrai ma promesse; je serai tout ce que vous voulez que je sois, c'est-à-dire, bien malheureux. Ma passion a trop de délicatesse, pour que les transports qu'elle fait naître ne conservent pas le même caractère. Les privations de mon cœur sont des jouissances pour le vôtre; je me les impose toutes, & je serai payé des efforts cruels de l'obéissance, par le plaisir d'avoir obéi.

Rien n'est égal à l'agitation que j'éprouve & je vous avouerai qu'il se mêle à mes alarmes le plaisir le plus vif que j'aie jamais senti, celui de me savoir susceptible de cette même passion, qui me réduira peut-être au désespoir. Ne rebutez point l'expression d'un attachement aussi vrai. Avant que vos beaux yeux soient fermés par le sommeil, reposez-les, avec quelque intérêt, sur ma lettre, quelque longue qu'elle puisse vous paraître. Interrogez votre âme, laissez-y pénétrer la voix du plus tendre amour; qu'il veille dans votre cœur, tandis que vous dormirez; qu'il en chasse, s'il est possible, la crainte, la défiance, tous les monstres enfin qui le gardent, l'assiègent, & m'empêchent d'en approcher.

Demain, madame, que devenez-vous? & que deviendrai-je? Je ne puis finir ma lettre... Que de temps écoulé sans vous voir! La tête me tourne. Ayez pitié de moi, & pardonnez le désordre de mes sentiments en faveur de leur vivacité.

Lettre XIV

*Du chevalier à madame de Senanges*

Quelle lettre, & quel charmant procédé ! Vous saviez que votre absence m'allait faire passer un jour bien triste, vous avez trouvé le moyen de l'embellir, du moins de me le rendre supportable. Voilà de ces miracles qui n'appartiennent qu'aux âmes délicates. Plus je lis dans la vôtre, plus j'y trouve de perfections qui échappent malgré vous au voile de la modestie, & donnent bien de l'orgueil à celui qui sait les découvrir. Votre cœur s'est ouvert à moi ; vous m'avez marqué de la confiance... Tout mon amour est payé.

Je pense comme M. de Valois : une femme ne peut être heureuse sans l'estime des autres, sans la paix du cœur & la pratique de ses devoirs. Mais un attachement honnête n'exclut ni le repos, ni la considération, ni l'amour des bienséances ; il suppose même tout cela, puisqu'il ne va jamais sans la vertu. Telle est ma morale, & sûrement la vôtre. Votre raison vous la déguise, mais ne la détruit pas. Oui, croyez-le, madame, l'instinct confus d'une âme sensible, est plus puissant sur la conduite, que toutes les réflexions. On applaudit à cette importune raison, qu'on ne suit pas. On blâme ce que le cœur veut, & on l'exécute.

Voilà ce qui arrive à tout le monde, & ce qui ne vous arrivera point ; hélas ! j'en suis bien sûr. N'importe, aujourd'hui je ne me plains de rien : vous avez su me rendre heureux, en dépit de votre absence... Ah ! ne me parlez plus de raison, un seul de vos regards détruit tous les conseils que vous donnez.

## Lettre XV

*De madame de Senanges au chevalier*

Vous m'avez promis, monsieur, que vous songeriez à faire les démarches nécessaires pour la place de... Me tiendrez-vous parole? Votre négligence sur vos intérêts m'afflige. Vous ne vous montrez pas assez à la Cour; & l'on ne réussit dans ce pays-là, que par la constance & l'importunité. Les protecteurs s'y endorment bien vite, quand on n'a pas le soin de les réveiller; & souvent les amis de la veille n'y sont plus ceux du lendemain. Vous avez des concurrents dangereux, non par la solidité de leurs prétentions, mais par la chaleur de leurs démarches; la médiocrité est toujours active, le mérite toujours paresseux. Irons-nous voir la pièce nouvelle? La jouera-t-on demain? Aurez-vous la bonté de vous en informer? Bon. Une chose importante, une misère ensuite, voilà les femmes! Comme les contraires se succèdent dans leur tête! Quelquefois des philosophes; d'autres fois des enfants. Tour à tour, solides, inconséquentes, légères & réfléchies! De la justesse par instinct, de la franchise par caractère, de la dissimulation par principes; frivoles, parce qu'elles sont mal élevées; ignorantes, parce qu'on ne leur apprend rien; faibles en apparence, & plus courageuses que vous dans les grandes occasions; très portées à s'instruire, quoiqu'on ne leur tienne compte que de leurs grâces; tantôt sacrifiant le plaisir à l'étude; & puis, passant d'une lecture grave, à l'arrangement d'un pompon! N'est-ce pas ainsi qu'elles sont faites? À qui la faute? Mais si, malgré tous nos défauts, les hommes sont à nos pieds; s'ils sont

rachetés, ces défauts, par de grandes vertus; si la science est douteuse, & le sentiment sûr, nous n'avons rien à vous envier, ni rien à regretter. Enfin, dites-en ce qu'il vous plaira. Plus de régularité dans les détails ne formerait peut-être pas des ensembles aussi piquants, ne fût-ce que par les contrastes. Quelle lettre! Comme elle vous ennuiera! Je n'aime point à moraliser, & je ne sais pourquoi je m'en avise. Vous m'avez trouvée aujourd'hui bien sérieuse... Hélas! oui, je l'étais... Adieu, monsieur.

Lettre XVI

*Du chevalier à madame de Senanges*

Oserais-je vous demander, madame, pourquoi vous dites tant de mal des femmes? Il est singulier que j'aie à les défendre contre vous. Je leur trouve, moi, une philosophie charmante, une prudence à toute épreuve; du calme dans le cœur... Tant de courage pour combattre ce qu'elles inspirent! Ah! que notre raison est folle! & que leur folie est sensée! Elles jouent avec les passions qui nous tourmentent, nous font croire tout ce qu'elles veulent, ne veulent rien croire de nous, & nous désespèrent en attendant qu'elles nous oublient. Nous avons juré tous deux de faire des portraits, mais il fallait bien que je défendisse les femmes. Vous prouvez qu'il en est de parfaites.

Allons, madame, je ferai quelques démarches, puisque vous l'exigez; je serais coupable, en ne vous obéissant pas. Dieu! qu'il me sera doux de me dire : je n'agis que par ses ordres, si je désire les honneurs, c'est pour les mettre à ses pieds; elle épure mon amour-propre, en le subordonnant à mon amour!

Oui, tout ce qui n'est pas vous me devient étranger. Qu'est-ce, hélas! que la gloire, quand le cœur est vide, isolé par l'orgueil, & qu'on ne jouit point de cette gloire, dans le sein d'un objet aimé? L'ambition n'est que le dédommagement des êtres froids. N'ayant ni vertus qui les invitent à se recueillir, ni sentiments qui les y forcent, il leur faut des erreurs qui les jettent au-dehors, & les enlèvent à eux.

Je suis bien reconnaissant de l'intérêt que vous daignez prendre à moi ; puisque l'amitié fait penser & écrire avec tant de délicatesse, il faut encore la remercier, ne point se plaindre, & adorer l'âme généreuse qui renferme tous les sentiments, hors celui qui en est la perfection.

## Lettre XVII

*De madame de Senanges au chevalier*

Vous défendez si bien les femmes, que je ne puis me refuser à vous en marquer ma reconnaissance. *Que notre raison est folle, dites-vous! & que leur folie est sensée!* Le magnifique éloge! Il peint à merveille la modestie de votre sexe; j'observerai cependant, si vous le voulez bien, que ces hommes si vantés brillent plus par le raisonnement que par la raison. Ils analysent ce que nous pratiquons; ils ont imaginé des lois assez injustes, & nous les jugeons, même en nous y soumettant; ils sont nos esclaves ou nos tyrans, & nous leurs amis; ils ont trouvé plus commode d'être des despotes que des modèles, & de commander à nous qu'à leurs passions. Enfin ces êtres faibles (je parle comme eux), qu'ils déchirent, qu'ils trompent, qu'ils dédaignent, qu'ils adorent, l'emportent sur leurs maîtres, par cet attrait, supérieur au pouvoir. Oui, tout usurpé qu'est le leur, nous ne daignons pas briser nos chaînes, nous avons & le courage, & peut-être l'orgueil de les porter. Qu'ils s'en fassent un triomphe; régner sur nous-mêmes, voilà le nôtre. Régner sur soi! Ah! que cela est bien dit, & qu'on serait heureuse d'y régner toujours! Que je plains les personnes, dont les combats ne font souvent qu'accroître ce qu'elles voudraient détruire! Ah! plaignez-les avec moi, monsieur! L'objet qui plaît, quelque vrai, quelque honnête qu'il soit, n'en est pas moins susceptible de changer. Plus son amour est vif, & plus on doit craindre qu'il ne s'affaiblisse, si c'est un des malheurs de l'humanité, de se lasser du bien qu'on a le plus

fortement désiré, s'il n'a plus les mêmes charmes aux yeux de celui qui le possède; si... Eh! mon Dieu, que de si! Je ne voulais que mettre les femmes au-dessus des hommes; où cette fantaisie m'a-t-elle conduite?

## Lettre XVIII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Eh! de quoi les hommes sont-ils coupables? Je ne les défendrai pas tous. Mais, s'il en est un, un seul, qui, en commençant d'aimer, se soit juré d'aimer toujours, qui souffre avec une sorte de volupté, plutôt que de déplaire à ce qu'il aime, ne m'avouerez-vous point que celui-là mérite une exception? Eh bien, madame, il existe, & vous n'êtes pas, sans doute, à vous en apercevoir. Mais, hélas! vous voyez tout, & n'êtes sensible à rien... J'entends de ce qui tient à l'amour. *Régner sur vous-même*, voilà le triomphe qui vous flatte! Pourquoi donc cette guerre affligeante du préjugé contre le bonheur? L'amour le plus vif, dites-vous, peut s'affaiblir. Ah! ce n'est pas quand on vous aime. Il serait impossible avec vous d'échapper à la séduction, & que la constance ne devînt pas la source des plus grands plaisirs. Pour moi, madame, je m'abandonne à vous; vous ferez le sort de ma vie. Je ne raisonne point, je sens vivement; je vous aime avec excès, je ne vous vois jamais sans vous aimer davantage; & je préfère les tourments que vous me donnez, au bonheur que je tiendrais d'une autre.

## Lettre XIX

*De madame de Senanges au chevalier*

Vous voulez aller en Angleterre; vous voulez me quitter! Combien mon amitié est plus tendre que votre amour! Combien je le hais cet amour! Il rend injuste & même cruel; n'est-ce pas l'être, que de vouloir priver ses amis de soi? Ah! si vous ne m'aviez pas souhaité aujourd'hui l'état le plus obscur, que j'aurais mauvaise opinion de vous! Mais vous l'avez si délicatement motivé ce souhait, il peint si bien votre âme, que la mienne est partagée entre la reconnaissance la plus vraie, & une colère toute aussi juste contre cette *fantaisie anglaise* qui vous a pris, hier, dites-vous. Hier, eh! pourquoi? Parce que je vois des gens sur lesquels il me semble que le public ne saurait avoir d'idées. Je ne vous en expliquerai pas la raison; je ne m'en rends pas compte, je m'étourdis sur beaucoup de choses. Ah! je ne cours pas encore assez. Vous parliez tantôt d'obscurité : oui, souvent, elle est un bien. Sommes-nous donc si fortunées? On observe nos moindres démarches; & si nous voulions ne vivre que pour un seul objet, le pourrions-nous? De tristes visites, d'ennuyeux & grands soupers, des parties de plaisir, où l'on n'en a point, qui ne satisfont point l'âme, qui y laissent un vide affreux; voilà le bonheur des femmes, voilà ce dont on les croit toutes enivrées. Heureuses quand cette vie dissipée suffit à leur cœur! quand elles la mènent par goût, & non par système, non pour se préserver d'un attachement dont elles craignent l'excès, les peines, les remords ou la publicité!

N'ai-je pas le malheur d'aller à \*\*\*, je n'ai pas osé refuser; j'ai craint, j'ai réfléchi, j'ai dit oui; & vous croirez que cet arrangement m'enchanté. Eh! bien, tant mieux, croyez-le... Bonsoir, monsieur...

Lettre XX

*Du chevalier à madame de Senanges*

Ah! madame, que je suis heureux!... Voici la première faveur que je reçois de vous; mais elle est bien douce, bien sentie. Quoi! Je vous inspire quelqu'intérêt? Quoi! Mon éloignement serait douloureux à votre amitié!... Je ne songe plus au voyage de Londres. Moi, vous quitter & mettre les mers entre nous! Moi qui ne peux souffrir d'être séparé de vous, pendant un jour seulement, qui voudrais vivre à vos pieds, qui mourrais cent fois dans votre absence. Je cherchais une femme qui pût me fixer, je l'ai trouvée; je ne désire plus rien. Le seul reproche que j'aie à vous faire, c'est d'attirer trop les yeux. Oui, oui, je le répète, je voudrais que vous fussiez moins brillante, j'aurais moins d'alarmes, parce que votre âme, cette âme si belle, vous appartiendrait davantage; je n'aurais pas à vous disputer à tous les vœux, à tous les hommages, aux distractions de toute espèce. L'éclat des charmes nuit quelquefois à la solidité des sentiments. L'amour-propre amuse, dédommage de la perte des vrais plaisirs, de ceux dont la source est dans le cœur, de ceux qui sont faits pour vous. Mais quel triste dédommagement! Que parlez-vous de craintes, de remords? Que craint-on, quand on est belle & adorée?... Quels remords peuvent naître d'un penchant délicat, honnête & vrai? Votre âme s'effarouche trop aisément. Si vous aimiez jamais, vous seriez heureuse, vous le seriez toujours.

Pour moi, je suis au comble de mes vœux; votre lettre m'a enivré de joie, & le ravissement où elle m'a laissé, nuit à l'expression de ma reconnaissance.

Lettre XXI

*De madame de Senanges au chevalier*

Je ne suis plus surprise, monsieur, que vous m'ayez quittée tantôt si brusquement, ni que vous vous soyez refusé au désir que j'avais de passer avec vous le reste de la soirée. Non, rien à présent ne saurait m'étonner. Des engagements plus anciens, plus chers, les seuls peut-être qui vous intéressent, vous appelaient ailleurs ; & moi, qui en ignorais la force, je voulais... Je croyais... Je ne veux, je ne crois plus rien. J'ai appris bien des choses, dans la maison où j'ai soupé : on a parlé de votre constance, & ce serait une vertu, si, le cœur rempli d'un objet, vous n'aviez pas cherché à troubler la tranquillité d'un autre. Quand je disais du mal des hommes, si vous saviez quelle distance je mettais entr'eux & vous ! Ô ciel, je me trompais ! Je ne l'aurais jamais imaginé. Que m'importe après tout ?... Ah ! que je suis heureuse de ne connaître que l'amitié !

Lettre XXII

*Du baron à madame de Senanges*

Si je vous écris rarement, ma belle amie, c'est par discrétion, bien plus que par négligence. Qu'aurait à vous mander un solitaire qui cultive ses champs, & ne sait plus trop comment va ce monde-ci? Mais tout rustique que je vous paraisse, croyez que je songe à vous, & toujours avec attendrissement. On peut perdre de vue les personnes qui ne sont que jolies; on n'oublie jamais celles qui sont aimables, vous êtes l'un & l'autre; je me le rappelle à merveille, & le solitaire se laisse, de temps en temps, gagner par les souvenirs de l'homme du monde. Je mêle votre idée à l'image d'une matinée bien fraîche, d'un jour serein; en un mot, à tous les objets riants que me présentent les scènes variées de la campagne. Vous êtes toujours pour quelque chose dans la foule des beautés qui me sont offertes par la nature.

Les éloges d'un habitant de la campagne sont simples comme elle. Eh bien! ils n'en sont peut-être que plus piquants pour vous. L'odeur qui s'exhale des prairies, vaut mieux que ces parfums composés & vaporeux, qui enivrent les sens, les accablent, & finissent par les émousser.

Le bon M. de Valois me donne de temps en temps de vos nouvelles. Je sais par lui que vous êtes toujours libre, toujours raisonnable, c'est-à-dire toujours heureuse. Ah! conservez longtemps, n'abandonnez jamais ce système d'indépendance, que vous devez à vos malheurs, autant qu'à vos réflexions. Ne vous laissez point séduire aux hommages, ils masquent des perfidies. Jouissez

de votre beauté, respirez l'encens; mais prenez garde qu'il ne vous entête. Avec la sensibilité que je vous connais, vous seriez perdue, si vous cessiez d'être indifférente. Je ne suis point un pédant qui pérore en faveur des préjugés; je suis l'ami le plus tendre, & c'est votre cause que je plaide.

Croyez-moi, j'observe dans le silence des passions & des petits intérêts qu'elles multiplient; j'observe bien. Votre position, la trempe de votre âme, celle même de votre esprit, tout vous défend de vous lier. Vos chaînes seraient légères d'abord, leur poids se ferait sentir avec le temps.

Au reste, qu'est-il besoin de vous armer contre l'amour? Les hommes, tels qu'ils sont aujourd'hui, font votre sûreté bien plus que mes conseils, & peut-être que vos principes. Quels hommes! Quelle race dégénérée! Comme ils sont vains, inconsiderés, orgueilleux sans élévation, cruels sans énergie! Ils ne tiennent pas même au caractère de la nation, par cette effervescence de courage, qu'autrefois il fallait réprimer, & qu'en vain voudrait-on aiguillonner aujourd'hui. Ils ne font plus, dans le feu de la jeunesse, de ces fautes brillantes qui promettent des vertus pour l'âge mûr. Leur âme s'endort dans le vice, se réveille dans le découragement, & se corrompt tout à fait par l'exemple. Le moyen de rencontrer, dans ce tourbillon méprisable, un être qui soit digne du titre d'amant, qui sache estimer ce qu'il aime, & s'enflammer pour ce qu'il estime! Mais si, par hasard, il s'en trouvait un qui eût sauvé son âme de la contagion, qui attachât les regards par le mélange des agréments & des qualités... Ah! défiez-vous surtout de celui-là : c'est le sentiment que je crains pour vous; l'homme qui peut en inspirer le plus, est celui dont vous devez vous garder davantage. Dans l'amant le plus honnête, la chaleur de la passion, sa vérité même n'en garantit point la durée. La différence que je fais de lui aux autres, c'est qu'il pleure son illusion, c'est qu'il regrette ce qu'il abandonne, c'est qu'il aime encore, même en le quittant, l'objet qui ne l'enivre plus. Eh! qu'est-ce qu'un procédé, pour une âme vertueuse, dont la vie est l'amour, & qui s'est liée par ses sacrifices? Que font les larmes d'un ingrat qui n'essuie pas celles qu'il fait couler? Que signifie une commisération stérile pour une femme qu'on rend malheureuse, après l'avoir accoutumée à une sorte d'idolâtrie, au délire du sentiment, & à l'orgueil de n'avoir point de rivaux!

Ce tableau n'est que trop fidèle, & je suis sûr de l'impression qu'il fera sur vous. C'est dans les cœurs tels que le vôtre, que l'amour s'approfondit, & fait ses plus affreux ravages; il glisse sur les âmes corrompues. Les femmes aiment, à proportion de leur honnêteté; combien ce que je dis est menaçant pour vous!

Croyez-moi, nous ne valons pas les risques d'un attachement. D'ailleurs, la nature n'est nulle part si contrariante, que dans ce qui regarde l'union des deux sexes; les hommes aiment mieux, avant; les femmes, après; comment voulez-vous que tout cela s'accorde? Amusez-vous; faites les délices de la société, & dominez sans jamais vous laisser dominer vous-même. Adieu, ma belle amie, vous avez éprouvé des malheurs nécessaires & forcés, n'en ayez point qui soient de votre choix : ce sont les seuls pour lesquels il n'y ait pas de consolation.

Billet

*Du chevalier à madame de Senanges*

J'ai passé chez vous, hier, dans l'espoir de vous faire ma cour : on m'a dit que vous étiez sortie : il m'a semblé pourtant que la voiture du marquis \*\*\* était à votre porte. C'est sans doute une méprise de vos gens; que je leur en veux! Ils m'ont privé du plaisir de vous voir; j'espère que je serai plus heureux aujourd'hui.

Autre billet du chevalier

Voilà huit jours de suite que je me présente à votre porte, sans pouvoir vous rencontrer, tandis que le marquis... Pardonnez à mon trouble... Ô Ciel! quel avenir j'envisage!... Pourriez-vous?... Mais non... Cependant vous me fuyez! Vous ne répondez pas même à mes lettres... Quelle froideur! Quel dédain! L'ai-je mérité?...

Autre billet du chevalier

J'oublie un moment toute mon infortune, pour ne m'occuper que de vos intérêts. Apprenez, madame, les bruits qui courent & qui m'indignent. On dit que le marquis... Je mourrai avant de le croire; mais le public, cet inexorable public!... Imposez-lui silence, ménagez votre gloire, & s'il le faut, ajoutez à mon malheur. Le marquis!... Il aurait su vous plaire! Lui! Vous ignorez peut-être... Ah! connaissez-le tout entier; voici une lettre qu'il a écrite, il y a quelques mois, & dont lui-même a donné des copies; ainsi je ne le trahis point. Vous y verrez l'opinion qu'il a des femmes, vous verrez son système de scélératesse avec elles, vous verrez enfin s'il devait même vous approcher.

*Copie de la lettre du marquis de \*\*\* au chevalier de \*\*\**

Es-tu fou, chevalier, avec tes sermons, que tu qualifies de conseils, & ton intolérance sur tout ce qui regarde la galanterie? Tu veux que l'on soupire toujours, qu'on ne trompe jamais, qu'on soit de bonne foi, & avec qui? Avec les femmes! Pauvre chevalier! De la bonne foi, avec des êtres, dont l'essence est le manège, & qui estiment l'amour, bien plus par les ruses qu'il suggère, que par les jouissances qu'il donne! Tu vas te rejeter sur les exceptions; j'y croirai, si tu l'exiges; mais, que veux-tu? Je n'en ai jamais rencontré.

Quant au plaisir de changer, tu ne l'as point assez approfondi, mon cher, pour le discuter avec moi. Le plus volage est, sans contredit, le plus philosophe, & cette philosophie, par exemple, est merveilleusement adoptée par ce sexe charmant, dont tu es le tendre apologiste.

Une sauvage, abandonnée à l'impulsion de la nature, change pour satisfaire aux *lubies* de son tempérament. Une femme policée, pour tâcher de s'en faire un. L'une obéit à ce qu'elle a, l'autre cherche ce qu'elle n'a pas : toutes deux vont au même but, ont les mêmes principes, & emploient les mêmes moyens, comme les plus sûrs dans tous les cas. Il n'y a point de caractère à qui l'inconstance ne réussisse. La coquette change par système : elle a l'air de multiplier ses charmes, en multipliant ses adorateurs ; la prude, par équité : elle s'impose extérieurement tant de privations, qu'il est juste que son intérieur n'en souffre pas ; rien au monde n'est plus exigeant que l'intérieur d'une prude. Les étourdies y trouvent leur compte ; ce sont toujours quelques bluettes de bonheur qu'elles attrapent en courant. Les femmes voluptueuses, & je pourrais te citer ce qu'il y a de mieux dans ce genre, m'ont juré dans des quarts d'heure d'épanchement, que le physique y gagnait, & que la volupté n'y perdait pas.

Tu vois que je m'appuie d'autorités respectables ; & d'ailleurs, j'ai sur cela une pratique soutenue qui complète l'évidence de mes raisonnements. Voilà donc les femmes décidées volages. Pourquoi diable veux-tu que nous ne le soyons pas ? Ce sentiment romanesque, dont tu me parles, quand il est porté à un certain excès, est, en quelque sorte, le néant de l'âme ; il éteint son feu que tu prétends qu'il concentre ; il l'endort, lui ôte le mouvement, la vie, & je ne connais que l'infidélité, qui puisse rétablir la circulation. Encore est-il des cœurs désespérés sur lesquels elle ne peut rien.

Eh ! que devient l'honnêteté, vas-tu me dire ? Tout ce qu'elle peut, chevalier : tu verras qu'il est très honnête de mourir d'ennui, de tenir à un lien qui pèse, de se piquer d'un héroïsme bourgeois, & de s'abrutir par délicatesse. Ne connais-tu rien de plus lourd à porter, qu'une chaîne où le procédé vous retient, quand le plaisir vous appelle dans une autre ? La vie est un éclair, il faut que nos goûts lui ressemblent, qu'ils soient brillants & rapides comme elle. Tu as peut-être rencontré quelquefois dans

la société, de ces couples soi-disant amoureux & arrangés depuis des siècles, qui, en secret, excédés l'un de l'autre, se gardent, par ostentation, & pour donner un vernis de mœurs à leur commerce? Ne conviendras-tu point que ces prétendus traits d'un amour exemplaire, sont révoltants pour un homme un peu profond, & qui a réfléchi sur la portée du cœur humain?

Je voudrais qu'il y eût peine de bannissement, pour tous ceux qui s'aimeraient plus de vingt jours de suite. Je me défie des femmes trop tendres, & dissertant à perte de vue sur les charmes d'une union durable, sur l'assortiment des âmes, & ces lieux communs de la vieille galanterie. Ces raisonneuses-là sont quelquefois plus perfides que d'autres. Vivent les folles! Les théologiennes, en fait de sentiment, sont au cœur, ce qu'est au palais d'un buveur, de l'eau bien clarifiée : on est, avec elles, désaltéré si tristement! On languit dans leurs bras, & l'on a soif d'autre chose.

Toi qui, je l'espère, nous soutiendras bientôt qu'il est *monstrueux* d'être infidèle, sais-tu qu'il faut l'être, pour l'intérêt même des femmes qu'on aime? Ayez une maîtresse, que rien n'inquiète, que rien n'alarme, sûre de vos hommages, convaincue de votre sentiment; elle en accepte les preuves avec tranquillité, c'est-à-dire sans reconnaissance. Une femme tranquille ne tarde pas à être froide. Sa sécurité devient présomption, elle se fie à ses charmes, regarde l'amour comme une dette, croit l'amant trop heureux quand il s'acquitte. Vous lui êtes cher, si vous voulez; mais, vous cessez d'être piquant : elle-même ne fait plus de frais, elle est aimable, quand elle peut, pense toujours l'être assez, se repose de tout sur votre ivresse, & finit par perdre la sienne. Donnez-lui une rivale; tout se réveille & se ranime : sa haine pour celle qui lui ravit votre cœur, met en action l'amour qu'elle a pour vous; vous redevenez intéressant, les insomnies commencent, viennent ensuite les billets du matin. On s'emporte, on se désespère, on pleure, & l'on s'embellit en pleurant. Pour mettre ces dames tout à fait dans leur jour, il est d'obligation de les tourmenter; leur esprit y gagne, leur âme aussi. Les femmes quittées sont surprises elles-mêmes des ressorts de leur imagination; elles font plus, cent fois, pour ramener un infidèle, qu'elles n'avaient fait pour le séduire; & je ne les trouve vraiment aimables, que quand elles sont très malheureuses. Qu'en arrive-t-il?

Les consolateurs surviennent, on les écoute, on se familiarise avec leurs propositions : on y cède, & ce sont des effets qui rentrent : le commerce va, les désœuvrés y trouvent leur compte, tout le monde est content.

D'ailleurs, une femme qu'on force à faire un nouveau choix, doit conserver une reconnaissance éternelle à l'amant qui lui procure le charme inexprimable de la vengeance. Ma morale est bonne, je t'en répons; je change par indulgence pour moi, & par égard pour les autres. Il ne m'est jamais arrivé de me reposer plus d'un instant sur une même impression. Quand, par hasard, je vais au spectacle, j'y apporte toujours trois ou quatre intentions qui m'occupent, m'exercent & me tiennent en haleine; j'y brave celle que j'ai eue, je lorgne celle que je veux avoir, & j'inquiète celle que j'ai. Voilà les entr'actes remplis. Ce mouvement éternel fixe les yeux sur moi; les unes me prônent, les autres me déchirent, toutes me citent, & dans le vrai, celles qui ne m'ont pas eu, ne connaissent pas encore toutes leurs ressources.

Une de mes folies, à moi, c'est de faire faire aux femmes, des choses extraordinaires; il n'y en a pas, qu'en les prenant dans un certain sens, on n'amène au dernier période de l'extravagance; & quand il s'agit de se distinguer par quelque bonne singularité, les plus réservées deviennent intrépides.

J'ai, depuis quinze jours (cela commence à être mûr), une petite femme qui n'a que le souffle. C'est l'individu le plus frêle que je connaisse; il semble qu'on va la briser quand on la touche. Son caractère a l'air d'être aussi faible, que son *physique* est délié, délicat & fragile; elle a peur de tout, ne va point au spectacle, de peur des reculades; craint le Colisée (où il ne va personne), à cause de la foule. Eh bien! cette femme si craintive, si peu aguerrie, a eu le courage de me prendre; elle a celui de me garder, & elle aura celui de me planter là, si je ne la gagne de vitesse. Mais ce n'est rien encore; je vais te conter, à son sujet, une anecdote curieuse qui pourra servir à l'histoire raisonnée & philosophique des femmes de ce siècle.

L'idole en question s'avise d'aimer éperdument la musique. Je lui fis naître, un soir, la fantaisie de s'enivrer des délices de l'amour, au son des instruments les plus voluptueux, placés à une certaine distance, pour toutes sortes de raisons. La voilà folle de cette idée, toutes les nuits elle ne rêve qu'à l'exécution du projet.

Nous prenons jour, & nous choisissons exprès, afin d'avoir des difficultés à vaincre, celui qui en offrait davantage. Elle était priée à un grand souper, chez la jeune duchesse de \*\*\*; son mari devait en être. Comment se tirer de là? Je le répète, dans les jours d'action, rien n'est tel, que les femmes timides; elles font des prodiges de valeur. On mit d'abord la duchesse dans la confiance. Il s'agissait de tromper un mari; tout devient facile alors. On sert, on annonce, on se met à table. Ne voilà-t-il pas que mon héroïne joue les convulsions, l'évanouissement. Tous les convives se lèvent & cherchent à la secourir. L'intelligente duchesse s'en empare, la conduit dans son appartement, la fait sortir par une issue secrètement pratiquée pour son usage, & lui confie la clef d'une porte, par laquelle on pouvait s'évader en cas de besoin. Après cette expédition, elle revient, rassure tout le monde, certifie que la malade est couchée, & s'adressant au mari : soyez tranquille, dit-elle, je vous renverrai demain votre femme dans le meilleur état.

Tu vois d'ici la jolie pèlerine, ensevelie sous son coqueluchon, emprisonnée dans de petites mules bien étroites, exposée à toutes les gaietés nocturnes des aimables libertins qui voyagent à cette heure dans Paris, trembler, frémir, chanceler à chaque pas, & de transes en transes, s'acheminer vers ma demeure. Je l'attendais à l'entrée de la rue où je loge; j'aperçois la voyageuse, & la recueille enfin plus morte que vive. Elle me suit sous de longues galeries fort obscures (car on avoit discrètement éteint les lumières), & je la conduis avec des précautions tout à fait magiques, jusqu'à l'intérieur de mon appartement. La volupté elle-même avoit pris soin de le décorer. Le jeu des lumières, multiplié par le reflet des glaces, le choix des peintures les plus analogues au moment, tout semblait y inviter au plaisir. Elle ne vit rien de tout cela. À peine fut-elle entrée, qu'elle se laissa tomber sur la plus molle, la plus sensuelle & la plus employée des ottomanes, où, pendant plus d'une heure, elle resta sans mouvement. Ce n'était pas là mon compte.

Mes clarinets commencèrent à jouer; ils la tirèrent de sa léthargie. Elle reconnut & comprit à merveille ce signal des grands événements de la soirée. J'avois recommandé que les premiers airs fussent bien sourds, bien lents, & interrompus par intervalle, afin de ne pas ébranler trop tôt des organes affaiblis

par la fatigue. Ses sens se remirent, par degrés, à l'unisson, & heureusement pour moi, reprirent leur activité.

Après ce prélude, le souper sort de dessous le parquet, sur une table couverte de fleurs, & éclairée par des girandoles. Tu t'imagines bien que jamais souper ne fut plus délicat, ni plus irritant. Tant qu'il dura, la musique fut vive, gaie, pétulante, quelquefois même un peu bachique; elle se radoucit peu à peu, & nous indiqua le moment d'entrer dans le boudoir. J'aime bien mieux te peindre le triomphe, que de t'en décrire le lieu. Mon orchestre, alors, part comme un éclair. Une musique animée, rapide, expressive, figure la chaleur, la vivacité, & l'intéressante répétition des premières caresses.

Ce calme passionné qui leur succède, cette langueur, ce recueillement de l'âme, où l'œil détaille ce que la bouche a dévoré, ces moments où l'on jouit mieux, parce qu'on est moins pressé de jouir, sont imités par cette harmonie douce, languissante, entrecoupée, qui ressemble à des soupirs. Enfin, de transports en transports, d'extases en extases, je parvins à lasser mes musiciens. Ma belle & nonchalante maîtresse leur demandait encore quelques airs, & m'aurait volontiers chargé de l'accompagnement; mais l'aurore qui commençait à paraître, vint l'arracher à son ivresse. Je la reconduisis chez son amie, & pendant le chemin, elle m'avoua naïvement que jamais concert ne l'avait tant amusée. Le lendemain, on la renvoya à son benêt d'époux. Ce qu'il y a de réjouissant, c'est qu'elle contraignit cet imbécile-là d'écrire à la duchesse, pour la remercier du service qu'elle lui avait rendu, & des soins tout particuliers qu'elle avait eus de sa femme.

Tu t'imagines bien que ce coup d'éclat finit l'intrigue. Il est impossible, qu'après cette soirée, madame de \*\*\* fasse quelque chose de saillant. J'en ai tiré, je crois, tout le parti possible, & je la rends de grand cœur à la société. Avoue, chevalier, qu'en mille ans, ton raffinement de sensibilité ne te donnerait pas des plaisirs aussi vifs, aussi piquants, & surtout aussi neufs.

Adieu, j'ai été bien aise de t'initier une fois, dans des mystères inconnus aux amants vulgaires. Cette lettre est une espèce de code que je compte publier un jour, pour l'encouragement des dames & l'instruction des hommes. Il faut bien éclairer son siècle, & mériter le beau titre de citoyen.

## Lettre XXIII

*De la marquise d'Ercy au chevalier*

Oh! L'excellente découverte! Ne craignez rien, chevalier! Je serai discrète; je respecterai le motif de votre séjour à Paris, & le secret de vos amours. Vous voilà donc infidèle? Je n'en voulais rien croire, plus par bonne opinion de moi, que par confiance en vous. Mais ce qu'il y a de tout à fait amusant, c'est que ce soit madame de Senanges que vous me donniez pour rivale! Vous avez dû bien rire de ma dernière lettre. Je m'adresse à l'amant de cette femme, pour lui confier tout le mal que j'en pense; c'est son chevalier, que je charge de punir son petit orgueil. Dans quel piège vous m'avez conduite! Avouez que le tour est *leste*. Je ne vous croyais point de cette force-là. Je suis votre dupe; c'est un triomphe, je vous en avertis; les dupes comme moi sont rares. J'avais pensé que, de nous deux, c'était moi, qui aurais l'esprit de tromper la première; vous m'avez prévenue, & cela me donne un grand respect pour vous. Vous vous attendiez peut-être que j'allais éclater en reproches! Non pas, s'il vous plaît; je ne suis pas persécutante, de mon naturel, je prends les choses plus gaie-ment. D'ailleurs, des objets trop graves m'occupent, pour que j'aie le temps de jouer un désespoir en règle; je n'ai pas deux minutes à donner à ce qu'on appelle un dépit amoureux. Ce sang-froid, sans doute, est piquant pour vous; mais il est com- mode pour moi; & au terme où nous en sommes, il est juste que nous nous mettions tous deux fort à notre aise. Vous vous ima- ginez bien que, dans l'abandon cruel où vous me laissez, je ne

tarderai point à trouver des consolateurs. Comme je suis encore *infiniment* jeune, que je ne tombe pas tout à fait des nues, & que, sans être belle comme madame de Senanges, je suis, dit-on, d'une figure assez passable, je ne m'alarme point sur mon sort, & je suis consolée de votre crime (car les femmes prétendent, je ne sais trop pourquoi, que l'infidélité en est un), j'en suis consolée, dis-je, par la facilité de la vengeance.

Cependant, comme un reste d'intérêt me parle encore pour vous, je dois vous avertir charitablement, de ce qu'un odieux public débite sur le compte de votre nouvelle conquête. On ne lui dispute point sa jeunesse; elle en a toute la gaucherie, & l'on aurait tort de la chicaner sur cet article; mais on lui reproche de n'être rien moins que naïve, & d'avoir la rage de faire l'enfant. On prétend que rien, si ce n'est son âme, n'est plus artificiel que son teint. Au reste, ce sont des mystères de toilette, dans lesquels il ne nous sied pas de pénétrer. On me soutenait, l'autre jour, & j'en étais furieuse, que sa douceur n'est que de l'hypocrisie, que son caractère tient le milieu entre la prude & la coquette (toujours en y ajoutant la nuance de la fausseté), que, très incessamment, son cœur deviendra banal; & qu'enfin tout son esprit est composé de réminiscences. Pardon, chevalier! Mais, comme l'amour est aveugle, & que tous ceux qu'il blesse ne voient guère mieux que lui, j'ai cru devoir vous fournir quelques lumières sur l'objet de votre idolâtrie; je suis sûre que vous m'en saurez bon gré. Levez un coin du bandeau, vous verrez, peut-être, ce que la passion vous cache.

À propos, on prétend que madame de Senanges veut vous assujettir aux chimères d'un amour purement spéculatif. Vous voilà déclaré Sylphe; je vous en félicite. Mais gare les Gnomes, chevalier! Ils profitent de certains moments, & madame de Senanges, que l'on calomnie toujours, a, dit-on, plusieurs de ces moments-là dans la journée.

Je vous ennuie, & je ne conçois pas moi-même, pourquoi je vous ai écrit une si longue lettre. Ce n'était pas mon intention; je ne voulais que vous éclairer sur le compte de madame de Senanges, & vous tranquilliser sur le mien. Adieu, chevalier.

## Lettre XXIV

*Du chevalier à madame d'Ercy*

Votre *sang-froid* ne me *pique* point, madame; mais il me consolera si quelque chose pouvait consoler un homme honnête, d'avoir à rompre le premier, des nœuds auxquels il a dû quelques intervalles de bonheur. L'ironie soutenue de votre lettre, me prouve combien votre âme est maîtresse d'elle-même, & le peu d'importance qu'elle attachait à mon sentiment : je vois, par la manière dont vous y renoncez, le principe secret de mon inconstance. Votre froideur a commencé mon crime, les circonstances l'achèvent, votre ton le justifie. Je ne serai point faux en cherchant à pallier mes torts.

Je suis reconnaissant, je le serai toujours, de la vivacité que, souvent malgré moi, vous avez mise à me servir; je ne prononce votre nom qu'avec attendrissement. D'où vient donc suis-je infidèle? Est-ce votre faute, est-ce la mienne? Ah! je le sens, votre caractère ne pouvait sympathiser longtemps avec le mien. Les détails de votre ambition, ceux de votre coquetterie, vous laissent les grâces nécessaires pour conquérir, mais nuisent, chez vous, aux moyens de conserver. Vous aimez en courant; l'amour n'est pour vous qu'une distraction, une sorte de relâche à l'intrigue; & quand il n'est pas l'affaire la plus importante de la vie, il en est la plus frivole.

Je ne m'expliquerai point sur l'espèce d'attachement que j'ai pour madame de Senanges; mais je la connais, je l'estime, je la respecte; & c'est assez pour repousser l'injustice qui l'attaque. Je

serais, à la fois, inhumain & lâche, si je la laissais immoler aux propos d'un public méchant & mal instruit. Vous ne faites sans doute que le répéter; car je ne puis croire que vous ayez rien inventé des horreurs dont votre lettre est remplie. L'amour-propre blessé peut rendre injuste; il ne rend point atroce & barbare. Encore une fois, je vous plains d'une erreur, je ne vous accuse point d'une infamie. Madame de Senanges est enviée, vous êtes crédule, intéressée à l'être; par là, tout s'explique. Vous avez pris le poignard de la main de ses ennemis; & vous n'êtes que l'instrument aveugle dont on se sert contre l'innocence.

Voulez-vous voir madame de Senanges telle qu'elle est? Imaginez le contraire du portrait que vous m'en faites. Je laisse à la nature, à qui elle doit tous ses charmes, le soin de venger son teint des outrages de la jalousie; c'est son âme qu'il importe de faire connaître & respecter. La sienne est trop belle pour être fausse. Qu'aurait-elle à cacher? Croit-on lui enlever ses qualités, en lui supposant des vices qui sont si loin d'elle? Croit-on la juger, quand on la calomnie? Combien vous rougirez, madame, d'avoir cru si légèrement des bruits qu'il était si aisé de détruire! Avec quel plaisir (c'en est un digne de vous), vous justifierez madame de Senanges, aux yeux même de ses accusateurs! Éclairée par son expérience, combien vous tremblerez pour vous-même, puisque les mœurs, l'honnêteté, l'élévation des sentiments, ne mettent pas celles qui honorent le plus votre sexe, à l'abri des plus noires imputations? Au reste, madame, si on vous attaquait jamais (car je crois tout possible, après ce qui arrive à madame de Senanges), jugez, par la chaleur avec laquelle je viens à son secours, du zèle que je mettrais à vous défendre.

Lettre XXV

*Du chevalier de Versenai  
à madame de Senanges*

Qu'ai-je donc fait, madame? Car vous êtes trop honnête, pour me traiter avec tant de rigueur, si je n'étais pas infiniment coupable, & j'aime mieux me supposer tous les torts, que d'oser vous en imaginer un. Encore une fois, qu'ai-je donc fait? Voilà trois semaines que votre porte m'est fermée, que vous ne répondez point à mes lettres, & que vous recevez, presque tous les jours, un homme sur le compte duquel vous devez être éclairée. J'ai beau chercher dans ma conduite les motifs de la vôtre; je ne les y trouve point. À Dieu ne plaise, que je regarde votre sévérité comme le jeu d'une coquetterie barbare, qui n'amène l'amour à l'excès de l'ivresse, que pour déchirer ensuite le cœur sensible qu'elle a blessé! Je mériterais ce qui m'arrive, si j'avais nourri, un seul instant, cette idée outrageante pour vous. Non; vous me punissez de quelque faute involontaire, & je n'ai pas même le droit de me plaindre.

Ils ont peu duré, ces beaux jours où vous me donnâtes des preuves de confiance & d'amitié. Par combien de tourments vous m'avez fait expier ce plaisir, hélas! si rapide! C'est depuis cette époque de félicité, que tout a changé dans votre cœur & pour le mien. Quelle en est la cause? Je m'interroge, je ne me reproche rien, & je pleure un crime que je ne connais pas. Je suis bien malheureux! Ne me faites pas du moins l'injure d'en douter.

Quelques autres circonstances se sont mêlées à ma disgrâce ; je n'ai aperçu, je n'ai senti que les peines qui me venaient de vous. Mon âme est inaccessible à toute autre impression ; je n'en ai qu'une, elle est affreuse ; mais elle tient à vous, je m'y attache, j'aime à l'approfondir, à m'y concentrer. J'enfonce avec délice le trait qui me tue, & je trouve un charme funeste à entretenir la douleur dont vous êtes l'objet.

Hélas ! qu'est devenu cet intérêt si doux, que répandait sur toutes mes actions l'espoir de ne vous pas déplaire ? Que de nuages brillants & perfides me cachaient un avenir que je ne croyais pas si prochain ? Rien, alors, rien ne m'était indifférent. Vous chercher, vous attendre, vous apercevoir, obtenir un regard de vous, c'était mon bonheur ; les rêves de la nuit, les événements du jour, tout vous retraçait à mon imagination, tout occupait mon cœur... Dans quelle solitude vous m'avez laissé ! Maintenant tout me fuit, jusqu'à l'espérance, ce bien qui trompe & console. Je ne tiendrais plus à la vie, sans le plaisir de répandre des larmes, & de sentir, par l'excès de ma peine, à quel excès vous auriez pu me rendre heureux. Qu'on ne me parle plus de fortune, de gloire, de ces vains honneurs dont je ne briguais la possession tumultueuse, que pour me parer de quelques avantages aux yeux de celle qui les a tous. Tourment de l'ambition, fièvre des cœurs arides, les amants heureux te dédaignent ; les infortunés t'abhorrent. Ah ! madame, vous m'avez rendu affreux ce qui distrait les autres hommes.

Au nom des pleurs dont je mouille ce papier, instruisez-moi du moins, des motifs qui vous font agir. M'a-t-on calomnié auprès de vous ? Ne me cachez rien ; je puis me justifier de tout ; je ne crains que l'obscurité de mes accusateurs, & le mystère que vous m'en faites. Que vous a-t-on dit ? Parlez... Je meurs, si vous ne me répondez pas. Accablez-moi tout à fait ; j'en suis réduit à envier un malheur qui ne puisse plus croître. L'incertitude où je suis est plus affreuse que le désespoir.

Lettre XXVI

*Du marquis de \*\*\* au chevalier de Versenai*

Je ne sais quel attrait, chevalier, me ramène toujours à toi, quand j'ai quelque bonheur à confier; car, sans me vanter, je n'ai pas besoin de confident pour mes peines. Tu te rappelles peut-être une certaine lettre que je t'écrivis, il y a quelques mois; elle fit un bruit, un scandale!... On se l'arrachait. J'en ai moi-même distribué des copies, afin de satisfaire à l'avidité des amateurs. Eh bien! il en est tombé une entre les mains de madame de Senanges. J'aurais cru, d'après l'inflexibilité de ses principes, & la dignité de ses mœurs gauloises, qu'elle pouvait en être effarouchée. Point! Depuis cette lecture, elle a redoublé d'intérêt pour moi, & me traite mieux que jamais. Elle me prêche un peu; mais avec tant d'aménité, un organe si doux, qu'elle détruit elle-même tout l'effet de ses sermons. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle aurait quelque envie de me convertir. C'est un secret que je dépose dans ton sein, & tu suivras avec moi, mon cher chevalier, toutes les gradations de mon bonheur. J'ai eu, jusqu'ici, de ces femmes accommodantes, expéditives & faciles, qui donnent plus de vogue que de consistance. Ma réputation est plus brillante que solide; il est temps de la conduire à sa maturité, & d'en imposer à ces dames, qui je ne sais pourquoi, se sont avisées de me croire superficiel. Madame de Senanges a justement ce qu'il me faut pour cette opération. Plus je la vois, plus je la trouve estimable. Avec une apparence de légèreté, elle a des goûts solides, de la supériorité dans l'esprit, de l'héroïsme dans l'âme, une

noblesse vraie, répandue sur toute sa personne : c'est une femme qui mérite qu'on la distingue ; &, en lui sacrifiant un mois plein, il est possible de se faire avec elle un très grand nom.

Comme tu l'as cultivée (très inutilement il est vrai, mais assez pour la bien connaître), je te demanderai quelques instructions préliminaires. Quand je tombe dans l'embuscade des honnêtes femmes, je t'avouerai que je me trouve dans un pays perdu. Chevalier, tu me serviras de fanal, tu m'aideras de tes conseils ; je te crois miraculeux pour la consultation.

À propos, l'on ne te voit plus chez la belle vicomtesse ; te boude-t-on ? Serais-tu absolument éconduit ? J'en serais désolé. Je voudrais te voir là, pour applaudir à mes progrès, & encourager mon inexpérience. Je me dispose à jouer un rôle brillant ; mais il me faut un théâtre & des spectateurs. Quel guerrier aimerait la gloire, sans l'aiguillon des témoins ? Il en est de même des amants. Bon jour.

Lettre XXVII

*De madame de Senanges  
au chevalier de Versenai*

J'apprends, monsieur, que vous êtes brouillé avec madame d'Ercy, & je dois vous porter à la revoir. Elle a du crédit, sans doute des qualités. Vous lui avez rendu des soins, elle a pu vous être utile; elle pourrait vous l'être encore; pourquoi rompre avec elle?... Si elle allait vous desservir! Mais non, je suis injuste. L'intérêt que je prends à ce qui vous regarde, me rend tout ce que je n'ai jamais été. Vous ne l'aimez donc plus, madame d'Ercy?... Qu'elle est à plaindre!... Si pourtant elle vous aime encore! Ah! ménagez son amour-propre, surtout sa sensibilité; il est dangereux de blesser l'un, il est plus affreux d'affliger l'autre. Vous êtes honnête, votre cœur vous guidera mieux que personne. Enfin, monsieur, retournez chez elle... s'il le faut. Non que je vous conseille de feindre ce que vous ne sentez plus; changer est un malheur; tromper, une bassesse : mais que vos égards la consolent de ce qu'elle a perdu, vous acquittent de ce qu'elle a fait, & vous conservent une amie. Si j'étais moins la vôtre, je n'entrerais pas dans tous ces détails. Vous me les rendez intéressants.

Je me suis bien consultée, & je me livre à mon amitié pour vous, parce qu'elle est pure, méritée; parce que je n'en redoute plus rien.

Je vous l'avoue, j'ai craint votre amour, je me suis craint moi-même; je vous ai fui, j'ai eu avec vous l'apparence des torts; j'ai

voulu l'avoir pour vous détacher de moi. Ma porte vous a été fermée, j'ai reçu le marquis avec une affectation dont vous ignorez le motif; & j'ai moins appréhendé l'opinion qu'une telle conduite vous donnerait de mes principes, que je ne me suis reproché d'avoir écouté l'aveu de vos sentiments. Je devais vous imposer silence. Comment ne l'ai-je pas fait? Comment ai-je eu l'imprudence de recevoir vos lettres & d'y répondre? C'est un tort, un tort réel...

Enfin, monsieur, je puis vous revoir... Je le puis sans danger; vous sentez à quelles conditions; &, si je vous suis chère, vous n'hésitez point à vous y soumettre.

Mon cœur n'est point fait pour l'amour. Éprouvée par des chagrins vifs, armée de l'expérience des autres, soutenue par de bons conseils, heureuse surtout du calme dont je jouis, je me suis interdit pour toujours une passion, dont les commencements peuvent être doux, mais dont les suites m'effraient. La perte de l'honneur, celle du repos, & peut-être, un jour, l'abandon de l'objet auquel on a tout sacrifié; voilà le sort des infortunées, qui paient, d'un siècle de peines, quelques instants de bonheur. Et quel bonheur encore, que celui qu'on se reproche, qu'on dérobe aux yeux de tous, qu'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même!... Je méprise trop, pour en parler, les êtres qui n'ont plus de remords.

Je me connais : si je devenais sensible, ma vie serait affreuse. Je ne m'appartiendrais plus, je dépendrais d'un geste, d'un mouvement, d'un regard : tout porterait sur mon cœur. Alarmée sans soupçons, déchirée sans preuves, si je ne me défiais pas de mon amant, je me défierais de mes charmes; je ne m'en trouverais jamais assez, pour lui plaire uniquement; nous serions tourmentés tous deux... Eh! quel serait alors, quel serait mon appui? Il n'en est point, pour celles qui tremblent de descendre dans leur intérieur... Encore une fois, je tiens à mes résolutions; j'y tiens plus que jamais, puisque je consens à vous recevoir. Vous, monsieur, renoncez au vain espoir de porter le trouble dans une âme contente d'elle-même, assez douce pour vous pardonner d'avoir eu le projet de lui enlever son repos, mais affermie dans ses principes, & tout entière à l'amitié.

P.-S. Reverrez-vous madame d'Ercy? On prétend qu'elle ne m'aime pas... N'importe... Ce que je vous ai dit, je vous le répète; & si vous suivez mes conseils, je ne pourrai que vous en applaudir. Si vous imaginiez cependant que votre présence lui causât de la peine ou de l'embarras!... Enfin, vous savez mieux que moi ce qui sera le plus convenable dans votre position; & je pourrais, avec les meilleures intentions du monde, me tromper sur le genre de procédés qu'elle doit attendre de vous. Je vous renvoie la lettre du marquis, je l'ai parcourue; elle ne m'a inspiré que de la pitié. Croyez que personne au monde n'apprécie mieux que moi ces êtres frivoles, orgueilleux & cruels, la honte de leur sexe, le mépris du nôtre, & désavoués par tous deux; ils ne sentent rien, ils sont punis.

Billet

*Du chevalier à madame de Senanges*

Vous consentez à me revoir, & vous m'offrez votre amitié... Je n'examine rien, je me soumets à tout; je supporterai tout. Je suis trop affecté pour vous répondre. Je sors, & vais tomber à vos pieds.

## Lettre XXVIII

*De madame de Senanges au baron*

Votre souvenir, vos conseils, tout ce qui m'assure votre amitié, m'est précieux : j'aurais dû vous en remercier plutôt. Mais, baron, la vie que je mène est si dissipée ! Des devoirs, des bien-séances, quelquefois des affaires, tout m'enlève à moi-même, & j'en suis bien loin, quand je ne suis pas à mes amis. Que j'envie la paix de votre solitude ! Que vous êtes heureux ! Votre âme est calme, c'est le plus grand des biens ; c'est le fruit de la vertu. Vous en devez jouir, vous en jouirez toujours, & votre bonheur consolera presque de votre absence. Donnez-moi de vos nouvelles, donnez-m'en souvent : j'ai besoin d'en recevoir. Je cours beaucoup, & je ne m'amuse plus. Il est si peu d'être vrais, tant d'apparences trompeuses ! La bonne foi est si rare ! Je le crains du moins. Si je le croyais, j'irais habiter un désert.

J'en conviens avec vous, tout sentiment trop vif est pénible. Il faut se commander, se vaincre, s'estimer toujours, & dédaigner les hommages, souvent faux, toujours intéressés de la plupart des amants. Les écouter est un tort ; les croire, serait un malheur. Mon indépendance m'est chère, ma gloire me l'est plus ; je les conserverai toutes deux. Moi, j'aimerais ! Moi, si malheureuse autrefois, j'entrerais dans une nouvelle carrière de peines ! D'où viennent vos alarmes ? Si vous saviez quelle opinion j'ai des hommes, combien les vœux qu'ils nous adressent me paraissent plus offensants que flatteurs ! Si vous le saviez, vous seriez rassuré. Je n'en ai rencontré qu'un seul, qui se soit préservé du

danger de l'exemple. Il n'a point les défauts de ses semblables, il est votre ami : mais je suis juste pour lui, sans qu'il soit dangereux pour moi. Mes réflexions m'ont armée contre tous. Je ne connais, je ne veux connaître que l'amitié. Le chevalier, si j'ose le dire, a puisé dans votre âme, il vous apprécie, & c'est pour cela que je le distingue. Nous avons souvent parlé de vous ensemble; peu de personnes sont dignes d'en parler comme lui. Mon oncle doit vous écrire. Ne le croyez pas, s'il vous mande que je suis triste. Ses bontés, sa tendresse pour moi, lui font de ses craintes des réalités. Cet oncle adorable est un père, & quel père ! Qu'il vive plus longtemps que moi ! C'est le vœu de mon cœur. On dit que le chevalier a aimé madame d'Ercy. Peut-être il l'aime encore, cela me paraît tout simple, elle est belle; elle doit l'enchaîner. Votre lettre m'a alarmée. Je me suis examinée; je suis contente de cet examen, & pénétrée du motif de vos inquiétudes; mais soyez tranquille, j'ai votre amitié, que me faut-il de plus ?

## Lettre XXIX

*Du baron au chevalier*

J'ai reçu, chevalier, une lettre de madame de Senanges, & j'exige de vous que vous vous taisiez sur la confiance que je vous en fais. Elle a l'air d'être bien aise de vous connaître; mais il serait nécessaire que nous causassions ensemble sur l'esprit général de sa lettre. Je ne vous en dirai rien par écrit; je sens pour vous l'importance d'un entretien détaillé. Si vous le désirez cet entretien, vous vous arracherez, pour quelques mois, au tumulte, au vertige de Paris & de votre imagination, pour venir respirer dans ma solitude. Ma proposition vous révoltera d'abord. Je sais avec quel empire on est retenu par les liens d'une passion naissante, & le perfide espoir d'un bonheur, trop souvent plus qu'incertain; mais je connais encore mieux pour vous les dangers du séjour, que je ne conçois les horreurs de la séparation. L'habitude prolongée devient aussi impérieuse que l'amour même. On se familiarise avec l'idée vague d'un plaisir qui n'arrive point, avec des peines dont le sentiment s'émousse, & dégénère en une langueur, pire que les tourments de l'activité. On use ainsi son courage en plaintes stériles, sa force en inquiétudes fatigantes. Le ressort de l'âme se détend, on s'accoutume à être faible; insensiblement on devient lâche; enfin, on perd l'estime de soi, & c'est alors que tout est perdu. L'être infortuné qui se méprise, n'a d'asile que le tombeau. Je peins sans ménagement, parce qu'avec les hommes de votre âge, l'amitié vraie mesure la force de ses conseils à celle des passions qu'elle doit diriger ou détruire.

Voici la belle saison : c'est un moment de chaleur & d'énergie pour toute la nature. N'y aurait-il que les âmes qui ne participassent point à ce renouvellement général? Croyez-moi, chevalier; venez reposer vos sens dans ma retraite. Venez-y rafraîchir, si j'ose m'exprimer ainsi, une âme desséchée par la crainte, enflammée par l'espérance, brûlée par toutes les ardeurs de l'âge, & d'une imagination éblouie.

Vous trouverez ici un beau ciel, un site pittoresque, des coteaux paisibles, une forêt majestueuse, le spectacle des travaux & des vertus champêtres, le mouvement d'une vie occupée, le tableau de l'innocence & la gaieté qui l'accompagne; vous y trouverez des mœurs, du calme, un air salubre, des livres & un ami. Vous ne connaissez pas encore le plaisir de se lever avec le jour, d'aller, un Montaigne à la main, se promener sur les bords d'un étang solitaire, de fortifier les leçons du philosophe, par le recueillement de l'homme sensible, par cette admiration religieuse qu'inspire l'aspect des campagnes, & de n'être interrompu, dans ses utiles rêveries, que par la rencontre d'un mortel vrai qui vous serre dans ses bras, partage vos plaisirs, & ne craint point d'entrer dans le secret de vos peines.

C'est dans mes prairies que croît le baume salutaire à vos blessures; c'est en s'enfonçant dans l'obscurité des bois, en y ouvrant son cœur à la voix d'un honnête homme, qu'on affermit le sien, qu'on apprend à se créer des plaisirs nobles, qui dédommagent des efforts qu'ils ont coûtés, & surtout à respecter les principes de la femme vertueuse qu'on aime, & qu'on cherchait à dégrader.

Mon ami, le bonheur n'est que la récompense de la force mise en action.

Croyez-vous y atteindre, tant que vous respirerez l'air envenimé de la capitale? Le désordre y est autorisé par l'exemple, la faiblesse y est en quelque sorte indispensable. On suit la pente, l'abîme est au bout. Les bons naturels luttent quelque temps; mais à la fin, le torrent les emporte, & ceux qu'il entraîne sont d'autant plus à plaindre, qu'il se joint au remords d'un vice qui leur est étranger, des retours impuissants vers l'honnêteté qu'ils ont perdue. Corrompre & être corrompu, disait Tacite, voilà ce qu'on appelle le train du siècle. Il semble, qu'en écrivant cette sentence foudroyante, le peintre des Nérons & des Tibères, ait

deviné la plaie incurable de nos mœurs, & l'état actuel de notre société. Tous les liens y sont rompus, tous les principes renversés. À force de généraliser la vertu, on parvient à l'anéantir. Sous prétexte d'être philosophe, on n'est, ni père, ni époux, ni citoyen. L'adultère n'est plus qu'un vieux mot de mauvais ton. Ce qu'il désigne est reçu, accrédité, affiché même, en cas de besoin. La probité pleure, la vertu se cache, la scélératesse lève le front, & il n'y a plus de frein à attendre pour la corruption, quand une fois la pudeur du vice a disparu.

À propos, voyez-vous encore le marquis \*\*\* ? Défiez-vous des hommes qui lui ressemblent, ils m'ont toujours fait horreur. Quand je les avais sous les yeux, je les appelais les chenilles du dix-huitième siècle. Redoutez de pareilles liaisons; n'hésitez pas à les rompre. Point de mollesse, point de ces misérables bien-séances de société, qui mettent une politique coupable à la place de cette sévérité courageuse, la sauvegarde des mœurs, & de la dignité du citoyen.

Pardon, chevalier : cet élan d'indignation vient de mon amitié pour vous. Encore une fois, arrachez-vous, pour quelque temps, à tous les dangers qui vous environnent. J'ai des raisons pour vous en presser. Mon cœur vous désire, l'ombre de mes forêts s'épaissit pour vous recevoir; la consolation vous y attend. Venez renaître à la nature, à vous-même, & retrouvez le bonheur dans les embrassements de votre ami.

Lettre XXX

*Du chevalier au baron*

Ô respectable ami! J'ai baigné des larmes de la reconnaissance chaque ligne de votre lettre, de cette lettre, où la vertu respire, où votre âme est tout entière, où vous me donnez les conseils les plus sages, les plus attendrissants, que ma raison adopte, hélas! & que mon cœur rejette. Ce cœur est enchaîné; il s'attache à son lien. Je pleure de ne pouvoir aller vers vous; je pleure, & je reste... Ma félicité, ma vie est aux lieux que madame de Senanges habite. Elle vous a écrit : peut-être avez-vous entrevu que je serais malheureux... N'importe; je ne puis la quitter. Sa porte m'a été fermée; ce n'est que depuis quelques jours qu'elle consent à me recevoir, & je m'éloignerais! & je ne profiterais pas des instants de mon bonheur!... Qu'est-ce donc qu'elle vous a mandé? Que vous êtes cruel!... Suis-je haï? Dites... Non, gardez-vous de me l'apprendre; j'en mourrais : laissez-moi mes chimères, mon espérance; elle est mon seul plaisir, ne m'en privez point. Puisque vous l'exigez, je vous garderai le secret sur la confidence que vous me faites. Eh! pourquoi ne voulez-vous pas?... Pardonnez à mon trouble, à mon inquiétude; mes idées se croisent, se combattent, se brouillent : tout est confus dans mon esprit, à mes yeux! Ils ne voient bien que madame de Senanges. Si vous saviez quelles cruelles conditions elle m'impose! J'y souscrirai, je la toucherai par ma soumission, si je ne puis la désarmer par l'excès de mon amour. Moi ne pas respecter ses principes! Moi! Fiez-vous-en à cette femme adorable

pour épurer le feu qu'elle inspire, pour élever jusqu'à elle le cœur qu'elle embrase, pour n'y rien laisser de noble, de délicat, d'héroïque même. Oui, qu'il s'ouvre un champ d'honneur; je suis un héros pour la mériter. Je me croyais honnête, avant de la connaître, & je rougis aujourd'hui de ce que j'étais alors. Il semble qu'elle m'ait fait une âme exprès pour l'aimer. Ô pouvoir sacré du penchant qui m'occupe! Ô sentiment d'un cœur exalté! Enthousiasme de l'amour! Tu rends capable des efforts les plus pénibles, & des plus grands sacrifices! Ne craignez rien, baron; l'époque honorable de ma vie, est l'instant où j'ai connu madame de Senanges. Je me sens digne de lui plaire; &, par ma présomption même, vous pouvez juger de mon retour à la vertu. Oui, oui; je romprai avec le marquis; je ne l'ai cru qu'étourdi; il est vicieux, j'y renonce. Adieu, baron. Excusez le désordre de ma lettre! Ô vous le modèle des amis, ne m'oubliez pas; ne m'abandonnez jamais: je suis hors d'état d'écouter les conseils; mais je crains bien d'avoir besoin de consolations.

Lettre XXXI

*Du chevalier  
à madame de Senanges*

Ah! pardon, pardon, madame, si je vous écris, malgré votre défense. C'est un mouvement involontaire; c'est le besoin de mon cœur : il m'est impossible d'y résister. Je viens de relire votre dernière lettre. Cette lettre qui m'a enivré dans l'instant où je l'ai reçue, m'afflige aujourd'hui; j'en ai recueilli toutes les expressions, ma mémoire les a fidèlement retenues; elle ne contient pas un seul mot qui ne me désespère.

Soyez mon ami, dites-vous; moi, votre ami! Moi, madame! Avez-vous bien songé à cet arrêt, quand votre main l'a tracé? Mais non, l'ordre vous est échappé, sans le moindre retour, de votre part, sur les peines de l'exécution. Je ne vous ai point assez dit à quel excès je vous aime. Vous êtes l'être enchanteur que mes désirs ont cherché longtemps, sans pouvoir le trouver. Mon cœur a été distrait, souvent fatigué, le voilà rempli. Je connais, comme vous, les avantages de l'amitié; ses chaînes sont douces, ses jours tranquilles; mais que l'amour a de charmants orages! L'amitié!... Non, je ne puis, je ne pourrai jamais m'en contenter; elle est si froide, si paisible! Dans certains moments, la vôtre même ne me satisfait point. Je renonce au traité, je maudis la raison, j'abjure ma promesse; ensuite, je me rappelle vos ordres, & j'expie, par mes remords, la révolte de mes sentiments.

Mais comment vous entendre parler, vous voir sourire, sans éprouver ce trouble involontaire, ces impressions délicieuses, dont il est impossible de triompher? Comment se fait-il que, de jour en jour, je découvre en vous de nouveaux moyens de plaire & de séduire? J'ai détaillé tous vos traits; chacun d'eux renferme un charme qui lui est propre, que je crois connaître, dont j'emporte l'image en votre absence. Vous revois-je? Mes yeux sont frappés d'une foule d'attraits qu'ils n'avaient pas encore aperçus. C'est dans votre esprit, c'est surtout dans votre âme qu'il faut chercher le secret de votre physionomie... Dieu! qu'il serait doux de l'y trouver!

Cessez, madame, de me condamner à un sentiment réfléchi, modéré; ce rayon de la Divinité, cette flamme immortelle qui me brûle & m'anime, n'est autre chose que l'amour; & vous pouvez me l'interdire! & vous osez le combattre! Vous redoutez l'abandon de l'objet auquel vous auriez tout sacrifié! Ah! cessez de craindre; vos charmes vous répondent du présent, vos vertus de l'avenir. Si j'étais jamais aimé, si je pouvais en obtenir la douce certitude, ce bonheur ne ferait que resserrer mes liens; il ajouterait l'ivresse de la reconnaissance à l'égarément de l'amour. L'ingratitude la plus coupable est celle d'un amant, qui s'arme de sa félicité même contre l'objet auquel il la doit, & devient plus cruel, à mesure qu'on le rend plus heureux. Les moindres faveurs d'une femme qu'on aime, sont des bienfaits inestimables; & les âmes délicates s'enchaînent par les mêmes causes qui détachent celles qui ne le sont pas.

Mais quel tableau vais-je vous faire? Peut-être va-t-il exciter votre courroux? Encore une fois, pardon; j'ai tort de me plaindre, je m'en repens, je m'en accuse. Puisque vous m'avez permis de vous revoir, je suis heureux! Souffrez seulement que je vous écrive, & ne me privez point de vos lettres. C'est dans le développement de votre âme honnête, que je puise le courage nécessaire à la mienne; vos lettres seules me donneront la force de vous obéir. Je me défends toutes les prétentions de l'amour : ah! laissez-m'en les soins.

P.-S. Non, madame; malgré votre conseil, je ne reverrai point madame d'Ércy, j'y suis résolu. Ce n'est pas un sacrifice que je vous fais, vous ne voudriez pas l'accepter; c'est un devoir que je

m'impose. Si vous saviez quelle lettre elle m'a écrite!... Mais c'est trop longtemps parler d'elle; je ne veux m'occuper que de vous... De grâce, répondez-moi, deux lignes, deux mots, un seul!... Je tremble de n'être pas écouté.

## Lettre XXXII

*De madame de Senanges au chevalier*

Oui, monsieur, c'est un parti pris : je ne veux plus entendre parler de l'amour (même du vôtre), je ne le voudrai jamais. Je serais bien fâchée de m'appriivoiser avec lui; je le crains, tous les jours davantage; & cette crainte, je cherche à l'augmenter. Aidez-moi dans mon projet : cet effort est digne de vous, & je vous promets, en récompense, tous les sentiments de l'amitié. Un moment; ne criez pas à l'injustice. Je ne suis que raisonnable, & je vais vous en donner la preuve. Vous aimez mes lettres, vous le dites au moins : elles vous sont nécessaires; vous y puiserez le courage que j'exige de vous... Oh! tant mieux; je continuerai de vous écrire; mais, songez-y, c'est à condition que vous serez bien courageux. Plus de lettres, pour peu que votre faiblesse recommence; voilà qui est dit. Il ne faut pas vous enlever tout en un jour; & puis, il n'y a point de mal à causer avec son ami. Je vous prêcherai souvent, je vous ennuierei quelquefois, je n'y vois d'inconvénient que pour vous. Encore un coup, je vous accorde cet article. N'est-ce pas que je suis bien bonne? Trop peut-être; comment se corriger? Y travailler est pénible, le succès, incertain; de là le découragement, état fâcheux, le plus fâcheux de tous. Je vous tiens parole; voilà déjà un petit trait de morale; il n'est guère amené, celui-là. Combien de choses inexplicables! On n'est pas femme pour rien.

Lettre XXXIII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Vous ne recevez plus le marquis ! J'étais bien sûr, madame, que vous ne le souffririez pas longtemps dans votre société ; ils ne sont pas dignes d'y être admis, ces êtres dont la fatuité s'exagère les succès, qui se vantent de tout, ne méritent rien, & finissent par se faire accroire, ce qu'ils ont tant d'envie de persuader aux autres.

Je suis loin de penser que des conseils timides, & quelques réflexions de ma part, vous aient déterminée au parti que vous venez de prendre. Vous n'avez besoin que de vous-même pour vous décider, & l'on n'a pas plus d'influence sur vos actions que sur vos sentiments. Quoi qu'il en soit, & vous me permettez d'en convenir, je jouis de la disgrâce du marquis. Il me désespérait, lui, son babil, ses déclarations & ses bonnes fortunes !... Il avait la rage de vous baiser la main : enfin il en va perdre l'habitude.

Quelle était donc cette femme qui est restée, avant-hier, si longtemps chez vous ? Elle avait de l'humeur, elle déclamait contre l'amour ; & vous, madame, vous l'écoutiez ! J'abhorre les prudes, & celle-là de préférence. Elle disserte sans cesse, elle analyse tout ; moi je n'analyse rien ; je serais bien fâché d'analyser le sentiment. Cette femme est de marbre. Ses calculs sont froids, ils doivent être faux.

La dernière fois que nous causâmes ensemble, vous m'avez ordonné d'être moins triste, & je fais ce que je peux pour vous

obéir; mais puis-je me commander!... Ah! madame! Je ne me reconnais plus; chaque instant de ma vie est troublé; le bonheur de vous voir l'est par la crainte qu'il ne s'évanouisse, & je redoute, en arrivant chez vous, l'instant cruel où il faudra vous quitter. Quel déchirement j'éprouve, quand nous nous séparons! Avec quel trouble je vous revois!... Avec quelle émotion je pense à vous! Ma passion m'égare, elle me rend injuste; vous n'arrêtez les yeux sur personne, que le regard le plus rapide ne me laisse une inquiétude affreuse. Vous valez mieux que tout, vous me tenez lieu de tout, vous m'avez fait tout oublier!... Hélas! je m'en aperçois; je m'étais promis, pour vous plaire, de ne vous entretenir que de choses indifférentes... Je n'ai pu vous parler que de mon amour.

Lettre XXXIV

*Du marquis \*\*\* au chevalier*

Je n'entends plus rien, ni aux hommes, ni aux femmes. Tu es singulier, au moins, avec les bonnes qualités de ton cœur, & les bizarreries de ta conduite. Je me trouve dans un moment de crise. Poursuivi par une meute aboyante de créanciers, j'ai, pour apaiser le grand feu de ces messieurs, besoin de trois cents louis; tu me les envoies de la meilleure grâce du monde; je te sais gré de l'à-propos, je vais te chercher, & ne te trouve point, tu m'éludes dans les lieux publics, & il semble que tu affectes d'échapper à ma reconnaissance. T'explique qui voudra. J'ai pourtant d'excellentes choses à te dire. Ma vie est un tissu d'événements qui se font valoir les uns par les autres, & j'ai peine moi-même à en suivre le fil, tant il se mêle de jour en jour.

Premièrement, je suis chassé de chez madame de Senanges. Cette femme est indéfinissable. Elle te congédie, & me reçoit; elle te rappelle & m'expulse. Il y a là-dedans un jeu croisé, une coquetterie étourdissante, qui me piquerait, sans le prodigieux usage que j'ai de ces galantes révolutions. S'acharner à une femme, c'est le moyen d'en perdre vingt. Ta madame de Senanges était pourtant ce qu'il me fallait pour le moment. Je cherchais une maîtresse à principes; j'en avais besoin pour achever ma célébrité; elle ne veut se prêter à rien, ma gloire ne la touche pas; que veux-tu que j'y fasse? J'en suis tout consolé; & tu conviendras que j'ai de quoi l'être. On m'a mené chez madame d'Ercy, où j'ai déjà fait des progrès incroyables. Voilà ce

qui s'appelle une femme ! Affaires, intrigues amoureuses, ruptures, perfidies, elle concilie tout, fait tout aller. Elle culbuterait un royaume en cas de besoin. Je l'aime avec une tendresse peu commune ; & tout ce que je crains en la prenant, c'est qu'il ne soit difficile de la quitter.

Elle a je ne sais quoi qui retient, & je passe fort bien une heure avec elle, sans trop souhaiter d'être ailleurs. Je ne conçois pas que tu l'aies abandonnée avec autant de courage & de sang-froid. C'est un coup de maître que je t'envie, & je me sens toute la chaleur de l'émulation.

Elle a vraiment du crédit. Elle promet à tout le monde, ne tient parole à personne, raisonne politique, Dieu sait !

Un de ces matins, elle m'avait donné rendez-vous chez elle de très bonne heure. J'arrive, on me dit qu'il n'est pas jour : je parle à ses femmes ; on m'introduit, &, préliminairement, on me fait passer dans la salle d'*audience*. Je ne pus m'empêcher de rire en la traversant. Elle était pleine de gens de toute espèce. L'un tenait un placet, l'autre un mémoire ; on me montra le curé de la paroisse, & à côté du prélat, un histrion de province, qui sollicite un ordre de début dans les rôles de Crispin. À travers cette foule béante qui attendait, avec une impatience respectueuse, le réveil de la marquise, je pénètre jusqu'au sanctuaire où elle repose. Je ne connais point de chambre à coucher plus voluptueuse, d'alcôve plus séduisante ; les glaces y sont placées avec toute l'intelligence d'une femme qui aime à savoir ce qu'elle fait. Tandis que j'admiraïs le temple, on en réveille la déesse. Son premier mot est pour gronder. Elle soulève ses longues paupières, ouvre les yeux, les referme, les ouvre encore, m'aperçoit, veut me quereller, éclate de rire & s'apaise. Sa coiffure de nuit était un peu dérangée & n'en était que mieux ; son teint me parut animé de ce vif incarnat que développent le calme & la fraîcheur du sommeil ; les rubans de son corset flottaient négligemment, & laissaient mes regards errer sur toutes les grâces d'un désordre médité. Je t'avouerai, que sans ses femmes... Mais il fallut être décent en dépit de moi, & que sais-je ? Peut-être en dépit d'elle.

Après quelques entreprises peu suivies de ma part, & quelques minauderies de la sienne ; on fit entrer le singe & les deux secrétaires. Chacun se mit à son poste. Le singe sauta sur le lit, y fit cent gambades, cent impertinences, & pensa me dévisager, parce

qu'il est jaloux. Les secrétaires se placèrent aux deux côtés du lit : elle leur dictait, tour à tour, à l'un, le vaudeville courant & quelques vers libertins faits par un abbé; à l'autre, des instructions & des notes pour le prochain voyage de la Cour; moi, j'y ajoutais, de temps en temps, quelques apostilles. Les secrétaires riaient sous cape, le singe grinçait des dents, les femmes de la marquise bâillaient, & tout contribuait à la perfection du tableau.

Enfin madame d'Ercy se lève. Par des mouvements étudiés, elle me laisse voir une foule de charmes qu'elle me supplie de ne pas regarder; & voilà mon joli ministre à sa toilette, en peignoir élégamment rattaché avec des nœuds couleur de rose. On fait entrer alors les pauvres aspirants de l'antichambre. Elle dit un mot, jette un coup d'œil, caresse le Crispin, ne prend pas garde au curé, reçoit étourdiement ce qu'on lui présente, m'ordonne de tirer tous les cordons de ses sonnettes, demande ses chevaux, renvoie son monde, s'habille, me congédie, & part pour V... où, s'il faut l'en croire, on ne finit rien sans elle.

Cette description, chevalier, ne te donne-t-elle pas des remords effroyables? Madame d'Ercy est unique. Elle m'a déjà procuré des renseignements merveilleux, & conseillé je ne sais combien de petites noirceurs, qui réellement sont d'un très grand prix, par le mouvement qu'elles vont donner à la société... Elle possède, au suprême degré, l'érudition des cercles, manie avec une dextérité rare le stylet du ridicule, & nous sommes de force pour bouleverser Paris, à nous deux, quand la fantaisie nous en prendra.

Ce qui me déplaît en elle, c'est son obstination, que rien ne peut vaincre.

Par exemple, elle veut absolument que j'aie eu madame de Senanges. J'ai beau l'assurer que cela n'est pas, que j'en serais sûrement instruit; elle prétend que cela est, que cela doit être, que le contraire est fabuleux, & qu'il faut en tout, observer les vraisemblances : elle me met dans une fureur ! Si j'avais été bien avec madame de Senanges, tu sens à merveille, que je ne serais pas assez enfant pour le taire; je n'aurais pas manqué surtout de t'en faire part; ce sont de ces procédés qu'on se doit entre amis; mais d'honneur, j'ai échoué, & je l'avoue avec une sorte de confusion. À Dieu ne plaise, que je calomnie jamais ce sexe infortuné, qui n'a de vengeance que ses pleurs, & auquel sa faiblesse

physique & morale ne laisse pour toute arme, que la probité des attaquants, ou la sensibilité des vainqueurs!

Au reste, tous ces bruits n'auront qu'un temps, & madame de Senanges ne sera point perdue pour m'avoir sur son compte. Tout ce que j'y vois de fâcheux pour elle, c'est qu'elle en aura l'étalage, sans en tirer le profit : aussi tu conviendras qu'elle s'est mal conduite. On lui suppose une tête vive, c'est le grelot qui attire; on croit que la folie n'est pas loin, on court, on arrive, & l'on est pris pour dupe.

Adieu, chevalier : quand te verrai-je ? Ne sois point inquiet de ton argent : tu es un ami bien essentiel, & je n'ai garde de l'oublier. Ce souvenir me sera utile dans plus d'une occasion.

Billet

*Du chevalier au marquis*

Vous connaissez l'opinion que j'ai de madame de Senanges. On doit du respect à une femme comme elle, & je regarderais comme des offenses personnelles tous les propos légers que vous tiendriez sur son compte. Je vous supplie d'y faire attention, un peu plus sérieusement qu'à la dette dont vous me parlez, & que j'oublie.

Lettre XXXV

*De madame de Senanges au chevalier*

Je ne vous écris, monsieur, que pour vous faire part du retour du maréchal de \*\*\* ; allez le voir, il est prévenu. C'est un homme qui vous servira, sans mettre d'importance à ses services ; il a beaucoup de franchise, une grandeur vraie, & une âme un peu paladine, dans un siècle où il y a si peu de chevalerie ! Puisque vous demandez, ne négligez donc pas les démarches pour obtenir : il est indispensable que je me mette à la tête de tout cela, & que j'agisse, à votre défaut ; le voulez-vous bien ? Oh ! oui, vous consentirez que je partage avec madame d'Ercy le bonheur de vous être utile. J'ai des amis solides ; ils sont peu courtisans, mais fort estimés à la Cour ; ils promettent rarement, mais tiennent toujours ce qu'ils promettent. Que je serais heureuse s'ils pouvaient réussir ! Il est juste que l'amitié ait ses jouissances comme l'amour.

Vous avez raison, je n'ai consulté que moi, en congédiant le marquis ; vos réflexions n'ont pu que précipiter l'effet des miennes. Le ciel me préserve de me conduire jamais par un mouvement étranger ! À votre âge, on peut donner un bon conseil ; mais, pour une femme, il n'est presque jamais bon de le suivre. Vous m'aviez conseillée pour vous peut-être ; je n'ai dû agir que pour moi... Eh ! pouvais-je recevoir longtemps le marquis, après ce que j'en sais & ce que j'en ai vu ? Ah ! monsieur, profitez de son exemple, gardez-vous bien de lui ressembler. Séduire, feindre, tromper, mentir sans cesse, & mentir, à qui ? Au cœur qui

nous est ouvert, jouir des larmes qu'on fait répandre, s'honorer de ses perfidies, les compter pour des triomphes, associer des êtres dignes d'un meilleur sort aux créatures les plus méprisables ; quels affreux plaisirs ! Et voilà les hommes à qui la plupart des femmes confient leur bonheur, leur réputation ! Quels hommes ! Quelles femmes ! Quel monde ! Il faut le fuir, ou du moins le juger.

Eh ! mon Dieu ! quelle belle colère me transporte ! Mais enfin, je n'en suis pas moins sensible à tout ce que vous m'écrivez ; vous ne pensez point comme les monstres dont je parlais tout à l'heure, j'en suis sûre, & voilà pourquoi je n'ai pas craint de vous mettre de moitié dans mon indignation contre eux. Vous n'avez qu'un défaut ; c'est de croire que l'amitié ne vaut pas l'amour ; tâchez donc de vous en corriger.

Lettre XXXVI

*De madame de Senanges au chevalier*

En rentrant, monsieur, j'ai trouvé votre nom sur ma liste, & j'ai été sincèrement fâchée de ne m'être pas trouvée chez moi pour vous recevoir. À quelle heure êtes-vous donc venu? J'ai sorti le plus tard que j'ai pu, & je ne sais pourquoi je suis mécontente de ma soirée; je l'ai passée à m'ennuyer, à faire les plus tristes visites, hélas! à voir des gens tout aussi fiers d'avoir des échasses, qu'un mérite à eux & puis des âmes faibles à qui cet extérieur en impose; & puis, de petites âmes, pour lesquelles c'est tout, & la vertu rien; la morgue fait pitié, la bassesse indigne.

J'ai été souper dans une maison de deuil; je croyais trouver des gens tristes... Je n'en cherchais point d'autres. Ah! quels cœurs il y a dans le monde! Une femme qui vient de perdre sa mère, une mère regrettable, & qui me disait à l'oreille : je n'ai jamais tant souhaité d'aller au bal, que depuis que cela m'est impossible. Ah! madame, lui ai-je répondu, dites-le bien bas.

Cette femme cependant est liée avec des prudes, jouit d'une bonne réputation, annonce l'exactitude à ses devoirs. Qu'on juge encore sur les apparences! J'aimerais mieux qu'elle eût une tête bien folle : je pardonne plutôt des fautes continues de légèreté, qu'un instant de mauvais naturel.

Ne parlez point de cela, je ne le dirai qu'à vous; je serais bien fâchée de donner d'elle une idée désavantageuse : il est possible aussi qu'elle ne soit qu'inconsidérée dans ses propos. J'aime à croire tout ce qui justifie, & je me sens plus que jamais portée à l'indulgence.

Lettre XXXVII

*De la marquise d'Ercy au marquis de \*\*\**

Convenez donc que vous êtes un homme bien odieux. Je vais souper à la délicieuse maison de campagne de madame \*\*\*, dans l'espérance de vous y rencontrer; & l'on n'entend pas parler de vous! C'est le séjour le plus riant, mais la société la plus morne! J'aurai des vapeurs pour quinze jours, & vous en serez cause.

Au reste, voici l'histoire de mon voyage. Vous savez, ou vous ne savez pas, que, pour arriver là, il faut passer un bac; imaginez-vous, que mes chevaux, par un caprice qui n'a pas laissé que de m'étourdir, voulaient absolument me mener, tout droit, dans la rivière; ils étaient vraiment malintentionnés ce jour-là, &, comme je ne nage pas bien, j'ai mieux aimé descendre de voiture, pour ne les pas gêner. Un charretier bien ivre, scandalisé de leur fantaisie, s'est mis à les fouetter, de toute sa force, par bon procédé pour moi; un de mes gens a attrapé un coup de fouet : il a battu le charretier qui a juré de son mieux, & ce mieux-là, je ne le connaissais pas encore. Nous voilà donc dans le bac, avec beaucoup d'humeur les uns contre les autres. Mes compagnons de voyage étaient des paysans qui riment de bon cœur, & puis, un gros bonhomme, coiffé d'une perruque rousse, vêtu d'une redingote grise, & monté sur un cheval étique : le malheureux (c'est l'homme dont je parle) est sourd, au point qu'un de ses amis qui causait avec lui, ne pouvait s'en faire entendre, quoiqu'on l'entendît de l'autre côté de la rivière. J'oubliais un monsieur en habit vert, en parasol vert, dans un cabriolet vert pomme, qui

regardait couler l'eau, d'un air tout à fait attentif. Cet homme est un sage, ou un amant malheureux, ou un sot, pour le plus sûr. Il n'a pas levé les yeux une seule fois. Le plus beau ciel, de jolies femmes, tout cela lui est égal; il n'en voit rien. J'arrive enfin; je trouve six femmes faisant un cavagnol. Ces six femmes sont des siècles : la plus jeune a quarante ans, & elle se serait fort bien passée de mon arrivée. Les autres la traitaient comme un enfant, & il est doux d'être grondée à pareil prix. Êtes-vous assez content de moi? J'entre dans des détails, je m'occupe de vous, voilà qui est tendre à faire peur! J'aurais presque envie de vous fuir, pour m'épargner la peine de vous aimer. D'honneur, vous devenez inquiétant pour mon repos : vous avez des désirs qui ne tiennent point à votre cœur, un cœur qui ne tient à rien; ce *décousu*-là me séduit, me donne à rêver, & finira par me perdre. Et madame de Senanges, qu'en faites-vous? Sérieusement, votre aventure avec cette femme vous fait un tort cruel. Vous avez eu le très petit malheur d'échouer; mais, au moins, fallait-il avoir la présence d'esprit de soutenir le contraire? Vous n'en avez rien fait; voilà qui est criant! Connaissez-vous une femme d'un certain genre, qui voulût se laisser donner un homme, à qui madame de Senanges a fait éprouver un dégoût aussi marqué? Savez-vous bien que je la hais infiniment? Elle a osé être ma rivale; je ne serai pas fâchée de la tourmenter un peu, le tout pourtant sans trop d'humeur. Je veux bien que ma haine puisse lui nuire; mais je ne prétends pas qu'elle m'attriste. Bonsoir.

Lettre XXXVIII

*Du marquis à madame d'Ercy*

J'ai été désolé, madame la marquise, de ne pouvoir vous accompagner au château de \*\*\*. J'aime les vieilles femmes, surtout quand elles jouent. Leurs yeux éteints pour l'amour, se rallument pour la cupidité. Comme elles n'ont plus que ce plaisir-là, elles s'y accrochent avec une sorte de fureur très aimable. Ne pouvant plus être tendres, elles deviennent méchantes; &, quand je le peux, ma grande volupté est de les agacer, de les aigrir les unes contre les autres, & de leur procurer, au moins, les sensations dont leur âge est susceptible. J'ai frémi du danger que vous avez couru dans votre voyage, mais bien ri, de la description que vous en faites. Ce monsieur, qui regardait la rivière, est sans doute un amant au désespoir; il cherchait à se familiariser avec sa dernière ressource.

J'ai relu vingt fois, madame, l'article important de votre lettre, & j'avoue ingénument, que je suis embarrassé pour y répondre. J'en conviens, il était nécessaire, pour ma réputation, qu'on pût citer madame de Senanges au nombre des femmes qui ont eu des bontés pour moi. Le public m'attendait là : je sais qu'il ne pardonne rien; mais il me jugerait avec plus d'indulgence, s'il savait que je n'ai jamais eu d'autre idée, en allant chez elle, & qu'elle ne m'a pas même donné le temps d'ébranler ses principes. C'est une femme extraordinaire que madame de Senanges! On ne sait par où la prendre, à moins que ce ne soit par un sentiment vrai, &

c'est à vous seule qu'il était réservé de m'en inspirer un de cette nature.

Eh! quoi, madame, mon revers auprès d'elle, pourrait faire quelqu'impression sur vous! Je ne demanderais pas mieux que d'avoir madame de Senanges, pour vous en offrir le sacrifice. Mais comment reparaitre chez elle? Oublions-la, ne songeons qu'au sentiment qui nous emporte l'un vers l'autre; que tout s'anéantisse à nos yeux; & ne soyons que deux dans l'univers! Cédez à l'amour, madame, ne fût-ce que par coquetterie : car je crois qu'il vous sérait à merveille. Je tombe à vos pieds, j'y plaide sa cause. C'est la vôtre, c'est la mienne : j'expire, si vous ne m'écoutez pas. Je suis avec respect, &c.

Lettre XXXIX

*De madame de Senanges à madame \*\*\*,  
son amie*

Chère amie, vous la dépositaire fidèle de mes sentiments, & la consolation de mes peines; vous, dans le sein de laquelle j'ai tant de fois caché les larmes que m'arrache encore quelquefois une union respectable, mais détestée; vous enfin qui lisez dans mon cœur (peut-être mieux que moi) concevez-vous l'embarras, la contrainte même que j'eus hier avec vous? Nous causâmes trois heures ensemble; tout ce que la confiance a d'affectueux, était dans vos discours : j'avais de la tristesse, vous m'en demandiez la cause : je voulais parler, & je ne sais quoi m'en empêchait : j'ai pu craindre de vous ouvrir mon âme! Serait-elle moins pure? Ah! n'allez pas le penser. Qu'est-ce donc qui pèse sur mon cœur? Il redoute un épanchement qui le soulagerait, & des conseils dont il a besoin... Non, je ne redoute rien; je vole au-devant des secours & des lumières de l'amitié. Mon amie, votre morale est douce, mais vos principes sont sévères; si vous n'étiez qu'indulgente, je vous aimerais autant, & ne vous consulterais pas. Je ne sais pourquoi je vous craignais hier : j'aurai plus d'assurance, en vous écrivant; & vous-même vous pourrez me répondre avec plus de liberté. Deux amies qui se parlent, ont bien de la peine à se juger.

Vous étiez chez moi, quand le duc de \*\*\* me présenta le chevalier de Versenai. Vous lui trouvâtes de l'agrément, de l'esprit, le meilleur ton, surtout un air de sensibilité préférable à tout le

reste. Après cette première visite, il continua de me rendre des soins, & j'eus lieu de croire, en le recevant plus souvent, que le premier coup d'œil ne nous avait pas trompées. Je me livrais avec plaisir, & sans la moindre défiance, à l'intérêt tout simple que j'éprouvais en sa faveur. Ses attentions (& il est impossible d'en avoir de plus délicates) me flattaient sans m'inquiéter : j'aimais à le voir ; mais je m'apercevais peu de son absence : enfin il m'avait amenée à une amitié vraie, quand j'appris le genre de ses sentiments pour moi. Moins je pus douter de leur sincérité, plus ils m'affligèrent ; la douleur de perdre un ami m'aveugla sur le danger d'écouter un amant. Ses lettres étaient si tendres, si respectueuses, que je me crus obligée de lui répondre : j'y trouvais même une sorte de plaisir, & j'étais loin de me croire coupable, en plaignant un homme honnête que je rendais malheureux. Cette illusion fut courte ; vos avis, ceux du baron, des retours sur moi-même, tout vint m'effrayer à la fois ; & je pris, quoiqu'à regret, le parti de ne plus voir le chevalier. Ma porte lui a été fermée pendant assez longtemps ; il n'a point cessé, durant cet intervalle, de m'écrire des lettres qui n'étaient que trop faites pour m'attendrir. Il a choisi, pour rompre avec madame d'Ercy, le moment où je le traitais le plus mal ; & ce procédé, je l'avoue, a fait sur moi une impression, dont il m'a été impossible de me défendre : enfin, me reprochant de le désespérer, persécutée d'ailleurs par ses instances, je me suis examinée. Mes réflexions ne m'ont point alarmée, & je me suis crue assez forte pour le revoir. Je vous ai dit que je ne l'aimais pas, je l'ai écrit au baron ; je me le suis persuadé. Vous aurais-je trompés tous deux ? Me serais-je trompée moi-même ? Hélas ! depuis que le chevalier revient ici, je ne retrouve pas tout à fait le repos sur lequel j'avais compté. Je suis inquiète, incertaine, rêveuse ; ma conduite m'étonne plus qu'elle ne me tranquillise. Je blâme son amour, & je souffre qu'il m'en parle ; il m'écrit, je lui réponds, je projette de le fuir, & il m'en coûte de passer un jour sans le voir. Mon amie, mon unique amie, l'aimerais-je ? Voilà ce qu'il m'importe de démêler ; voilà ce qu'il faut me dire, & ce que je tremble d'apprendre.

Lettre XL

*De madame \*\*\* à madame de Senanges,  
son amie*

Vous voulez que je vous éclaire, sur la situation actuelle de votre âme; écoutez, & ne vous fâchez pas. Avec tous les symptômes que vous me donnez, l'éclaircissement ne me paraît point difficile. Ma charmante amie, c'est de l'amour que vous avez; consolez-vous... Un malheur n'est pas un crime! Je vous assure que, si mon mari ne me rendait pas la plus heureuse des femmes, si je ne trouvais pas, dans le lien sacré qui m'attache à lui, toute la douceur, toute la vivacité d'une union indépendante, je sentirais peut-être, comme une autre, le besoin d'aimer. La sévérité de mes principes vient de mon bonheur même, & je dois à quelques réflexions sur les faiblesses du cœur, l'indulgence de ma morale.

Oui, vous aimez, je vous le répète; mais je ne vous l'apprends pas. Vous avez trompé le baron, le chevalier, moi, & vous ne vous êtes pas trompée vous-même. Je m'explique. Votre imagination vous étourdissait sur les avertissements de votre cœur, sur cet instinct secret & confus qui va toujours son train, à l'insu même de la raison, accoutumée à prendre ses combats pour des victoires, & pour des triomphes durables, ses résolutions du moment.

Vous voilà sensible; il est question maintenant d'être prudente. Vous conseiller d'étouffer votre amour, ce serait y donner un degré de plus; & ce n'est pas mon intention. Aimez, puisque tel est votre destin; aimez, ma chère amie; mais, si vous le

pouvez, renfermez votre sentiment : jouissez-en pour vous, & ne l'érigez pas en trophée pour celui qui l'a fait naître. Tout ce qu'à la rigueur, on aurait droit de demander à notre sexe, c'est de ne pas succomber ; moi j'exige davantage. Si tous les amants étaient vraiment ce qu'ils paraissent, je vous dirais : laissez-vous deviner, & peut-être vous serez heureuse. Mais ces méchants hommes, si ardents quand ils veulent nous plaire, deviennent si froids, dit-on, quand ils sont sûrs d'y avoir réussi, qu'il faut les aimer, s'il est possible, sans qu'ils en sachent rien. Je parle pour eux, puisque c'est un moyen de les rendre toujours aimables ; j'imagine pourtant que, si ce secret venait à prendre, ils seraient bien embarrassés.

N'allez pas croire, d'après un avis dicté par l'amitié, que j'aie mauvaise opinion du chevalier : au contraire, il me paraît très aimable. Son caractère est noble, ouvert ; je le crois susceptible d'un attachement. Chez lui, les écarts de la jeunesse ont été courts, & son retour m'a l'air d'être bien vrai : mais, mon amie, je vais au plus sûr. Une femme honnête n'avoue point qu'elle aime, sans perdre quelque chose à ses yeux, peut-être même aux yeux de l'homme, dont les pleurs ont arraché l'aveu. Elle satisfait son cœur & compromet sa dignité : c'est un mauvais compte. Être estimée, s'estimer soi-même, voilà le premier bonheur. C'est celui que vous connaissez, que vous connaîtrez toujours. Ne vous désespérez pas ; le sentiment est l'apanage de notre sexe, & n'en est point la honte ; mais que vous le surmontiez, ou qu'il vous entraîne, vous me trouverez toujours prête, à vous applaudir de vos efforts, ou à vous plaindre de vos faiblesses.

Lettre XLI

*De madame de Senanges au chevalier*

J'approuve, monsieur, votre intimité avec madame d'Ercy, & le besoin que vous avez de lui dire des secrets au spectacle ; cela est tout simple, mais il l'est peut-être moins de m'avoir assuré que vous n'alliez plus chez elle, quand j'ai des preuves du contraire ; quand vous me paraissez plus que jamais attachés l'un à l'autre, & que rien ne vous obligeait à me le taire. Je n'ai point prétendu vous arracher au bonheur de la voir ; je vous y engageais au contraire ; j'étais bien aveugle ! Quoi ! Je vous donnais des conseils ! Je me croyais du pouvoir sur vous ! C'est le premier de mes torts ; il est irréparable. Combien vous avez été embarrassé de mon apparition ! Vous ne m'attendiez guère ! Vous ne me souhaitiez pas. Madame d'Ercy avait l'air triomphant, sa gaieté l'embellissait à vos yeux ; ma vue semblait l'augmenter ; je lui prêtai de nouveaux charmes & vous avez pu ne pas rester avec elle ! Vous vous en êtes allé sans venir dans ma loge ; vous osiez à peine me regarder : ah ! je le crois. On doit rougir devant l'objet qu'on trompe ; le moment qui l'éclaire est la fin de son estime, & l'on regrette même le bien qu'on avait usurpé. Il me faut donc renoncer à l'opinion que j'avais de vous, il le faut : je ne croirai plus à personne. Avec tant d'apparences de candeur, on peut donc n'être pas un ami vrai !... Vivez heureux avec madame d'Ercy, & cessez de feindre ce que vous ne sentîtes jamais... Mais, dites-moi, quels motifs cruels vous portaient à me tromper ? Quel prix de ma confiance ! Que vous avais-je fait,

pour chercher à m'inspirer un sentiment qui n'était point dans votre cœur, & qui, peut-être... J'eusse été la plus malheureuse des femmes; voilà le sort que vous me prépariez! Combien je m'applaudis, d'avoir eu aujourd'hui l'idée d'aller au spectacle! Je suis désabusée, il est toujours temps de l'être; pourquoi ne serais-je pas contente? Je n'ai perdu qu'une erreur.

## Lettre XLII

*Du chevalier à madame de Senanges*

*Cessez de feindre ce que vous ne sentîtes jamais* ; est-ce bien vous, madame, est-ce vous qui les avez écrits ces mots affreux ? Sous quels traits vous me peignez ! Voilà donc tous les progrès que j'avais faits dans votre estime ! Moi j'ai conservé quelque intimité avec madame d'Ercy ! Vous en avez des preuves ! Oserais-je vous les demander ? Vous avez des preuves que je la trompe pour vous, que je vous trompe pour elle ; c'est-à-dire, que je suis faux & vil avec vous deux. Ô ciel ! & vous le pensez, & vous n'hésitez point à me le dire ! J'ai tout perdu. Une conversation au spectacle, une entrevue importune, voilà sur quoi vous appuyez des soupçons qui m'arrachent le bonheur de ma vie. Voulez-vous bien que je vous raconte l'histoire d'hier, comme elle s'est passée ? Daignerez-vous m'entendre ? Hélas ! daignerez-vous me croire ?

La toile était levée : je passais dans le corridor, pour aller prendre ma place : je m'entends appeler, j'accours, & j'aperçois madame d'Ercy, dont je n'avais pas même reconnu la voix. J'eus beau lui dire que je voulais voir la première scène, elle me fit entrer dans sa loge, affecta de me parler, de me dire cent riens qui me tuaient, & qu'elle recommençait toujours. Sans doute elle présentait votre arrivée ; vous avez paru, mon embarras a redoublé, aussi bien que sa joie cruelle. Vingt fois je me suis levé pour sortir ; vingt fois elle m'a retenu par des instances ironiques, un persiflage inhumain, & mille questions désespérantes, aux-

quelles il m'était impossible de répondre. Que je détestais ses ris immodérés!

Que je la détestais elle-même, & que je m'en voulais, surtout, d'être tombé dans une pareille embûche! Je craignais de rencontrer vos regards, je redoutais la jalouse pénétration des siens; j'étais au supplice, elle en jouissait; & vous, madame, vous ne vous en doutiez pas. Enfin, j'ai trouvé l'instant d'échapper à ma furie; mais je n'ai pas eu la force de rester au spectacle. Comment aurais-je osé monter à votre loge! Je n'étais que malheureux, & je me croyais coupable. Quand on aime comme moi, on se reproche jusqu'aux hasards qui peuvent déplaire à celle qu'on aime; on s'accuse de tout, on se punit même des apparences; mais, hélas! le motif de mes actions vous échappe; vous les voyez d'un œil sévère, vous les jugez de même. Ah! si votre cœur avait quelque part à votre lettre, combien me deviendrait précieux tout ce qu'elle renferme! Combien je chérirais votre courroux, vos alarmes! Je bénirais jusqu'à mes tourments, je retrouverais tout dans leur cause, & serais consolé par ce sentiment intérieur qui mêle un charme secret aux pleurs qu'il fait couler. Que ce songe est doux! Mais que le réveil est horrible! Eh! quoi! madame, vous me défendez jusqu'à votre présence! Vous ne voulez pas même être témoin de mon infortune. Au moins, rendez-moi votre estime; je meurs si je ne l'obtiens. J'attends votre réponse; je la crains; je la désire : tout se combat en moi. Vous pouvez m'accabler; mais je vous défie d'enlever jamais rien à mon amour; il me restera, en dépit de vous, & il sera mon tourment, s'il n'est pas ma consolation.

Lettre XLIII

*De madame de Senanges au chevalier*

Je ne croirai plus rien, je ne serai plus injuste. Pardon ! Je vous ai soupçonné, je suis bien coupable ; mais vous avez souffert, & je suis trop punie. Qu'allez-vous penser de ma lettre ? Que je m'en veux de l'avoir écrite ! Je commence à détester même l'amitié... Elle est inquiète, défiante ; elle a des défauts que je ne lui connaissais pas. Pour être heureux, il faudrait fuir tout sentiment.

## Lettre XLIV

*De madame d'Ercy au chevalier de Versenai*

Ne suis-je pas bien haïssable ? Je vous ai joué un tour sanglant, n'est-il pas vrai ? J'en ai ri de bon cœur. Vous appeler, vous retenir dans ma loge, vous accabler de mon babil indiscret, tandis que la jalousie concentrée de madame de Senanges figurait vis-à-vis de nous ! Voilà de ces choses inouïes, qu'on ne pardonne pas, contre lesquelles on devrait sévir, comme attentatoires à la liberté des citoyens. Quoi ! Vous n'êtes pas plus avancé que cela dans l'usage du monde & des femmes ! Ce pauvre chevalier, il était d'un embarras, d'une gaucherie ! Vous n'osiez ni regarder, ni parler, ni répondre ; souriais-je, vous frémissiez. Madame de Senanges, qui ne souriait point, vous avait pétrifié d'un coup d'œil. Je vous sais gré de cette candeur tout à fait enfantine ; mais convenez donc que vous étiez parfaitement ridicule. Quoi ! Vous ne savez pas encore vous tirer de ces incidents-là ! Deux femmes qui se croisent vous déconcertent, vous anéantissent ! Vous ne savez pas payer d'effronterie ; vous succombez à la situation, & vous donnez gain de cause à toutes deux ! Je vous croyais mieux stylé. Quand on a l'esprit de faire une infidélité, il faut avoir le courage de la soutenir. Dans tout ceci, j'ai trouvé le moyen de vous faire jouer le petit rôle. Vous êtes le volage, je suis l'infortunée ; & c'est moi qui triomphe. Il ne faut pourtant pas vous désespérer ; je suis bonne, moi, & je veux bien vous aviser de votre bonheur : car, sûrement, à la manière dont vous saisissez les choses, vous êtes encore à vous en apercevoir.

Madame de Senanges, dit-on, vous martyrise par ses lenteurs, son extrême réserve & sa pudeur, presque égale à la vôtre. Eh bien ! cette petite aventure lui épargnera les transes d'un aveu, & à vous, la peine de le solliciter ; elle vous aime à la rage ; c'est moi, chevalier, qui vous l'apprend ; vous pouvez vous conduire en conséquence, & vous rendre aussi coupable qu'il est en vous de l'être ; je vous réponds de l'impunité. Vous ne voyez donc rien, depuis que vous aimez cette femme-là ? Vous n'avez donc point vu son dépit à travers sa feinte tranquillité, & malgré son affectation à ne pas tourner ses regards vers ma loge, je ne suis point la dupe de son petit dédain simulé. Quelle mine elle faisait aux acteurs, comme s'ils eussent été complices de ce qui lui arrivait ! Je crois même qu'elle a tiré son flacon !... Oh ! pour le coup, si vous tenez à un pareil indice, il vous plaît d'ignorer à quel point vous êtes heureux. Eh bien, chevalier, me boudez-vous encore ? C'est moi qui vous procure une lumière, que vous auriez peut-être repoussée, par délicatesse. C'est moi qui vous confie que vous êtes adoré ! C'est-à-dire, que, toutes les fois que vous aimerez une femme, pour savoir ce qu'elle en pense, vous aurez besoin d'être instruit par une autre. Donnez-moi la préférence, je vous prie ; vous me la devez, à tous égards. Vous pourrez juger, par ma lettre, que je ne suis pas courroucée contre vous. Quant à madame de Senanges, c'est autre chose ; vous me permettrez de la haïr, & de le lui prouver, dans l'occasion. Il faudra peut-être aussi que je vous dise pourquoi ; mais je me tairai sur cet article, si vous le voulez bien ; c'est le seul que j'abandonne au talent rare que vous avez pour deviner.

## Lettre XLV

*Du chevalier à madame de Senanges*

Hier, dans l'ivresse de ma joie, transporté du billet que je venais de recevoir, je vole chez vous; vous étiez à votre toilette; vos cheveux échappés au ruban qui les retient, flottaient en boucles, & tombaient jusqu'à terre. Enhardi par un sourire que vous m'accordiez, pour dissiper entièrement l'impression de mes peines, je vous renouvelle en tremblant, la prière que je vous fis en vain, il y a quelques mois. Vous gardez le silence; j'insiste; vous hésitez; je deviens plus pressant, & vous me dites avec un son de voix enchanteur : *je verrai, chevalier!*... Ah! madame! Vous m'avez oublié. J'ai tant souffert! Songez, de grâce, à tout le chagrin que vous m'avez donné. Je sens bien vivement le prix de ce que je demande; & c'est peut-être un titre pour l'obtenir. Hélas! souvenez-vous de ces mots : *je verrai, chevalier!* Moi, je ne les oublierai de ma vie, pas même après le don. Seriez-vous assez cruelle pour me refuser? Oh! non; je crois vous voir sourire encore, & vous acquitter enfin de ce que vos yeux m'ont presque promis.

Lettre XLVI

*De madame de Senanges au chevalier*

Non, je ne souris point à votre demande, je n'en ai nulle envie : je l'ai de refuser, d'être plus raisonnable que vous. Quoi ! Parce que monsieur a eu un chagrin d'un moment, vite il lui faut une consolation ; & de quel genre encore ? Voilà donc comme vous êtes, vous autres ? Vous profitez de vos peines pour augmenter vos droits. Quand je vous dis que les hommes demandent toujours ! D'abord ce n'est que la permission d'aimer, puis un sentiment, puis un aveu, & il ne serait pas fait, que peut-être on recommencerait à se plaindre. Ah ! celle qui a l'imprudence d'écouter, de disputer, de compter sur elle-même, s'expose à bien des dangers ! Je songerai pourtant à ce que... Non je vous trompe, je n'ai rien promis ; ne comptez sur rien, je vous le défends. Adieu.

Lettre XLVII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Que serait-ce donc qu'un présent de l'amour, si les dons de l'amitié jettent l'âme dans l'ivresse qui me transporte!

Je la possède enfin cette tresse, si ardemment désirée; c'est une conquête que j'ai faite sur votre raison; & jamais vainqueur n'a été plus fier de son trophée, que je le suis du mien. Que dis-je? Ce n'est point de l'orgueil, c'est un sentiment plus doux. Malgré toute ma fierté, je suis encore aussi loin de concevoir de l'espérance, que vous êtes loin de m'en donner... N'importe... Ma délicatesse me fournit des moyens de bonheur, & mon cœur est content, si le vôtre les devine... Que faut-il à l'amant vrai? Tout, sans doute; oui, tout; mais que de riens consolent & charment pour lui les rigueurs de l'attente! Que ces riens sont importants! Qu'il est infortuné, l'ingrat qui n'en connaît pas le prix! Est-il une faveur légère? en est-il une seule qui ne soit tout aux yeux d'un amant... digne de sentir l'amour? Je les ai baisés mille fois, ces beaux cheveux, dont l'amitié m'a fait le sacrifice! Je me les représente flottants encore sur mille charmes, interdits même aux regards les plus respectueux... Le cœur me bat; un feu soudain court dans mes veines; je languis; je brûle... Ô délices de l'amour! Ravissements au-dessus de l'expression humaine!

Croyez-moi, madame, ce sentiment que vous craignez, est le charme de la vie; il diminue les peines, il double les plaisirs, il rend la vertu plus aimable; c'est le besoin des belles âmes; c'est

la source de l'héroïsme; c'est l'attrait de toute la nature. Pourquoi voulez-vous donc contrarier son vœu le plus doux, & le moins fait pour être combattu? Est-ce bien moi qui ose me plaindre!... Aujourd'hui! Dans ce moment... Souveraine absolue de toutes mes affections, quelque pénibles que soient vos lois, soyez sûre d'être obéie. J'ai, dans mon cœur, de quoi jouir, malgré vous, & en me défendant d'être heureux, vous ne pouvez m'empêcher de l'être. À ce soir. Comme les heures où je vous vois sont rapides! Comme elles se traînent dans votre absence.

Billet

*De madame de Senanges au chevalier*

On m'attend; il faut que je parte, & cependant j'écris! Ce don de l'amitié vous rend heureux, dites-vous, & pourtant ne vous suffit pas; vous voudriez le tenir d'un sentiment que je crains. Vous voudriez... Que ne voudriez-vous point? Et moi, moi dont la sévérité se permet trop de choses (je dis la sévérité, pour dire comme vous) moi qui vous parais si cruelle, je suis bien mécontente de moi, je le suis... Je dois l'être. Mais vous, monsieur, mais vous, comment se peut-il qu'aujourd'hui, vous ayez pu un seul instant vous plaindre? Vous êtes injuste! & dans quelle occasion vous l'êtes! La reconnaissance n'est pas votre vertu.

Lettre XLVIII <sup>1</sup>

*Du chevalier à madame de Senanges*

Il vous vient, madame, une idée assez peu favorable au genre de mes sentiments pour vous; vous m'en faites part, elle m'afflige; je le témoigne, parce que je ne sais rien feindre, & au lieu de me plaindre d'un chagrin, vous m'accusez d'une bouderie qui serait un véritable tort. Oh! vous aurez beau faire; de ceux-là, je n'en aurai jamais. À vous entendre, je vous ai su mauvais gré d'une franchise de caractère... que j'avais déjà devinée : car il n'y a pas une seule bonne qualité, dont je ne vous soupçonne, & ce que je découvre est toujours au-dessus de ce que j'imagine.

Vous avez donc juré de vous contraindre, & de fermer votre cœur, pour que la vérité n'en sorte pas? Quel serment! Ah! madame! Où sont donc les inconvénients que vous voyez à me la dire? Vous craignez sans doute, que cela n'ajoute à mon bonheur, & vous aimez mieux avoir une vertu de moins, que de me donner un plaisir de plus. Non, non, je n'en crois rien; vous êtes trop sensible, pour tenir longtemps à cette résolution! Si vous n'avez point d'attrait vers moi, vous ne ferez jamais de projet contre; vous gémirez, au fond de votre âme, d'un malheur que vous

1. On doit supposer quelques lettres entre celle-ci & la précédente. Ces sortes de lacunes se trouveront quelquefois dans la correspondance de la vicomtesse & du chevalier. Les amants détaillent trop, pour que le public veuille bien être le confident de tout ce qu'ils ont à s'écrire.

causerez, malgré vous, & vous me laisserez le charme de la confiance, pour me consoler des peines de l'amour. Voilà comme vous êtes; convenez-en : voilà ce qui me transporte, ce qui m'enchaîne à vous. Quel serait votre embarras, s'il vous fallait mettre de l'adresse dans votre conduite, & de l'artifice dans vos discours! Alors que deviendraient vos grâces, qui sont toutes si naturelles! Votre physionomie même y perdrait; elle n'est aussi séduisante, que parce que votre cœur s'y peint, avec toute sa pureté, sa candeur & sa délicatesse.

Lettre XLIX

*Du baron au chevalier*

Rassurez-vous, chevalier; je ne m'aviserais plus de combattre votre amour. J'ai rempli les devoirs de l'amitié; votre passion résiste à tout; puisse-t-elle être heureuse! Je me contente, à cet égard, de quelques vœux secrets. Mes conseils rouleront sur un autre article. Toutes vos lettres sont pleines de belles maximes, qui annoncent bien plus la préoccupation de votre cœur que la justesse de vos idées. Vous dédaignez les honneurs, les titres, la fortune; votre sentiment vous entraîne & vous aveugle; son activité est la cause de votre nonchalance sur le reste : vous ne voyez que l'ennui des démarches, & non l'avantage du succès. Un nuage que vous avez formé vous-même, s'élève entre vous & la société. Vous vous déguisez ce qu'elle exige, & vous affectez du mépris, pour des devoirs, dont l'importance vous effarouche. À votre âge, on croit qu'on a tout, quand on aime. Ah! chevalier, cette effervescence dure peu, & quand elle cesse, sur quoi s'appuyer, dans le vide qu'elle laisse après elle, si l'on ne s'est pas entouré de soutiens qui la remplacent? Il faut étendre ses relations, multiplier ses ressources, fournir à sa sensibilité plus d'une sorte d'aliment, & se ménager, de loin, au défaut de l'ivresse, des jouissances pour la raison.

L'amour est l'enchantement de la jeunesse; l'âge viril s'enflamme pour la célébrité; servir ses semblables, assure le bonheur de toute la vie. La bienfaisance est sans contredit le plus

noble de nos penchants. L'on reconnoît bientôt, à la joie intérieure qu'elle donne, la pureté de son origine.

Il est des citoyens condamnés par leur naissance, à parcourir une sphère peu étendue. Pour être obscurs, ils n'en sont pas moins estimables, quand ils remplissent le rôle qui leur fut assigné; & l'œil qui voit tout, est ouvert sur leurs actions, comme sur celles du monarque qu'ils servent & qui les ignore. Il en est d'autres qui tiennent de plus près à la grande chaîne de la société, qui lui doivent davantage, parce qu'elle a plus fait pour eux, & leurs vertus destinées à l'éclat, sont, en quelque sorte, un fonds qu'ils doivent faire valoir, au profit de l'humanité. Mon ami, vous êtes de ce nombre. La probité désintéressée de vos aïeux ne vous a pas laissé une de ces fortunes immenses, qui rendent suspects les moyens par lesquels elles furent acquises, & presque odieux ceux qui en héritent; mais vous tenez d'eux les vrais biens, une succession d'honneurs légitimes, un nom cher à la France, & qui, arrivé sans tache jusqu'à vous, vous impose la noble obligation de le transmettre à l'avenir, dans la même intégrité. Je vous vois entouré de parents peu riches, dont vous êtes déjà l'espérance, & dont, un jour, vous pourriez devenir l'appui. Croyez-moi, mon cher chevalier, on ne refuse pas, sans une sorte de honte, le courage qui demande le prix de la vertu.

On m'écrit qu'il est question pour vous, d'une place à la Cour; mais que vous ne mettez aucune chaleur à la solliciter. Songez donc que cette place vous approche de la personne de votre maître, & rougissez de ne pas briguer, avec empressement, tout ce qui peut vous donner des droits à sa confiance.

Seriez-vous, par hasard, dans cette erreur commune, que l'ambition ne se concilie presque jamais avec l'honnêteté? Si vous y êtes, revenez-en; & si elle ne vous a point gagné, ne l'adoptez jamais. Un des malheurs du genre humain, c'est que des hommes dépravés profitent presque toujours du repos de ceux qui sont honnêtes, pour usurper ce qui est dû à ces derniers, & ce qu'ils laissent échapper, par une modestie qui n'est plus une qualité dans l'homme, quand elle nuit à l'activité du citoyen. Au lieu de gémir sur l'abus de la faveur, de pleurer sur la plaie du gouvernement, que n'agissent-ils? Une audace noble, des démarches permises, des sollicitations, appuyées par des titres, leur épargneraient des larmes; à l'État, des malheurs; & au chef,

une injustice, qu'il ne fait, que parce qu'on prend leur masque pour le tromper. Que m'importe une probité infructueuse & nonchalante, qui se resserre au lieu de se répandre? Elle devient coupable de tout le mal qu'elle pouvait empêcher; elle est nulle au moins tant qu'elle sommeille; c'est l'or au fond de la mine.

Quand on est dans le cas de parvenir aux places élevées, quand on y est porté par les circonstances, comment ose-t-on les dédaigner? Peut-on n'être pas enflammé de l'enthousiasme du bien public, à la vue de ces postes honorables, qui donnent tant d'exercice au sentiment de la bienfaisance? C'est de là qu'on peut envoyer des secours au mérite qui se cache, qu'on peut tendre la main aux malheureux qu'opprime l'autorité subalterne : c'est de là que la vérité part quelquefois, pour aller jusqu'aux pieds du trône, réveiller la conscience du prince, & plaider la cause des sujets. Quand je réfléchis à tous ces avantages, je ne conçois pas comment ceux-mêmes, qui, par des moyens illicites & bas, franchissent, si l'on peut le dire, ces hauteurs de la société, n'y respirent point un air nouveau, & ne secouent point, en y arrivant, toutes les passions viles qui les y ont conduits; comment leur âme rétrécie par les petites intrigues, ne s'étend point à l'aspect des grands objets; comment enfin, tout vicieux qu'ils furent, le pouvoir & les occasions de faire le bien, ne les rendent pas à la vertu.

Vous allez me dire que je moralise toujours, & m'objecter ma propre conduite pour réfuter mes raisonnements : il serait trop long de vous en détailler tous les motifs : qu'il vous suffise de savoir qu'une indifférence prétendue philosophique n'y est jamais entrée pour rien. Si j'eusse été à votre place, si les voies m'eussent été aplanies comme à vous, je jouirais aujourd'hui, ou d'une disgrâce honorable, ou des services que j'aurais tâché de rendre à mes concitoyens. Tout vous rit, vous n'avez pas même besoin de faire naître les circonstances; je ne vous invite qu'à leur obéir. Allez en avant, mon cher chevalier. Vous êtes jeune, vous avez une belle âme, je vous crois digne d'être ambitieux. Si l'ambition d'un scélérat est un fléau pour la société, celle d'un honnête homme doit être un sujet de joie pour tous ceux qui lui ressemblent.

J'aime, dites-vous, & il faut à l'amour un cœur tout entier. Eh bien! agissez pour l'intérêt même de votre sentiment : laissez aux

amants ordinaires des soins efféminés, une tendresse oiseuse, une galanterie banale & froide : ou je connais mal madame de Senanges, ou ce fade protocole ne la touchera point. Offrez-lui dans vous des qualités que le public estime, des honneurs qui en soient la récompense; épurez votre amour, en l'associant à la gloire; & qu'elle ne puisse le rejeter, sans s'accuser d'une injustice.

M'avez-vous tenu parole? Avez-vous cessé de voir le marquis? À l'égard de madame d'Ercy, défiez-vous-en; à force d'être frivoles, ces femmes-là deviennent cruelles. On peut les prendre sans conséquence; mais il faut s'en séparer avec précaution : comme elles n'ont, pour masquer le vide de leur âme, que les hommages qu'on leur rend, elles ne se consolent pas d'en perdre un seul; & il faut plus de soins alors pour enchaîner leur amour-propre, qu'il n'en avoir fallu pour obtenir des preuves de leur amour.

Je me souviens qu'autrefois elle voyait Senanges dans quelques maisons; elle pourrait nuire à la femme charmante que vous aimez. Je ne cesse de dire; mais vous pardonnerez mes sermons, en faveur du zèle qui les inspire & les anime.

Lettre L

*Du chevalier au baron*

Ô mon guide! Ô mon ami! Cher baron, vous ne m'écrivez pas une seule lettre, que je ne la regarde comme un bienfait. Votre morale m'élève & m'échauffe; elle joint la véhémence qui entraîne, à l'attrait qui persuade; mais à présent que je suis faible pour m'y rendre, & surtout que je me plais à l'être, tout ne sert qu'à enfoncer plus avant le trait qui s'attache à mon cœur; les illusions de mon amour me sont plus que toutes les vérités ensemble; & pour mieux m'enchaîner, il prend les caractères de la vertu. Oui, je suis plus vertueux, depuis que j'adore madame de Senanges. On ne l'aime point comme on aime les autres femmes; & je n'ai plus de l'amour l'idée que vous vous en faites, que peut-être je m'en faisais moi-même. Ô sentiment qui les réunis tous, émanation céleste, charme unique des êtres jetés sur ce triste globe; seul dédommagement des peines de la vie, je te venge, autant qu'il est en moi, des attentats de la raison, par les impressions tendres & profondes que tu me fais éprouver! Ce sont elles que je vous oppose, mon cher baron : si vous saviez ce qu'un seul regard de madame de Senanges porte de plaisir à mon cœur, si vous pouviez concevoir l'ivresse où je suis, si vous vous rappeliez jusqu'à la volupté des peines qu'on souffre en aimant, vous envieriez mon bonheur, loin de chercher à le détruire; & vous avoueriez enfin que l'homme a tout, quand il idolâtre, quand il divinise un objet qui lui fait tout oublier. Que les soins ambitieux sont froids, pour se mêler à ceux de l'amour! Plaire à

madame de Senanges, lui consacrer ma vie, n'exister que pour elle, voilà ce que je veux, ce que je désire; tout le reste me paraît languissant & importun : le besoin de briller, de m'agrandir, je ne l'éprouve plus; je n'ai plus que celui d'aimer & d'être aimé.

Ah! croyez-moi, la bienfaisance ne m'en paraît pas moins le devoir le plus saint, le plus doux à remplir. Je suis digne de goûter les délices qu'elle promet & qu'elle donne; mais pour être bornée, est-elle anéantie? N'est-ce rien que de se rendre digne du cœur honnête qu'on a choisi, d'épurer ses affections pour le mériter; d'être vertueux sans témoins pour l'être davantage; de faire le bien dans le silence; de ne pas désirer les regards publics, & de ne jamais descendre aux bassesses de l'amour-propre qui détruit le charme des plus belles actions, en attaquant leur principe. Tous les retours sur soi sont autant de larcins à ce qu'on aime.

Cher baron, ma façon de penser n'est pas si éloignée de la vôtre qu'elle paraît l'être d'abord. Je me disais faible, il n'y a qu'un moment : plus je m'examine, & plus je m'applaudis de mon courage. Que de liens honteux j'ai brisés, depuis que mon cœur s'est rempli d'amour pour madame de Senanges! Elle y a réveillé ce tact intelligent & prompt, qui avertit de ce qu'il faut fuir, de ce qu'il faut chercher; qui représente toutes les bienséances, munit contre les séductions dangereuses, & devient une espèce de conscience pour toutes les délicatesses de la sensibilité. Sans cette femme adorable, je languirais encore dans les chaînes de madame d'Ercy; j'aurais fini peut-être, par me vouer à l'intrigue, m'endurcir dans le luxe, & acquérir un triste crédit aux dépens de la considération.

Sans elle je verrais encore le marquis; je me serais familiarisé avec sa morale, & pour courir après l'éclat du moment, j'aurais perdu les mœurs, le trésor de toute la vie. À peine l'ai-je connue, j'ai pris en horreur tout ce qui ne lui ressemblait pas; mes yeux se sont détournés de ce qui portait l'affiche de l'indécence & de la fausseté, pour se reposer sur les idées de l'honnête & du vrai, les seules qu'on puisse avoir, quand on l'approche. J'habite un monde nouveau qu'elle a créé pour moi; & je me suis estimé davantage, à mesure que je l'ai plus aimée. Eh bien! baron, direz-vous encore du mal de l'amour, quand il produit de si nobles effets? Que sont, auprès de ce que je sens, les vaines jouissances

de l'ambition ? Vous aviez pourtant trouvé le moyen de me réconcilier avec elle ; c'était de me la faire envisager comme un secret de plaire à madame de Senanges : oui, qu'elle ordonne, qu'elle ait seulement l'air de désirer ; il n'est rien que je n'entreprenne ; il n'est point d'élévation où je n'arrive, dans l'espoir de lui en offrir l'hommage, & de lui dire : vous m'avez fait ce que je suis ; si l'État a un citoyen de plus, c'est à vous qu'il le doit : ma gloire est l'ouvrage de vos charmes, & je n'en jouis, que parce qu'elle est un garant de plus pour mon amour.

J'aime avec un excès... dont je ne me croyais pas susceptible. Je n'imaginai pas que, dans le tumulte du monde, on pût se recueillir, s'isoler, être entièrement à un seul objet. Tout ajoute à mes sentiments, tout, jusqu'à la comparaison de ceux qui m'ont effleuré jusqu'ici. À l'instant peut-être où vous m'écriviez des conseils, cher ami, je m'enivrais de l'espoir de plaire ; pouvais-je vous entendre ? Devais-je vous écouter ? Oui, oui ; j'ai cru entrevoir un rayon de bonheur... Madame de Senanges !... Je ne puis me résoudre à vous rien cacher ; votre âme est un sanctuaire où je déposerais avec confiance jusqu'aux faiblesses de la divinité que j'aime... Eh bien ! madame de Senanges... Elle ne sera pas toujours insensible ; quelques conversations, sa tristesse, quand elle me voit affligé, sa joie quand mon front est plus serein, les querelles charmantes qu'elle me fait ; le dirai-je ! Des mouvements de jalousie qu'elle n'a pu me cacher, me livrent aux plus douces espérances ! Ô Dieu ! je serais aimé ! Je lirais dans ses beaux yeux, l'expression d'un sentiment que j'aurais inspiré ! Mon cœur tressaille ; tous mes sens sont agités, & je ne suis plus, je ne veux plus être qu'à l'amour.

La fin de votre lettre m'a alarmé ; qu'aurais-je à craindre de madame d'Ercy ? Elle a connu, dites-vous, M. de Senanges ; voudrait-elle l'instruire ?... Ô ciel ! quel soupçon ! Avez-vous pu le former ? Puis-je l'avoir moi-même ? Non, je ne puis prendre sur moi de refuser toute vertu à une femme qui m'a rendu sensible : non, mon ami, nous nous trompons tous deux ; je n'envisage aucuns malheurs ; les moindres que je coûterais à madame de Senanges, seraient le terme de mes jours. Laissez-moi l'aimer, & croyez qu'un amour comme le mien, suppose toutes les qualités dignes de me conserver un ami tel que vous.

Lettre LI

*De madame de Senanges à madame \*\*\*,  
son amie*

Mon amie, quand je vous ai fait l'aveu de mon sentiment, quand nous en avons parlé, vous m'avez cru du courage; je m'en croyais : vous étiez dans l'erreur; je me trompais moi-même : lisez dans mon âme; sachez tout. Maîtresse encore de mon secret, je tremble, à chaque instant, qu'il ne m'échappe : sa douleur me tue; il est malheureux; il l'est par moi, sans se plaindre, sans l'avoir mérité; il m'est tout, & je l'afflige! Ma situation est affreuse, je ne sens que ses peines : il l'ignore, il ne saura jamais que je donnerais ma vie pour qu'il fût heureux : jamais... Puis-je en répondre? En aurai-je la force? En ai-je bien la volonté? Ah! ne me ménagez point; faites-moi envisager ce que je n'aperçois plus qu'au travers d'un bandeau qui s'épaissit de jour en jour. Raison, devoir, prudence, tout ce qui me rassurait, m'abandonne; vos conseils même... Auront-ils assez de pouvoir? Mon amie, il n'y eut jamais d'exemple d'un amour comme le mien; ma résistance, mes combats l'ont accru, & ce penchant si doux, que je n'ai pu vaincre, que rien ne pourra détruire, que le ciel condamne peut-être, je dois le renfermer toujours. Eh! pourquoi? Serait-ce donc un crime de dire à l'objet qui en est digne : je vous aime, je suis trop vraie pour vous le cacher? Ma confiance est fondée sur la pureté de mon sentiment, & sur l'estime que j'ai pour vous...

Le chevalier est si honnête! Oh! oui, j'en répons; je suis sûre de son cœur, il ne veut qu'être aimé; il ne serait pas heureux, si j'avais un reproche à me faire; & d'ailleurs, s'il osait; si jamais... Il cesserait d'être dangereux pour moi. La vertu m'est chère, me l'est autant que lui, & l'ennemi de ma gloire ne m'inspirerait que du mépris.

Combien je l'aime, & que j'aurais de plaisir à le lui dire! Son bonheur m'élèverait au-dessus de moi-même. Se pourrait-il qu'il me fît perdre quelque chose dans son opinion? Concevez-vous ce que je souffre, lorsque son silence, ses soupirs, ses yeux me peignent sa tristesse, & qu'il me faut contraindre jusqu'à l'expression des miens? Toujours prête à me trahir; toujours craignant d'avoir trop dit, & plus malheureuse de n'en pas dire assez, mon cœur se déchire, je suis toute à l'amour, & je lui parle d'amitié! Il s'en va désespéré, me laisse plus à plaindre que lui, & me croit insensible! Ah! j'avais raison de redouter le moment où je cesserais de l'être. Mon amie, vous êtes ma seule consolation; plaignez-moi; aimez-moi, ne m'abandonnez pas.

Lettre LII

*De madame \*\*\* à madame de Senanges,  
son amie*

Vous avez voulu revoir le chevalier; j'avais envie de vous en détourner, j'aurais mieux fait; l'intention était bonne, il fallait la suivre : vous m'auriez approuvée sans doute; mais les suites, peut-être, eussent été les mêmes. On a beau chasser un amant destiné à plaire, je ne sais comment il arrive qu'il revient toujours; &, une fois revenu, il a des droits d'autant plus solides, qu'on avait fait plus d'entreprises contre lui. Tout cela tient à une sorte de fatalité; chacun a la sienne, qu'il est impossible de vaincre; mais si le sentiment est involontaire & forcé, la conduite dépend de nous. Ainsi ne vous désespérez pas : ce maudit chevalier n'est pas si avancé qu'il le croirait bien. Autre chose est d'aimer, ou de succomber à l'amour : vous ne pouvez empêcher l'un; mais vous pouvez très fort vous dispenser de l'autre. Les êtres qui n'ont à se défendre de rien, plus heureux, sont moins estimables & la lutte du cœur contre une impression chérie, annonce des qualités incompatibles avec le calme de l'indifférence. Mon amie, vous voilà au moment d'une action décisive; puisez dans la conviction même de votre faiblesse, le courage nécessaire pour en triompher. Prouvez-nous que, dans une âme attachée à ses devoirs, l'honneur seul peut résister à tout, & que la fatalité même n'a point de prise sur la vertu.

Croyez-moi, l'agitation de l'amour épure, à la fin, le cœur qu'elle a bouleversé; je l'imagine au moins. Pour connaître ses

forces, pour en jouir avec confiance, il faut avoir trouvé des occasions de les exercer, & le port n'est doux, qu'après tous les risques de la tempête.

Ainsi, je vous répète, non pas d'étouffer votre amour, mais de le renfermer. Vous me remercieriez, à chaque effort que vous coûtera cette contrainte, & l'orgueil d'un pareil sacrifice, vaudra bien pour vous le plaisir d'avoir cédé.

Je viens de relire votre lettre, elle me décourage. C'est l'épanchement de l'âme la plus tendre & la moins disposée à combattre le sentiment qui la remplit. Mon amie, ma chère amie, profitez du moment qui vous reste ; vous avez juré à un homme de n'être qu'à lui, mais c'est le ciel qui a reçu le serment, c'est l'amitié qui vous le rappelle, & votre gloire qui le réclame. Arrêtez-vous un instant, sur le bord de l'abîme, & voyez-en la profondeur : rejetez-vous en arrière, il en est temps encore. Mes bras sont ouverts pour vous recevoir, & mon cœur est prêt à recueillir vos larmes. Les pleurs sont bien moins amers, quand ce n'est pas le déshonneur qui les fait couler. Songez à vous, & comptez sur votre amie.

Billet

*De madame de Senanges à son amie*

Mes pleurs coulent, & je mérite à peine qu'ils s'épanchent dans votre sein. J'aime, & je n'ai plus la force de le cacher... J'aime... Ô mon amie! Ce seul mot m'épouvante, & mon effroi ne me garantit de rien. Vous voulez que je renferme mon amour. Hélas! il n'est plus temps. Il paraît dans mes regards, mes discours le respirent, mon silence le trahit; encore une fois, il n'est plus temps... Tout ce que je puis vous promettre, c'est d'ennoblir ma faiblesse; vous m'estimerez, & je n'aurai pas tout perdu.

Lettre LIII

*De madame de Senanges au chevalier*

Ah! que vous me causez de chagrin, & que je serais fâchée cependant de ne vous pas connaître! Le présent me trouble, l'avenir m'alarme & malgré votre délicatesse, vos serments & ma confiance, si j'étais prudente, je ne vous verrais plus : mais hélas! il m'est si nécessaire, si doux de vous voir! Tout ce qui m'amusait, m'importune aujourd'hui : d'où vient donc ce changement? Je veux l'ignorer toujours; je ne veux jamais que vous le sachiez : pourtant ne croyez pas que ce soit ce que je redoute, ce que je n'ai jamais senti. Je n'y conçois rien. Craindre le danger, & n'avoir pas le courage de s'y soustraire! Peut-on être plus faible, plus inconséquente? Oui, je le suis, ah! que n'ai-je plus ou moins de raison? Quoi! Ne pouvoir ni éviter, ni vaincre ce qu'on ne cesse de combattre, & n'avoir à espérer, pour prix de ses combats, qu'une victoire détestée! Le malheur, ou des torts, quelle perspective! Le désordre de mon âme est extrême; ne l'augmentez pas, je vous en conjure : au nom de votre amour; au nom de l'amitié la plus tendre, d'une amitié... comme il n'en fut jamais, plaignez-moi; mais ne vous plaignez pas de moi. Nous ne nous voyons que des instants; croyez-vous être le seul à vous en apercevoir? La vie que je mène me déplaît; elle ne m'a pas toujours déplu, j'étais tranquille alors, & me croyais heureuse. Actuellement, je ne sais plus ce que je suis... Je tremble de le savoir; je tremble surtout, que vous ne deviniez... ce qui n'est pas.

Lettre LIV

*De madame de Senanges au chevalier*

Il est vrai, je suis triste; ne m'en demandez point la cause; je serais au désespoir s'il vous arrivait de la pénétrer. Je forme des projets contre vous, contre moi, & je n'en exécute aucun. Je ne suis plus la même; cette froideur, dont peut-être j'étais vaine, s'il fallait la perdre! Comment fuir, comment le pouvoir, comment même le souhaiter? Pourquoi vous êtes-vous attaché à moi? Tout autre ne m'eût pas inquiétée.

Si vous étiez, comme nous, asservi à des lois cruelles, vous ne me demanderiez point d'où peuvent naître mes alarmes; &, si vous ne preniez pas le repos pour le bonheur, vous tiendriez du moins à cet abri des peines les plus sensibles; le charme de l'indépendance, qui est une chimère peut-être, mais toujours celle d'une âme haute, la force des préjugés, la tyrannie du devoir; tout vous armerait, si rien ne pouvait vous défendre, & tant d'efforts, toujours douloureux, quelquefois inutiles, déchireraient votre cœur. Oui, je le répète; vous concevriez alors combien doit être affreuse la position de celles qui doivent, qui veulent se vaincre, & se reprochent un combat affligeant pour deux personnes à la fois.

J'ai ramené, ce soir, le vieux duc de \*\*\*, votre parent; il voulait absolument que je le chargeasse de quelque chose pour vous: eh! que lui aurais-je dit? Si j'aimais malgré moi, je le cacherais à vous, à moi, à toute la nature; je renfermerais, du moins, ce que je ne pourrais détruire; je souffrirais de vos peines,

je chérirais peut-être le principe des miennes; je serais bien à plaindre!

Je me sens, depuis quelques jours, d'une mélancolie qui m'effraie; j'évite le monde, je redoute la solitude; plus on est seule quelquefois, & moins on est seule. Je me crains plus que tout; mais j'ai beau me fuir, c'est moi que je retrouve partout. Ah! que j'étais différente, quand je n'aimais que mes amis! Je les aime toujours; je suis encore heureuse; je suis... Oui, je suis fort tranquille.

Lettre LV

*Du chevalier à madame de Senanges*

Si vous aimiez, vous le cacheriez à moi, à vous, à toute la nature... Eh! madame, d'où peut naître cette résolution? Je connais les bienséances, les préjugés qui captivent un sexe dont vous êtes l'ornement; mais je connais encore mieux les droits d'un amour honnête, & je sais que rien au monde ne balance l'attrait d'un cœur courageux, qui veut jouir de lui-même en se donnant, & qui se donne en dépit de l'univers. Hélas! que vais-je vous dire?... Est-ce de l'amitié, de la froide amitié, qu'on exige de pareils sacrifices?... Vous craignez... Ah! soyez tranquille; vous n'aimez pas. L'amour, je le sens trop, ne craint rien que de n'être point partagé.

Qu'est-ce donc qui vous arrête? Si jamais je parviens à vous inspirer quelque retour, reposez-vous sur moi pour envelopper mon bonheur de cette ombre qui en est le charme : je voudrais vous dérober à tous les regards, borner mon existence à vous, la concentrer dans mon amour, & l'anéantir pour le reste. Vains souhaits! Vous vous plaisez à me voir malheureux; les soupirs qui échappent à mon cœur n'arrivent pas jusqu'au vôtre & ce que vos lettres semblent quelquefois me faire entrevoir, est bientôt détruit par vos discours. Je ne puis plus suffire à ce que je souffre. Ah! madame, ajoutez à mes maux, ou daignez les terminer.

Lettre LVI

*De madame de Senanges au chevalier*

Je suis restée, depuis l'instant où vous êtes sorti, immobile à la place où vous m'avez laissée : je n'ai rien pensé, rien senti. Je retrouve enfin des forces, & je les emploie à vous écrire. Eh bien, monsieur, il est dit ce mot ! Vous me l'avez arraché... Applaudissez-vous de votre ouvrage; jouissez de ma peine, soyez heureux, si on peut l'être quand on vient d'affliger ce qu'on aime. Mais que vous faisait l'aveu que je ne voulais, que je ne devais jamais laisser échapper ? Ne m'aviez-vous pas devinée ? Me conduisais-je avec vous comme si j'eusse été indifférente ? & n'étais-je pas assez enchaînée par mon sentiment ? Que ne me laissiez-vous l'espoir peut-être insensé, mais consolant d'être maîtresse de mon secret, & surtout l'orgueil de n'avoir rien à me reprocher. Vanterez-vous encore mon courage, ma raison, ce que j'avais, ce que je n'ai plus ? J'ai trop compté sur mes forces. Des combats pénibles, une résistance coûteuse, votre douleur, vos plaintes, votre injustice, tout ce qui vous accuse, en un mot, tout vous a servi. Je vous ai aimé malgré moi, je vous l'ai dit malgré tout, & mon repentir ne peut changer mon cœur... C'en est fait, ils sont finis pour moi ces jours tranquilles, où je n'avais rien à cacher, où je n'avais besoin de la discrétion de personne. J'étais calme, exempte de crainte, ainsi que de remords, & rien aujourd'hui, rien ne peut me rendre à la douceur de cet état. Que mon âme est agitée ! Quel pouvoir vous avez sur elle, puisque vous l'avez emporté sur tant d'efforts ! Puisque cette âme que

vous venez de déchirer, est entièrement à vous! Cependant n'espérez pas de moi d'autres faiblesses; je vous fuirais au bout du monde : je vous fuirais, n'en doutez pas, si vous exigiez la moindre preuve de ce que j'ai eu tant de peine à vous cacher. Ah! pourquoi vous l'ai-je dit? Je crains de descendre en moi-même; je crains tous les yeux, surtout les vôtres; & je me punirais d'une faiblesse... qui pourtant me serait chère, si vous ne me juriez qu'elle suffira toujours à votre bonheur.

Lettre LVII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Ô la plus adorable, la plus aimée des femmes, la plus digne de l'être! Mon ivresse est au comble! Vous m'aimez, je vous idolâtre, & vous pleurez! Ah Dieu! Vous n'osez, dites-vous, descendre en vous-même; vous craignez de lever les yeux sur moi. Non, ne redoutez point votre cœur; vous y retrouverez encore la gloire que vous croyez avoir perdue. L'honneur dans une âme tendre, délicate & passionnée, survivrait... même à la défaite. Votre réputation est un dépôt que vous m'avez confié; il est sacré pour moi, il le sera toujours. Que demain votre réveil soit calme! Soyez fière d'avoir vaincu un préjugé barbare qui n'est point la vertu, qui n'en est que le masque. Le crime dont vous vous accusez n'existe que dans votre imagination ardente & encore étonnée. Vous, coupable! Vous! Si vous croyez l'être, je le suis donc bien davantage. Écartons ces idées, ne répandons point d'amertume sur des instants délicieux... Que ne suis-je le témoin de votre repos! Que ne puis-je attendre votre réveil, m'offrir le premier à vos regards, y trouver l'expression de l'amour & non du repentir! Pour moi, je n'ai point fermé l'œil; mais quelle ravissante insomnie! Quelle voluptueuse agitation! Je me croyais dans un monde nouveau, je me suis recueilli dans mon bonheur, je m'en suis rendu compte. Tous les sentiments que le ciel nous donne pour charmer & embellir la vie, se disputaient mon cœur; la plus tendre, la plus douce, la plus pure des illusions me reportait à vos pieds : je croyais encore vous parler, vous entendre,

serrer votre main, fixer sur vous des yeux brûlants d'amour, & j'étais bien aise de tenir mon âme éveillée, pour la reposer plus longtemps sur l'image de mes plaisirs. Ô vous qui êtes tout pour moi, cessez de pleurer, de rougir; ne sachez qu'aimer.

Lettre LVIII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Votre mélancolie, dites-vous, est le seul bien qui vous reste. Eh! n'est-ce rien que d'aimer, que de jouir du bonheur de ce qu'on aime!... Tout le mien s'évanouit, si vous n'êtes pas heureuse... Je ne la puis souffrir cette importune tristesse où vous semblez vous complaire; je hais le repentir qui vous y attache; je hais le charme que vous y trouvez peut-être, & cette révolte du cœur contre un aveu que la bouche seule a prononcé... Vous voulez donc que je pleure une victoire, hélas! trop incertaine; que je gémissé de vos bienfaits, & que j'essuie vos larmes, quand votre main a séché les miennes? Non, l'impression que vous éprouvez est involontaire. C'est une inquiétude vague, produite en vous par une habitude d'indifférence que vous preniez pour le bien suprême, & dont la perte vous afflige, sans que vous sachiez même ce que vous regrettez. Ah! l'amour, l'amour le plus vrai dissipera ces nuages, il parviendra, sans doute, à vous tenir lieu de la tranquillité froide que vous avez perdue. Ne me dites plus, ne me dites jamais que vos peines sont mon ouvrage. Ne mêlez point à la douce expression de la tendresse, l'amertume des reproches les plus sensibles. Si vous souffrez par moi, eh! quels sont donc, je le répète, quels sont les plaisirs que vous me supposez? Croyez-vous qu'il me fût possible de m'isoler dans la possession d'un bien, qui pour être senti, goûté, digne de nous, exige l'accord des volontés, des âmes, & cette ivresse mutuelle, sans laquelle l'amour n'est qu'une chimère, une erreur des sens, une imposture qui promet

tout, & ne donne rien aux malheureux qu'elle a trompés? Idole de ma vie, vous, par qui je respire, vous, l'âme de mon âme, reprenez votre sérénité. Vos inquiétudes me désespèrent, vos regrets m'humilient. Donnez-moi votre confiance, c'est tout ce que mon amour ose exiger du vôtre.

Lettre LIX

*De madame de Senanges au chevalier*

Ce repentir qui vous blesse & qui me tue, eh bien, je sens qu'il m'attache encore plus fortement à vous. Pardonnez-moi mes peines, & mes craintes & mes reproches. Souffrez que je me plaigne à vous de vous aimer trop. Souffrez les derniers efforts d'une cruelle & impuissante raison qui n'agit sur moi, que pour me déchirer. Ah! laissez-moi jusqu'à mon chagrin; d'ailleurs je suis plus tranquille depuis tout ce que vous m'avez promis... Je vous en rends grâce, & pourtant vous en êtes plus dangereux pour moi. N'abusez pas de ma reconnaissance, n'en abusez jamais; c'est à vous que je veux tout devoir. Je compte sur vous bien plus que sur moi-même. Votre honnêteté, ma confiance, mon amour, je dirais presque ma faiblesse, tout vous lie, & ce lien qui serait sans pouvoir sur la plupart des hommes, aura des droits sur vous.

Je reçois votre seconde lettre à l'instant... Que j'en suis mécontente! Pourquoi cette affectation à me parler sans cesse d'un autre que vous. On m'accuse, je le sais, d'avoir aimé le prince de \*\*\*; je ne me justifie point d'une telle calomnie, sa passion fut vraie, & mon indifférence connue. Cette inquiétude, ce premier avertissement de l'âme, l'émotion, le trouble qui effraient & charment la mienne, c'est vous, mon cher chevalier, vous seul qui me les avez fait connaître; aimez votre ouvrage... Mais non, vous soupçonnez ma tendresse; ah! que j'aurais bien le droit de ne pas croire à la vôtre! & j'ai pu céder à l'amour, j'ai

pu l'écouter cet amour qui rend injuste, qui fait qu'on a du chagrin, & qu'on en donne!... C'est un Dieu, dit-on, un Dieu! Lui! Il n'en a que le pouvoir, il n'en a pas la bonté. Je le jure à ses pieds, où je ne voulais jamais être; j'y vais en révoltée, & j'y prends des chaînes nouvelles. Douce & respectable amitié! Quand vous remplissiez mon cœur, quand vous lui suffisiez, la défiance n'y trouvait point de place. Aujourd'hui, j'ai des torts, des alarmes, même des soupçons... Mon état est bien changé!

Lettre LX

*Du chevalier à madame de Senanges*

Oui, oui, l'amour est un Dieu; je n'ai qu'à vous regarder pour le croire, & m'interroger pour le sentir. Quoi! Cette inquiétude, ce premier avertissement de l'âme, ces émotions, ce trouble que vous peignez avec des couleurs si vraies, je suis le premier, je suis le seul qui les ai fait naître en vous!... Je jette des regards de dédain sur tout ce qui m'environne, & je sens, pour la première fois, que l'orgueil peut être un plaisir. Je n'ai plus d'inquiétude, je n'en eus jamais. Je connais, je respecte votre vertu; ce qui séduit tant de femmes, ce qui les éblouit, les mouvements de vanité qu'elles prennent si souvent pour de l'amour, ne pouvaient agir sur vous; vous n'êtes point susceptible de ces prestiges qui fascinent la raison, étourdissent sur les risques, & nuisent presque toujours, sans intéresser jamais; c'est un cœur qu'il fallait au vôtre. L'amant honnête & sensible que vous avez daigné choisir, veut se croire supérieur à tout, puisque vous l'avez préféré.

Lettre LXI

*Du chevalier à madame de Senanges*

Hier, je ne vous ai vue qu'un instant; aujourd'hui, je ne vous verrai pas, ou du moins, ce ne sera qu'avec tout le monde : demain, le spectacle; après-demain, une autre distraction. Ah! Dieu! comment ne haïssez-vous pas ce tourbillon qui vous enlève à moi, vous étourdit sans vous plaire, vous emporte sans vous fixer, n'occupe que votre tête, & laisse au fond de votre cœur un vide que vous sentez, sans vouloir le remplir? Se donner! Se donner à ce qu'on aime! Que trouvez-vous donc là de si effrayant?... Ah! cruelle, si le mot vous fait peur, que le sentiment vous rassure : il donne des forces contre le préjugé, il écarte les défiances, il détruit, par un charme secret, toutes les subtilités de la raison, de cette froide raison qui ne vaut pas l'instinct aveugle d'un cœur tendre.

Cependant, vos craintes me sont chères; j'aime jusqu'à vos alarmes. Elles me confirment ce que j'avais toujours pensé; elles constatent l'aveu le plus charmant que vous ayez pu me faire. Non, si vous aviez aimé, vous ne redouteriez pas tant d'aimer encore. Le premier pas enhardit au second; les scrupules, qui se sont épuisés dans les efforts d'une première résistance, ne se renouvellent que faiblement, à une autre attaque : vous auriez moins de courage, si vous connaissiez mieux le plaisir de succomber... C'est pour moi, pour moi seul, que vous cessez d'être indifférente! C'est moi qui fis éclore votre sensibilité! Cette idée

m'enivre. Que l'inexpérience du cœur est précieuse, dans la femme qu'on aime!

Avez-vous songé à ce que vous me promîtes hier? Pourrai-je enfin vous voir, sans craindre les témoins, toujours importuns, souvent indiscrets, & qui m'arrachent les plus doux instants de ma vie?

Une seule chose peut adoucir mes peines, je me sou mets à tout, mais j'ose... oui, j'ose exiger votre portrait, pour prix de mes sacrifices. Il me consolera du moins en votre absence; mes yeux qui n'arrêtent sur vous que des regards timides, pourront à loisir se reposer sur votre image; elle ne sera point, comme vous, armée d'une raison cruelle; je pourrai lui peindre mes désirs, la couvrir de baisers, la tremper de larmes, sans craindre de voir repousser ou mes caresses, ou mes soupirs. Si vous me refusez, je doute de votre amour, & tout finit pour moi.

## Lettre LXII

*De madame de Senanges au chevalier*

Douter que je l'aime ! Lui, en douter ! M'envier jusqu'à un reste de raison qui m'a si mal défendue ! Homme injuste !... Non, vous ne méritez pas cet abandon de l'âme que vous comptez pour rien ; la mienne est à vous, elle n'est plus à moi ; j'aime à vous la laisser tout entière, & vous vous plaignez ! J'ai beau détester la contrainte à laquelle je suis assujettie, regarder comme anéantis pour moi tous les moments que je passe loin de vous ; vous ajoutez vos reproches à mes privations ! Elles ne sont pour vous que des raisons pour craindre, des titres pour douter, & non des motifs d'aimer mieux. Vous qui êtes si honnête, vous qui avez toutes les vertus, excepté une seule, qu'encore il vous est permis de ne point avoir ; ayez pitié de mon désordre, rendez-moi, s'il se peut, à mes devoirs ; &, puisqu'il n'est plus temps de fuir, puisque je ne le peux plus, que je ne le veux plus, soyez généreux, soyez digne d'un amour souvent contraint, toujours combattu, & dont je crains l'excès. Ne m'accusez point de froideur, n'ébranlez pas une résolution qui ne me coûte que trop. Sûr d'être aimé, sûr de l'être plus tendrement que je n'ose vous le dire, n'arrachez pas à ma tendresse, ce qu'on refuse avec douleur ; mais ce qu'on n'accorde pas sans crime. Je vous implore pour moi contre vous-même... Hélas ! contre tous deux. Non, jamais, jamais je ne risquerai de perdre le seul bien qui m'attache à la vie, l'estime de ce que j'aime ; cette crainte suffirait pour me rendre malheureuse : voudriez-vous que je le fusse ? Si quelque chose peut réparer mes

torts, c'est le courage de n'en avoir pas de plus grands. Vivre pour vous aimer, vous en donner à chaque instant des preuves innocentes, en chercher, en inventer de nouvelles, voilà tout ce que je puis vous promettre, & ce qui doit vous satisfaire. Dites, si vous aviez le pouvoir de former un être pour votre bonheur, lui donneriez-vous des émotions qui ne tiendraient qu'aux sens? Seriez-vous assez peu délicat, pour les préférer à celles dont l'amour serait le créateur, qui sont l'ouvrage de l'amant, qu'il fait naître, qu'il développe, qui seraient ignorées sans lui, qui existent par lui, & n'existent que pour lui?...

P.-S. Avez-vous songé à l'importance de la demande que vous me faites? Mais vous serez malheureux, si je vous refuse; je suis bien embarrassée!

## Lettre LXIII

*De madame de Senanges au chevalier*

Direz-vous encore que je ne songe pas à vous? Eh bien! oui, là voilà cette copie d'une femme dont le courage vous paraît surnaturel, mais dont le cœur est bien faible! Puissiez-vous en être content! Puissiez-vous attacher assez de prix au don que je vous fais, pour n'en plus désirer d'autre! Ah! du moins, que ce présent de l'amour le plus tendre, vous prouve à quel point vous m'êtes cher, & l'excès de ma confiance & l'abandon de tout ce qui peut s'accorder sans remords. Je vous aime, je vous le dis, je vous écris sans cesse, je vous donne mon portrait, enfin je n'ai que des reproches à me faire, & je m'applaudis! Hélas! de quoi? De n'avoir pas les plus grands torts; il se réduit à cela, ce courage qui vous chagrine, vous étonne, me coûte, & qui mieux apprécié, ne serait que de la faiblesse. Ah! dites-moi que vous serez assez reconnaissant pour ne rien exiger; mais jamais rien. Mon Dieu! les prières d'un amant qui est aimé, qui l'est comme vous l'êtes, ne sont que de la tyrannie. Rassurez-moi; que tout entière au plaisir de vous voir, je n'aie plus d'effroi! Que mon image, en vous rappelant le sentiment qui m'attache à vous, n'en soit pas la preuve, sans être ma sûreté! Je passe ma vie à craindre ce qui ferait votre bonheur, à me reprocher ce que je sens, à vouloir ce que je dois, à souhaiter peut-être le contraire. Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promises? Aimez, disiez-vous, & nous serons heureux : moi, heureuse! Ah! oui, si vous l'êtes; oui, si votre amour est aussi tendre, aussi vrai qu'il le paraît; &

quoiqu'il m'ait ôté le repos, le calme, tout ce qui me fut précieux, je ne regrette rien, pas même la liberté à laquelle je tenais tant, & que j'ai perdue sans retour.

Lettre LXIV

*Du chevalier à madame de Senanges*

Veillai-je? Est-il bien vrai? C'est elle! La voilà, cette image adorée, ce trésor que mon cœur attendait, ce gage sans prix d'un amour qui fait tout mon bonheur!... Hélas! combien le peintre est resté au-dessous de son modèle! Ce sont quelques-uns de vos traits; mais votre âme, où est-elle? Où est l'expression, la vie? Ah! que le pinceau est impuissant, pour rendre ces grâces inexprimables, que l'esprit donne, que l'imagination multiplie, & que perfectionne la sensibilité! Je vous tiens, & je vous cherche encore! N'importe, ce qui manque au portrait, mon cœur l'ajoute.

*Puissiez-vous* (c'est vous qui parlez) *attacher assez de prix au don que je vous fais, pour n'en pas exiger d'autres!* Que vous me rendez peu de justice! Ce ne sont point les privations qui m'effraient; tant qu'elles ajouteront à votre bonheur, je souffrirai tout ce qu'elles enlèvent au mien; mais, cruelle, voulez-vous commander aux mouvements involontaires de l'âme? Voulez-vous enchaîner ce feu qui la dévore, l'embrase, & s'augmente par les efforts qu'on fait pour l'éteindre? Pour vous former un amant, à votre choix, il faudrait donc anéantir l'amour! Ce que je vous dis n'est point la satire de votre système, je le trouve barbare, injuste peut-être : cependant je le respecte : n'étant pas le fruit du caprice, il est l'ouvrage de la vertu &, toutes les fois qu'il ne s'agira que de moi, vous êtes bien sûre du sacrifice; ma vie est à vous. Eh! quel serait mon triomphe, s'il était payé de vos larmes! Je ne veux

point d'une félicité qui vous arracherait des soupirs : je ne veux point dérober à la faiblesse ce que la volonté me dispute, ce que le vœu du cœur ne m'accorde pas ; j'aime mieux souffrir toujours, oui toujours, que de mériter un reproche par une témérité peu délicate, & des emportements qui humilient, quand ils ne sont point partagés. Mais, en me réduisant à cette façon d'aimer, ne croyez pas que j'en sois plus paisible, moins inquiet, ou moins difficile : les besoins de l'âme se multiplient, à proportion de ce qu'on ôte aux sens ; l'amour ne veut rien perdre, il n'y a point de privation qui ne doive lui valoir une jouissance. Ce que vous m'ôtez d'un côté, vous me le rendez de l'autre ; moins je suis exigeant sur les preuves, plus je le serai sur les sentiments, & vous devez m'aimer d'autant plus, que vous me rendez moins heureux.

## Lettre LXV

*Du chevalier à madame de Senanges*

Ciel! Qu'éprouvai-je? Quelle ardeur séditieuse s'allume dans mes veines, y coule avec mon sang! D'où vient mes yeux sont-ils chargés d'un nuage qui leur dérobe tout, excepté vos charmes? Je ne puis me les rappeler, sans un trouble enchanteur & cruel à la fois; ils tyrannisent ma pensée, ils sont toujours présents à mon cœur; &, quand je m'arrache à vous, j'emporte avec moi leur image & mon supplice; oui, mon supplice! Mes jours, mes nuits, tous les instants de ma vie sont marqués par une agitation douloureuse, par les tourments d'un amour contraint, & qui renaît toujours plus vif, pour vous être toujours immolé. Les rêves même les plus doux, ne sont que des lueurs rapides qui me replongent plus avant dans l'infortune : une réalité barbare me fait expier... Jusqu'à mes songes & peut-être voudriez-vous m'enlever encore ces fantômes de mon imagination... Oh! si vous saviez ce que je souffre, de combien de larmes secrètes, de soupirs brûlants il me faut payer le triomphe inhumain dont je meurs, & dont peut-être vous vous applaudissez!... Qu'ai-je promis, ô Dieu! quel horrible serment! Aurai-je la force de le tenir? Quel complot avons-nous fait à l'envi contre les droits de la nature & de l'amour! En vain je m'encourage à remplir cet engagement odieux; je soupire, malgré moi, après l'instant du parjure. Ah! pardon!... Je m'égare; je vous offense, je me déteste; mais jugez vous-même de ma situation; rappelez-vous notre dernière entrevue. Vous m'aviez ordonné de vous faire la

lecture d'un ouvrage nouveau. Hélas! une distraction bien pardonnable ramena mes yeux sur vous; ils s'y arrêtrèrent avec un attendrissement que je ne pus cacher, & le livre échappa de mes mains, sans qu'il me fût possible de le reprendre. Après quelques moments d'un silence... qui disait tout, j'allai tomber à vos pieds. Par un mouvement dont je ne fus pas maître, je pris une de vos mains, que je baignai de larmes : mon trouble augmenta, je vous serrai contre mon cœur, & il semblait qu'il allait s'ouvrir pour vous recevoir; c'est alors que vos yeux, ces yeux si doux s'armèrent de sévérité. Vous m'enviez jusqu'à l'innocente expression d'un sentiment, dont vous souffrez l'hommage, & vous condamnez son excès, qui seul peut en ôter le crime. Ah! cruelle, défendez donc à mon cœur, de palpiter d'amour, en votre présence; défendez donc à vos regards, d'y rallumer sans cesse cette flamme que le respect y tient renfermée, & qui s'irrite par l'obstacle.

Pourquoi tous vos mouvements semblent-ils dirigés par les grâces, & peignent-ils la volupté? Pourquoi votre haleine seule suffit-elle pour enflammer l'amant qui vous approche? Pourquoi cette bouche si fraîche, semble-t-elle appeler le baiser qui l'effarouche? Hélas! si vous voulez m'imposer toutes les privations, pourquoi m'environner de tous les attraits... Il faut donc que mon tourment naisse du sein des délices; il faut que je me précautionne en vous abordant, contre les élans de l'âme, le charme des yeux, & les écarts même de la pensée! Vous n'allumez le désir, que pour en exiger le sacrifice : tous ces effets de l'amour, qui deviennent sacrés par leur cause, toutes ces émotions du cœur, dont les sens ne sont que les interprètes; tous ces tributs de la sensibilité, vous paraissent autant de crimes; &, quand je ne suis que le plus tendre des hommes, vous m'en croyez le plus coupable!... & vous m'aimez! Non, vous vous êtes trompée, sans doute... Reprenez l'aveu qui vous a tant coûté... Que dis-je? Ah! gardez-vous de me croire : plaignez le désordre où je suis, & laissez-moi votre amour, dussé-je mourir de mes tourments.

## Lettre LXVI

*De madame de Senanges au chevalier*

J'ai trop attendu... Mais je prends enfin ce parti qui m'est plus affreux que la mort. Je vais vous éviter... Il le faut, je le sens... Ah! pourquoi, cruel, m'y avez-vous forcée? C'en est fait, je renonce au bonheur, à la vie, à vous. Je ne passerai plus mes jours à vous souhaiter, à vous attendre, à vous voir. Mes yeux ne rencontreront plus les vôtres; & mon cœur, le cœur vrai dont vous doutez, lorsqu'il est tout entier à l'amour le plus tendre, ce cœur qui n'est rien pour vous, si la honte n'en accompagne le don, malheureux par vous & jamais guéri, conservera toujours un souvenir cher & des regrets douloureux du bien dont il se prive. Je me trompais hélas! Je cherchais à me tromper. J'osais compter assez & sur vous & sur moi, pour me consoler d'un aveu, dont la délicatesse de vos sentiments me voilait le péril & le crime. Vaines chimères d'un cœur qui s'abusait! Elles sont évanouies; je vous fais souffrir, je ne puis soutenir cette idée; j'ai du courage, sans doute, & si le supplice de refuser ce que j'aime ne tourmentait que moi, je trouverais des forces pour le supporter; mais votre peine m'est horrible : ce n'est qu'en vous fuyant, qu'il me sera possible de n'y pas céder. Quels reproches vous m'avez faits la dernière fois que nous nous sommes vus! Quelle lettre vous m'avez écrite aujourd'hui! Plaignez-moi, sans me haïr, sans m'accabler davantage. Je dois lever le bandeau qui me sert trop bien : voyez-moi telle que je suis; vous ne croirez plus alors que ma perte soit irréparable. Vous fûtes heureux avant de me

connaître, & vous le serez, hélas! sans moi!... Il est des femmes plus séduisantes; aucune ne vous aimera autant, mais vous accordant plus, elles vous conviendront mieux. Vous plairez, vous aimerez, vous m'oublierez... Je le veux; oubliez-moi; laissez-moi en mourir, & payer avec joie votre tranquillité, de la perte de ma vie. Eh! puis-je y être attachée? Elle va m'être affreuse. Je m'arrache à l'objet dont j'aurais voulu ne me séparer jamais. Je n'ai plus rien à craindre, ni à regretter.

Gloire imaginaire; devoirs affreux, préjugé que j'abhorre & respecte, vous me privez de mon amant. C'est donc à vous que j'immole aujourd'hui bien plus que moi... Non, jamais je ne l'aurais pu, si je n'avais pas vu hier, que le sentiment le plus tendre, & dont je vous donne des preuves si vraies, faisait bien plus votre tourment que votre félicité. Mes forces m'abandonnent. Jamais je ne vous ai tant aimé, & si je disais un mot de plus, ce serait peut-être... Ne nous voyons plus... Adieu...

Lettre LXVII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Quel affreux réveil! Qu'ai-je éprouvé en lisant votre lettre! Un frémissement universel s'est emparé de moi; &, dans ce moment, j'eusse désiré mourir, si j'avais pu serrer votre main, lire mon pardon dans vos yeux, & emporter la satisfaction d'être encore aimé... Vous, m'éviter! Ne me plus voir!... Ô ciel! Vous le voulez... Un coup de poignard m'eût été moins sensible que cet arrêt... Le voilà donc ce bonheur que j'attendais de l'amour le plus tendre! Il faut renoncer à tout... Il faut vous fuir... Je ne puis prononcer ce mot sans la plus profonde douleur. Je voudrais que vous puissiez entendre mes cris, & les sanglots d'un cœur que vous assassinez... Je tombe à vos pieds. Ma généreuse, mon adorable amie, s'il vous reste une étincelle d'amour, que dis-je?... Si la pitié vous parle en ma faveur, pardonnez-moi, pardonnez des reproches que je déteste, dont je rougis, dont je suis la victime... Aimez-moi toujours, ne m'abandonnez jamais... Je vous jure dans cet instant sacré, dans cet instant de pleurs, de déchirement & de désespoir, que je vais mettre mon étude éternelle à vous faire oublier le crime trop excusable, hélas! de mon ivresse & de vos charmes. Je vous plairai par mes sacrifices : ils ne me seront point pénibles, non, encore une fois, ils ne me le seront pas, recevez-en le serment...

Ne m'accablez point, ne me livrez point à moi-même. Si vous êtes inflexible, je pars, je cours m'ensevelir... Je suis hors de moi, je ne me connais plus... Voulez-vous ma perte? Daterai-je mon

infortune du jour où je me suis enivré d'amour pour vous? Hélas! je suis assez puni, & vous-même, cruelle, vous-même, si vous pouviez me voir, vous croiriez que je le suis trop. Écrivez-moi, je vous en conjure, & permettez-moi d'aller sur le champ me jeter à vos pieds, ou vous deviendrez coupable à votre tour. Je vous croirai barbare, si vous n'êtes pas sensible, dans le moment où je mérite le plus que vous le soyez. Gardez-vous de m'interdire votre présence; elle est ma vie. Ma faute m'éclaire, elle va épurer mon cœur... Il sera délicat, désintéressé, il sera digne de vous. Hâissez-moi, méprisez-moi, si je trahis ma promesse. Vous que j'adore, que j'idolâtre, ne craignez point que je manque de courage. L'excès du sentiment me soutiendra : il me donnera la force de souffrir, ou plutôt il suffira pour mon bonheur.

J'attends votre réponse, elle va décider de mon sort, songez-y; je tremble... Les minutes vont me paraître des siècles... Adieu... Serait-ce pour jamais?... Je n'en puis plus; je tombe d'accablement, & à force de pleurer, je ne vois plus ce que j'écris.

Billet

*De madame de Senanges au chevalier*

Hélas! non, je ne suis point barbare. Votre douleur, votre lettre, vos promesses, je cède à tout cela, je vous verrai... Ah! puis-je vous affliger? Songez à vos serments, mon cœur les reçoit, il ose y compter. Mon état ne diffère pas du vôtre... Je vous aime plus que ma vie, je vous verrai aujourd'hui, je vous verrai, j'y consens... Ah Dieu!... Résister à vos larmes! Je ne le puis...

Billet

*De madame de Senanges au chevalier*

Ah! plaignez-moi, ne suis-je pas obligée d'aller passer quelques jours au château de \*\*\*, chez madame de \*\*\*, ma parente? Je vais la voir tous les ans dans les premiers jours de septembre, & c'est un devoir dont je ne puis me dispenser. N'allez pas m'en vouloir, je vous quitte, hélas!... vous n'êtes que trop vengé.

Lettre LXVIII

*De madame de Senanges au chevalier*

Quand je suis arrivée ici, on était à la promenade. J'ai passé deux heures à relire vos lettres, à songer à vous, & j'attendais sans impatience le retour de plusieurs personnes qui sont, comme moi, habitantes de ces lieux.

Qu'elles sont heureuses, toutes les femmes avec lesquelles je suis! Je les crois indifférentes; rien ne trouble leur repos, leurs jours sont sereins, leurs nuits tranquilles, elles jouissent de tout; & moi, dans l'ombre des forêts, comme au milieu du tumulte de Paris, je suis toujours la même. Le calme de la campagne n'en apporte point à mon cœur. Il n'est qu'un plaisir, qu'un bien, qu'un bonheur pour moi; mes yeux même n'aperçoivent plus le reste.

J'étais hier dans un bosquet où la lumière pénètre à peine, inaccessible à tout, excepté à l'amour. Votre image l'embellissait, votre absence m'y faisait soupirer, & malgré ce que j'y désirais, j'aimais à y être. Le silence de ce lieu, son obscurité, un ruisseau dont le murmure invite à la rêverie; tout s'y rassemble pour charmer les indifférents, & enivrer ceux qui ne le sont plus. J'y restais, je ne pouvais le quitter, & j'y serais encore, si l'on n'était venu m'en arracher; mais tout cela n'est rien, sans ce qu'on aime. Quand les autres admirent, moi je regrette. La nature ferait un effort pour moi, elle deviendrait plus belle & plus riche, elle étonnerait davantage l'univers, qu'elle ne m'offrirait que mon amant.

Billet

*Du chevalier à madame de Senanges*

Enfin vous voilà de retour! Je renaiss... L'air qui m'entourne m'est moins nécessaire que votre présence : me tiendrez-vous parole? Exécuterons-nous le charmant projet que nous avons formé avant votre départ? Que j'ai de choses à vous dire! J'ai reçu des lettres de madame d'Ercy, je vous les montrerai... Elle a déjà chassé le marquis, & ne demandait pas mieux que de me rappeler; vous jugez comment cette fantaisie prendra sur moi; elle est déchaînée contre vous; elle s'exhale en menaces, & jure de vous poursuivre jusqu'à son dernier soupir. Le caractère de cette femme m'épouvante; mais n'en redoutez rien. Je veillerai sur ses démarches, & je saurai bien vous mettre à l'abri de ses noirceurs, je ne voulais pas y croire. Le marquis part avec le maréchal de \*\*\*, son oncle, nous allons en être débarrassés; quels êtres! Oublions-les pour ne nous occuper que de notre amour; songez à ce que vous avez promis; je vais donc vous revoir!

## Lettre LXIX

*De madame de Senanges au chevalier*

Eh bien ! venez, mon cher chevalier, venez souper ce soir avec moi : nous serons seuls ; vous l'avez souhaité, j'y ai réfléchi, & j'y consens. Je trouve au fond de mon cœur tout ce qui peut m'assurer du vôtre, & dans le sacrifice d'une vaine chimère de bienséance, le plus doux des plaisirs. Mon amour est pur, le vôtre n'est pas moins honnête ; ma conscience est tranquille : elle s'endort dans le sein de la probité. Je suis sous la sauvegarde de mon amant ; l'ombre du doute serait injurieuse à tous deux ; & si jamais je dois craindre l'un de nous, il est impossible que ce soit lui. Tout nous sert, le ciel même nous favorise ; je ne l'ai jamais vu si serein ; pas un nuage qui l'obscurcisse ; depuis que vous m'aimez, la nature est plus riante : on se plaint aujourd'hui de la chaleur ; eh bien ! l'abattement où elle me jette a du charme pour moi ; & puis, j'ai une idée, un projet qui m'enchanter. Nous souperons dans le joli bosquet qui est sous mes fenêtres ; nous aurons le plus beau clair de lune du monde ; sa lumière est faite pour l'amour. Point de riches tapis, point de lambris dorés ; des gazons bien frais, des palissades de chèvrefeuille & de jasmin, des arbres bien verts, voilà le lieu où vous serez attendu. Nous n'y regretterons point l'art ; & nous jouirons à la ville, de la simplicité des campagnes. Tout ce que les indifférents n'aperçoivent point, sera senti : nous serons ensemble. Non, il n'est de volupté vraie que celle qui est pure ; l'âme ouverte au remords est fermée au bonheur. Nous nous aimerions moins, si nous avions quelque

chose à nous reprocher. Combien j'aime à me dire ! Je lui confie le soin de ma gloire ; elle lui est aussi chère qu'à moi-même : son cœur est mon bien, son estime est ma vie ; il le sait, & ne peut l'oublier. Il ne ressemble point aux autres hommes ; je l'aime, il est heureux : ma confiance est fondée. Celui qui mérite un sentiment, n'exige point de preuve ; l'aveu du mien n'est pas un tort, mon amant est vertueux.

Mais comment ai-je pu combattre un penchant dont vous étiez l'objet ? Il m'affligeait, je vous ai craint ; que j'étais injuste & malheureuse !

Adieu ; je sors pour affaires, je rentrerai pour vous recevoir. Mon cœur est pénétré d'une joie bien douce ; nulle alarme ne s'y mêle. Que j'aurai de peine à ne pas dire votre nom à mes juges ! Vous m'avez donné l'être ; un néant affreux m'environnait ; j'existe enfin, je vis pour vous.

Lettre LXX

*Du chevalier au baron*

Qu'ai-je fait, malheureux! J'ai trahi la confiance, l'amour; je dirais presque la probité, s'il était possible que l'être qui la respecte en vous, l'eût tout à fait perdue. Non, mes remords n'ont point assez expié ma faute. Je me condamne à rougir devant vous. La honte est le supplice, & le besoin du coupable qui appartient encore à la vertu : je me dégrade à vos yeux, pour me réhabiliter aux miens.

J'étais heureux; j'avais l'espoir de l'être davantage; j'ai tout détruit. Par où commencer un récit affligeant pour votre âme, flétrissant pour la mienne?... Ah! cette faiblesse est un tort de plus...

Vous le savez, je m'applaudissais des impressions que je faisais par degrés sur le cœur de madame de Senanges; chaque jour développait un sentiment en elle, & voyait éclore un plaisir pour moi. Je crus que je ne pourrais survivre à l'aveu de sa tendresse. La rigueur des devoirs qu'elle m'imposait était adoucie par le charme de lui obéir; les retours sur moi-même étaient plutôt des recueils de l'amour, que des désirs d'en augmenter les droits. Je luttais contre des sens actifs, un physique tout de feu, par le secours d'une âme plus ardente encore, & je me nourrissais de cet orgueil délicat qui fait jouir de ce que le cœur sacrifie.

Madame de Senanges alla passer quelques jours à la campagne. Je l'avais suppliée, avant son départ, de me donner à souper tête à tête avec elle, le soir même de son retour (c'était

hier); elle me l'accorda par un excès de confiance qui la peint, qui m'accuse, & me rend plus criminel. Jamais malheur ne fut précédé par des apparences si riantes, hélas! & si trompeuses. Tout était préparé sous le berceau le plus solitaire du jardin. La lune qui perçoit à travers les charmilles, semblait se plaire à éclairer de ses rayons mystérieux le bonheur de deux amants. Un vent frais agitait à peine les bougies, mais nous envoyait tous les parfums, dont l'air était embaumé. Les étoiles brillaient du feu le plus doux. Je voyais la nature plus intéressante, je la voyais à côté de madame de Senanges, & tout ce qu'elle embellissait, me semblait être son ouvrage. Avec quel attendrissement je contemplais cette femme charmante à qui j'étais redevable d'une existence dont je n'avais pas encore d'idée. Vous peindrai-je sa gaîté douce & spirituelle à la fois? Elle se livrait à son amant avec la sécurité de l'innocence, l'estimait assez pour n'en rien craindre, & croyait trouver sa sûreté dans la naïveté même de son abandon. Je ne sais quelles délices ignorées jusqu'alors, coulaient au fond de mon âme, & la pénétraient d'une joie inexprimable & profondément sentie.

Après le souper, nous nous perdîmes dans le petit bois, quoique je fusse embrasé de tous les feux du désir, je n'eus pas à me reprocher la tentation d'une témérité; je n'imaginai pas que mon bonheur pût aller plus loin... J'étais à côté d'elle; j'étais seul avec elle; j'étais aimé. L'excès de ma félicité semblait m'interdire une espérance qui, en me promettant des plaisirs plus vifs peut-être, m'en aurait ôté de plus délicats. Un enthousiasme secret m'élevait au-dessus de moi-même; il est des moments où l'amour a quelque chose de sublime.

L'heure où elle se couche, cette heure fatale vint à sonner, & je crus soudain qu'un rideau se tirait sur toute la nature. J'obtins cependant que nous ferions encore un tour de promenade, avant de nous séparer. Un seul moment qu'elle m'accorda fut la cause de mon crime. Je ne remarquai qu'alors une des portes du jardin, par laquelle on peut sortir de chez elle; je me souvins qu'une fois, en plaisantant, j'avais essayé de l'ouvrir avec une de mes clefs, & que j'y avais réussi; ce souvenir me fit naître l'idée bien innocente dans son principe, mais affreuse dans ses effets, de rester jusqu'au jour, & de respirer, au moins, le même air que madame

de Senanges. Je la reconduisis, & la quittai avec moins de regret, dans l'espérance de veiller près d'elle.

Alors je feignis de me retirer, & sans que ses gens m'aperçussent, je me glissai dans le jardin, où je me félicitais d'une supercherie que justifiait à mes yeux la pureté de mes intentions. J'atteste ici l'honneur, j'en jure par madame de Senanges elle-même; j'étais aussi loin de former un projet qui pût l'offenser, que de renoncer à mon amour pour elle. Je me livrais à l'enchantement de ma situation; j'ouvrais mon âme à une foule de sensations inconnues aux amants ordinaires; mon imagination se remplissait d'une féerie voluptueuse; tous les rêves du bonheur venaient enivrer mes sens & aliéner mes esprits... Je n'habitais plus la terre. Le silence de la nuit, son calme attendrissant, la clarté sombre des cieux me partageaient entre l'extase & le délire; je me croyais dans un sanctuaire, dont madame de Senanges était la divinité.

Les fenêtres de sa chambre étaient restées entrouvertes, à cause de l'excessive chaleur; on n'avait baissé que les jalousies. Je m'en approchai en tremblant: je retenais mon haleine; mon cœur palpait; des larmes brûlantes tombaient de mes yeux; &, sans m'apercevoir du désir, j'étais comme accablé par l'excès de mon amour. Revenu de ces défaillances, de ces langueurs passionnées, j'allais chercher les vases de fleurs qui ornent le parterre, & je les plaçais sous sa croisée, afin que leurs parfums pussent arriver plus vite jusqu'à ma belle maîtresse.

Enfin, le jour se lève, & m'avertit de m'éloigner. Je ne sais quel démon ennemi de mon bonheur, me suggéra le désir coupable de la voir, de l'admirer pendant son repos. Les fenêtres de sa chambre sont fort basses & presque au niveau du jardin; voici l'instant du forfait, de la honte & du repentir.

Un frémissement s'empare de moi; je m'arrache de ce lieu, j'y suis ramené; je le quitte encore, j'y reviens toujours. D'une main à la fois audacieuse & timide, je lève les jalousies; je franchis ce faible obstacle, & me voilà dans l'asile que j'aurais dû respecter! Quel tableau! Madame de Senanges endormie! C'est la peindre que la nommer. Jamais rien de si ravissant ne s'offrit à mes regards; ses paupières formaient un voile qui, en cachant l'éclat de ses yeux, n'empêchait pas qu'on n'en devinât la beauté. Une gaze légère laissait apercevoir la blancheur de son sein... Que

dis-je! Son attitude, quoiqu'abandonnée, était encore décente; la pudeur ne peut la quitter, même pendant le désordre du sommeil. J'étais immobile d'admiration & de plaisir; je n'entrevois pas même la possibilité d'attenter à ses charmes. C'était mon âme qui jouissait; mes sens étaient enchaînés par le respect, & je m'étais prosterné devant cet ange dont je n'osais approcher.

Achèverai-je, ô ciel! ai-je pu survivre à cet oubli de moi-même! Cher baron, tandis que je m'enivrais à genoux d'une vue aussi dangereuse, madame de Senanges me parut agitée d'un rêve qui lui arrachait par intervalles quelques mots confus & inarticulés. Parmi ces paroles peu distinctes, je lui entends prononcer mon nom. Je ne peux vous exprimer ce que je sentis dans ce moment; mes yeux ne voyaient plus, un nuage m'environnait; il semblait que mon cœur se détachât de moi pour s'élancer vers elle; je crus qu'elle m'avait appelé; je crus que ses bras s'étendaient pour me chercher; je m'y précipite; mes lèvres ardentes se collent sur les siennes; je couvre son sein de baisers, & mes caresses allaient ne plus connaître de frein... Elle s'éveille avec des cris affreux & un effroi... que je méritais d'inspirer...

Combien la vertu est imposante! Que son indignation est terrible! Madame de Senanges me reconnaît, me foudroie d'un regard, & m'anéantit avec ce seul mot : *lâche, & c'est ainsi que tu aimes!* Mes yeux se noient de larmes, je veux répondre, & ne le puis; ma voix se perd dans les sanglots; je sors avec la confusion, le trouble, le déchirement & les remords d'un vil scélérat qui vient de profaner un temple, & de commettre un sacrilège.

Heureusement aucun des gens n'était encore levé. Me soutenant à peine, je descends dans le jardin, dans ce jardin si beau il n'y a qu'un instant, & qui me parut affreux alors : je gagne la porte, je l'ouvre & m'échappe. Rentré chez moi, je m'évanouis : le fidèle Dumont me donne en vain du secours, je reste sans connaissance pendant près de deux heures, & je ne la reprends que pour vous faire ce récit, qui contient ma destinée. Je ne vous demande point de conseils; il n'en est plus pour moi. Accablez-moi de reproches; je les mérite. J'ai tout perdu; je suis le plus coupable des hommes; mon ami, perdrai-je aussi votre estime?

## Deuxième partie

Lettre première

*De madame de Senanges au chevalier*

Je doute si je veille... J'ouvre des yeux presque éteints par les larmes; je les referme avec effroi : je voudrais me dérober au jour, il m'est horrible; il n'éclaire plus que mon déshonneur, ou plutôt le vôtre; vous que j'abhorre aujourd'hui, qui êtes-vous? Je ne vous connais plus... Que dis-je! Mon malheur est de vous connaître, de vous haïr... surtout de vous mépriser... Quoi, je m'étais avilie jusqu'à t'aimer, jusqu'à t'en faire l'aveu! Je t'en croyais digne; & cette erreur que tu m'arraches, que tu as eu la barbarie de m'arracher, hélas! je la regrette... Elle ne peut renaître. Vous n'excitez plus en moi que de la colère, de l'indignation, je dirais de la pitié, si vous étiez susceptible de remords : mais celui qui voulut abuser de mon sommeil, qui put ne pas respecter l'asile de l'innocence, & le cœur qui s'était confié à lui, n'est pas fait pour le repentir. Jouissez des pleurs que vous me coûtez, de mon désespoir & de ma honte. Moi, de la honte! je n'en ai que pour vous... Je suis pure à mes yeux; ma vertu est tout entière, je l'ai conservée au milieu de vos transports : vous êtes le seul coupable, le seul à plaindre.

Ah! que ne puis-je, au prix de ma vie, effacer de la vôtre l'instant qui vous dégrade! Je vais partir; le séjour que vous habitez m'est odieux; votre présence me serait insupportable. Je ne puis vous fuir trop tôt; je ne serai jamais assez loin de vous. Que j'aimerai les lieux où l'on ne vous connaît pas, où l'on est assez heureux pour ne pas vous connaître; où je n'entendrai pas

prononcer votre nom!... J'y retrouverai le bonheur... Que dis-je? Il n'en est plus pour moi; il ne peut rentrer dans le cœur d'où vous êtes sorti. Je pleurerai toujours mon sentiment, l'opinion que vous m'avez forcée de perdre; &, si je vous pleurais, vous! Ce serait le comble de mes maux... Je me défie de la haine que j'ai pour toi; serais-je assez infortunée, pour t'aimer encore? Quel empire vous aviez sur l'âme que vous venez de déchirer! Le ciel me punit; vous m'étiez plus que tout, plus que lui-même. Combien j'en rougis! Ne me répondez point; accordez-moi cette dernière grâce. Je sentirai le tourment de vous avoir une obligation; mais il faut m'y soumettre : eh! que ne vous dois-je pas? Vous m'avez éclairée, vous me rendez à moi-même : mon ressentiment s'affaiblit, mon amour expire... Je suis tranquille... Je vous pardonne.

## Lettre II

### *Du chevalier à madame de Senanges*

Vous avez trouvé le secret d'ajouter à l'horreur de ma situation. Je m'attendais à des reproches; plus ils sont cruels, plus ils m'ont semblé doux; mon cœur les implorait, il souhaitait que votre propre main déchirât sa blessure. Coupable d'un crime envers vous, profanateur de la vertu même, j'avais besoin de votre courroux; mais le calme qui lui succède, votre affreuse tranquillité, votre froid pardon, sont des raffinements de vengeance que je n'imaginai pas. J'aime mieux votre haine, que de vous voir, un seul moment, insensible à mes torts, que dis-je? à mes forfaits. C'en est un d'avoir passé la nuit chez vous, sans que vous le sachiez, & de vous avoir exposée à tous les soupçons qu'entraînait une pareille imprudence; c'en est un autre d'avoir forcé votre asile; l'audace qui suivit, les réunit tous, & vous êtes paisible & c'est moi qui suis obligé d'exciter votre ressentiment! Ah! vous êtes plus barbare que vous ne croyez l'être. Vous me méprisez, dites-vous!... Non, non; vous ne me méprisez pas. Le délire des sens n'est point une bassesse du cœur. Je n'ai point eu de projet, je le jure à vos pieds : je peux manquer de raison, jamais de vertu; l'homme honnête ne s'en écarte un instant que pour y revenir avec plus d'ardeur. Pouvais-je donc être insensible à la vue de tant de charmes?... ils m'ont perdu, ils me justifient; où m'égaré-je encore? Ô vous, l'arbitre de ma vie, ô vous, mon juge suprême, excusez un transport que mon cœur dément. Il est loin de s'absoudre, ce cœur qui vous adore, qui vous a offensée, &

qui ne se plaint de rien, que de n'être pas assez puni. Si vous daignez encore me voir, la pâleur de mon front, l'abondance de mes larmes, le remords vrai qui me tourmente, tout vous prouvera trop, à quel point je m'accuse, combien mon supplice me semble mérité... Est-il vrai? Vous allez partir? Vous? Je ne vous verrais plus? Gardez-vous d'accomplir cette résolution; craignez un amant que l'amour rendit insensé, & qui le deviendrait encore plus par le désespoir... Je ne sais où je suis... Je frémis, je pleure, & crains tout... Est-il un désert, une rive sauvage, un antre inhabité où je ne vous suivisse? La terre a-t-elle une solitude où je n'allasse vous chercher? Après le crime qu'elle m'a fait commettre, ma passion est capable de tout; elle croît parmi mes torts, mes regrets, mes sanglots. Vous voir ou mourir, voilà le vœu, voilà le cri de mon cœur; il doit retentir dans le vôtre. Vous me défendez de vous écrire; peut-être vous ne me répondrez pas! cette idée m'accable; je frissonne; je ne puis achever... Adieu, cruelle.

Lettre III

*Du baron au chevalier*

Laissez-moi, ne m'écrivez plus; qu'ai-je besoin de vos confidences? J'aimais à vous croire supérieur même à l'opinion que j'avais de vous; j'embrassais cette chimère. Si vous ne suiviez pas tous mes conseils, au moins vous en connaissiez le prix, & j'étais consolé de l'excès de votre passion, par la délicatesse que je supposais dans vos sentiments. Aujourd'hui, qu'ai-je à espérer, qu'ai-je à vous dire? Si l'amour n'est pas plus pur ni plus noble dans votre cœur que dans un autre, êtes-vous digne encore de l'amitié? Vous manquez à tout, en blessant cet amour, qui devait être en vous le gage de toutes les vertus. Vous insultez à la plus respectable des femmes, vous affligez votre ami & le sien, vous vous fermez le cœur de tous deux, & vous n'osez rentrer dans le vôtre. Le voilà, cet héroïsme, dont vous étiez si vain! Il enflammait votre tête, sans échauffer votre âme. Ô ma vertueuse amie, j'étais bien inspiré, quand je voulais vous précautionner contre des soins perfides, & vous détourner d'un piège couvert de fleurs! Combien vous devez pleurer, en vous rappelant ma dernière lettre! Je pleurais en l'écrivant; il semblait que je prévisse l'outrage qu'un ingrat vous réservait.

Fallait-il choisir madame de Senanges, pour la rendre le jouet de vos désirs effrénés, & la victime de votre emportement? Vous n'aviez point de projet!... La belle excuse! Si vous en aviez été capable, je ne daignerais pas vous montrer de la colère; vous seriez vil, & je me défendrais de prononcer jusqu'à votre nom. Je

n'ai jamais été un moraliste chagrin; mais je suis inexorable sur les faiblesses qui attaquent le bonheur d'un être & la probité d'un autre. Si madame de Senanges était une femme ordinaire, je vous blâmerais, parce que l'abus de la confiance est toujours condamnable; mais vous n'auriez affaire qu'à mon esprit; mon cœur ne serait point affecté... il l'est plus que je ne puis vous le dire. Quelle femme vous rendez malheureuse! Songez donc à ses combats, à ses peines, à tout ce qu'elle a souffert avant l'aveu, au repentir qui l'a suivi. Pour comble de maux, vous la forcez à vous haïr, quand elle commençait à attendre son bonheur du plaisir de vous aimer.

Je ne m'arrêterai point sur cette image; je deviendrais dur, je ne veux être que vrai. Si mon ton vous déplâit, vous êtes perdu. Ressouvenez-vous de ma liaison intime avec votre père; ses dernières paroles furent pour me recommander son fils & c'est dans son cœur expirant que j'ai déposé le serment de l'amitié. J'ai suivi avec complaisance les progrès de votre éducation; mais c'est pour votre début dans le monde, que j'ai gardé mon zèle. J'ai rempli jusqu'ici, & je remplirai jusqu'à la mort, les engagements que j'ai pris; seriez-vous jamais assez vicieux, pour me forcer au parjure?

Votre lettre m'a indigné d'abord; elle a fini par me toucher, parce que je vous estime encore assez pour vous croire très à plaindre. Il est question maintenant de réparer. Il faut que madame de Senanges puisse estimer, un jour, l'être qui fut un moment méprisables à ses yeux. Qu'elle retrouve un amant digne d'elle, & vous êtes sûr alors de retrouver un ami.

Lettre IV

*Du chevalier au baron*

Je vous ai fait l'aveu de ma faute, quand je pouvais vous la taire, & qui ne craint point de s'humilier devant son ami, est digne de le conserver. Le ton de votre lettre m'a affligé; & c'était, je crois, votre intention; mais il ne m'a point aigri. Je sais tous les droits que vous avez sur mon cœur; & le premier, à mes yeux, c'est cet attrait indépendant, cette pente si douce, cette sympathie qui indique à une âme celle qui lui convient le plus, pour recevoir les épanchements de ses plaisirs, de ses peines, même de ses faiblesses. Toute autre considération m'aurait maintenu dans le respect, & n'eût jamais arraché de moi les tendres preuves de l'amitié. Vous êtes l'ami de mon choix, & non des circonstances. Plaiguez-moi, ne m'accablez pas; je me meurs, je voudrais n'être plus, je n'ai plus rien à attendre, rien à espérer; le présent me tue, & je saurai bien abréger l'intervalle qui le sépare de l'avenir... Elle ne m'écrit point, elle ne me répond point, elle refuse de lire mes lettres; voilà tout ce que je vois, ce que je sens. Ne me demandez pas un courage impossible. La cruelle! Est-elle assez vengée? Sa barbarie est au point qu'elle me fait paraître moins criminel. Qu'ai-je donc fait, ô ciel! qu'obéir à l'amour, au délire, au plus doux penchant de la nature? Vous-même, à ma place, auriez-vous pu vous contenir dans les bornes d'une froide modération? Tout ce que la beauté a de séduisant s'offrait à moi; je croyais m'entendre nommer par madame de Senanges; tous ses mouvements développaient à mes regards une foule de

charmes... & mes yeux & ma bouche ne les auraient pas dévorés! Une intelligence céleste eût alors retrouvé des sens, elle eût renoncé à la perfection de son essence, pour le plaisir de devenir coupable...

Eh quoi! son premier regard ne m'a-t-il pas arrêté! À travers l'égarément de mes désirs, mon cœur n'a-t-il pas reconnu sa voix? Cet amant si audacieux n'est-il pas tombé à genoux devant elle? Elle ne se rappelle que mon attentat, & ne veut point se souvenir de mon respect & de mes larmes. Il est des moments où je regrette de n'avoir pas profité du désordre de l'amour pour en arracher tous les droits. Ô liens intimes de la jouissance, nœud sacré, bonheur au-dessus de l'homme, qui attirent deux âmes l'une à l'autre, les unis, les pénètrent, les confonds à jamais, tu m'aurais laissé une partie de la sienne, & celle-là, du moins, ne pourrait m'échapper... Où suis-je? Qu'ai-je dit?... Ah! je n'ai plus de raison, je n'en veux plus avoir. Ne me faites pas de reproches; craignez mon désespoir; traitez-moi, baron, avec le ménagement que l'on doit aux malheureux.

Lettre V

*De madame de Senanges à monsieur de Valois*

Mon protecteur, mon ami, ne soyez point inquiet de votre malheureuse nièce. Je pars pour ma terre, & je serai déjà loin, quand vous recevrez ma lettre. J'ai craint vos représentations, vos prières. J'ai craint l'ascendant que vous avez sur moi, je ne sais point vous résister, & j'ai besoin de fuir. Le plus noir chagrin me poursuit; j'aspire après la solitude, & les rochers de... conviennent à la situation de mon âme : cette âme est profondément triste; mais elle emporte votre image, elle n'est pas tout à fait infortunée. Je renonce à tout, excepté à vous aimer; je ne tiens plus qu'à vous. Gardez-moi le secret sur ma retraite; j'implore cette grâce... Ô vous qui me tenez lieu de père, combien il m'en coûte pour m'éloigner!... Aimez-moi, je le mérite; les sanglots me suffoquent; vous seul me restez dans l'univers. Adieu.

Lettre VI

*Du chevalier à madame de \*\*\**

Ah! madame, vous êtes l'amie de madame de Senanges; vous m'avez témoigné des bontés. Qu'est-elle devenue? Où est-elle? Il serait inutile de vous cacher à quel excès je l'adore; vingt fois je me suis trahi; jugez de ma douleur! Elle a quitté son oncle, il ne sait pas lui-même quel séjour elle habite; je vis dans les transes, je cours, j'erre comme un homme égaré; je demande madame de Senanges à tout ce qui m'entourne, hélas! & je ne la trouve que dans mon cœur. Elle ne vous cachait rien: je m'adresse à vous; rendez-moi le repos, la raison, la vie. Je succombe à mon désespoir: ayez pitié de moi, instruisez-moi, & soyez sûre que, jusqu'à ma dernière heure, je garderai le souvenir d'un tel bienfait.

Lettre VII

*De madame de \*\*\* au chevalier*

Votre lettre, monsieur, m'a trouvée dans les larmes; je suis aussi inquiète, aussi tremblante que vous. Madame de Senanges est ma meilleure, que dis-je, ma seule amie; je connais ses vertus, je les adore, je donnerais ma vie pour elle. Quelle nouvelle infortune me l'arrache? Je pleure, & son éloignement, & le mystère qu'elle m'en a fait; Dieu! si vous en étiez la cause! Que je vous haïrais! Je vous redemanderais la douceur de mes jours, vous me répondriez des malheurs de mon amie. J'ignore tout; voyez, pressez, interrogez; & si quelque lumière vous parvient, hâtez-vous de m'en faire part. Je ne dors plus, ou si je sommeille un instant, c'est pour être tourmentée par des rêves affreux. Que je plains les âmes sensibles! & cependant je serais bien fâchée de changer la mienne, à moins que ce ne fût pour celle de madame de Senanges. Quelle femme!... Je pleure, & c'est ainsi que je la loue.

## Lettre VIII

*De madame de Senanges à son amie**Du Château de \*\*\**

Comment vous avouer ce que je voudrais me cacher à moi-même? comment dévoiler sa honte... Je ne l'estime plus; connaissez tous mes malheurs. L'idole que mon cœur s'était faite, celui que j'adorais, cet homme que je croyais un Dieu, n'est qu'un être vil... Il a trompé ma confiance... Il a voulu profiter de mon sommeil! Je m'étais mise sous la garde de ses sentiments, quelle imprudence! Elle m'a perdue, mon amour est éteint... Un désespoir affreux me reste, &, jusqu'au souvenir des jours de mon innocence, tout m'est horrible... Que les siens coulent en paix, l'inhumain n'est pas digne de partager mes tourments... Que le repentir n'approche pas de son cœur! Qu'il soit heureux! Je suis vengée. Je le hais... Je le méprise... Il a pu m'y forcer! Je détesterais même sa douleur... Qu'il ignore à quel point je l'aimais, à quel point... Je suis infortunée! Mais, que m'importe son bonheur, ses regrets, ce qu'il pense, ce qu'il sent; ma gloire est pure, je l'ai sauvée de son audace & de ma faiblesse; j'oublie jusqu'à son nom, ne m'en parlez jamais... C'est en fait, je ne le verrai plus; j'ai renoncé à l'univers entier; je fuis les regards, j'y crois voir les reproches écrits. L'aveu de mon sentiment fut un crime, je dois m'en punir. Je finirai mes jours dans cette retraite, hélas! loin de mon oncle, de vous; j'ai quitté tout ce qui m'est cher, & je vis!... Mon amour est expié... J'habite un désert, c'est

ce qu'il me faut, je le voudrais plus triste encore. Cette chaîne de montagnes, qui le dérobe presque à tous les yeux, ne me cache point assez; le jour m'afflige, la nuit me désespère, le calme de la nature ne peut me rendre au repos; je me condamne à la solitude; je m'arrache à tout, & son image me poursuit!... Est-ce ainsi qu'on hait? Ah! lorsque M. de Senanges m'a abandonné une terre dont je m'étais promis de ne jamais approcher, qui m'eût dit qu'elle serait mon asile? Qui m'eût dit, surtout, que j'y regretterais les jours que j'y ai passés près de lui. Persécutée alors, mais irréprochable, je n'avais à me plaindre que du sort, j'étais bien avec moi-même, & me croyais au comble de l'infortune. J'y suis arrivée... L'avez-vous vu? Vous a-t-il écrit? S'il était malheureux!... Quoi je serais assez faible, assez lâche pour m'y intéresser! Non; c'est par un motif noble, que je ne lui souhaite point de mal, & je m'en applaudis; il en est plus coupable. De grâce, qu'il ignore ma retraite. Jugez par l'importance du secret que je vous révèle, du tendre attachement de votre malheureuse amie.

P.-S. Comme je ne sais si le maréchal de \*\*\* est à Paris ou dans ses terres, voulez-vous bien envoyer cette lettre à son adresse? Il ne saura point le lieu d'où j'écris. Je voudrais qu'il pût réussir dans ses sollicitations pour la place que demande... Je n'ose le nommer; j'aurai sûrement du plaisir à le haïr, si je peux lui être utile.

Lettre IX

*De madame \*\*\* à madame de Senanges*

Quelle joie j'ai ressentie en recevant votre lettre; mais qu'elle m'a affligée, quand je l'ai lue! Mon amie; ma chère amie, quoi! Cent lieues nous séparent! Je ne puis voler dans vos bras, vous porter les consolations de l'amitié! Que vous m'avez donné d'inquiétude! Hélas! je ne suis pas plus tranquille. Victime intéressante de l'amour & de l'honneur, que vous avez de droits sur mon âme! Ô ciel! le chevalier fut aimé; & c'est lui qui cause tous vos chagrins! Il a pu trahir votre confiance, manquer à la probité, & vous le pleurez! & vous daignez le fuir, vous intéresser à lui, solliciter, à son insu, la place qu'il ne mérite plus d'obtenir! Il ne mérite que l'indignation, ou plutôt un entier oubli. Vous, l'oublier! Vous qui ne me parlez que de lui! Vos protestations de haine sont des transports d'amour. Vous détestez le crime, & adorez le coupable; vos reproches partent d'un cœur brûlant de passion, & l'image de l'ingrat vous suit moins pour vous irriter que pour vous attendrir. Ah! ne le haïssez pas tant; c'est le moyen de vous en détacher plus vite. Avez-vous cru vous guérir, en vous éloignant? Mon amie, vous n'avez fait qu'une imprudence inutile à votre repos, & qu'il ne tient qu'à un monde cruel de mal interpréter. Vous voilà livrée à vous-même, au milieu des montagnes, parmi des rochers solitaires, qui retentissent de vos regrets; vous avez cru que cette nature sauvage vous affermirait contre les faiblesses du sentiment. Que vous vous êtes trompée! Les asiles de la mélancolie nourrissent l'amour dans les cœurs

tendres, par la tristesse même qu'ils leur inspirent. On y est seul avec son cœur, on pèse sur le trait qui le blesse, les impressions s'approfondissent, les larmes coulent, on y trouve un charme funeste, & le mal s'aigrit par le remède qu'on y voulait apporter. Revenez parmi nous, vous y trouverez des distractions, des conseils, des âmes qui parleront à la vôtre; tout est muet où vous êtes, excepté votre cœur, dont la voix est contre vous, en faveur du perfide que vous cherchez peut-être, en croyant le fuir. L'amour malheureux soupire sans qu'il s'en aperçoive, après un recueillement qui l'augmente. Nous vous préserverons ici de ces illusions de la sensibilité. Si ces motifs ne vous touchent pas, pourrez-vous résister à la douleur de M. de Valois? Il est au désespoir; il y a quelques jours qu'il vint chez moi; il m'interrogea sur le mystère d'un si brusque départ; je ne savais que lui dire; nous pleurions ensemble, & les yeux baignés de larmes, je voulais le consoler. Mon amie, vous lui devez trop pour ne pas finir sa peine, & mettre votre réputation à l'abri des conjectures malignes. Vous êtes jeune, belle & vertueuse; que de titres pour être calomniée! Ne laissez point de prise aux propos, & n'ayez pas contre vous le crime des apparences. Pour tranquilliser M. de Valois, j'ai imaginé de lui dire que M. de Senanges était secrètement à Paris, avec le dessein de se raccommoier avec vous, & que peut-être vous aviez voulu échapper à ses poursuites. Je ne me reproche point un mensonge qui vous justifie. Encore une fois, quittez votre lugubre habitation; je tombe à vos genoux pour vous en prier. J'ai remis moi-même votre lettre au maréchal, qui m'a chargée de vous mander, que l'affaire du chevalier prenait la meilleure tournure & c'est vous qui l'obligez! Quelle femme vous êtes! & que, dans vos faiblesses, vous me paraissez supérieure, même à la vertu des autres! Adieu, je croyais qu'il m'était impossible de vous aimer davantage; mais vos malheurs m'ont fait sentir les progrès de l'amitié.

## Lettre X

*Du chevalier de Versenai au baron*

Elle est partie!... Elle emporte mon âme avec elle; je n'existe que par le sentiment de la douleur. Tout m'afflige; je n'envisage plus la possibilité d'être heureux. Elle est partie!... & l'on ignore le lieu de sa retraite! Ah! baron, quand j'ai appris cette affreuse nouvelle, mon sang s'est glacé, ma raison s'est perdue, je ne voyais qu'à travers un voile funèbre. Revenu de ce premier saisissement, j'ai interrogé tous ceux qui pouvaient me donner quelque indice, & satisfaire mon avide curiosité. J'ai erré de toutes parts, j'ai fait des recherches dans tous les couvents de Paris & des environs, & n'ai, pour fruits de mes soins, que de nouvelles inquiétudes. Aux éclats de mon désespoir a succédé un chagrin sombre, & la plus affreuse mélancolie. Cher baron, par quels forfaits ai-je donc mérité tous les maux que j'éprouve? J'aime à faire le bien, j'honore les hommes vertueux, je sens qu'ils m'inspirent une noble émulation; tout mon crime est d'être sensible. Dieu! si la sensibilité est un don, tu fais payer cher tes présents! Cause mystérieuse & cachée, Moteur suprême, Être des êtres, pourquoi nous as-tu jetés sur ce globe, puisque les passions que tu nous a données, sont autant de pièges où nous sommes attendus; puisque des sentiments aussi purs que toi, s'aigrissent dans les cœurs les plus honnêtes & les plus doux, puisque l'amour lui-même, qui devrait être le charme de la vie, comme il en est la source, la remplit de troubles, d'amertume, & déchire les âmes où il devrait verser la consolation? Cette idée me plonge dans

une rêverie, qui, pour peu qu'elle se prolongeât, me mènerait au tombeau. Peut-être, en ce moment, madame de Senanges pleure! & c'est moi qui fais couler ses larmes, moi qui l'adore, moi qui mourrais avec délice, si un seul de ses regards honorait mes derniers moments! Nous nous tourmentons tous deux, avec le désir de notre mutuelle félicité : qu'a-t-elle à me reprocher? Un mouvement, un transport indépendant de ma volonté, & qu'a désavoué mon cœur, dès que j'ai été le maître de ma raison; à quoi tient le bonheur? Mon ami, je m'abandonne à mes réflexions; elles me soulagent, en m'enfonçant dans ma tristesse. Je ne crains point qu'elle vous importune; quand elle m'accable, je rejette mon fardeau sur vous, & vous ne le repoussez jamais. Ô sublime amitié! Un des avantages de l'infortune, est de forcer l'homme battu par la tempête, à se réfugier dans ton sein; & qui n'a pas été malheureux, n'est pas digne encore d'avoir un ami.

Lettre XI

*De madame de Senanges à madame \*\*\**

Vous déchirez mon cœur, vos instances me désespèrent; il m'est affreux de m'y refuser, il me l'est de vivre séparée de vous; mais n'espérez pas m'en détourner. Moi! je m'exposerais à le voir!... Hélas! Il n'est point haï; ma colère me trompait; lui, haï!... Plus coupable encore, je sens qu'il n'en serait pas moins adoré... Votre amie n'a plus qu'à s'ensevelir dans cette retraite: mon funeste amour m'y condamne. Je n'ai pu le vaincre, je pourrai davantage; je pleurerai ici jusqu'à mon dernier soupir, mon égarément, son crime, & mon oncle & vous. Ma situation est affreuse; chaque jour, chaque instant en redouble l'amertume. J'erre dans ces lieux abandonnés, seule, loin de ceux que j'aime, privée de tout, & ne puis échapper au cruel; il me suit jusques dans mon sommeil; je m'en indigne, je veux en vain m'y soustraire; tous mes efforts ne servent qu'à rendre plus profonde la blessure que rien ne peut guérir. Sachez plus, son forfait dont je me punis, & que je déteste... Le croiriez-vous?... J'ai surpris en moi, au milieu de mon déchirement, même de mon indignation, j'y ai surpris, avec effroi, avec horreur, le vœu coupable de me retrouver dans ses bras: j'en meurs de confusion. Je vais perdre entièrement votre estime; mais je l'aime mieux que de vous surprendre un sentiment; votre amitié me restera, votre pitié m'est due. Jugez à présent, si je dois quitter ce séjour baigné de mes larmes, témoin de mes sanglots, de mes combats & de ma

faiblesse... Ah! jamais!... Quoi! je ne pourrai l'oublier! Quoi! son souvenir, toujours repoussé, toujours présent!...

Mon oncle... Ah, ciel!... Je reçois une lettre... On me mande... Mon oncle se meurt! Je vole auprès de lui, je m'accuse de son état, je déteste mon absence, je frémis de mon arrivée. Si je ne le serre pas dans mes bras, si je n'embrasse qu'une ombre!... Si... Conservez ses jours, grand Dieu! & prenez ma vie! N'enlevez point à l'humanité votre plus parfaite image; ce que je ne mérite pas d'obtenir, je vous le demande pour vous-même. Je ne sais où je suis, je sens tous les maux à la fois. Ah! j'ai pu le quitter! Je ne me le pardonnerai jamais. Mon amie, une fluxion de poitrine!... Il est expirant! Le sort me réservait ce dernier coup, & j'y succomberai; je n'ai plus que cet espoir. Retourner dans le lieu que cet homme habite! Quel supplice! N'importe, j'y cours... Mes projets, mes résolutions, mon intérêt même, tout est oublié... Un avenir affreux s'ouvre devant moi; mais c'est sur le plus sensible, le plus honnête, le plus respectable des hommes que je pleure, je le redemande au ciel, à toute la nature : mes cris seront-ils entendus? Trahie par ce que j'adorais, tremblante pour le digne objet de mes plus tendres affections, suis-je assez infortunée? Non, cruel, non, je ne pense plus à toi; je ne songe qu'au danger de l'être le plus vertueux, de celui qui te ressemble le moins. Hélas! j'avais retrouvé en lui un second père, il en avait les bontés; je l'aime trop, pour parler de ma reconnaissance; mais vous savez, mon amie, ce qu'il a fait pour moi; mon bonheur fut son ouvrage. Je lui devrais plus, je lui devrais toutes les vertus, si j'avais suivi son exemple; & je ne le reverrais pas! Ses yeux seraient fermés pour toujours! J'en serais privée... Privée à jamais! Je ne puis, je ne saurais soutenir cette accablante idée. Combien de jours doux & paisibles j'ai passés auprès de lui! Hélas! ils ne peuvent renaître; mais qu'il vive! Que je le vole! Que chacun de mes instants soit marqué par de nouveaux soins & je supporterai tout. Quel moment de désordre & de douleur! Que de tourments! & que j'ai peu de force! Chère amie, je n'avais qu'un asile, qu'un seul appui; peut-être, à l'heure que je vous parle, peut-être je n'en ai plus. L'abîme s'ouvre, il va se refermer sur moi; je retombe au pouvoir de M. de Senanges. Oui, si M. de Valois m'est arraché, j'ai tous les malheurs à craindre, je les envisage tous; mais, je ne sens, je ne redoute que

celui de le perdre. Tout est prêt... Adieu, mon amie! Jugez si je vous aime! Je vous en assure, au milieu de tant d'agitations, de trouble & d'alarmes. Que vais-je apprendre?... Je viens de me trouver bien mal!... Je suis mieux; je pars.

Lettre XII

*Du baron au chevalier*

Malheureux jeune homme ! De quoi vous plaignez-vous ? Cette même sensibilité qui cause vos peines, peut-être, un jour, doublera vos plaisirs. Vous êtes dans l'âge où l'on s'exagère tout, & particulièrement ses infortunes, où l'on n'oublie que ses torts. Le revers dont on est la cause est toujours le crime de la Providence ; on ne se reproche rien, elle seule a tout fait, & il se joint à une légèreté pardonnable, une ingratitude qui ne l'est pas. Croyez-moi ; vous êtes trop heureux d'être sous l'empire de cette Providence toujours agissante pour le bonheur même de ceux qui l'attaquent ; vous la calomniez, moi, je la bénis ; elle veille également sur nous deux. N'est-ce pas elle qui a mis sur votre route un ami qui s'offrait pour vous conduire, & que vous n'avez pas écouté ? N'est-ce pas elle qui vous le représente dans vos chagrins, qu'il est prêt à partager ? Cessez donc de vous livrer à des murmures injustes, à la rêverie d'un cœur malade, & aux sophismes d'un esprit faux. Quoi qu'il en soit, votre lettre m'a vivement affecté. Je suis ému de votre situation : vous ne pouvez l'imputer qu'à vous ; mais elle n'en est que plus affreuse, & je n'en suis pas moins attendri. Quoi ! Madame de Senanges a disparu ! & l'on ignore où elle s'est retirée ! Que je la plains ! Cruel homme ! Dans quel cœur avez-vous jeté la désolation ? Mais je suis loin en ce moment de m'élever contre vous ; il me vient une idée, n'en abusez pas ; je ne vous la dis que pour vous tranquilliser. Je soupçonne qu'elle est allée dans une terre qu'elle

a dans le \*\*\*; c'est un séjour sauvage, fait exprès pour une âme triste & passionnée; au nom de l'amitié, n'abusez point de ma conjecture; la moindre indiscretion, en déshonorant madame de Senanges, vous perdrait, sans retour, dans son cœur & dans mon esprit. Calmez-vous, supportez le mal que vous vous êtes fait; ayez du moins la philosophie du malheur : elle consiste dans le courage, & il n'est point d'extrémités dans la vie où il soit permis d'en manquer.

P-S. Vous ne me parlez plus de madame d'Ercy : que devient-elle? C'est une tête légère, vous le savez; un cœur gâté; c'est moi qui vous le dis; prenez vos précautions; je vous le répète. Adieu.

## Lettre XIII

*De madame d'Ercy au chevalier*

Qu'est-ce donc que vous faisiez avant-hier, mon cher chevalier, dans le bois de \*\*\* ? Vous marchiez à grands pas ; vous aviez l'air égaré, un geste convulsif, & une allure tout à fait sauvage : dès que vous m'avez aperçue, vous vous êtes enfoncé dans une allée sombre, comme si l'aspect des femmes vous était devenu antipathique. D'honneur, vous ressemblez à un certain *Prince triste* qui figure dans je ne sais plus quel roman, ou à ce fou de Roland, qui déracinait des arbres, parce que sa maîtresse était infidèle ; ou, si vous l'aimez mieux, à Don Quichotte, dans la forêt noire : il ne vous manque plus qu'un palefroi pour monture, une princesse à désenchanter, & des géants à pourfendre. Quand on est ridicule, il faut l'être à ce degré-là ; cela devient amusant pour les autres. C'est donc une affaire arrangée ; vous voilà paladin dans l'âme. Madame de Senanges doit bien rire de toutes vos extravagances ; elle vous a ôté votre raison, votre figure, vos grâces ; &, en dédommagement, que vous a-t-elle donné ? Rien. À merveille ! Elle vous traite en véritable preux : on dit plus, pour être tout à fait dans le costume, elle s'en est allée bien loin, bien loin... On n'a pas pu me dire où ; c'est une chose consacrée dans les archives des Esplandian, des Amadis & des Poléxandre, qu'il doit y avoir cent lieues au moins, entre les soupirs d'un chevalier & les beautés de sa dame : vous voilà tous les deux dans les grands principes, vous adorant à une distance convenable. Je raffole de cette manière d'être. Raillerie à part, chevalier, pourquoi donc

madame de Senanges vous a-t-elle inhumainement abandonné? Il y a mille tournures à donner à cette absence-là : je ne suis pas encore au fait des meilleures. J'ai moi-même été passer quelques jours à la campagne ; il faut que je me remette au courant. Tout ce que je sais d'avance, c'est que madame de Senanges ne vous échappe, soyez-en bien sûr, qu'afin que vous ne lui échappiez pas ; & , puisqu'elle a pu vous ensorceler au point où vous l'êtes, je suis tentée, moi, de la croire capable de tout. Au reste, comptez toujours sur mon amitié : je vous regarde comme un homme qui aurait deux ou trois siècles sur la tête : qu'est-ce que cela fait? On inspire de la vénération & de la curiosité : tout est au mieux. Adieu, chevalier ; avant peu je vous donnerai des preuves non équivoques de mon affection ; il faut bien pardonner.

Billet

*De madame de Senanges à madame de \*\*\*,  
son amie*

Je suis arrivée hier au soir : je respire : M. de Valois est mieux ; je l'ai tenu embrassé pendant un quart d'heure, sans pouvoir dire une parole : il ne m'a point fait de reproches ; il m'a reçu avec bonté ; j'ai goûté un instant de joie. Demain je serai chez vous, à votre lever ; ce seront encore quelques moments de bonheur. Hélas ! qu'ils passeront vite ! Adieu.

Billet

*Du chevalier à l'amie de madame de Senanges*

Est-il vrai? Madame de Senanges est de retour? Je n'ose lui écrire : j'ose encore moins me présenter chez elle. J'ai recours à vous : ayez pitié de mon trouble; mon état est fait pour attendrir l'âme la plus insensible; la vôtre est bien loin de l'être. Je vous ai conté naïvement l'histoire & les progrès de ma passion : je ne vous ai point caché mes torts; vous m'avez écouté avec indulgence, & n'y avez vu que ceux de l'amour. Ah! madame, si vous daigniez dire un mot en ma faveur!... Sans vous je n'ai plus d'espoir. J'attends votre réponse, je tremble d'un refus; mais j'espère que vous excuserez ma demande. Je suis au désespoir! Il faut me plaindre, & non me juger.

Billet

*De l'amie de madame de Senanges au chevalier*

Madame de Senanges était chez moi, monsieur, quand j'ai reçu votre lettre; elle a reconnu votre écriture, & est tombée dans mes bras, presque évanouie. Revenue à elle, elle m'a défendu de prononcer votre nom, & je n'ai eu garde de la contrarier. Ne lui écrivez point; ce n'est pas là le moment : qu'on ne vous voie point autour de sa maison : attendez tout du temps, & surtout de votre bonne conduite. Vous m'intéressez, parce que je vous crois honnête, malgré votre égarement; mais vous avez blessé l'âme de mon amie, & je ne puis vous promettre de lui parler pour vous.

## Lettre XIV

*De madame de Senanges à son amie*

Eh bien! suis-je assez faible, suis-je assez malheureuse? Je ne puis voir même son écriture, sans être émue jusqu'au fond de l'âme. Je voulais aller chez vous, ce matin; mais à peine suis-je remise du trouble dont vous avez été témoin... Qu'est-ce donc qu'il vous écrivait? Le perfide! Que peut-il avoir à vous dire? Que je m'en veux de vous avoir imposé silence, quand vous étiez prête à m'en parler! Fallait-il m'en croire? Vous étiez bien sûre du plaisir que vous m'auriez fait, en bravant une défense douloureuse à mon cœur, & qui devait être interprétée par le vôtre. Mon amie, je l'aime plus que jamais. Ces lieux où je l'ai vu si souvent à mes pieds, cette chambre, témoin de son crime & de sa soumission tout ensemble, ce jardin où je me suis égarée tant de fois en rêvant à lui, tous les objets qui m'entourent ne me retracent que son image; tout m'invite à l'adorer, tout prend une voix pour le défendre.

Hier, je causais avec mon oncle, au chevet de son lit. Le chevalier, me dit-il, a eu pour moi des attentions que je n'oublierai jamais; il a passé lui-même, deux fois par jour, pour savoir de mes nouvelles; &, quand les accidents avaient redoublé, il s'en retournait les larmes aux yeux.

Mon amie, si mon oncle m'avait regardée, dans ce moment, il aurait vu les miennes couler. Je le quittai brusquement, pour aller pleurer, à mon aise, dans un coin de la chambre. Ce bon M. de Valois ne se doutait pas en me parlant ainsi de l'impression

profonde qu'il allait laisser dans le cœur de sa nièce ; il ignore que cet homme si sensible pour lui, est le Dieu qu'elle s'est choisi, & que sa tendresse pour moi rejaillit sur tout ce qui m'appartient. Ses traits sont altérés, dit-on, & c'est mon ouvrage ! Quoi ! Ces traits charmants, si bien gravés dans mon cœur, le chagrin les a flétris ! J'en suis la cause ! & j'hésite à lui pardonner, à le voir !... Le cruel ! Il ne m'a pas écrit ; je ne l'ai point aperçu ; ah ! sans doute il a craint que je ne lui renvoyasse ses lettres, il a tremblé de me déplaire ! & j'allais l'accuser d'un tort, quand il me donne la preuve la plus délicate de son attachement !

Dieu ! quelle nouvelle, mon amie, combien je vais jouir ! La place de \*\*\* est accordée au chevalier : concevez-vous mes transports ! Ne nous plaignons point des tourments de l'amour, puisqu'ils amènent de si grands plaisirs. Il ne sait rien des démarches que j'ai faites ; je ne serai point connue, je serai doublement heureuse. Je vous quitte pour écrire au maréchal, & le remercier de ses soins ; il ne sait pas toute l'étendue de son bienfait.

Billet

*Du maréchal de \*\*\* à madame de Senanges*

Vous êtes très aimable, madame, mais vous vous intéressez pour des gens qui ne sont guère sages. J'ai vu, ce matin, le chevalier de Versenai, il avait l'air d'être furieux de la faveur de la Cour; il voulait remercier le ministre; &, sûr à peine d'avoir obtenu, il songeait à sa démission. Je n'y conçois rien. J'ai tâché de lui remettre la tête, je lui ai fait entendre qu'il manquait à ses amis, que c'était mal payer leur zèle, que de faire un pareil éclat; je vous ai nommée... J'ai cru qu'il était devenu fou; il s'est enfui sans me dire un mot, & m'a laissé tout stupéfait d'une scène qui, je crois, n'a pas encore eu d'exemple. Vous m'expliquerez peut-être cette énigme : j'espère toujours que le chevalier voudra bien pardonner au Roi, de l'avoir préféré à ses concurrents; &, de quelque manière que la chose tourne, je ne me repentirai pas des démarches que j'ai faites par vos ordres.

Lettre XV

*Du chevalier à madame de Senanges*

Ô Ciel! ajoute aux facultés de mon âme, fournis-moi des expressions dignes de mes transports, & sois toi-même, en m'inspirant, l'organe de ma reconnaissance! Dans cet instant, le plus beau de ma vie, vous me pardonnerez, madame, d'oublier vos ordres, de n'obéir qu'à mon cœur... Je ne me connais plus, je mouille de larmes le papier que j'écris en tremblant. Image de la divinité, vous qui n'opposez à l'offense que des bienfaits, il est impossible que vous rejetiez mon hommage. Quoi! Du fond de votre solitude, vous songiez à m'être utile! J'occupais votre souvenir! & je voulais refuser une place que j'obtiens par vous! & je n'ai pas deviné la main d'où partait un tel service! Je ne me le pardonnerai jamais. Si mon cœur était aussi grand, aussi sublime que le vôtre, je ne m'y serais pas trompé. Combien vous l'emportez sur moi! Vous m'accablez par des vertus; je vous défie d'être plus vengée : vengée! Dieu! serait-ce là votre projet! J'en frémis! Tout pénétré que je suis de vos dons, si le cœur n'y avait point de part, ils me seraient affreux : je les accepterais par obéissance; mais j'irais mourir à vos pieds, décoré du titre que je tiendrais de votre générosité, & non d'un autre sentiment. Rassurez-moi; permettez-moi d'aller tomber à vos genoux; que je lise dans vos regards, ou mon pardon, ou mon arrêt. Souvenez-vous des moments, où vous juriez de m'aimer toujours; une faute que l'amour fait commettre, ne doit être punie que par l'amour.

Daignez seulement me recevoir; votre premier regard vous convaincra mieux que tous mes discours, de la vérité de mon repentir : voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

Billet

*De madame de Senanges au chevalier*

Eh bien, monsieur! Je vous verrai, j'y consens; mais j'exige que vous alliez prendre madame de \*\*\*, & que vous veniez avec elle. Ne me parlez point de reconnaissance; si je vous ai servi, c'est moi qui vous dois. Je vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à la maladie de M. de Valois; il vous acquitte de tout ce que j'ai fait pour vous.

## Lettre XVI

*Du chevalier à madame de Senanges*

Quelle scène attendrissante ! L'impression m'en est restée tout entière. C'en est fait, vous m'avez élevé jusqu'à vous ; je n'aperçois plus la difficulté des conditions, je n'envisage que la gloire de les remplir. J'ai retenu toutes vos paroles ; mon âme avide les dévorait, à mesure que vous les prononciez.

Chevalier, m'avez-vous dit, je vous pardonne, c'est déclarer assez que je vous aime ; je vous en renouvelle l'aveu, & j'en fais le serment entre les mains de mon amie ; mais elle recevra le vôtre, & je l'exige, en sa présence, que vous respecterez toujours mes devoirs, mes principes, le nœud fatal qui me lie. L'amitié sera témoin de vos promesses ; l'honneur en sera le sceau ; l'amour la récompense ; & , si vous y manquez, vous blesserez à la fois, l'amour, l'honneur & l'amitié.

Non, mon adorable amie, non ! Je n'y manquerai jamais : je vais employer à vous mériter l'ardeur que je mettais à vous obtenir. La certitude que je vous en donne, est fondée même sur ma faute ; elle m'a appris que je pouvais m'égarer, & ma force dépend aujourd'hui de la connaissance de ma faiblesse. Chaque degré de perfection qui me rapprochera de vous, sera une jouissance pour mon cœur ; plus les désirs que vous ferez naître seront ardents, plus il me sera doux de les enchaîner à vos pieds, & je mesurerai mon plaisir aux tourments du sacrifice. Vous aimer, être aimé de vous, vous rapporter toutes mes actions, épurer mes pensées, en vous les adressant, acquérir quelques qualités, pour

me rendre digne de vos vertus, ce bonheur me tiendra lieu de tout, il fera le vôtre, & je chercherais une autre volupté! Non! Une étincelle de votre âme a passé dans la mienne. J'adopte vos affections, vos goûts, vos sentiments. Déplorons seulement, mais pour la dernière fois, déplorons ensemble le malheur de deux êtres tels que nous, entraînés l'un vers l'autre par le penchant de la nature, & séparés par l'autorité des lois. Il faut que vous gardiez à votre tyran, que dis-je! à votre bourreau, des charmes qui n'appartiennent, de droit, qu'à l'objet aimé! Il faut que celui dont la tendresse vous déifie, respecte le cruel dont la jalousie vous outrage!... Il faut... Ô tyrannie du préjugé! Source intarissable de larmes... Mais laissons le voile sur ce tableau de l'infortune... Il n'en est plus pour moi. J'ai lu ma grâce dans vos yeux; tout est riant aux miens; la peine est déjà loin, quand la félicité commence. J'oublie tout ce que j'ai souffert; les âmes sensibles ont ce privilège sur les autres, que, parvenues au comble des malheurs, elles conservent dans sa pureté la source des grands plaisirs.

Lettre XVII

*Du vicomte de Senanges  
au commandeur de Senanges*

C'est trop endurer; mon parti est pris, commandeur. Je ne vous écris point pour vous demander conseil; mais pour vous instruire de ma résolution qui est inébranlable. J'aime madame de Senanges, plus que jamais; mon sang, à son nom seul, s'enflamme & me suffoque. Je me suis séparé d'elle, par un mouvement d'orgueil, ou plutôt, parce que j'étais fatigué moi-même des tourments que je lui faisais souffrir. Mon âme, en retombant sur elle de tout son poids, a senti le besoin de se livrer à sa passion, dussé-je en mourir, & entraîner avec moi celle à qui le sort m'unit. La jalousie affreuse, quand on s'y abandonne, est la plus infernale des furies, lorsqu'elle est concentrée. Au défaut d'un autre aliment, mon cœur se dévore lui-même. Vous n' imaginez pas le supplice que j'éprouve. J'ai beau me distraire par des exercices violents, passer ma vie à la chasse, me plaire à détruire des animaux, n'ayant point d'autres êtres à tyranniser; le trait empoisonneur me suit, il me brûle, il s'attache plus fortement à mon cœur, à mesure que je veux l'en retirer : chaque effort est douloureux; tous sont vains. Je retrouve madame de Senanges sur le roc que je franchis & dans l'ancre où je vais me cacher. Tantôt je la vois parée de tous ses charmes, digne des hommages de l'univers; & toutes les fougues de l'amour s'emparent alors de moi; tantôt je me représente les jours de son infortune; je la vois

mourante à mes pieds, qu'elle arrose de larmes, & palpitante sous le poignard que je lève sur son sein. Ce souvenir seul m'arrache des cris, je frissonne, je pleure, le croirez-vous? Je suis plus malheureux de m'être privé de mes fureurs, que je ne l'étais en les exerçant sur elle! Ô Dieu! Avec quelle âme m'as-tu fait naître! L'excès de la sensibilité mène donc à la barbarie! Mon amour m'épouvante, & je serais désespéré d'en guérir. Il est de ma destinée d'être le fléau de ce que j'aime; celle de madame de Senanges est de vivre avec moi. Les autels ont reçu nos serments, je les réclame : je ressaisis ma victime; elle m'appartient, j'use de mes droits, puisque je n'ai pu rien gagner sur ses sentiments. Eh! quoi! Tandis que je souffre, tandis que mes jours sont tissés d'horreur & d'amertume, les siens coulent dans la paix & l'indépendance! Celle qui est à moi, fait l'enchantement de tout ce qui n'est pas moi! Je l'adore, & elle peut me haïr avec sécurité! Que dis-je? Elle peut insulter à ma peine, dans les bras d'un autre! Ô rage! Prenez pitié, mon frère, d'un malheureux qui vous aime, qui respecte les liens du sang, obéit aux impressions de la nature, ouvre son cœur à l'amitié, & qui n'est devenu féroce que pour trop sentir l'amour. Une femme, que j'ai rencontrée quelquefois à Paris, & qui me prie de ne la point nommer, me mande que madame de Senanges est plus aimable, plus belle, plus fêtée, plus brillante que jamais; cependant, sous l'apparence du zèle le plus vrai & le plus désintéressé, elle me donne des soupçons horribles sur sa conduite. Je crois tout, je pars pour l'épier moi-même, pour m'enivrer du poison qui me tuera. Cette femme me recevra secrètement; je vous verrai chez elle. Ne parlez point de mon projet; j'ai besoin du mystère le plus profond. Quel est donc ce chevalier si assidu auprès de madame de Senanges? C'est la première fois qu'un homme la voit, avec autant de suite. Que veut dire le séjour qu'elle a fait à sa terre? Tout m'alarme, tout m'irrite; le volcan fermente depuis assez longtemps; il faut qu'il éclate : je veux être éclairci, vengé, quitte à pleurer ma vengeance. Malheur à tout être qui, plus heureux que moi, me fera mieux sentir mon infortune! Elle est au comble; ne suis-je pas pour vous-même un objet d'effroi? Vous devez me plaindre, vous devez m'aimer : suis-je le maître de l'astre qui me domine? Suis-je le maître des bouillons de mon sang, & de la fièvre ardente allumée dans mes veines, depuis que

j'ai la faculté de sentir? Ah! quand tu me verras, serre-moi dans ton sein, ne me fais point de reproches, ne me donne point de consolations; les uns me serment odieux, les autres inutiles.

Lettre XVIII

*Du commandeur à son frère*

S'il en est temps encore, gardez-vous de partir! Que voulez-vous faire? Ô Dieu! dans quel abîme vous jetez-vous? Je crois deviner quelle est la femme qui vous a empoisonné de soupçons, & le motif du zèle atroce dont elle se pare; la conduite de madame de Senanges me paraît irréprochable. Faut-il que vous soyez furieux, parce qu'elle est tranquille? On ne peut commander au bouillon du sang, dis-tu! Eh malheureux, fais-toi saigner.

Votre lettre m'a rempli de terreur, & pour vous, & pour l'objet intéressant que le sort a mis en votre pouvoir. Sans doute je voudrais vous voir retourner avec madame de Senanges, si vous pouviez vous vaincre; mais je vous arracherais moi-même d'entre ses bras, si vous conserviez les mêmes dispositions. Infortunée créature! N'a-t-elle pas assez souffert? Êtes-vous digne de l'aimer encore? Vous qui l'avez tyrannisée sept ans, sans qu'elle vous ait donné le sujet d'un reproche légitime! Rougissez & tremblez de vos nouveaux transports. Je vous aime, oui, je vous aime; mais je protège l'innocence, la faiblesse & la vertu. Ah! mon frère, mon cher frère, devrais-je avoir à les protéger contre vous? Adieu.

Lettre XIX

*De madame de Senanges au chevalier*

Je suis sûre enfin de la pureté de votre amour, le mien peut éclater. J'ai reçu vos serments, votre probité en est le garant, mon amie, le témoin. Je vous rends ma confiance, le passé est anéanti, l'avenir ne m'alarme plus, je m'enivre du présent. Dieux! combien la vertu m'est chère! Votre retour vers elle me donne le droit de vous dire, à quel point, à quel excès je vous aime. Oui, j'adore jusqu'aux maux que j'ai soufferts; ils sont ma sûreté. Une autre hésiterait peut-être à se fier encore à vous; mais la défiance est le partage des âmes communes, les cœurs généreux pardonnent. C'est votre faute qui me répond de votre courage. Vous me connaissez d'ailleurs; vous savez que votre estime m'est plus que vous-même: s'il me fallait perdre l'un ou l'autre, mon choix serait bientôt fait, & je n'y survivrais pas. Cher amant, tous les feux de l'amour sont dans mon cœur; mais la vertu n'en sortira pas plus que votre image. Être digne de vous, l'être toujours de tous deux, m'agrandir à mes propres yeux, pour m'élever aux vôtres; voilà le motif de ma résistance; ma force est votre ouvrage, elle surmontera tout. Gardez-vous de m'accuser de froideur; vous, m'en soupçonner! Vous!... Ah! s'il m'était permis de voler dans vos bras, de vous ouvrir les miens, d'obéir à l'attrait le plus doux, si je le pouvais sans remords, sans vous couvrir de ma faiblesse, sans rougir devant vous, avec quel transport, avec quel abandon je devancerais vos vœux! Je m'immole au devoir, n'en murmurez point: cet effort incroyable, s'il nous coûtait peu, s'il

était ordinaire, serait-il fait pour nous ? Soumettons-nous au sort, il ne nous a pas unis ; je dois respecter le nœud qui m'accable ; vous me le rendez plus pesant ; mais rien ne peut le rompre : pour être haï, en est-il moins sacré ? Cette voix intérieure, ce juge inflexible qu'on porte en soi, & qu'on ne surprend jamais, quelquefois m'intimide & me trouble ; vous l'emportez cependant, & votre pouvoir (quel est donc ce pouvoir ?) est plus fort que le sien ; je lui soumets ma conduite, mes principes ; je lui soumets tout, excepté un sentiment que ni le ciel, ni les jugements des hommes, ni mes efforts ne sauraient m'arracher. Eh ! quoi ! Je me ferais des reproches ! Maîtresse de ses actions, l'est-on de son cœur ? Le mien est pur ; le mal est de céder, non de sentir. Ce que vous m'avez inspiré ne peut être criminel. Ce fatal serment, pourquoi, pourquoi n'est-ce pas à vous que je l'ai fait ! Inutiles regrets ! Nos âmes sont confondues : quel bien vaut celui-là ? Ah ! livrons-nous à d'innocents transports : nous nous aimons, nous sommes vertueux, nous avons tout. Que je suis contente ! Je m'abandonne à mon amant, je ne le redoute plus ; mes frayeurs sont dissipées, mon âme est tranquille, votre empire plus absolu ; vous avez recouvré mon estime ; j'ai retrouvé ma gloire ; elle tient à la vôtre. J'ai cru l'avoir perdue, dès que vous avez été coupable. Adieu ; si j'étais susceptible d'une seule pensée contraire à ce que je dois, c'est à vous que j'aurais recours, pour m'aider à en triompher.

## Lettre XX

*Du chevalier à madame de Senanges*

Que d'élévation, de noblesse & d'héroïsme dans ce que vous m'avez écrit! Vous êtes la seule femme qui puisse ainsi changer en faveur précieuse la plus cruelle des privations. J'ai lu jusqu'au fond de votre âme; vous m'en avez ouvert tous les trésors : qu'elle est belle! Qu'elle est noble & tendre à la fois! Votre courage n'est point imposant & dur; il attire, il se communique, il invite à l'imiter : une seule pensée mêle de l'amertume à mon bonheur. Un autre que moi a possédé vos charmes; un devoir atroce a légitimé pour vous les embrassements d'un monstre! Vous avez pu accorder au plus cruel des hommes, ce que vous refusez à votre amant! Écartons cette idée, elle détruirait tous mes plaisirs. Ah! votre âme alors, cette âme dont je jouis, que personne n'a connue avant moi, se retirait en elle-même, & ne se laissait point approcher : c'est à moi seul qu'elle s'est donnée; & je désire, & je regrette! Ah! pardon. Je suis aimé, dois-je me plaindre? Vous trouvez le secret de contenter l'amour, sans rien prendre sur la sainteté du serment. Ô serment redoutable! Chère amante; je l'abhorre, parce qu'il vous lie; je le respecte, pour vous égaler! Oui, oui, je serai digne de vous, je le veux. J'aurai toujours avec moi la lettre que vous venez de m'écrire; & si les désirs m'égarerent, je la relirai; elle me donnera la force de me vaincre... Qu'est-ce donc que vous voulez dire, avec ce juge inflexible qui vous alarme quelquefois? Ah! qu'a-t-il à vous reprocher? Ne parlez jamais de remords; ils ne sont pas faits pour vous.

Lettre XXI

*De madame de Senanges au chevalier*

C'est de l'état le plus affreux que je passe à la douce tranquillité; & si l'horrible souvenir de ce que j'ai souffert, se présente à moi, c'est pour me faire mieux sentir le bonheur de mon état présent. Mes maux sont effacés; les vôtres seuls, ceux que je vous ai causés me restent. Je voulais renoncer à vous! Moi, dont vous êtes l'âme, qui vous ai donné la mienne, avec si peu de réserve & tant de bonne foi, que vous êtes le confident comme l'objet de mes pensées, de mes vœux, de mes peines; ah! des plus doux plaisirs, & de tous mes sentiments! Ah! je ne cherche point à la reprendre. Au milieu de mon désespoir, voulant me séparer de toute la nature, & rentrer dans son sein; désespérée, anéantie, je n'en étais pas moins à vous. Au comble du malheur, je craignais de vous affliger; je vous cachais une partie de ce que je souffrais; je mourais de ma douleur, surtout de la vôtre, du mépris affecté que je vous marquais. Puisque j'existe, je n'ai pas cessé de vous estimer; j'étais à genoux devant le Dieu dont je brisais l'autel. Mais, dites, mon ami, est-ce qu'on raisonne quand on sent? Ah! vous connaissez peu l'amour, si vous vous étonnez de ses conséquences, de son désordre! Mille fois, dans un même instant, on accuse, on se repent; on est en proie à l'impression qu'on déteste, à l'erreur qui vous tue, & à l'idée qu'on rejette. Aujourd'hui je suis heureuse... puisse, hélas! ce calme charmant, être aussi durable que mon amour.

## Lettre XXII

*De madame de Senanges au chevalier*

Voilà deux jours que je ne vous ai écrit : vous êtes fâché, & c'est avec raison ; mais vous le serez bien davantage, quand vous saurez ce que j'ai fait. J'ai été voir ce matin une religieuse de mes amies ; elle n'a cessé de me parler contre l'amour. Quoi ! Cher amant ! Ce serait un mal de vous adorer ? Non, non ; je n'ai garde de le croire : nous sommes heureux, & le ciel est trop juste, pour s'offenser du bonheur. Ne me suis-je pas assez immolée ! D'où vient donc que ma conscience... Ah ! elle n'intimide mon amour que pour l'augmenter. Moi, des remords, j'aime & n'ai point cédé... Qui peut les faire naître ? Je n'en sais rien ; je sais seulement que vous en triomphez, c'est bien plus que de les détruire. Dussé-je en être accablée, je n'en voudrais pas un de moins, puisque c'est à mon amant que je les sacrifie. Si l'amour est un crime, ne m'enviez pas le bien d'être coupable pour vous. L'excès de sensibilité, qui fera peut-être le tourment de mes jours, m'est plus cher que la vie, s'il est le charme de la vôtre. Que dis-je ? Je sens qu'une éternité de peines, qui ne tomberaient que sur moi, ne saurait balancer dans mon cœur l'objet que j'aime ; & (j'en demande pardon à l'être souverain qui m'entend) sûre de sa colère, je n'en serais pas moins à vous ; je ne craindrais que pour vous, & je le remerciais, s'il m'accablait de tous les maux, pour vous en préserver.

On vous a donc fait hier mon éloge, & vous l'avez écouté avec plaisir ? C'est ce dernier article qui me touche. Je ne sens que les

louanges qu'on vous donne, & ne peux jouir de celles qu'on daigne m'accorder, qu'autant qu'elles vous intéressent. C'est pour vous seul, c'est pour vous plaire, que je voudrais réunir tout; & si j'enviais quelque chose aux autres, ce serait pour vous offrir davantage, non pour avoir plus.

Billet

*De madame de Senanges au chevalier*

Je hais tout ce qui me distrait de votre idée. Je voudrais retrancher de ma vie les instants que je passe loin de vous ; & je préférerais un désert, où, seule avec mon amant, je pusse le voir toujours, à cette foule d'hommages, faux ou vrais, dont on me croit si enchantée.

À propos de désert, on me contait, ce soir, qu'un homme qui était seul, dans une loge, à l'Opéra, & ne se croyait pas entendu, s'écriait, à la vue d'une forêt : *Ma chère maîtresse, que n'y suis-je avec toi ?* L'heureuse femme ! J'en veux à l'homme qui a dit cela ; ce transport & ce mouvement de sensibilité sont des larcins qu'il a faits à votre cœur.

Lettre XXIII

*Du chevalier au baron*

Ah ! cher baron, je vous ai tant de fois accablé de mes peines... Il est bien juste qu'enfin je vous fasse part de mon bonheur. Je vous ai instruit de mon raccommodement avec madame de Senanges ; vous avez su les conditions qu'elle y a mises, & le serment qui l'a confirmé : je me soumets à tout. J'obéis, je combats, je souffre & n'en suis pas moins heureux ! C'est un secret particulier à cette femme unique, d'exciter les désirs les plus vifs, & de les enchaîner par un attrait plus doux, s'il est possible, que la félicité qu'ils promettent... Quelquefois un trouble inexprimable m'agite ; le désordre de madame de Senanges augmente le mien ; je ne raisonne plus, ne vois plus, & suis prêt à tomber dans ses bras ; c'est alors qu'un seul de ses regards, imposants, quoique toujours tendres, m'avertit, m'arrête, & me peint sa reconnaissance, pour me dédommager du sacrifice : alors les désirs se taisent ; il ne me reste plus à côté d'elle que cette émulation d'héroïsme & de délicatesse à qui je dois tous mes plaisirs. Elle est loin d'être insensible à l'ardeur que je renferme. Quelquefois des larmes furtives tombent de ses yeux... Elle veut en vain me les cacher : cache-t-on quelque chose à ce qu'on aime ! Que de femmes succombent avec froideur ! Quelle âme dans sa résistance ! Elle allie tous les transports de la passion à toute la dignité de la vertu. Elle a le délire de l'amour, sans en avoir les faiblesses ; elle me donne ce qu'elle peut donner, & plus ses devoirs sont horribles, plus elle se croit obligée de les remplir. Il

n'entre, dans cette conduite, ni manège, ni coquetterie, ni fausse gloire : elle est honnête, parce qu'elle ne jouirait de rien, si elle ne l'était plus. Le suffrage public est moins ce qu'elle ambitionne, que la volupté secrète d'être bien avec soi-même, & toujours estimable aux yeux de son amant. Concevez-vous rien de plus sublime, qu'une femme jeune, belle, & surtout sensible, assez courageuse pour immoler sa jeunesse, ses charmes, ses sentiments, au tyran qui la persécute & qu'elle abhorre? Elle hait son époux, elle m'aime; elle est fidèle à l'un, & pleure dans le sein de l'autre les maux dont elle est, à la fois, & la cause & la victime! Que dis-je? Elle n'est fidèle qu'à ses principes; non, non, ce n'est pas M. de Senanges qui l'arrête... Ô ciel! Il conserverait de pareils droits sur mon amante! Cette idée m'indigne, elle suffirait... Attendons tout du temps & de l'amour, peut-être que son ivresse l'emportera sur de cruelles résolutions; peut-être... Ah! renfermons dans mon âme, ce vœu coupable, ce vœu toujours renaissant, toujours plus enflammé : dois-je avoir une pensée qui puisse offenser ce que j'aime? Baron, ne redoutez plus rien des fougues de mon âge; tout est soumis, tout est dompté. Madame de Senanges purifie le feu qu'elle allume : je m'élève à sa hauteur; mon âme a tant à jouir! Elle est si délicieusement occupée, que les sensations n'agissent sur moi qu'à son insu; elles s'anéantissent dans le sentiment, & je m'accoutume à un bonheur qui n'a pas besoin d'elles, pour être entier, durable, & presque au-dessus de l'humanité.

Combien j'en connais le prix! Que je le goûte avec reconnaissance! Il me semble que je vois se développer devant moi, une suite brillante de jours paisibles; que ce calme est doux! Je chéris jusqu'à l'orage auquel il succède. Adieu, baron! Soyez toujours heureux : votre ami commence à l'être.

Lettre XXIV

*De madame de Senanges au chevalier*

Je reçois, en rentrant, un billet de mon beau-frère qui m'inquiète extrêmement : il me demande un rendez-vous, pour demain au soir ; eh ! que peut-il avoir à me dire ? Je l'ai vu hier, il était embarrassé, contraint : si c'était !... Si son frère l'avait chargé de me parler ! S'il avait l'effroyable fantaisie de se raccommode avec moi !... Ah ! plutôt... la mort, plutôt tous les supplices ensemble, que celui d'être arrachée à mon amant, de rentrer dans l'esclavage, & de gémir encore sous le poids insupportable de la tyrannie ! J'en ai trop été la victime. Je m'y suis soustraite ; j'ai échappé aux chaînes de fer dont m'accablait l'homme cruel qui voulait être craint & ne pouvait être aimé : jamais, jamais prières, promesses, menaces, jamais rien ne me fera renoncer au parti que j'ai pris. De quel œil reverrais-je M. de Senanges ? Comment supporterais-je sa présence, aujourd'hui qu'il aurait quelques reproches à me faire, & que son injustice ne serait plus, comme autrefois, ma consolation ?... Pourquoi ma tendresse pour mon père fit-elle taire en moi tout autre sentiment que la crainte de l'offenser ?... Ce fut cette crainte, ce fut la timidité de l'enfance qui m'entraîna aux autels, & j'y jurai, en frémissant, de chérir celui que j'osais déjà détester. Peut-être ce premier tort causa tous les siens ; sûr de n'être pas aimé, sa fureur, sa violence, des emportements incroyables le vengèrent de mon cœur, & affermièrent un éloignement que je ne pus ni ne daignai lui cacher. Quel temps de ma vie, grand Dieu ! Combien votre amie, combien

votre amante fut malheureuse! Cet homme fut le tourment de mes jours, comme vous en êtes le charme; je le crains, je le redoute davantage, depuis que je vous adore : il eut des droits affreux... Lui!... Cette idée redouble une horreur que je ne croyais pas susceptible d'augmenter. Mes nouveaux soupçons, ses persécutions passées, mes torts présents, tout me le rend un objet d'épouvante. Que dis-je?... Je lui pardonne les larmes qu'il m'a fait répandre, mais non le despotisme de son cruel amour; il est révoltant, pour un être libre, dont la fierté s'indigne, & dont la délicatesse gémit, qu'on prétende l'asservir, au lieu de le mériter... Quoi! M. de Senanges?... Ah! qu'il soit heureux, qu'il le soit loin de moi! Je me respecte trop pour faire part au public de mes sujets de plaintes. De quelque manière qu'on me juge, je ne me justifierai point à ses dépens. Je n'en dirai point de mal, & je m'applaudis de ce que, même dans le temps où j'en ai le plus souffert, je ne lui ai souhaité que du bonheur; mais jamais je ne retournerai avec lui. Non, non, je ne quitterai point la maison du meilleur des hommes; je passerai ma vie chez lui, je la passerai auprès de lui; & si le ciel reçoit mes vœux, il abrégera mes jours, s'il le faut, pour prolonger les siens. Il me serait moins douloureux de finir que de le perdre... Pardon, cher ami! Je vous attriste & je m'alarme peut-être mal à propos; mais ce billet me donne la fièvre, je n'en dormirai pas; & puis, ce commandeur... depuis deux ou trois jours, il a des conférences secrètes avec mon oncle. Dans le trouble où je suis, mon cœur avoir besoin de s'épancher. Parlons de vous; j'aime à reposer mon âme sur ce qui me fait remercier le ciel d'en avoir une. Ne vous effrayez pas; vous savez que je suis extrême dans mes craintes, comme dans ma tendresse; gardez-vous de partager les premières; souffrez seulement que je les adoucisse en vous les confiant. Laissez-moi mes terreurs, je ne supporterais pas les vôtres. Ne portez votre imagination que sur des objets doux & riants, & plaignez-moi, sans vous affliger. Je vous manderai demain, si j'en suis quitte pour la peur.

Billet

*Du chevalier à madame de Senanges*

Non, non, il ne se confirmera point ce pressentiment qui vous agite. Les maux qu'il nous annonce sont trop affreux, pour que j'ose seulement les imaginer. Ah! dissipez vos alarmes, ne mêlez point d'amertume à l'ivresse de l'amour, à la sécurité du bonheur, à l'innocence de notre attachement. Sur quel motif M. de Senanges... Mais je ne veux pas même prononcer son nom; je ne veux m'arrêter que sur le bonheur d'être pardonné, de jouir de votre âme, de vous livrer la mienne, d'être tout entier à vous. Que je suis heureux! Non, non, je ne crains rien. Que dis-je? Vous vous effrayez, vous tremblez, & je suis tranquille!... Je vous trompe; est-il possible que votre cœur ait une peine qui ne réponde au mien? Je vous verrai ce soir, & j'espère que vos inquiétudes s'évanouiront dans cette entrevue.

## Lettre XXV

*De madame de Senanges au chevalier*

Ah! mon ami, quelle affreuse scène je viens d'essuyer! J'avais raison de craindre; mes pressentiments ne me trompaient pas. Impatiente de savoir ce que le commandeur avoit à me dire, j'arrive, je cours à son appartement : le premier objet qui frappe ma vue, j'en frémis encore, c'est mon persécuteur, mon tyran, l'homme qu'il m'a fallu jurer d'aimer, qui fit tout pour être haï; l'être qui ne m'inspira jamais que de l'effroi, M. de Senanges enfin. Dieu! quel moment! Je me suis crue en son pouvoir. L'horrible serment qui me lie, mes malheurs passés, mes torts actuels (si c'est un tort d'être sensible), sa présence m'a tout retracé; & mon amour même en eût acquis des forces, s'il en pouvait prendre de nouvelles. Tremblante, éperdue, j'ai cru voir mon tombeau s'ouvrir, j'ai cru voir le barbare m'entraîner, m'arracher à vous. J'étendais les bras vers mon amant, je le demandais à tout ce qui m'environnait; &, dans mon égarement, je l'eusse peut-être demandé à M. de Senanges lui-même, si je n'étais pas tombée, sans connaissance, à ses pieds. Revenue à moi, je l'ai trouvé aux miens; ses mains pressaient une des miennes, je l'ai retirée en frémissant, elle ne lui appartient plus... Je ne connais de maître que le ciel & vous.

Madame, m'a-t-il dit, ma vue vous effraie; c'est ma faute & mon tourment. Je vous ai persécutée : l'amour au désespoir est cruel. Votre indifférence fut la source de mes fureurs; votre douceur ne put les calmer; votre vertu ne vous mit point à l'abri de

ma jalousie. Je fus injuste, soupçonneux & haï; vous fûtes vengée; mais je peux me vaincre pour vous plaire. Je vous regrettai, je vous adorai toujours; je vous aime plus que jamais. Daignez me pardonner, revenez avec moi, rendez-moi digne de vous, & vous me rendrez au bonheur. Je repars dans deux jours, je compte que vous me suivrez.

Ces derniers mots ont ranimé mon courage. Non, monsieur, non, lui ai-je dit; je ne vous suivrai point; vos sentiments me pénètrent de reconnaissance; je ne me souviens pas que vous ayez eu des torts avec moi : mais j'eus celui de ne vous pas convenir; je l'aurais toujours : nous serions malheureux l'un par l'autre; nos caractères ne sympathisent point; la raison nous a désunis. Vous m'avez permis de demeurer chez mon oncle, souffrez que j'y reste.

Il m'a interrompu avec emportement, & d'un air terrible; je sais, a-t-il repris, je sais la cause de vos refus; je suis instruit, je le suis mieux que vous ne pensez. Si j'ai dissimulé d'abord, un reste de bonté pour vous m'y portait; je voulais éviter un éclat déshonorant pour tous deux : mais quand je vous promettais des jours sereins auprès d'un mari offensé, je vous trompais, & si vos chaînes vous ont paru pesantes dans le temps que je vous estimais, elles le seraient davantage aujourd'hui... Vous avez perdu le droit de vous plaindre; j'ai acquis celui d'être inhumain & juste. Tremblez; je vous aime, vous en êtes indigne : je vous punirai de vos torts & de ma faiblesse : vous n'attendrez pas longtemps les effets de ma vengeance. Je les attendrai en paix, lui ai-je répondu : je vous estime trop pour vous redouter.

Il est sorti brusquement : le commandeur l'a suivi. Après avoir cherché inutilement à l'apaiser, il est revenu fort alarmé de ses menaces. J'ai repris mes sens pour lui faire les reproches les plus vifs. Mon frère, m'a-t-il dit, s'est mis à mes genoux, pour m'engager à vous demander, sans m'en expliquer le motif, un rendez-vous chez moi : j'ai eu beaucoup de peine à y consentir; mais ses instances ont été si vives, & il me paraissait si repentant du passé, si enivré d'amour; il m'a tant juré que vous seriez contente de cette entrevue, qu'il a fini par me convaincre.

Le commandeur est honnête, mais il est faible; il aime son frère; il voudrait que je retournasse avec lui. Ah, Dieu! je le dois, dit-il; & à qui le dois-je? Au public? Il peut m'accuser, non me

contraindre. À M. de Senanges? L'abus de son pouvoir lui a tout ôté, il ne commande pas à mon cœur; il ne m'est rien. Non, le ciel ne veut pas mon malheur. Je crois satisfaire l'Être suprême & mon devoir, en pardonnant au tyran & fuyant la tyrannie. Tout m'éloigne de lui. Je vous adore, c'est l'offenser, & je vivrais avec lui! Vous! Si aimé, si digne de l'être, je vous abandonnerais! J'irais baigner de mes larmes, des lieux que vous n'habitez jamais, des lieux où il me faudrait, avant d'expirer de douleur, trouver l'enfer dans ses bras... J'ai prononcé, en tremblant, dans un âge où l'on se connaît à peine, un serment que je détestai toujours; celui qui ne m'en a fait sentir que le poids, en a brisé les liens : mon cœur a choisi; le crime serait de trahir mon amant & c'est à vous, à vous seul que je veux être fidèle.

Lettre XXVI

*Du chevalier à madame de Senanges*

Ô la plus courageuse, la plus infortunée des femmes ; mais sûrement la plus aimée ! Quoi ! Vous avez résisté aux prières, aux menaces, aux emportements du cruel qui voulait vous arracher à moi ! Ne vous repentez point de cet effort : l'amour nous soutiendra... Nos âmes sont d'autant plus unies, que la vertu seule a serré le lien qui les attache. Oui, barbare ! Tu auras beau faire, tu ne pourras nous enlever le sentiment immortel qui nous anime ! Ô vice effrayant de notre législation ! Partout des entraves, des préjugés, & le malheur ! Le cœur partout en contradiction avec la loi ! La tyrannie, toujours sacrée, quelque forme qu'elle prenne & la nature prostituée aux plus viles conventions des hommes !

Les femmes ont raison, quand elles trahissent, quand elles déshonorent, quand elles diffament un sexe orgueilleux, cruel & absolu, qui soumet des êtres sensibles à la force, les réduit à souffrir ou à tromper, les punit de leurs maux, & venge sur eux ses propres crimes. Une jeune fille, tremblante sous l'autorité d'un père, s'avance à l'autel, comme une victime qui marche au sacrifice. Le respect & la crainte lui arrachent le mot fatal interrompu par ses sanglots ; & la voilà chargée de chaînes éternelles, parce qu'il lui échappe un serment qu'il est affreux d'exiger, & contre lequel son cœur réclame, en même temps que sa bouche le prononce ! Le vôtre est resté libre en dépit du pouvoir paternel, & des fers de la coutume : vous me l'avez donné, il est mon bien, mon trésor, ma vie ; je les défendrai contre toutes les puissances

de l'univers. Eh! quels sont donc enfin les droits de votre despote? Elle est nulle votre promesse. On l'a surprise à l'inexpérience d'un âge qui ne sait ni résister, ni combattre, ni surtout prévoir. Pouvait-on disposer de votre cœur, à l'insu de votre raison? Réflexions, hélas! trop inutiles! Peut-être, en ce moment, votre persécuteur travaille à nous désunir, & prépare le poignard dont il doit nous immoler tous deux : qu'il tremble! S'il vous ravit à mon amour, il rompt tous les nœuds qui me retiennent, il laisse un champ libre à ma fureur; je ne vois plus en lui qu'un indigne rival, & non le mortel que vous m'ordonnez de respecter : son sang ou le mien!... Ah! pardonnez, pardonnez à des mouvements de rage, que je retiens à peine... mais qu'il faut encore que je vous sacrifie. Le monstre! Il vous est sacré! Il doit me l'être! Ô ciel!... & ce droit précieux, ce droit consolant de l'homme qu'on outrage, la vengeance m'est interdite par l'amour! Eh bien! Si votre époux se portait aux extrémités que nous craignons, j'irais, oui j'irais tomber aux pieds de l'inhumain; je l'assurerais moi-même de votre innocence; j'aurais le ton qu'on a lorsqu'on dit la vérité; je saurais le convaincre, ou mourir de ma main, si ce n'était pas de la sienne... Vous voyez quel est mon trouble. Votre lettre m'a mis hors de moi; je suis en proie aux terreurs, au courroux concentré, à l'amour le plus tendre... Hélas! qu'il a peu duré, le calme dont nous jouissions, & dont je m'applaudissais! J'étais si heureux! Je croyais l'être toujours! Vous m'aimez! Je le suis encore... Ce bonheur est indépendant du ciel, de la terre, & des orages de la destinée. Adieu.

Billet

*De madame de Senanges au chevalier*

Quel réveil! Qu'ai-je appris?... Cette nuit!... À l'heure précisément que vous êtes sorti de chez moi... Deux hommes se sont battus... Voilà ce que mes gens ont entendu dire ce matin, & ce qu'ils m'ont répété... Si c'était... Grand Dieu! je n'ose vous faire part de mon soupçon, tant il m'effraie... Écrivez-moi, parlez-moi vrai, je vous l'ordonne, je veux être éclaircie... Le doute me tue.

## Billet

*Du chevalier à madame de Senanges*

L'aventure d'hier n'est point effrayante. Puisque vous l'exigez, je vais vous la conter telle qu'elle est : en vous quittant (comme le temps était beau), j'eus la fantaisie de marcher, & fis suivre ma voiture. Elle était déjà assez loin, lorsqu'un homme s'élança comme un furieux de la petite rue attenante à votre maison, en me criant, défendez-vous : il avoit l'épée à la main; je tire la mienne; mes gens entendent le cliquetis des armes, ils accourent. J'eus beau leur imposer silence, ils appellent, jettent des cris : mon adversaire alors rompt la mesure, se renforce dans la rue d'où il était sorti, & disparaît; je remonte en voiture, & rentre chez moi, surpris, mais peu troublé de cet événement. C'est quelqu'un qui se sera trompé : en s'apercevant de son erreur, il aura craint d'être connu; voilà comme j'explique l'énigme de ce combat. Revenez à vous tant que ma vie vous sera chère, j'aurai le courage de la défendre.

Billet

*De la même au même*

Voilà deux jours que je ne vous vois point, je meurs d'inquiétude... Quel est donc ce mystère? Expliquez-vous; vos billets ont quelque chose de contraint, de mystérieux... Que penser, que croire?... Tout ce que j'imagine me fait trembler; ne me trompez pas. Ce matin Dumont avait l'air alarmé... Cher amant, seriez-vous... Je frémis & n'ose achever... Mes pleurs coulent malgré moi : rassurez-moi, je suis au désespoir...

Lettre XXVII

*De la même au même*

C'est lui!... Je l'avais deviné! Votre domestique l'a reconnu, il vous l'a dit; vous vous en doutiez : mais vous avez feint de n'en rien croire.

Ah! cruel! Je sais tout; je succombe... Une nuit affreuse m'environne. Oui, j'ai fait venir Dumont, & j'exige que vous ne lui en disiez rien. Il n'a pu résister à mes instances, il a parlé; cet instant a pensé me coûter la vie. Ô vous, qui m'êtes bien plus qu'elle, vous êtes blessé, peut-être en danger... M. de Senanges... Le barbare! Qu'il connaît bien mon cœur! Pour le déchirer mieux, ce n'est pas mon sein qu'il perce, & je n'ai pu détourner vers moi le coup qui me fait mourir mille fois!... C'est maintenant que cet homme est mon bourreau. Il me laisse vivre, pour me faire sentir tous les maux, hélas!... le supplice d'être liée à lui, & le désespoir de trembler pour vous.

Il y a trois jours, en vous quittant, j'étais loin de prévoir ce qui allait se passer. Et c'est moi qui vous adore, moi qui suis la cause de cet affreux événement! Sans moi, vos jours seraient heureux, rien n'en troublerait la douceur; c'est moi qui vous assassine! Pourquoi vous ai-je connu? Vous m'avez donné l'être, & votre sang a coulé pour moi! Moi, qui paierais, de tout le mien, une seule de vos larmes! Qui donc a instruit M. de Senanges? D'où peut-il savoir?... Eh que sait-il? Je ne l'aimai jamais; je ne lui enlève rien; ce qui fut à lui, je le refuse à l'amour... à vous! Que pouvais-je de plus? N'importe, le cruel est mon époux, & je vous

demanderais le silence le plus profond sur sa fureur, si votre générosité ne m'avait pas prévenue.

Je suis ma lettre, je cours; ni lui, ni les circonstances, ni les périls ne peuvent m'arrêter; le blâme de l'univers, le courroux du ciel, tous les maux ensemble devraient fondre sur ma tête, que je volerais au-devant d'eux pour arriver jusqu'à vous. J'ai obéi aux bienséances; j'ai été la victime du devoir : vous souffrez, je n'en connais plus. Mon incertitude, mon saisissement, ma douleur... Dans une heure, je saurai... Je vous verrai, je n'ai plus la force d'écrire; je vole chez vous.

## Lettre XXVIII

*Du même à la même*

Je bénis & ma blessure & mes maux passés, & la fureur de M. de Senanges; c'est à lui que je dois le plaisir le plus vif que j'eusse encore goûté. Vous m'êtes venu chercher jusques chez moi; je vous ai vue assise auprès de mon lit; j'ai vu vos larmes couler! Le bonheur ne peut aller plus loin. Ne vous repentez pas d'une démarche qui vous honore : tout s'ennoblit par le sentiment. Il est mille femmes qui tiennent plus aux bienséances qu'à la vertu; mais qu'il en est peu qui, comme vous, s'affranchissent des entraves de l'étiquette, & dédaignent le blâme d'une action, quand elles sont sûres, & qu'elles peuvent être fières de son principe. Oui, vous venez d'ajouter à mon admiration, Combien je remercie le sort, que, dans mon aventure avec M. de Senanges, l'avantage lui soit resté! Si j'eusse versé une goutte de son sang, j'élevais une barrière entre nous deux!... Ah! que plutôt il répande tout le mien! Ne craignez plus la rage de votre époux; sans doute, elle s'est épuisée sur moi; que je me trouve heureux! je suis entièrement guéri, c'est l'effet de votre présence.

Billet

*De la même au même*

Je ne vous dirai rien ce soir qui ne soit triste comme moi; je ne suis pas encore revenue de tous les événements, qui depuis quelques jours agitent ma destinée; pourquoi donc vous écrire?... Hélas! pour parler à vous, pour vous dire combien je vous aime, pour me dédommager du peu de temps que nous passons ensemble, & charmer le regret d'en être éloignée; voilà bien des raisons, lorsqu'il ne faudrait que deux mots; je vous écris, parce que je ne peux m'en empêcher, parce que c'est l'attrait de mon cœur, son plaisir ou sa consolation. Il est deux heures après minuit, je ne puis me résoudre à me coucher; je suis pénétrée d'une terreur secrète... Je crains de perdre un seul des moments où je puis vous assurer de mon amour.

Billet

*De la même au même*

Une lettre de cachet, un ordre du roi... Je ne vous verrai plus. Ô Dieu! c'en est fait... De quel crime suis-je donc coupable?... plaignez-moi, conservez-vous, ne vous affligez pas... Respectez M. de Senanges, ou vous me perdez sans retour... On entraîne votre amante... Où? Dans quel lieu?... Je ne sais; mais votre image, mon amour & mon innocence m'y suivront... J'emporte vos lettres, votre portrait, le seul bien qui me touche, le seul que je posséderai désormais; j'abandonne le reste... On me laisse à peine le temps de vous écrire... Mon désordre, mes larmes... Quand vous recevrez ma lettre, quand vous apprendrez... Sort barbare, je te pardonne tout, si tu épargnes ce que j'aime. Adieu, je vous adore : vivez pour m'aimer. Adieu, adieu; ce mot affreux!... Il est peut-être le dernier que je vous dirai... Cher amant! Je me meurs... Soyez tranquille; je prendrai soin de ce qui vous est cher.

Lettre XXIX

*Du chevalier au baron*

Décence, honnêteté, vertu, rien n'est sacré... Pleurez, baron, pleurez le crime des lois, le renversement des principes, l'outrage fait à l'amour, à l'amitié, à tous les sentiments. On vous enlève votre amie, on me ravit ce que j'adore... Madame de Senanges est au couvent, elle y est depuis huit jours. Dans le premier moment de cette horrible catastrophe, je n'ai pu vous la mander; j'étais insensible à force de maux; mes yeux ne voyaient point, ma main tremblante ne pouvait écrire; mon désespoir était stupide & morne... Impitoyable Senanges, tigre qui me déchire, es-tu content? Ta rage est-elle assouvie? Nous ne la verrons plus, cette femme adorable! Elle a disparu de la société : l'univers n'existe plus pour elle. Ses larmes coulent dans la solitude & elle n'a personne qui les essuie.

Baron, cette idée m'accable; je ne puis la supporter. Ah! quand cet homme m'attaquait avec tant de fureur, pourquoi son épée ne s'est-elle pas plongée tout entière dans mon sein? Pourquoi n'a-t-il pas joui de mon dernier soupir? D'où vient existé-je encore? Que dis-je?... Hélas! si je n'étais plus, quel cœur resterait à madame de Senanges? Qui répondrait à ses gémissements? Elle souffre! Vivons pour souffrir avec elle : mon malheur surpasse le sien, c'est ma seule consolation.

Baron, je ne voulais pas vous croire, quand vous vous livriez à vos soupçons sur madame d'Ercy... Eh bien! c'est elle, j'en frémis!... Oui, c'est elle qui a tout fait; c'est elle qui a instruit

M. de Senanges, qui l'a reçu, qui a conspiré ma perte. Je viens de lui écrire & de la confondre. Elle a poussé la noirceur, jusqu'à indiquer le couvent de \*\*\*, dont sa parente est abbesse... La cruelle! C'est sous l'éclat des charmes les plus séduisants, qu'elle cache l'âme la plus atroce. Beauté, prestige trompeur, je te déteste, depuis que tu as servi de masque à un cœur faux & méchant... Et j'ai aimé cette femme! J'ai aimé celle qui désespère madame de Senanges! Je suis contraint de respecter les jours du mortel qui l'assassine! Elle me l'a ordonné avant que de partir! Il faut me soumettre à des ordres! Il le faut... Concevez-vous, baron, une situation plus épouvantable?

Ce n'est pas tout : je nuis à ce que j'aime, en le défendant. On déshonore la vertu même, & je ne fais qu'appesantir ses fers, quand j'élève la voix pour elle! Je suis entouré d'hommes faibles & cruels, qui, sans verser une larme sur la victime, donnent toujours raison à celui qui l'égorge; de femmes impitoyables, idoles languissantes pour tout bien, qui ne se raniment qu'au mal d'autrui, & dont la coquetterie jouit avec délice du désastre de celle qui les éclipsait toutes... Ah! Baron, baron! Quel monde, & mon devoir m'y attache! Je le quitterai, je le fuirai; madame de Senanges ne l'embellit plus, je n'aperçois que ses vices.

Être sacré, tendre objet de la plus amère douleur, toi, dont je connais l'âme, dont le courage est au-dessus du mien! Va, je te jure que tes malheurs m'attachent encore plus fortement à toi; mon amour se nourrit de sa tristesse, se complaît dans ses déchirements : ma vie t'appartient jusqu'à son dernier souffle. Puissent mes sanglots pénétrer dans la tombe anticipée où tu es descendue! Puissent-ils te répondre du cœur qui t'idolâtre!

Cher baron... Je peux aussi l'assurer du vôtre... Elle est malheureuse, vous l'aimez davantage, vous l'estimez toujours.

Dieu! que vais-je devenir? Il est impossible que mes lettres lui parviennent; n'importe : je lui écris, à tous les instants; je me satisfais, je répands mon âme, je m'adresse à la sienne; j'épanche un sentiment profond, il me semble que le papier s'anime sous l'expression de mon amour.

Quoi! baron, n'est-il aucun moyen de tirer madame de Senanges de sa prison? Tout est-il donc fini pour elle & pour moi? Ses yeux ne rencontreront-ils plus les regards de son amant? Vous avez conservé quelques connaissances qui peuvent

la servir, faire valoir les droits de la vertu, appuyer vos prières & confondre l'injustice. Parlez, agissez; je saisis ce rayon d'espoir, mon respectable ami! Je vous devrai tout.

S'il existe encore des êtres sensibles, madame de Senanges trouvera des protecteurs. Vous les remplirez de votre âme, vous les toucherez par votre éloquence; vous sécherez les larmes de deux amants, & vous serez le Dieu de l'amitié.

## Lettre XXX

*De la marquise d'Ercy au chevalier*

En vérité, chevalier, on ne s'attend point à un assaut comme celui-là. Je suis encore tout émue de vos reproches; vous êtes d'un pathétique effrayant, & si cela continue, vous deviendrez un vrai fléau de société. Vous ne savez donc pas que j'ai de misérables nerfs qu'un rien agace? Ils avoisinent le cœur; tout se tient dans le monde; & vous venez avec votre douleur, vous jeter, sans ménagement, tout au travers de ma sensibilité. Je conçois vos peines; mais il est indiscret de m'en accabler; & parce que vous souffrez, il ne faut pas que je suffoque. Par exemple, vous m'accusez d'avoir trempé dans l'horrible tort que vient d'avoir M. de Senanges avec sa femme : comment voulez-vous que je ne sois pas affectée d'une pareille imputation? Moi, ne pas respecter vos amours! Moi, vous enlever ce que vous aimez! Est-ce ma faute, si celle que vous adorez a un mari jaloux, & sujet à quelques vivacités? Il est vrai que la dernière est un peu forte; cet homme-là devient difficile à vivre; & je n'imagine rien de plus gênant pour vous, que la manière dont il se conduit : mais en suis-je responsable? Quand ces maudits maris ont une fois le travers de trouver mauvais que leurs femmes aient des amants, il n'est plus possible de leur faire entendre raison. Que voulez-vous? On ne peut que gémir alors sur le sort des infortunées que ces emportés-là persécutent. J'ai reçu secrètement M. de Senanges, dites-vous; oh! la bonne idée! Ce serait la première fois que j'aurais mis de la discrétion à quelque chose. Croyez-

moi, je l'ai reçu sans mystère; je l'ai vu, parce que telle a été ma fantaisie; il est amusant avec ses fougues & son désespoir.

Un jour qu'il était bouffi de colère (je l'aime comme cela), il me dit qu'il allait faire enfermer sa femme. On ne s'attend point à ces sortes de boutades; il était trop furieux pour que j'osasse le contredire; je me contentai de gémir intérieurement. Voulez-vous que je me fisse étrangler? Je le répète, il n'est pas douteux que cet incident-là ne vous dérange horriblement... Il faut prendre patience, mon cher chevalier.

Savez-vous bien que votre situation a même un côté très avantageux? Si madame de Senanges fut restée dans le monde, vous vous seriez, à coup sûr, familiarisé avec ses charmes (on se fait à tout); elle serait devenue moins piquante à vos yeux : cette catastrophe renouvelle & ses attraits & vos sentiments. Une femme n'est jamais si belle, que quand on la voit dans la perspective, l'imagination s'enflamme; on embellit ce qu'elle a, on lui prête ce qu'elle n'a pas. D'ailleurs, un peu de chagrin ne messied point; nous en contractons nous autres une sorte de langueur touchante, qui est une arme de plus pour la coquetterie, & qui intéresse par l'altération même de la beauté.

Autre motif de consolation : telle femme dont on ne disait rien, lorsqu'on l'avait sous les yeux, devient, quand elle disparaît, le sujet de tous les entretiens; ceux qui ne l'ont pas eue, triomphent; ceux qui s'arrangeaient pour l'avoir, se désespèrent. Ses rivales exagèrent ses torts, ou l'accablent de leur pitié. On en parle, elle occupe; &, s'il faut aller plus loin, je trouve, moi, que c'est un état que d'être au couvent. Je ne plaisante point; pourvu qu'on y reste un peu longtemps, on doit tirer un grand parti de cette position. Elle épouvante d'abord, & elle a ses agréments, comme mille autres choses.

C'est, en étendant ainsi ses idées, qu'on se met au-dessus des événements; mais vous êtes, vous, d'un sombre désolant; c'est un abîme que votre cœur! On n'osera plus en approcher. Consolez-vous, mon pauvre chevalier; surtout ne m'écrivez plus des lettres lugubres; ces lamentations-là me serrent le cœur, me noircissent la tête. Si vous ne changez pas de style, je finirai par ne plus vous lire & vous sentez que ce serait pour moi la plus affreuse des privations.

Lettre XXXI

*Du baron au chevalier*

Je ne vous fais plus de reproches, mon cher chevalier, je ne raisonne plus, je pleure. Croyez que votre austère ami sait donner des larmes à l'infortune. Celle de madame de Senanges est affreuse; la vôtre... Ah! c'en est fait : tant que vous souffrirez tous deux, il n'est plus de bonheur pour moi. N'en doutez pas, je vais agir. J'avais rompu toute communication avec les gens en place & les personnes qui sont avec eux les dépositaires du crédit; je reprends toutes mes relations, pour tâcher de vous être utile. J'ai déjà écrit à la maréchale de \*\*\* : c'est une femme vertueuse sans pédantisme; elle ne juge point sur les apparences, & me croira : elle a d'ailleurs la plus grande influence sur ce qui se passe à la Cour; & je suis sûr de l'intéresser en faveur de l'être charmant qu'on accable. J'ai un autre projet qui réussira, si Senanges n'a point perdu tout sentiment d'humanité. Eh bien! avais-je mal prévu? Avais-je raison de vous détourner d'un attachement qui ne pouvait manquer d'avoir des suites cruelles? Ne revenons point là-dessus... Combien je vous plains, combien je suis à plaindre moi-même! En vain j'ai cru, dans ma retraite, jouir quelque temps d'une âme tranquille; la mienne n'est plus à moi : vous en disposez; vos soupirs s'y répètent. Les fleurs de mes champs, l'ombre de mes bois n'ont plus de charmes pour moi; vos chagrins ont tout flétri, tout empoisonné. On peut se mettre soi-même hors de la portée des coups du sort; mais quel est le mortel dur que n'atteint point le malheur d'un ami?

Lettre XXXII

*De madame de \*\*\* au chevalier de Versenai*

Les barbares! Ils vous l'ont arrachée! Ils vous l'ont ravie! Qu'a-t-elle fait? Ô mon cher chevalier! Cette nouvelle est venue jusqu'à la campagne où je suis; chacun en parle à sa manière; les uns sont pour madame de Senanges, les autres pour son mari; ceux-là sont des monstres. Ah! que ne pouvez-vous m'entendre? Dès qu'on me contrarie, j'entre dans une colère!... Si l'on insiste, mes larmes coulent, & mon attendrissement persuade plus que mes raisons. Je ne puis souffrir qu'on rie autour de moi; l'aspect des heureux me choque; mon amie est dans les pleurs. Hélas! pourquoi l'avez-vous aimée? Que ne respectiez-vous son repos? Je m'en prends à vous, à moi, à tout l'univers; elle souffre, il est coupable. Le sacrifice le plus courageux de la passion la plus vive, voilà donc ce qu'on punit en elle! On ne sait pas combien elle est vertueuse, on ne le sait pas, & on la juge! On la calomnie! Elle est le jouet d'un monde qui confond le tort & l'infortune! On lui fait bien expier ses charmes, hélas! on lui ôte jusqu'à ses vertus. J'ai le cœur serré, je l'épanche avec vous; j'en avais besoin. Malheureuse femme! Comment lui écrire? Sans doute, les ordres les plus rigoureux sont donnés, pour empêcher les lettres d'arriver jusqu'à elle; mais quel est l'obstacle qui ne soit aplani par l'amour? Si les vôtres lui parviennent, ô mon cher chevalier, soyez auprès d'elle l'interprète de mes chagrins, de mon désespoir; dites-lui bien que tout ce qui lui arrive, ne fait qu'ajouter à mes sentiments; dites-lui, répétez-lui cent fois, que

je l'aime plus, & ne l'estime pas moins. Oui, oui, plus on se déchaîne contre elle, plus je m'y attache. Je connais son honnêteté, je lui dois hommage. Tant qu'elle a joui de quelque repos, je l'ai respectée, je l'ai chérie : on me la rend sacrée, depuis qu'on la persécute. Hélas! que ne puis-je pénétrer dans sa retraite, partager sa solitude, & lui prouver, par les soins les plus tendres, qu'une infortunée peut garder une amie! Je fais gloire d'être la sienne; donnez-moi de ses nouvelles; jusques-là, je vais languir, détester tout ce qui m'environne. La campagne me paraît affreuse; je vois toujours madame de Senanges abandonnée, gémissante, séparée de ce qu'elle aime, & je ne jouis qu'à regret d'une liberté qui me rappelle son esclavage. Et M. de Valois, que dit-il?... Que je le plains! J'attends votre réponse; ma seule amie, ma respectable amie! Hommes injustes!... Adieu : je m'attendris, je m'afflige; & votre douleur n'a pas besoin de surcroît de la mienne : que voulez-vous? L'âme que je crois la plus attachée à madame de Senanges, est celle où j'aime à répandre le regret de l'avoir perdue.

Lettre XXXIII

*Du baron au vicomte de Senanges*

Vous serez surpris d'abord, vicomte, de la démarche que je risque auprès de vous ; mais lisez ma lettre jusqu'à la fin, & , si vous ne l'approuvez pas, il sera toujours temps de me repentir.

J'ai connu madame de Senanges, lorsqu'elle était encore enfant ; j'allais souvent chez son père ; je suivais, avec une complaisance attentive, le développement de cette âme noble, courageuse & pure : je l'aimais, comme si elle eût été ma fille ; & j'avais de moins le bandeau de l'amour paternel, si épais pour cacher les défauts.

Pendant les premières années de votre mariage, vous me permîtes de la voir. Je vous ai, plusieurs fois, ouvert les yeux sur ses bonnes qualités. Plus d'une fois, j'ai réprimé vos premiers transports ; vous commenciez par être furieux, vous finissiez par être reconnaissant. Aujourd'hui, le mal est fait ; mais qui répare, n'est plus coupable ; & le mal même dont on rougit, est une leçon précieuse qui tourne au profit de la vertu. De quelque manière que vous me jugiez, un homme désintéressé qui vit à la campagne, loin des relations, des intérêts, des intrigues, & qui, du fond de sa retraite, élève sa voix pour votre femme, ne peut être que votre ami. C'est à ce titre que je vous parle ; c'est à ce titre que vous devez m'entendre.

J'apprends par la voix publique, que vous venez de faire mettre madame de Senanges au couvent ; & moi, vicomte, je vous demande à vous-même quel est son crime ? Je vois, d'ici, la

passion qui s'apprête à me répondre; mais c'est à votre raison que je m'adresse. L'une agit en aveugle; c'est l'autre qui juge. Encore une fois, quel est le forfait que vous punissez dans madame de Senanges? L'hymen vous unit (voilà votre malheur & le sien!); l'hymen impose des devoirs, elle les a tous remplis; des sacrifices; rappelez-vous ceux qu'elle a faits; mais vous vouliez de l'amour! Eh! soyons justes : se commande-t-il? L'attrait peut-il naître de l'autorité? Connaissez-vous, vicomte, une puissance qui puisse détourner l'instinct irrésistible de la nature? C'est elle qui produit le charme que nos conventions contrarient; c'est elle qui avertit le cœur de ce qu'il lui faut pour être heureux; c'est elle qui fait rêver une jeune personne; & tout est perdu, quand une réalité triste dément les douces chimères dont elle s'était bercée. Que pouviez-vous attendre de madame de Senanges? De la vertu. La disproportion de vos âges devait nécessairement exclure la sympathie; ce nœud secret qui lie les âmes, comme le contrat unit les fortunes. Madame de Senanges vous regardait comme un guide qui devait la conduire, la préserver des écueils, & lui donner le fil du labyrinthe où elle allait entrer; mais ce guide pouvait être son ami... Qu'a-t-il fait pour le devenir?

Quand les parents se laisseront-ils d'immoler leurs filles aux vils calculs de l'avarice, de peupler la société d'époux qui se haïssent, d'enfants peu chéris, & de tyrans & de victimes?

Il est des moments où je serais tenté de défendre les femmes, même dans l'excès de leurs égarements. Elles ont à couler quelques jours de bonheur, & l'on y répand l'amertume; on les condamne aux devoirs les plus rigoureux, dans l'âge où elles n'ont que la force de sentir. Le cœur trompé s'aigrit & se révolte; ce qui n'eût été en elles qu'un penchant naïf, le garant de leur innocence, devient un goût effréné qu'elles pleurent, qui les dégrade, & qu'elles ne suivent que pour être, même dans leur désordre, fidèles encore à la voix de la nature.

Daignez me répondre. Madame de Senanges s'est-elle jamais laissée entraîner à l'exemple d'une telle conduite? Pendant sept ans que vous avez vécu avec elle, l'œil perçant de votre jalousie a-t-il pu lui découvrir un tort? Elle gémissait de vos fureurs, sans songer à s'y dérober. Des gémissements concentrés, triste consolation de l'infortune timide, doivent-ils servir de prétextes pour l'accuser?

Lassée de vos persécutions & de vos malheurs, encore plus que des siens, elle a désiré une séparation à laquelle vous avez consenti; elle a vécu à Paris, sous les yeux de son oncle, d'une manière irréprochable, & c'est après quelques jours passés dans le calme, que sa vie devient plus orageuse que jamais.

Vous croyez les propos, vous vous fiez aux conjectures, vous vous laissez infecter de soupçons; &, sans autre preuve, vous flétrissez, vous emprisonnez, vous déshonorez avec éclat un être vertueux, qui s'est toujours respecté, & ne s'est jamais armé de vos torts, pour s'autoriser à une faiblesse. Je sais que vous croyez le contraire; je suis mieux instruit que vous, & je dois vous désabuser. Si madame de Senanges est sensible, elle a un droit de plus sur vous; elle vous a immolé son sentiment : j'en ai la certitude, & je serais coupable de taire une vérité qui peut être utile à l'innocence. Croyez que je ne la défendrais pas, si sa conduite eût même été suspecte.

Revenez à vous, vicomte; rendez à votre femme la liberté, la gloire, ce qui lui est dû, ce que vous ne pouvez lui arracher sans barbarie, sans vous préparer d'éternels remords. Convenez hautement que vous avez été trompé. Qu'il sera honorable, cet aveu! Qu'il sera digne de vous! Quelle impression il fera sur l'âme de madame de Senanges! Vous êtes malheureux, vous allez cesser de l'être. Si vous saviez combien une belle action soulage!... Mais, vous le savez, vous êtes généreux, vous n'avez besoin que d'un ami assez ferme, pour mettre un frein aux passions qui vous emportent. N'obtiendrai-je rien? La belle madame de Senanges, que vous avez aimée, que vous aimez encore, languira-t-elle dans l'ombre d'un cloître? Est-ce là le tombeau que vous lui préparez? Faudra-t-il qu'elle y descende vivante, & qu'elle y soit traînée par vous? Non, vous serez plus humain, & je sens, à mes pleurs qui coulent, que vous êtes attendri vous-même.

## Lettre XXXIV

*Du vicomte de Senanges au baron*

J'approuve ce que vous me dites, baron, & ne puis faire ce que vous me conseillez. C'est à force d'infortune que mon âme est inflexible. Je crois à la vertu de madame de Senanges, j'en ai même la conviction; & plus j'y crois, moins je veux me rétracter. Si elle avait des torts réels, peut-être les lui pardonnerais-je, plutôt que mes fureurs, plutôt que mes injustices produites par son indifférence. Je sens tous les feux de l'amour, & je suis haï... N'est-elle pas assez coupable? Faut-il donc que je souffre seul! Elle ne songe à moi qu'avec horreur; mais elle y songe au moins. Ses peines lui rappellent mon image; & cette jouissance atroce plaît au cœur désespéré qui n'en peut obtenir une autre. Croyez que je me suis plus d'une fois attendri sur un supplice que j'ordonne; mais cet attendrissement se tournerait en rage, si j'imaginai qu'elle pût en être instruite. Je pleure sur ses fers, à condition de ne jamais les briser. Au reste, j'ai une espérance : c'est que je cesserai bientôt d'être : que dis-je? J'en ai un pressentiment, & je m'y plais. Ce même homme, qui ne respire que pour la tourmenter, ne souhaite la mort que comme la fin de ses tourments. Le croiriez-vous? Au moment où je vous écris, mes larmes coulent, & je persiste dans ma résolution. Je maudis le ciel de l'âme qu'il m'a donnée. Combien les passions y sont brûlantes! Combien le chagrin s'y approfondit! Votre lettre a fait sur moi tout l'effet qu'elle pouvait faire; elle m'a attendri, sans me changer. Adieu; je suis moins vengé que puni.

Lettre XXXV

*Du chevalier au baron*

Quel moment de regret, d'ivresse, de douleur & de charmes! Après ce que j'ai fait pour l'amour, il ne me reste plus que d'en instruire l'amitié... Je veux que mon cœur aujourd'hui épuise tous les plaisirs... Je viens de la voir... Oui, je l'ai vue. La grille, les verrous qui l'enferment, les fossés qui l'entourent, tout a été vain... Je l'ai vue, jugez de mon ravissement! Cette aventure est accompagnée de circonstances intéressantes, & je ne veux, ni ne dois vous en taire aucune.

Avant-hier, dans un accès de la plus noire mélancolie, abhorrant les devoirs auxquels je suis attaché, & le mouvement d'une Cour qui me fait mieux sentir la solitude de mon cœur; lassé de tout, à charge à moi-même, je pris soudain le parti de fuir, de m'éloigner d'un monde bruyant, & de me rapprocher du désert où languit le seul objet qui m'attache encore à l'existence. Je me jette dans ma chaise, accompagné de l'honnête Dumont, & pars pour le village de \*\*\*, qui est à vingt lieues de Paris, & à une demi-lieue du couvent de madame de Senanges. Je descends à la première auberge, j'y laisse Dumont, je lui dis de m'attendre, de n'être pas inquiet; & seul, je m'achemine vers le lieu fatal, unique but de mon voyage. Ah! baron, quel séjour!

Il a en perspective, d'un côté, une forêt antique & sauvage; de l'autre, il est dominé par un coteau aride, où sont épars çà & là quelques sapins dont le feuillage attriste. De là tombe avec un bruit effrayant une source qui semble gémir au lieu de murmurer.

L'horizon resserré de toutes parts, n'offre rien à l'œil que de lugubre. On dirait que le ciel craint de se montrer à cette terre ingrate & abandonnée. Cet asile a l'air d'être destiné pour des criminels, & c'est la vertu qui l'habite? c'est madame de Senanges qu'on y renferme?

Quand j'y arrivai, le jour était sur son déclin. Il s'était élevé un vent affreux : tout servait à augmenter pour moi l'horreur du tableau. Je m'arrête à quelque distance de cette prison, & mesure des yeux la hauteur des murs qui la défendent. Cet aspect, en m'épouvantant, m'attache, me fixe, & le reste immobile dans cette contemplation, espérant toujours que je pourrais être aperçu de madame de Senanges...

Peut-être en ce moment, disais-je en moi-même, peut-être occupai-je sa pensée. Elle ne me croit pas aussi près d'elle; &, quand le plus court intervalle nous sépare, elle gémit de mon absence... Pressentiments de l'amour, parlez à son imagination; avertissez son cœur, dites-lui que son amant erre autour de sa retraite.

J'étais absorbé dans cette idée, lorsque je vois sortir d'une des portes du couvent, un paysan jeune, d'une figure gaie, franche & ouverte, & qu'aux outils dont il était chargé, je reconnus pour le jardinier de la maison. Il s'avance vers une chaumière qui était à quelques pas, & que j'avais déjà remarquée; une femme (c'est la sienne) dont le travail & les intempéries de l'air n'avaient point altéré les traits, filait sur le seuil de la cabane. Un enfant déjà robuste, jouait à ses côtés. Du plus loin qu'elle voit son époux, elle vole à lui.

Son enfant qui courait déjà, dans un âge où les nôtres savent à peine marcher, est aussitôt qu'elle dans les bras de son père, qui les caresse, les baise tour à tour, & trouve ainsi dans le plaisir qu'il fait à deux êtres innocents, la récompense de ses travaux.

Ce tableau devant lequel mon cœur se serait épanoui dans tout autre temps, le resserre, le replie sur lui-même, & m'abandonne à des réflexions qui m'étaient personnelles.

Ils s'aiment, disais-je, ils jouissent de la nature, & des sentiments qu'elle inspire. Ils s'aiment sans être troublés dans leur amour. Leur simplicité même assure leur bonheur & madame de Senanges... & moi...

À ces mots il m'échappe un soupir, qui, entendu de ces bonnes gens, leur fait prendre à moi plus d'attention... Je m'en aperçois, m'éloigne, malgré je ne sais quel instinct secret qui m'invite à me rapprocher d'eux. Je crois, baron, que les infortunés contractent insensiblement quelque chose de farouche; ils brûlent de dire, & tremblent d'être devinés...

La nuit commençait à être plus sombre : je m'enfonce dans la forêt. Le croiriez-vous? Les ténèbres, le silence, qui n'était interrompu que par le bruit des vents, l'horreur du lieu, le risque que je courais, n'ayant pris aucune arme, rien ne put m'arracher au charme qui m'y retenait. J'y passai toute la nuit : ma rêverie m'emportait loin de moi... J'étais, si j'ose le dire, gardé par mon infortune. Il semble que les malfaiteurs respectent les jours du mortel qui est aux prises avec le sort; ou que lui-même ne veuille pas se dessaisir de sa victime. Je me rapprochais du couvent, le me rengageais dans le bois, & me livrais au cours de mes pensées.

Soudain le son d'une cloche funèbre retentit dans les airs. C'est alors que je connus l'effroi. Alors une sueur froide se répand sur tout mon corps; je crus que j'allais expirer. Mon imagination noircie, effarouchée, me représente madame de Senanges mourante, succombant à sa douleur. Ce son que j'avais entendu était pour moi le signal de ses derniers soupirs; j'erre, &, poussant des cris, je me traîne jusqu'à sa prison : je me jette aux pieds des murs qui nous séparaient; je les baigne de pleurs... & crois embrasser son tombeau.

Le jour paraît enfin, & dissipe par degrés les vapeurs sombres dont j'étais environné. Par un de ces mouvements qu'on n'explique pas & qui trompent rarement, je jette les yeux sur la chaumière d'où devait partir ma consolation. Le jardinier en sort en chantant, &, me retrouvant sur son passage, il m'observe avec la plus avide curiosité.

Mes cheveux étaient épars, mon air égaré, mon front pâle encore des terreurs de la nuit. Il voit des pleurs tomber de mes yeux; il s'attendrit, s'approche, me demande, du ton le plus compatissant, s'il peut m'être utile. Je gémiss; il me presse; je sanglote & m'efforce en vain de lui répondre; je verse un torrent de larmes; il ne peut s'empêcher d'y mêler les siennes, & je ne sus pas résister à cette marque de sensibilité.

Mon ami, lui dis-je, homme humain & généreux, tu vois mon désespoir, connais-en la cause, tu es digne de la connaître : tout ce que j'aime est là (& je lui montrai le couvent).

Je lui nommai madame de Senanges; mais je crus, baron, devoir lui dire qu'elle était ma sœur... J'ai eu recours à ce stratagème, pour éviter les indiscretions, & surtout ne pas dégrader aux yeux de cet homme respectable, les services qu'il pouvait me rendre & que j'en attendais. Un mari sévère & jaloux, continuai-je, m'a arraché cette sœur chérie : toute sa famille la pleure; elle n'est point coupable : garde-toi de le penser, tu commettrais un crime...

Au nom de madame de Senanges, il avait eu de la peine à ne pas m'interrompre. Madame de Senanges, s'écria-t-il, après que j'eus cessé de parler, cette jeune dame si prévenante, si douce!... Oh! oui, oui... Je garantirais bien son innocence. Tout le monde l'aime : mais si vous la regrettez, elle n'est pas moins touchée de votre absence. Hier, en travaillant dans une allée solitaire du jardin, je l'ai surprise au travers d'une charmille, tandis qu'elle baisait un portrait, qui sûrement était le vôtre : elle pleurait de si bon cœur, que j'en étais tout attendri; & je me retirai le plus doucement qu'il fut possible, pour lui laisser ignorer que je l'avais aperçue.

Concevez, baron, concevez, s'il est possible, le ravissement où me jeta l'éloge naïf & le récit de cet honnête paysan.

Eh bien, mon Dieu tutélaire, tu peux nous servir, me rendre la vie, jouir toi-même de tout le bien que tu auras fait. Le barbare auquel elle est unie, a défendu qu'on lui remît aucune des lettres qu'on pourrait lui écrire. Favorise notre secrète correspondance. Sers l'amitié, la vertu & le malheur. Ton nom paraîtra sur la première enveloppe de mes lettres que je t'adresserai. Sur la seconde, sera le nom de ma sœur : tu auras soin de les lui faire tenir, & tu prendras les siennes pour me les envoyer.

Il consent à tout : je lui demande son nom, je lui apprends le mien. La joie étincelait dans ses yeux, & il avait l'air de m'être redevable, à l'instant même où il était le plus tendre, le plus zélé des bienfaiteurs.

Ma fortune est à toi, lui dis-je... Que dites-vous, répliqua-t-il avec une sorte de douleur; ne me proposez rien, vous m'ôteriez tout le plaisir.

Ce n'est pas tout; il faut qu'avant que je parte, tu me fasses voir madame de Senanges. Ce soir, au coucher du soleil, quand les religieuses iront à l'office, ne pourrait-elle point paraître à la croisée de son appartement. Je ne veux qu'un regard, je suis heureux; parle à Julie sa femme de chambre, dis-lui que je suis ici. Mon ami, mon cher René (c'est son nom)... tu auras consolé deux cœurs à la fois... quelle jouissance pour le tien!

Il me promet de travailler à ce que je lui demande, & me conseille de disparaître jusqu'à la fin du jour : il entre alors dans le couvent; mais avant de me quitter, il m'avait montré l'appartement de madame de Senanges. En m'éloignant, je le regardais toujours.

À peine ai-je fait quelques pas, je vois, de loin, accourir le pauvre Dumont, tremblant, hors d'haleine : il s'était égaré en me cherchant dans la forêt. Il me gronda bien fort, de l'inquiétude où je l'avais mis, & je me la suis plus d'une fois reprochée. Pour sa consolation, je lui contai mon aventure avec une confiance qu'il méritait.

Arrivé à notre auberge, il me pressa, en vain, de prendre quelque repos : je comptai, avec l'impatience du désir, toutes les minutes qui s'écoulèrent jusqu'à l'heure où je devais être instruit du succès de mon message; longtemps avant qu'elle sonnât, je me mis en marche. Le premier objet que je rencontre, est l'honnête René, qui venait au-devant de moi pour m'informer de tout ce qu'il avait fait. Julie était instruite; elle était montée chez sa maîtresse, elle en était descendue, toujours en sautant de joie : le rendez-vous était fixé sous les fenêtres de sa chambre, à l'heure où dans cette saison le jour commence à tomber. Dans la crainte de laisser échapper l'instant d'où dépendait ma vie, je n'eus garde de m'éloigner. M'écartai-je d'un pas, je reviens avec précipitation, l'œil toujours fixé sur l'endroit où devait m'apparaître ma belle & infortunée maîtresse. Je tremble au bruit le plus léger, je frémis du moindre son; je crains tous les regards; j'espère, je languis, j'attends, je me meurs : elle se montre enfin... les forces me manquent. Jamais deux amants ne se trouvèrent dans une situation plus douce & plus cruelle à la fois : elle me parlait des yeux; il semblait qu'elle voulût se précipiter dans mes bras; je lui tendais les miens, j'étais à genoux; mes soupirs inarticulés montaient jusqu'à elle; ses sanglots leur répondaient : qu'elle était

belle & touchante! Sa douleur ajoutait encore à ses charmes! Elle se retira un moment; & me fit signe de rester : bientôt elle reparut, & me jeta un billet conçu en ces termes :

« Dieu! c'est vous!... Je n'ose en croire mes yeux; mon cœur m'en assure : que ne puis-je mourir de ma joie? Mais fuyez, fuyez, cher amant!... Votre danger, ma gloire, la vôtre même... Fuyez... Emportez ma vie : voyez couler mes larmes, & n'y résistez pas... Je ne peux suffire à tout ce que j'éprouve; mon âme est prête à m'abandonner!... adieu... »

Je couvris cette lettre de baisers & de pleurs : le plaisir, la douleur, le trouble & la crainte se confondaient dans mes sens, dans mes esprits & dans mon cœur : une porte du couvent, s'ouvrant avec fracas, força madame de Senanges de disparaître : la croisée se ferma; tout disparut pour moi, & je demurai comme anéanti.

Après quelques moments, je repris mes sens, & me traînai vers la chaumière de René. Je me jetai dans son sein, sans proférer une parole... Il comprit ce silence. Sa femme était touchée jusqu'aux larmes. Le souper de ces bonnes gens était préparé; ils me proposèrent de le partager avec moi; je l'acceptai. Jamais le banquet le plus splendide ne me parut si délicieux, que ce repas frugal & champêtre, apprêté par la nature, offert par la bonhomie, & qui me retraçait la simplicité des premiers âges du monde. Notre souper fini, Thérèse (c'est le nom de la femme de René) se lève, prend la lampe, & me conduit au berceau de son enfant; elle voulait voir s'il reposait : convenez donc, me disait-elle, qu'il ressemble bien à son père; & elle baisait le père, à cause de la ressemblance. Baron, je laisse à votre âme le soin de développer ce tableau; je vous l'indique, il est fini pour vous. Cher enfant de mes bienfaiteurs, m'écriai-je, pressé par la plus tendre émotion, tant que je vivrai, l'infortune ne flétrira point tes jours; né dans le sein de la candeur & de l'innocence, tu as tous les titres. Dors, dors avec sécurité : d'aujourd'hui, je te prends sous ma protection. Madame de Senanges & moi, nous ne t'abandonnerons jamais. Alors je me courbai sur son berceau pour le caresser à mon tour, & j'y laissai, sans qu'on s'en aperçût, un rouleau de cinquante louis. Il fallait bien payer le port des lettres que René allait recevoir pour moi, & qu'il devait remettre à leur destination. Dumont m'attendait; je me fais un effort pour quitter ce couple respectable; je ne pouvais me détacher de leurs

embrassements, & je voyais sur le front de René, la satisfaction intérieure d'échapper à la récompense. Je pars enfin; mais, avant de m'éloigner, je retourne vingt fois la tête vers cette croisée où madame de Senanges avait paru, & que je ne voyais plus qu'avec les yeux de l'âme... pour lesquels les ténèbres n'existent point.

Cher baron, je suis encore au village de... C'est de ce lieu que je vous écris : ici, je suis seul, inconnu, j'y suis près d'elle : que ne puis-je y rester, y mourir, y être enseveli! Je m'en arrache demain, & c'est avec un serrement de cœur inexprimable. J'ai pourtant, ô ciel! des grâces à te rendre! Un rayon de bonheur m'a lui, dans l'abîme où le suis tombé; j'ai vu encore une fois celle que j'aimerai jusqu'au dernier soupir; j'ai trouvé moyen de lui faire parvenir l'épanchement de ma douleur : j'ai apporté quelque soulagement sous un toit rustique & dans la demeure du pauvre!... Je ne suis pas tout à fait malheureux.

Lettre XXXVI

*De madame de Senanges au chevalier*

Je vous ai vu!... Dieu! quel moment! & comment vous peindre mon trouble, ma joie, ce doux frémissement, ces larmes délicieuses, qui n'ont jamais coulé que pour vous... Mes craintes mêmes étaient des plaisirs! Ah! ces souvenirs adorés ne sortiront jamais de mon cœur, il est brûlant d'amour ce cœur, il est tout entier à votre image. Sous le poids des chaînes il me fait sentir que je suis libre, puisque je vous idolâtre. Où êtes-vous? Je vous appelle en vain, vous ne pouvez plus m'entendre. À chaque instant qui s'écoule, à chaque pas que vous faites, vous vous éloignez de moi... Tout à l'heure devant mes yeux, près de votre amante... À présent, hélas!... Ciel! voilà une lettre de vous! Cher amant, vous m'aimez!... & vous osez me plaindre! L'ingrat! Il ne sait donc pas que la mort la plus affreuse me serait douce, si je la souffrais pour lui. Ah! calmez-vous; apprenez à vaincre le sort, soyons au-dessus du nôtre. Ne me faites plus l'injure de vous affliger. Peut-on nous séparer, quand l'amour le plus tendre nous unit? & pensez-vous que je regrette un monde qui avait déjà disparu pour moi? Que l'univers, que mon persécuteur, que le ciel même me porte envie! J'ai, dans ma prison, votre estime, le témoignage de ma conscience, & les preuves les plus touchantes de votre tendresse : que m'importent l'injustice d'un homme & le blâme de tous! Je n'ai à rougir à mes yeux, ni aux vôtres... Je rends grâce à mon tyran. Oui, ces grilles, ces verrous, le recueillement de ce cloître, ces impuissantes barrières, je les chéris; elles me sauvent de ma faiblesse, & peut-être redou-

blent mon sentiment. Tout, dans ces lieux, tout l'accroît. J'y suis loin d'une foule importune. J'y passe mes jours à relire vos lettres que je couvre de baisers : votre portrait, je le presse sur mon cœur palpitant, qui le dispute à mes regards; & ce n'est point encore assez pour moi. Je vous vois dans tous les objets qui s'offrent à mes yeux; & je les fermerais à tout, si je cessais de vous y trouver. Ô vous! qui m'êtes apparu comme un Dieu bienfaisant; vous, dont la présence vient d'enchanter, d'embellir ma vie, ma solitude, tout ce qui m'environne; cher amant, mon bien suprême, mon seul, mon unique bien! Que ne vous dois-je pas? Les fureurs de la jalousie, l'austère vigilance de mes gardiennes, rien n'a pu vous arrêter, ni m'enlever au bonheur de vous revoir... C'est le ciel qui vous a conduit; il protège la vertu; il pardonne à la sensibilité que l'innocence accompagne. De quoi nous punirait-il? S'aimer comme on l'adore, c'est lui offrir l'encens fait pour lui plaire. Oui, sa bonté veille sur nous; il nous envoie ce paysan respectable, plus grand dans sa misère, que bien des êtres qui le dédaignent. Cet homme d'ailleurs vous a vu, il vous a parlé... Jugez de ce qu'il acquiert à mes yeux! Combien je l'aime! Il dit que mon frère est charmant; il l'a dit à ma Julie : je me suis fait répéter cent fois ses moindres paroles... Mon frère, mon ami, mon amant, vous qui m'êtes encore plus, combien je vous sais gré du détour dont vous vous êtes servi! Le mensonge cesse d'être une lâcheté, quand il ennoblit les services que notre bienfaiteur nous rend, & qu'il lui conserve la dignité de son caractère. J'admire, j'apprécie votre délicatesse, mais elle ne m'étonne pas.

Julie est convenue avec lui qu'elle irait, tous les jours, pour qu'on ne les vît point ensemble, porter mes lettres, & chercher les vôtres à une place indiquée. Comment les payer assez d'un tel bienfait? Ne nous plaignons pas : le mystère de notre commerce y répand un nouveau charme. Plus libre, on peut devenir coupable. Qui sait même, qui sait si, me voyant tous les jours, vous m'auriez autant aimée? Ah! je bénis ce qui m'arrive, si je vous en suis plus chère. Adieu, adieu... Soyez calme; que je vous inspire un sentiment doux! Jouissez des plaisirs qui se présenteront, ils seront les miens : mais donnez des moments à l'amour, à son recueillement, à mon idée : soyez heureux!... Ah! dites, pourriez-vous l'être sans moi?

## Lettre XXXVII

*Du chevalier à madame de Senanges*

Où suis-je ? D'où vient m'avez-vous forcé de fuir, d'abandonner votre désert ? Qu'il est affreux celui où je me retrouve ! Combien j'y suis isolé, au milieu de la multitude qui s'agite autour de moi, & que je déteste, parce qu'elle me distrait, parce qu'elle envenime encore la profonde blessure de mon cœur ! Où m'a-t-on entraîné ? Quels devoirs pénibles me lient ! Quelle froide étiquette m'enchaîne ! Âmes stériles & glacées, combien je souffre d'être parmi vous ! Tout de vous est menaçant, jusqu'au rire de douleur qui avorte sur vos lèvres perfides ; vous ne devinez le malheureux que par le désir de lui échapper. C'est dans la cabane de René, qu'on trouve les épanchements d'une âme sensible, & les tendres larmes de la commisération ; c'est là que j'ai joui d'un instant de bonheur : me voilà retombé dans les ténèbres de la mélancolie... Hélas ! qu'est devenue celle que j'adore ? Elle pleure, & ma main ne peut sécher ses larmes ! Elle gémit, & ses gémissements ne peuvent arriver jusqu'à moi ! On l'a enlevée aux vœux d'un monde qu'elle embellissait ; on flétrit sa jeunesse, on la condamne aux ennuis d'une solitude... éternelle peut-être ! On attaque jusqu'à sa réputation ; & c'est pour moi, c'est par moi, qu'elle est malheureuse & déshonorée ! & je vis ! & je ne vais pas expirer sur le lieu qu'elle habite ! Que fais-je ici où l'on insulte à vos chagrins, où l'on ferme l'oreille à la voix de vos défenseurs ! Ce sont vos ordres que j'exécute. Quand je vous accable, il est juste que vous m'en punissiez... Ah ! ma peine est

trop cruelle. Quels objets attristent mes regards ! Que l'aspect du vice est effroyable, lorsqu'on entend retentir de loin les soupirs de l'innocence ! Tandis que tant de femmes, le crime dans le cœur & l'audace au front, consultent dédaigneusement sur le choix de leurs plaisirs, vous languissez dans les tourments de la servitude. Que dis-je ? Vos fers sont glorieux, & leurs jouissances empoisonnées. Votre honnêteté vous reste ; le remords ne les quitte pas ; elles se méprisent... elles sont les infortunées. Mais quoi ! N'est-il aucun moyen de briser vos fers, de s'armer contre l'injustice, de vous rendre à votre amant ?... Écoutez, je puis tout oser, je puis tout entreprendre, la foule des périls est un aiguillon de plus pour mon amour. Je vous arracherai à votre persécuteur ; nous fuirons ensemble sous des climats où la vertu sera respectée, où la honte ne sera pas le prix des plus doux sentiments ; nous rentrerons dans tous les droits de la nature. C'est le choix du cœur qui fait la véritable patrie. En quittant la vôtre, vous secouerez le joug des petits préjugés, des misérables bienséances qu'elle adopte, & qui ne deviennent sacrés que par le pli de l'habitude, ou les terreurs de l'éducation... Vous serez à moi. Des amants tels que nous ne sont nulle part étrangers ; ils se retrouvent toujours, jamais ils n'ont rien perdu. Ce projet me transporte, il m'enivre ; dites un mot, il est accompli.

À quoi pensé-je ? Ces chimères de mon imagination, vous ne voudrez point qu'elles se réalisent. Au moins, gardez-vous de les condamner. J'aime à repaître ma tristesse de ces illusions qui la soulagent & la trompent ; j'aime à me figurer des lieux, où sous un ciel pur & parmi des êtres sensibles, nous serions libres de nous aimer. Laissez-moi habiter un monde enfanté par ma rêverie ; laissez-moi vous y suivre en idée ; & , puisque le sort nous sépare, souffrez qu'une erreur innocente nous unisse un moment. Hélas ! hélas ! mes larmes coulent ; me voilà rendu à la vérité. Plus vous affectez de calme dans votre dernière lettre, dans cette lettre où vous commandez à votre douleur, pour épargner la mienne, plus vous ajoutez à mon déchirement. Que je sois heureux, moi ! Que je sois heureux ! C'est vous qui me le recommandez ! Vous voulez que je goûte les plaisirs qui se présentent ! Ah cruelle !... Vous pleurer le jour, vous pleurer la nuit, m'abîmer dans mes regrets, chérir tout ce qui les augmente, retourner sans cesse dans ces promenades solitaires où je vous ai

quelquefois accompagnée; vous y appeler, y chercher les vestiges de vos pas, couvrir de baisers les gages précieux de votre tendresse; les voilà mes plaisirs; je n'en ai, je n'en veux point avoir d'autres. Je hais les femmes dont je suis environné; il me semble qu'elles sont toutes complices de vos malheurs; je vous les compare; jugez si je vous suis fidèle! Dans la lettre que je vous ai écrite avant de sortir du village de \*\*\*, & que René a dû vous remettre, je vous parlais de l'odieuse madame d'Ercy; vous ne m'en dites rien : ah! c'est un être vil que vous n'apercevez pas. Ô ciel! & j'ai pu l'aimer! Moi, destiné à vous adorer! Moi, qui devais sentir un jour l'enthousiasme de la vertu!

Que faites-vous dans ce moment? Tournez-vous vos regards vers le lieu où je me suis prosterné devant vous? Les laissez-vous s'égarer sur la forêt ténébreuse où j'ai passé la plus longue des nuits? Sentez-vous, comme moi, toutes les horreurs de notre séparation!

## Lettre XXXVIII

*De madame de Senanges au chevalier*

Je voudrais vous consoler, je n'en ai plus la force. Votre présence, ce moment de bonheur, m'avait élevée au-dessus de mes maux; mon courage a disparu avec vous; un accablement profond lui succède... Hélas! nous sommes séparés... Cette porte redoutable, c'est peut-être pour toujours qu'on l'a fermée sur moi! Je ne vois point de terme à mes peines... Les ai-je donc méritées?... Je suis privée de tout, je suis loin de vous; ma réputation est flétrie, mon oncle désolé, je fais couler les pleurs d'une amie, & j'ai, avec tous mes malheurs, celui d'affliger ce que j'aime!... Ah! quand je vous ai dit que j'étais tranquille, quand je m'applaudissais de pouvoir vous tromper, c'est en versant un torrent de larmes que je vous reprochais les vôtres... Moi, chérir des lieux que vous n'habitez point, revoir tous les jours la lumière, & jamais mon amour!... Vous chercher même dans les ténèbres, & toujours en vain! Être innocente & soupçonnée, malheureuse & sans espoir! Enchaînée ici quand mon cœur vole vers vous, & que je vous ai défendu, que j'ai dû vous défendre d'y repaître! Moi, ne pas haïr des tourments dont vous souffrez, que votre douleur me rend horribles, que je ne soutiendrais pas, si vous cessiez de les partager!... L'effort humain ne peut aller jusque-là... Je viens de relire votre dernière lettre, & je suis plus calme. Qu'elles sont tendres vos lettres! Combien vous méritez d'être adoré! & je me laisse abattre par le chagrin! N'ai-je pas tort, puisque vous m'aimez? Oubliez un moment de faiblesse; surtout ne m'imites pas. Donnez de mes nouvelles à madame de \*\*\*; il

m'en coûte de ne lui pas écrire : mais si je multiplie les messages, je crains qu'on ne découvre le mystère de notre commerce, & je résiste aux mouvements de l'amitié, je me prive de ses consolations, pour me conserver au bonheur de m'entretenir avec vous. Dites-lui les raisons de mon silence & mes regrets : son cœur fera grâce au mien ; je la connais, elle pardonnera à l'amante, sans douter de l'amie. Je ne vous ai point parlé de madame d'Ercy, & vous vous en étonnez ! Vous honorez de votre haine un objet de mépris ! Ce n'est pas votre fureur, c'est votre pitié qu'elle doit faire naître. Le coup horrible qu'elle nous a porté, l'avilit à ses propres yeux. Quelques années encore, & elle deviendra l'opprobre de ceux dont elle est l'idole. Ses adorateurs disparaîtront avec ses charmes, ses vices lui resteront, elle sera seule dans la nature... Nous serons trop vengés. Vous, ne perdez jamais le souvenir du sentiment qu'elle vous avait surpris, ni des services qu'elle vous a rendus. Rien ne dégage une âme honnête de la reconnaissance ; & , dût-elle s'armer contre moi, en me défendant, il vous faudrait la respecter. Oh ! mon ami, que ces déserts sont lugubres ! Que d'infortunées y gémissent en silence ! Que de vœux forcés, ou suivis d'un désespoir qu'il faut dévorer ! Les soupirs y sont interdits ; on s'y cache le jour ; les nuits sont interrompues par des sanglots, ou plutôt les nuits y sont éternelles ! Eh bien ! ces redoutables asiles, je les ai chéris un moment. Mes yeux sont toujours attachés sur la place que vous y occupiez, mes larmes l'ont marquée, je ne l'envisage point sans un battement de cœur, une émotion, un frémissement, dont on s'apercevrait, si je ne fuyais pas tous les regards. Julie est ma seule compagnie ; je n'en veux point d'autre. Elle me parle de vous ; j'écris tous les jours à mon oncle, il m'est prescrit de n'écrire qu'à lui. Cette occupation m'est bien douce : je partage mon temps entre mon amant & cet homme respectable. Combien il m'inquiète ! Les soins de sa nièce lui manquent ; on l'a arrachée de ses bras comme une criminelle ; sa délicatesse & son cœur ont souffert ; sa santé mal affermie... De quelque côté que je me tourne, des sujets de douleur s'offrent à moi. Que nous sommes loin l'un de l'autre ! Que je suis à plaindre, & que j'ai peu de fermeté ! Soyez plus courageux que moi. Ce n'est pas ma situation qui me désespère, c'est votre absence. Ménagez vos jours, si vous voulez reculer le terme des miens.

Lettre XXXIX

*Du commandeur à madame de Senanges.*

M. de Senanges, chez qui je suis, ma chère sœur, vient d'écrire à l'abbesse de votre couvent, & je mets ma lettre sous la même enveloppe que la sienne, afin qu'elle vous soit remise plus sûrement. Je suis attendri de votre infortune, & je ne néglige pas vos intérêts. J'aime mon frère; mais la tendresse que je lui dois n'a point étouffé celle que j'ai pour vous. Je vous plains, je fais plus. Depuis votre détention, je n'ai point quitté votre mari, dans l'espérance de le fléchir, de lui ouvrir les yeux, & de vous rendre la liberté. Le malheureux! Au milieu de ses fureurs, il est dévoré par son amour. M. de Valois lui a écrit, il a reçu une lettre du baron de \*\*\*, tous deux garantissent votre innocence; il en est convaincu. Quelquefois il déteste sa violence, des pleurs roulent dans ses yeux, & il est tout prêt à pardonner; mais soudain un sentiment contraire s'empare de lui, & il se livre à des emportements qui me font trembler pour sa vie.

Elle me hait, dit-elle, & je serais sensible à ses maux! Qu'elle gémissé, qu'elle expire dans les larmes, qu'elle expire en me maudissant! Que m'importe sa vertu? C'est son amour que je voulais... Que dis-je? Sa vertu! Elle aime un autre que moi & je ne les ai pas tous deux poignardés de ma main.

À ces mots il rougit, ses veines s'enflent, tout son corps est agité de convulsions; je cours à lui, je veux le consoler, le secourir, il me repousse d'un air farouche, & quelquefois il s'enferme six heures de suite, sans que personne ose approcher de son appartement.

La chasse est la seule distraction qu'il veuille souffrir, & il semble qu'il ne la préfère qu'avec le projet d'y hasarder ses jours. Il affecte de monter les chevaux les plus ombrageux, & de s'abandonner à leur fougue dans les routes les plus impraticables. Il aime à s'écarter de ses gens, & à s'égarer seul dans l'épaisseur des bois.

Je vous l'avouerai, l'état de mon frère m'attendrit jusqu'aux larmes. Sa passion en a fait un tigre; mais alors même qu'il vous persécute, il est plus infortuné que vous : cependant c'est dans sa passion même, toute féroce, tout effrénée qu'elle est, que je trouverai les moyens de le désarmer. Ces sortes de caractères, quand ils ont été fatigués par de fortes secousses, deviennent susceptibles d'émotions tendres. La même sensibilité qui leur met le poignard à la main, les détermine à la compassion : c'est là que je veux l'amener; j'en ai la certitude, si vous voulez seconder mes efforts, mes prières, & n'être pas impitoyable à votre tour.

Il vous a proposé de retourner avec lui; voulez-vous y consentir? J'obtiens tout. Avant deux jours vous êtes libre; vous rentrez dans tous vos droits aux yeux d'un monde pour lequel vous êtes faite, & où vous reparâtes avec éclat, quand votre mari vous aura fait lui-même la plus authentique réparation.

Ma chère sœur, réfléchissez un moment, & voyez à quels maux vous vous exposez, en persistant dans votre animosité contre un homme de qui dépend votre existence. Il peut vous enlever jusqu'à la considération, si précieuse pour une âme comme la vôtre. Vous êtes au plus beau de votre carrière : voulez-vous la finir dans les larmes, les regrets, & j'ose dire, le déshonneur? La femme la plus innocente ne l'est plus aux yeux du public, dès que son mari sévit contre elle. Ce public, souvent si injuste, devient équitable alors, parce que, ne pouvant scruter le fond des cœurs, il est obligé de juger sur les apparences.

Je sais tout ce que vous avez eu à souffrir de mon frère. Je connais ses emportements, la violence de ses transports, & la rage de sa jalousie; mais il a tant souffert lui-même, que ses tour-

ments ont dû lui servir de leçons, & dompter son cœur... qui vous aime avec idolâtrie.

Tirez au moins cet avantage de votre solitude, de voir les choses avec plus de sang-froid & sous un jour plus vrai. Personne au monde ne sait mieux que moi, combien vous êtes honnête & irréprochable; mais prenez-y garde : votre fermeté actuelle n'est que l'effervescence du sentiment nouveau qui vous occupe. L'amour, dans une âme comme la vôtre, ne va point sans une sorte d'héroïsme qui ennoblit tout ce qu'il suggère, qui soutient pour le moment, & peut égarer pour le reste de la vie. Vous avez immolé au devoir la passion la plus tendre, & l'orgueil de cette victoire vous tient lieu de tout... même du bonheur. Aveugle que vous êtes! Qui sait si vous ne pleurez pas un jour ce qui vous console aujourd'hui. Celui que vous aimez est jeune, ardent, jeté dans un tourbillon, où l'inconstance est presque de nécessité. Qui sait si, après les premiers regrets de votre absence, il ne se laissera point aller aux séductions d'un monde qui corrompt tout ce qui l'approche? Qui sait si un établissement avantageux ne l'emportera point sur les rêves affligeants d'une passion sans espoir?

Je ne cherche point à vous effrayer; mais il court déjà des bruits qui pourraient donner du poids à mes conseils, si je voulais y croire. Encore un coup, cessez de vous faire un Dieu, d'un être qui, après tout, n'est qu'un homme, c'est-à-dire toujours à la veille d'être infidèle. Je vous parle avec une franchise un peu dure; mais je la crois nécessaire pour fixer votre esprit sur les objets qui doivent l'attacher davantage, & le détourner de ceux qui vous trompent en vous enivrant. Rentrez en vous-même : donnez à votre vertu des motifs aussi nobles & plus solides. Mon frère a des vices, j'en conviens; tâchez de les vaincre à force de bons procédés, de douceur & de modération. Il est une adresse louable qui peut suppléer au défaut de l'attrait, & il est permis d'abuser le malade qu'on veut guérir. Vous ne pouvez aimer celui qui fit si longtemps, & qui fait encore le supplice de vos jours, mais vous pouvez le plaindre, ne le point haïr, le ramener par degrés, & devenir sa bienfaitrice, en vous l'acquérant pour ami.

Ô combien je jouirais de sa félicité... de la vôtre! Qu'elles seraient douces les larmes que je répandrais dans votre sein, si je

pouvais vous voir unis, si je pouvais vous rendre à la société, pour laquelle vous êtes perdus tous deux !

Si vous persistez dans votre résolution, mon frère est condamné à une vieillesse affreuse, que vous aurez peut-être à vous reprocher ; & vous, au printemps de vos jours, vous perdez votre état, l'estime des honnêtes gens, les hommages dus à vos charmes, & tout le fruit de vos vertus. C'est pour vous, pour vous seule que j'insiste maintenant. Pour briser vos fers, c'est à vous-même que je m'adresse. Dites un mot, ils vont tomber : vous recouvrez vos avantages, vous sauvez mon malheureux frère, & vous me rendez la vie, en assurant le bonheur de la vôtre. Répondez-moi. Senanges a mandé à l'abbesse qu'il vous permettait de m'écrire ; j'attends votre lettre avec la plus vive impatience ; elle décidera de votre sort ; jugez combien elle m'intéresse !

Lettre XL

*De madame de Senanges au commandeur*

Cher commandeur, que j'aime votre lettre & votre procédé! Il me prouve qu'il est encore des âmes honnêtes. Il m'apprend qu'on n'oublie pas toujours ceux que l'autorité opprime, & que le sort persécute. C'est le frère de M. de Senanges qui s'occupe de mes malheurs, qui songe à les terminer! Tout son sang n'est donc point soulevé contre moi! Ah! prenez garde; il finira par vous haïr, s'il peut se convaincre que vous ne me détestez pas. Il voudrait m'enlever le peu d'amis qui me restent; il voudrait mettre le dernier trait à mon infortune, en me fermant tous les cœurs qui me plaignent, & cherchent à me consoler.

Dieu! quelle proposition vous me faites! Vous ne connaissez pas encore M. de Senanges, puisque vous me conseillez de retourner avec lui. J'ai été, pendant sept ans, en butte aux orages de cette âme inexplicable & féroce. Les moyens de douceur que vous me suggérez, je les ai tous employés. Combien de fois je me suis jetée à ses pieds! Combien de fois je les ai trempés de mes larmes, pour implorer, je ne dis pas sa justice (il n'en connaît point), mais sa pitié, sa commisération pour un être qu'il accablait, sans qu'il le méritât! Il semblait que son courroux s'accrût, à proportion de mes efforts & de mes prières.

Dispensez-moi de vous raconter les extrémités auxquelles il se portait. En refusant de me réconcilier avec lui, ce sont peut-être des crimes que je lui épargne; ce sont, au moins, des cruautés inouïes & qui surpassent toute expression.

*Son caractère peut changer...* non, commandeur, non, jamais; il s'est aigri, avec l'âge. Il est, dites-vous, convaincu de mon innocence... Il paraît l'être. C'est un piège qu'il tend à votre crédulité; il n'a plus de droits sur la mienne. À peine aurais-je consenti, que je verrais toutes ses fureurs se rallumer, & elles acquerraient un nouveau degré de force, par la contrainte même de cet instant de dissimulation. C'est alors que mes jours seraient affreux, que mes nuits se consumeraient dans les sanglots, que tous mes moments seraient marqués par les horreurs de son despotisme.

Si, dans le temps que mon âme, tout entière à la douleur, ignorait jusqu'au nom de l'amour; si, dans ce temps-là, dis-je, il se défiait de mes moindres mouvements, de mes gestes, de mes regards, de mes paroles les plus innocentes; que serait-ce à présent que mon cœur est agité par la passion la plus vive qu'on ait jamais sentie? Il entendrait mes soupirs les plus secrets; il lirait dans mes yeux l'expression involontaire de mon amour; il interpréterait mon silence, souvent plus passionné que les discours, & surprendrait, avec une rage dont j'aurais tout à craindre, jusqu'aux mystères de ma pensée. Oui, oui, commandeur, il me devinerait, à tous les instants du jour; & peut-être moi-même n'aurais-je pas la force de lui rien cacher.

*On peut abuser le malade qu'on veut guérir.* Moi, l'abuser, moi! J'aimerais mieux lui donner mon cœur à dévorer, que de flétrir ce cœur qu'il n'a jamais connu par l'ombre même de la feinte. Elle me serait insupportable; la pureté de l'intention ne corrigerait point ce qu'elle a d'odieux pour moi, & je serais vraie, dût la mort la plus horrible être le prix de ma sincérité.

Me voilà telle que je suis. Plaiguez mes malheurs; mais respectez mes principes. Après des raisons aussi fortes, pourriez-vous encore m'engager à un accommodement qui ne serait qu'un prétexte à des atrocités nouvelles. Je le sais bien, & je le sens, avec une profonde amertume, M. de Senanges m'a enlevé la considération dont je jouissais, & j'ose le dire, le prix de ma conduite; il m'a ôté, non pas l'honneur, mais la gloire; cette gloire qui tient à l'opinion; il m'a privée de tout, & il me fait passer par un tombeau pour arriver à un autre. Je n'ai plus de relations avec les humains; ils me méprisent; ils ignorent l'étendue de mon infortune & la force de mes sacrifices; mais le

témoignage de ma conscience me reste. Il me tranquillise, il m'aguerrit contre cet opprobre apparent qui est le vice de notre société, & non un châtement qui doit effrayer l'innocence; on n'est jamais punie que par son cœur; le mien est pur.

Il existe un mortel qui partage mes affections, mes peines & mon courage; un seul homme vertueux, qui rend justice à mon honnêteté (qui en est la victime peut-être); voilà mon juge, voilà mon univers. Oui, j'aime, commandeur, & cet amour est trop noble pour que je rougisse d'en faire l'aveu. Étais-je donc la seule femme au monde que la nature condamnât à ne rien aimer? On a livré mon enfance au plus impitoyable des époux. Je n'ai connu, avec lui, que les frémissements de la crainte, les terreurs de l'antipathie, & la rigueur des devoirs qu'aucun charme n'adouçissait. Après cette épreuve épouvantable, j'ai joui d'un moment de liberté : j'ai cru qu'elle était le bien suprême; j'ai épuisé tous les plaisirs de la dissipation; j'ai, en quelque sorte, effleuré la surface du bonheur; mais le calme où mon âme sommeillait, devint bientôt une langueur pénible. J'aperçus, ou plutôt je sentis le vide de ces amusements frivoles qui m'avaient séduite; des soupirs, qui n'avaient point d'objet, m'échappaient quelquefois, & je souhaitais involontairement de rencontrer un être à qui je pusse les adresser.

Il s'en présenta un, qui, comme moi, ennuyé de la pompe & du bruit, aspirait à la douceur d'un sentiment dans lequel il pût se recueillir. Je ne sais quelle sympathie, je ne sais quelle voix secrète du cœur, nous avertit des rapports qui se trouvaient entre nos deux âmes, & les attira l'une à l'autre. J'ai rencontré chez lui tout ce que l'amour a d'honnête, de délicat & de généreux; il ne s'est point effarouché des devoirs que j'avais à remplir & auxquels, avant tout, je voulais être fidèle. Il s'est soumis aux conditions les plus cruelles qu'on puisse imposer à un amant; & j'ai jugé de sa tendresse par le respect qu'il avait pour ma gloire. Son attachement n'a rien coûté à mes principes.; il est ma vie; que dis-je? Il m'est bien plus qu'elle; il me rend mon malheur supportable. Je prononce le nom de ce que j'aime, & mes peines se calment.

C'est à vous, c'est au frère de M. de Senanges que je fais de pareils aveux; jugez si je vous estime; jugez si ma confiance est entière, & si je crains qu'elle soit jamais trompée.

Ah! commandeur, mon cher commandeur, ne cherchez point à détruire un sentiment sans lequel je ne serais plus. Tout le monde a droit de m'accabler, de m'accuser... Mon honneur est en dépôt dans le cœur de mon amant. C'est là que je n'ai rien perdu; c'est là que je jouis de tous mes droits; c'est là que l'intérêt le plus vif, & que l'estime la plus méritée me dédommagent des affronts de l'univers; & vous voudriez me faire renoncer à la seule douceur qui me reste! Non, non; ne l'espérez pas: gardez-vous de croire aux bruits qui se répandent; ils ne peuvent être que faux... Il sait ce que j'ai fait pour lui; il voit à quels maux je me suis exposée, plutôt que de m'arracher à mon amour; il sait que, dans cette solitude, je n'ai d'autres ressources, pour exister encore, que de penser qu'il m'est fidèle. Et il serait ingrat!... Il ne pourrait l'être, sans devenir le plus inhumain des hommes, sans avoir quelques traits de ressemblance avec mon persécuteur.

Pourquoi voulez-vous me donner des alarmes? Croyez-vous me guérir en m'effrayant? Il est impossible qu'un cœur comme le mien se détache; je n'ai donné que lui; mais je l'ai donné sans réserve, & la mort viendra le glacer, avant qu'il soit volage ou moins sensible. En me rendant le chevalier suspect, ne croyez pas me ramener à un mari que je ne dois point haïr, mais que je ne puis aimer, & que je ne tromperai jamais.

M. de Valois, cet oncle si tendre, cet ami si vrai, ce bienfaiteur si généreux, M. de Valois m'a fait les mêmes instances que vous; mais j'ai vu, aux caractères effacés de sa lettre, que sa main tremblait en les traçant, & qu'il les avait mouillés de pleurs. J'ai vu qu'il frémissait lui-même du conseil qu'il me donnait, & qu'il m'engageait à rentrer en grâce avec M. de Senanges, comme on encourage une coupable au supplice qu'on lui prépare.

M. de Senanges!... Son idée seule me fait frissonner. Plutôt, plutôt expirer mille fois, dans cette retraite, que de passer mes jours déplorables avec lui! Ici, du moins, un regard vengeur & formidable ne s'attache point à toutes mes actions; la tyrannie ne s'étend point jusqu'aux émotions que mon cœur éprouve. Je puis songer librement à ce que j'aime, je puis me reposer à loisir sur son idée, pleurer sur son image; je puis m'abandonner aux délicieux épanchements de l'amitié.

Une jeune personne qu'un amour infortuné traîna dans cette retraite, où elle va bientôt se lier par des vœux, a deviné mes

peines, & m'a confié ses tourments. Nous gémissons, nous soupirons ensemble, & nous trouvons, dans cette confiance intime de nos malheurs mutuels, la plus douce des consolations. Hélas! je prie le ciel qu'il me conserve cette précieuse amie; sa santé languissante me fait sans cesse trembler pour ses jours, & je serais au désespoir qu'elle me fût arrachée.

Laissez-moi ici, puisque vous n'avez pas d'autre moyen de m'en tirer. Puisse seulement mon exemple être utile à celles dont les parents voudraient forcer l'inclination! Puissé-je être la dernière victime des nœuds mal assortis; & que mes pleurs ne soient pas perdus pour un sexe trop faible, trop opprimé, & presque toujours malheureux! Combien de femmes, à ma place, se seraient abandonnées aux désordres les plus excessifs, & auraient peut-être mérité leur sort, par le scandale de leur faiblesse! L'honneur m'a soutenue, mais en suis-je moins accablée? Irréprochable à mes yeux, suis-je moins criminelle aux yeux des autres? Mes fers en sont-ils moins pesants? Ô mon père, mon père! Si ceux qui ne sont plus prennent quelque part aux maux de ceux qui habitent ce triste globe, combien tu dois souffrir! Combien mes gémissements doivent troubler le calme de la tombe où tu es renfermé! Vois ta fille emprisonnée, avilie aux yeux de la société, en proie aux fureurs d'un barbare... Vois-la déchirée par tous les combats de l'honneur le plus inflexible contre la passion la plus ardente. Que dis-je? Où m'égaré-je? Va, je ne te reproche rien; tu n'as point prévu les suites de ma complaisance, & de l'union fatale dont les avantages t'avaient ébloui! Au comble des revers, j'ai du moins la satisfaction de n'avoir jamais manqué au respect que je te devais, & de t'avoir prouvé, par mon obéissance, combien tu étais aimé.

Cher commandeur, ma lettre est couverte de larmes, & je ne sais si vous pourrez la lire. Combien mon cœur est oppressé! Hélas! je vous remercie de l'intérêt généreux que vous prenez à moi; mais je ne puis vous offrir que ma reconnaissance. J'attendrai que M. de Senanges prenne enfin pitié de la malheureuse créature qu'il ne se lasse point de poursuivre; j'attendrai qu'il me permette de retourner chez l'adorable M. de Valois. Sinon je resterai ici, j'y pleurerai, s'il le veut, jusqu'à mon heure suprême, qui peut-être ne tardera pas longtemps. Vous, cependant, veillez sur les jours de votre frère; je suis loin d'en souhaiter la fin : je désire

son bonheur, sa tranquillité, dussé-je l'acheter de la mienne ! Tout ce que je vous demande, c'est de solliciter mon retour chez mon oncle. Si vous l'obtenez, je vous devrai plus que la vie, & j'emploierai le reste de la mienne à me rendre digne d'un tel bienfait.

Lettre XLI

*De madame de Senanges au chevalier*

Cher amant, que je suis heureuse ! Je viens de vous faire un sacrifice nouveau ; je viens de vous donner une preuve nouvelle de mon amour ! J'ai reçu une lettre du commandeur ; il me propose ma liberté, si je veux retourner avec M. de Senanges : il est sûr, dit-il, de le fléchir : mais moi, j'ai frémi de cette proposition ; je l'ai rejetée. J'aime mieux gémir quelque temps ici, que d'être condamnée à ne vous voir jamais. Si je me réconciliais avec M. de Senanges, nous serions séparés pour toujours ; ma captivité serait cent fois plus dure que celle où je languis. Vous m'aimez, je vous adore. On agit pour moi ; plusieurs personnes emploient en ma faveur tout ce qu'elles ont de crédit ; peut-être réussiront-elles ; peut-être vous reverrai-je encore. Enfin, j'ai le plaisir de m'immoler pour vous, & c'en est un que vous devez sentir, puisque vous connaissez l'amour : le mien s'augmente à tous les instants. Votre idée me suit, elle m'enchanté ; je la porte aux pieds du sanctuaire ; vous êtes le Dieu que j'y implore. Mon culte est de l'idolâtrie, vous la méritez : que ne puis-je vous dresser des autels ! Que ne puis-je voir le monde à vos pieds, & lui donner l'exemple !

Combien un sentiment tendre s'approfondit dans la solitude ! Rien n'y distrait l'esprit, tout y parle au cœur ; tout y entretient cette rêverie qui reporte l'âme sur les plaisirs passés, & lui fait un plaisir encore de sa réflexion sur les maux présents. Oui, cher amant, oui, quand je songe à vous, votre seule image répand

autour de moi un charme inexprimable; je suis heureuse de l'excès de mon amour, & de l'assurance du vôtre : je suis heureuse en dépit de M. de Senanges, de ma prison, de ce cloître formidable & du délaissement de l'univers. Vous m'aimez, vous me le dites, vous m'en donnez les preuves les plus tendres : ah! si je pleure, mes larmes n'ont point d'amertume.

Que je chéris le bon René! Avec quel intérêt je suis tous ses travaux! Sa femme ne le quitte pas; elle est aussi laborieuse, aussi active que lui; le désir d'aider son mari lui donne des forces; ils s'aiment, ils ne s'aperçoivent point de la peine, & je suis jalouse de leurs plaisirs.

Que je suis-je condamnée à cultiver moi-même un petit enclos, que j'habiterais avec vous! Combien aisément alors mes mains s'accoutumeraient aux occupations rustiques! Jouets d'une pompeuse tyrannie, que de femmes, ainsi que moi, préféreraient aux palais où elles gémissent, un simple champ où elles pourraient se rendre à la nature, sentir l'amour & fuir ces goûts dépravés qui ne leur offrent pas même une fausse image du bonheur.

Voilà plusieurs jours que vous ne m'avez écrit; ce souvenir m'afflige & m'effraie malgré moi. Ce cruel commandeur! Ne dit-il pas que vous pouvez changer? Vous changer! Vous, je vous soupçonnerais d'un crime! Tout me rassure & vous justifie. C'est moi qui suis coupable; il est impossible que vous le deveniez. Adieu : je compte ces jours-ci écrire à madame de \*\*\*; je m'y détermine, & je lui dois cette preuve d'amitié. Je lui donnerai l'adresse de René, qui me remettra sa lettre. Quand il est absent, sa femme qui est instruite, est aussi exacte que lui. À propos, elle vous remercie de votre libéralité; René en a été furieux, & Julie a eu bien de la peine à le consoler.

Lettre XLII

*De madame de Senanges au chevalier*

Quelle nuit! quelle horrible nuit! Le jour lui succède; mais l'effroi m'en est resté. Ô mon ami, que cette solitude commence à me paraître affreuse! Il me semble que je suis seule dans l'univers : il semble que toutes les tempêtes se soient fixées sous ce ciel ténébreux. Cette nuit, à travers le murmure des vents & le tumulte des airs, j'ai cru entendre des soupirs plaintifs & inarticulés; je me suis levée avec précipitation; je ne sais quelle illusion me faisait reconnaître votre voix dans les sons lamentables qui arrivaient jusqu'à mon cœur. J'ouvre la croisée de ma chambre, je regarde, j'écoute & m'aperçois de mon erreur. Mais d'où vient suis-je tourmentée par des rêves lugubres? D'où vient qu'à mon réveil je verse une abondance de larmes, que rien ne peut tarir? Pourquoi le deuil de toute la nature semble-t-il m'annoncer quelque désastre, qui se laisse pressentir sans que j'ose l'imaginer?

Je suis restée à ma fenêtre jusqu'au lever du jour, les regards fixés sur la place que vous avez occupée un instant, ou sur la forêt qui est voisine de ces lieux, & dont l'aspect mélancolique entretient mes ennuis.

J'ai vu René sortir de sa cabane; je lui parlais des yeux, & il m'a répondu, par un signe de tête, qu'il n'avait rien à me remettre. Hélas! vous ne m'écrivez plus! Craignez-vous d'être découvert? Est-ce que vous m'abandonnez? M'aimeriez-vous moins, depuis que je suis bien malheureuse, & que je le suis pour vous?

Pardonnez, pardonnez : je souffre, je vous le dis : à qui me plaindrais-je, si ce n'est pas à vous ? J'espère que j'aurai de vos nouvelles aujourd'hui. Que les heures sont longues ici ! Vous seul pouvez les abrégées. Je dépends de vous seul un mot, & ma tristesse s'évanouit. Je souffre trop, pour que vous négligiez les occasions de me consoler. La lettre que le commandeur m'a écrite me désespère. Il court des bruits, dit-il, qui pourraient donner du poids à ses conseils. Ah, Dieu ! eh ! quels sont donc ces bruits ? Je me forge mille chimères ; je me livre à mes terreurs, & m'alarme sans pouvoir vous accuser. Hélas ! prenez pitié de ma situation, elle est assez cruelle, sans que votre silence ajoute à son horreur. Mon ami, dans le monde entier, je n'ai plus que vous. Dites, que voulez-vous que je devienne, si vous m'ôtez votre cœur. Vous devez savoir que la vie ne me serait rien sans votre amour. Adieu... Adieu, je n'ose vous dire à quel excès je m'inquiète ; je crains de vous accabler du fardeau de mes peines. Y seriez-vous moins sensible ?... Ai-je tout perdu ?

Billet

*Du baron au chevalier*

Qu'est-ce donc, chevalier, que le bruit qui se répand dans Paris? Vous épousez, dit-on, la baronne de \*\*\*; je vous estime trop pour le croire; mais prenez garde que ce bruit ne vienne aux oreilles de madame de Senanges : il porterait la mort dans son cœur.

Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous; quelle est la cause de votre silence? J'ai reçu une réponse de Senanges. Le malheureux! Il est impossible de le désarmer. J'écris tous les jours vingt lettres; je presse, je sollicite : la maréchale agit; je n'ai pas un moment de repos, & je serais bien fâché d'être tranquille. Adieu.

Lettre XLIII

*De madame de Senanges au chevalier*

Vous me restez seul dans l'univers, & vous m'abandonnez à mes incertitudes! Trois lettres sans réponses! Hélas! je ne connaissais pas le doute, que son supplice est horrible!... Moi douter! Douter de votre amour; ah! pardonnez, je suis injuste. Pardonnez, cher amant, je connais votre cœur; le soupçon n'approche pas du mien... D'où vient donc que mes larmes coulent?... Que signifient votre silence & ces pressentiments qui m'épouvantent... Ah! je les rejette. Ô ciel! J'ai pu m'y arrêter! Vos affaires, des voyages à la Cour, les devoirs de votre place, que sais-je enfin?... Il vous a été impossible de m'écrire, puisque vous ne l'avez pas fait... On m'apporte une lettre de M. de Valois... Dieu! il me mande... Ai-je bien lu?... Quelle affreuse nouvelle!... Le bruit court que vous épousez la baronne de \*\*\*; mon oncle semble le croire, mon oncle prétend... On l'a trompé; mais on n'abuse point une amante... Ne craignez pas que je vous accuse, je suis trop malheureuse pour ne pas compter sur vous. Rien ne peut altérer ma confiance... Cependant... Ah! si... Votre changement serait pour moi la mort, & pour vous le regret de toute la vie... Non, je ne me fixe point à cette insupportable idée. Écrivez, écrivez-moi : dites-moi ce que je souhaite, ce que je sais; dites- moi que vous m'aimerez toujours, que cela seul est vrai; que le reste... Ah! mon ami, quelle imposture! Encore une fois je n'y crois pas... Je vous adore... Je suis aimée.

Lettre XLIV

*De madame d'Ercy  
à l'Abbesse du Couvent de \*\*\**

M. de Senanges vous recommande, ma chère cousine, de veiller plus que jamais sur tous les pas, tous les mouvements, toutes les démarches de sa femme... Eh bien! dites-moi; comment s'accommode-t-elle de sa solitude? Est-elle bien changée? Il serait étrange qu'elle ne le fût pas. Je sais bien, pour moi, que, si l'on m'enfermait, je serais bientôt laide, à faire peur. Commence-t-elle à l'être un peu? Écrivez-moi ce qui en est, les moindres détails me semblent intéressants... quand ils me viennent de vous. Je n'ai point de nouvelles à vous mander, si ce n'est le mariage du chevalier de Versenai, avec la jolie baronne de \*\*\*, jeune veuve d'un homme de qualité, très fêtée à la Ville, & très puissante à la Cour. Adieu, ma chère cousine, j'irai vous voir incessamment; j'ai grand besoin de vos conseils.

Lettre XLV

*De madame de Senanges au chevalier*

Ah ! pourquoi me rappeler au jour ?... Julie, ma Julie, si mon sort te touche, laisse-moi mourir. Oui, j'abhorre tes funestes secours. Tes soins, ta pitié même, tout m'est un supplice...

Il est vrai, il est possible !... Vous m'avez trompée, vous !... La bonne foi n'habite donc point sur la terre ! Je n'ai que l'espoir de rentrer dans son sein. Vous le voulez, vous m'y condamnez ; vous ne me laissez que cet asile ! Je ne le voulais pas croire. Une religieuse qui m'a toujours marqué plus d'affection que les autres, vient de me faire part d'un billet de son frère ; je vous l'envoie.

Billet

*Du Comte de \*\*\*, à sa sœur,  
Religieuse au Couvent de \*\*\**

*Je vous apprends, ma sœur, le mariage de la baronne de \*\*\*, notre parente, avec le chevalier de Versenai, qui est déjà très avancé, dit-on, & fait pour aller à tout. Il avait une grande passion dans le cœur pour une certaine femme qu'on a enlevée, & qui est, je crois, dans votre couvent; mais les charmes & le crédit de la baronne ont tout éclipsé; le roi même désire ce mariage, & le chevalier paraît enchanté d'un établissement qui lui promet la plus haute faveur. Comme je connais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui nous arrive, je me suis hâté de vous instruire d'un événement, dont toute notre famille paraît très satisfaite.*

Et la cruelle pense m'avoir servie!... Ô ciel!... Les bruits du public arrivés jusqu'à M. de Valois, qui est maintenant à cinquante lieues de Paris; ceux que l'abbesse a répandus dans le couvent; mes pressentiments affreux, tout ce que votre silence m'annonçait, tout est confirmé! Je regrette jusqu'aux tourments de mon incertitude!... C'en est fait : mes yeux s'ouvrent à la profondeur de l'abîme où vous m'avez entraînée... Je ne l'apercevais pas : les fers, l'opprobre, la prison, tant de peines endurées pour vous, je les aurais chéris jusqu'à mon dernier jour : plus mon sort avait d'horreur, plus je me croyais sûre de votre foi. Je dédaignais l'opinion des hommes; j'aurais, dans mon délire, j'aurais bravé la vengeance céleste : ma récompense, ma gloire étaient dans votre

cœur. Que m'étais l'estime des autres? J'avais la vôtre : mais aujourd'hui, que me reste-t-il? Dites, ai-je, dans l'univers, ai-je un seul appui? Tomberai-je aux pieds d'un Dieu que j'offense, hélas! que j'offenserai toujours, puisque je ne cesserai jamais de vous aimer? Porterai-je à M. de Senanges le repentir de vous avoir mal connu, des vœux coupables, un cœur désespéré, & dont le dernier battement sera pour vous? Soutiendrai-je la présence d'un homme qui m'a soupçonnée, d'un public qui me méprise? Suis-je digne encore de mes amis? Je les ai quittés pour vous; jamais, jamais je ne les reverrai. C'est dans l'abandon de tout ce qui m'est cher, que je finirai mes jours, ces jours que je vous avais consacrés, & que vous m'avez rendus épouvantables! Vous me plaindriez, cruel, vous me plaindriez, si vous aviez un cœur. Combien mes maux se multiplient! Votre crime me rend présents tous ceux que j'ai soufferts : il remet sous mes yeux, avec plus de force encore, le spectacle funèbre dont ils ont été les témoins.

Hélas! dans ce séjour funeste, j'avais trouvé une amie. L'attrait qui emporte l'un vers l'autre deux malheureux, le rapport de nos situations, celui de nos sentiments, tout nous avait rapprochées; je goûtais une secrète douceur à m'affliger avec elle, & de ses peines & des miennes. Eh bien! j'en suis privée pour toujours! Elle m'a été ravie, l'infortunée! Elle espérait trouver le repos aux pieds des autels; trompée jusques dans cet espoir, elle n'y trouva que l'image du perfide qui l'avait abandonnée. La retraite, l'exemple, les austérités, rien ne put calmer sa douleur, l'amitié même ne put l'adoucir; son âme était mortellement blessée. Victime d'une passion payée de la plus noire ingratitude, je l'ai vue consumée de chagrin, s'éteindre dans les pleurs : je n'en versais que sur elle... Alors je m'applaudissais de vous aimer. Je l'ai vu mourir dans mes bras, qui essayaient, en la serrant, de la retenir à la vie. J'ai vu tomber, j'ai recueilli sa dernière larme; elle était encore pour l'amour... pour le barbare que la beauté, la candeur, la vertu ne purent enchaîner. Elle est morte en prononçant son nom, en demandant au ciel de veiller à son bonheur. Je n'oublierai jamais le regard tendre & prolongé, qu'avant d'expirer elle a jeté sur moi; ce regard lugubre s'est fixé sur mon cœur, il n'en sort point; il semblait m'avertir que, trahie comme elle, j'irais bientôt la rejoindre... C'est le vœu que je porte sur sa

tombe?... Amie trop malheureuse, toi, si digne d'un autre sort, toi que j'ai perdue, sans doute parce que tu m'aimais, parce que tu me consolais, & que je suis née pour souffrir!... Je te regretterai toujours!

Mais, quoi! Elle a fini désabusée, & je la pleure! Il faut la suivre... Il est donc un port assuré contre vous... Il en est un! Il est un terme au malheur, & j'y touche... Je ne me connais plus; rien n'égale le désordre & l'égarement où je suis; ma gloire même, qui l'a emporté sur mon amour, sur vous!... Oui, je la déteste, & je voudrais vous en avoir fait le sacrifice, pour que vous fussiez plus coupable... Pardonnez, grand Dieu! cet élan criminel, involontaire & promptement désavoué: mais pour m'être immolée au devoir, en suis-je moins punie?... Qui, moi! J'oserais me croire innocente!... Hélas! je suis au pouvoir d'un cruel; je brûle pour un autre!... C'est le plus inhumain des deux qui est adoré. Je mérite mon sort... Écoutez.

Dans ces instants affreux, je n'ai plus rien à cacher. J'ai perdu votre cœur; croyez-vous que je veuille de votre estime? Quand je faisais couler vos larmes, quand je vous résistais; savez-vous que je partageais vos vœux?... Oubliez ce que je viens de vous dire; oubliez tant d'abaissement, de faiblesse... Jusqu'à mon nom...

Ô ciel! tandis que je meurs désespérée, vous vous enivrez d'amour auprès d'une autre! vous vous occupez des projets de votre ambition, & ce que je souffre est peut-être une jouissance pour vous deux! Mais quelle âme serait assez dure pour vouloir d'un tel hommage? Elle ignore, sans doute, ce qu'elle me coûte; puisse-t-elle ne le jamais éprouver! Vos lettres, votre portrait, je vais m'en séparer; je ne vous suis plus rien; je ne veux rien de vous. Ah! si en les éloignant de moi, je pouvais parvenir à vous oublier!... Tu le voudrais, ingrat! Tu es capable de m'envier jusqu'au plaisir de mourir pour toi!

Recevez du moins, sans aversion, cette lettre trempée de mes larmes, la dernière que je vous écrirai. Jouissez de tous les biens dont vous me privez; ces caractères que ma main trace avec peine, vous ne les reverrez plus... Vous l'avez voulu... Vous allez être à une autre!... Ne me répondez pas... Vivez aussi fortuné, que j'ai vécu misérable.

Lettre XLVI

*De madame de Senanges à son amie*

Ah! mon amie, ma tendre amie, souhaitez-moi la mort; je n'ai plus à attendre qu'elle. L'auriez-vous cru? Auriez-vous seulement osé l'imaginer? Il m'abandonne; il se marie! Il m'a menée dans l'abîme, il m'y laisse! Il insulte à mes larmes! Qu'ai-je donc fait... que l'adorer? Heureuse ou malheureuse à son gré, je ne connaissais que lui dans l'univers : la pauvreté, la misère, l'abaissement, si j'y eusse été réduite pour lui, je les aurais préférés à l'empire du monde, dont je n'aurais voulu que pour le mettre à ses pieds, que pour vivre sous ses lois. Il était mon bonheur, je ne faisais des vœux que pour le sien; & voilà la femme qu'il trahit, qu'il dédaigne, qu'il oublie!... Prenez pitié d'une infortunée en pleurs, qui ne tient plus à rien, qui se voit délaissée de toutes parts, & qui, respirant encore, sent d'avance les horreurs du néant. C'est mon dernier soupir que je vous envoie. Encore un coup, ne me plaignez pas de mourir; plaignez-moi d'aimer, plaignez-moi d'idolâtrer l'ingrat qui me tue : il est le seul homme, le seul... qu'on ait jamais aimé à cet excès! En finissant à tout, je ne m'arracherai qu'à lui. Jugez de mon égarement! Je viens d'apprendre que M. de Senanges a fait à la chasse, une chute, qu'on m'assure être fort dangereuse. Et ce n'est pas lui qui m'occupe! Combien je suis coupable! Tout barbare qu'il fut, il est mon époux; je dois le plaindre, je dois trembler pour lui; je dois oublier tout, puisque ses jours sont en danger. Ah! je frémis de moi-même, ma faiblesse m'épouvante, & mes remords ne

servent qu'à l'augmenter... Cruel amant! Jouis à présent de tous les maux que tu m'as faits! Ce souvenir m'arrache des cris... Qu'allez-vous penser de moi? Dites, dites que vous m'aimez toujours, que vous ne me méprisez pas! J'ai besoin de cette assurance... Je l'obtiendrai. Je ne doute pas de votre cœur, il connaît le mien. Vous savez trop, si j'ai jamais mérité l'opprobre dont je suis couverte, les chagrins qui ont flétri mes jours, & le coup qui les termine. L'espoir de la faveur, un vil motif d'ambition; voilà donc ce qui m'enlève ce que j'aime!... Cette conduite est si atroce, qu'il y a des moments où je ne puis le croire coupable; mais les bruits qui ont couru, que M. de Valois m'a mandés, qui sont parvenus jusqu'à l'abbesse de ce couvent; le billet, l'odieux billet que j'ai lu... Tout dépose contre lui. Son crime n'est que trop avéré. Cependant j'ai envoyé à Paris le jardinier de la maison; on l'a laissé aller : il est parti sous le prétexte qu'il voulait voir son père qui est infirme & mourant : il doit s'informer de tout. Je l'attends... Je me meurs; son retour décidera de mon sort... Ma main s'affaiblit, mes yeux s'obscurcissent. Ô mon amie, je n'ai que la force de vous dire un adieu... sans doute éternel.

## Lettre XLVII

*De madame de \*\*\* à madame de Senanges,  
son amie*

Est-ce bien vous?... Est-ce vous qui m'écrivez? Que ces caractères me sont précieux! votre main les a tracés : votre âme y respire, la mienne s'y attache, mes pleurs les arrosent; je les recueille dans mon sein; je ne veux plus m'en séparer. Oh! que vous me connaissez bien! Que vous m'avez bien jugée! Oui, oui; je vous aime, je vous estime toujours. Les actes de despotisme & de violence sont des preuves contre la sensibilité des hommes, & non contre la vertu des femmes. Votre lettre m'a pénétrée de douleur & d'admiration. Quelle générosité dans les reproches que vous vous faites, au sujet de M. de Senanges! Vous le plaignez, & je vous approuve : mais votre honnêteté l'accuse; & c'est le ciel qui le punit... Revenons à l'objet qui vous est cher, qui vous adore, que vous soupçonnez, & qui sûrement ne l'a pas mérité. Non, il est impossible que le chevalier de Versenai soit coupable d'un crime; il est impossible qu'un misérable intérêt d'ambition ait avili son âme, dénaturé son caractère; on ne change point ainsi. Revenez à vous; vous n'êtes point trahie, vous êtes encore aimée, vous le serez toujours. Dans la solitude, l'imagination s'effarouche aisément, & le caractère de l'infortune est de saisir les sujets de chagrin bien plus avidement que les motifs de consolation. Croyez-moi; le retour de l'homme que vous avez envoyé dissipera vos inquiétudes. Je réponds du chevalier; autant je

m'en suis défiée autrefois, autant je l'estime aujourd'hui. Vous voilà donc séparée de la nature entière, loin d'une société dont vous étiez les délices, loin d'un monde à qui l'on vous proposait pour modèle!

Une terre aride, un horizon borné, voilà ce qui s'offre à vos regards! & moins vos yeux parcourent d'espace, plus vous vous perdez dans le vague de vos idées. Au nom de mes pleurs, tâchez de leur commander : que ne puis-je aller vous consoler moi-même! Quelle prison devrait être inaccessible à l'amitié? Si la mienne vous est chère, recevez-en le tendre témoignage : puisse-t-il adoucir vos maux! Combien leur souvenir m'afflige! Combien je vous regrette! Quel vide vous laissez dans ma vie! Que sont devenus nos entretiens si tendres, ces épanchements si vrais, où se déployaient pour nous tous les charmes de la confiance, tous les trésors de la douce intimité? Quand le bonheur est perdu, que les souvenirs en sont amers! Je suis encore à la campagne; je crains de retourner à Paris; je crains de voir tous les lieux qui me retraceront votre image... Adieu, ma tendre amie! J'espère, j'ai un pressentiment que vos maux finiront bientôt. Le chevalier n'est point ingrat; j'en suis sûre, je vous le répète : le fantôme n'est que dans votre esprit; c'est à votre cœur à le combattre. Si vous le pouvez, écrivez-moi; ne craignez point de me parler de vos peines; j'aurais tant de plaisir à les partager!

## Lettre XLVIII

*De madame de Senanges au chevalier*

René ne revient point ! Vous ne daignez pas même m'assurer de votre inconstance... Ah ! le coup est porté... À l'heure où je vous écris, vous êtes aux pieds de votre maîtresse : offrez-lui ma douleur ; offrez-lui ma vie ; elle ne sera pas longue. Oui, je suis sûre, ingrat, que tu me verrais expirer plutôt que d'y renoncer, & que tu ne recueillerais mes derniers soupirs, que pour la joie de les porter à ma rivale. Tu pleureras un jour le cœur que tu déchires... Non ; ne versez point de larmes, n'en versez jamais ; laissez-moi pleurer seule l'erreur que j'adorais, l'amant que j'ai mal connu, que j'ai trop aimé... Cette femme que vous me préférez est sans doute plus belle que moi ; mais a-t-elle plus fait pour vous ? Est-ce donc mon infortune qui l'embellit ? Sont-ce mes tourments qui assurent son triomphe ? Ne devoir qu'à vous tous les chagrins qui m'accablent, est-ce un titre pour en être abandonnée ? Je suis loin de vous reprocher mes sacrifices. Haïe, méprisée de l'univers, si j'expirais entre vos bras, si mon amant m'était fidèle ; & l'univers, & les fureurs d'un époux, & l'avilissement même, rien ne m'empêcherait de bénir mon sort... Ah ! puisque vous n'étiez pas l'être sensible que le ciel devait au cœur le plus tendre ; pourquoi vous ai-je connu ? N'était-ce que pour remplir mes jours d'amertume, que vous vous êtes fait adorer ? L'amitié de quelques personnes, l'estime de toutes, l'indépendance qui m'était chère, & la paix de l'âme ; voilà ce que j'aurais dû conserver ; cependant, vous le savez, en vous immolant tout,

qu'ai-je regretté? Peines, blâme, danger, rien ne m'arrêtait : je ne connaissais que la crainte de vous perdre. Avez-vous ignoré une seule de mes démarches? Une autre idée que la vôtre m'occupait-elle jamais? Combien de fois, détestant le joug des bienséances & des préjugés, & tout ce qui m'enchaînait, j'ai envié l'état le plus obscur, j'ai souhaité d'être ignorée de tous, de ne fixer l'attention de personne, & d'habiter une cabane, où ne voyant, ne recevant que vous, j'eusse été trop heureuse!... Hélas! vous avez tout oublié! Que ma situation est horrible! Il est trois heures après minuit : je suis seule; le silence effrayant de ces lieux m'abandonne à l'horreur de mes réflexions : un abattement morne a succédé au déchirement d'une âme désespérée; je ne sens, je ne distingue rien; mes yeux sont fixes & ne voient plus; je n'ai point d'idées, point de mouvements : la lampe à la lueur de laquelle je vous écris va s'éteindre; je vais me retrouver dans les ténèbres; je n'aspire plus qu'après celles du tombeau, & j'aurais déjà terminé ma vie, si je pouvais cesser d'être, sans cesser de vous aimer. Mon sentiment m'attache à ma douleur : mais il est temps, grand Dieu, que vous me délivriez d'une existence importune & détestée. Je finirai jeune ma carrière & je la finirai avec joie, si vous vivez heureux. Heureux, vous!... Non, cruel, ne l'espérez pas. Quand je ne serai plus, quand vous aurez perdu l'amante la plus vraie, quand un sommeil éternel aura fermé à la lumière des yeux qui ne s'ouvriraient qu'à vous; quand le cœur où vous régniez ne sentira plus l'amour ni le malheur; vous le regretterez, & ne le retrouverez jamais... Adieu.

## Lettre XLIX

*De Dumont  
à madame de Senanges*

Madame la vicomtesse,

C'est par l'ordre de mon maître que je prends la liberté de vous écrire; il est d'une si grande faiblesse, qu'il lui est impossible de tenir une plume & de s'en servir. J'ai eu l'imprudence de lui dire, ce matin, que René était là, & qu'il venait de votre part; il m'a ordonné de l'introduire. À peine l'a-t-il aperçu, qu'il a jeté un cri de joie, & fait un bond dans son lit. René s'est approché, & M. le chevalier l'a tenu embrassé pendant un quart d'heure. Ils pleuraient tous deux & je suis encore attendri, seulement d'y songer. René m'a demandé s'il était vrai que M. le chevalier allât se marier? Je vous assure, madame la vicomtesse, qu'il n'en a jamais été question. Pendant tout le temps de sa maladie, mon pauvre maître n'a été occupé que de vous; dans son transport, il ne faisait que prononcer votre nom. Je n'ai pas osé lui remettre vos lettres, parce que j'ai craint, madame la vicomtesse, que cela ne lui fît une révolution. Il n'est pas encore hors de danger, & j'aimerais mieux mourir que de le perdre. Je ne lui ai pas dit le sujet du voyage de René, j'ai craint de lui donner de l'inquiétude. D'abord qu'il sera en état de lire, madame la vicomtesse, je lui remettrai vos lettres. L'apparition de René lui a donné tant de plaisir, qu'il en est plus malade aujourd'hui; mais j'espère,

qu'avec l'aide du ciel, il ira de mieux en mieux... J'ai l'honneur d'être, dans cette espérance, madame la vicomtesse, avec le plus profond respect,

Votre très humble, & C.

Lettre L

*De madame de Senanges au chevalier*

Que de coups accablants viennent frapper mon cœur! Comment ai-je pu y survivre! Vous étiez malade, expirant... Peut-être, hélas! vous l'êtes encore, & je vous ai soupçonné de la plus noire trahison! Je ne fais que changer de supplice... Me faudra-t-il toujours trembler? Vous qui méritiez une maîtresse plus confiante : vous que j'ai offensé, recevez mes larmes, mon repentir; j'ai expié mon injustice. Vous m'avez pardonné, j'en suis sûre; mais moi, croyez-vous que je me pardonne jamais. Je meurs si je n'ai pas de meilleures nouvelles. Vivez, fût-ce même pour me haïr, vivez pour une autre, s'il le faut!... Plutôt expirer de votre inconstance que de votre perte! Je suis comme une folle, comme une insensée... Cette maison de silence & de paix retentit de mes gémissements. Prosternée aux pieds des autels, je vous demande à un Dieu que j'ai trop oublié... Pourrait-il ne pas vous rendre à mes vœux? J'ai assez souffert; il est temps enfin que j'éprouve sa bonté. Ah! si vous saviez dans quel moment votre coupable amante ne l'invoque... que pour vous! M. de Senanges est à l'extrémité. Ô ciel!... Conserve aussi mon barbare époux... Ne prends que moi pour victime!

Billet

*De monsieur de Senanges  
à madame de Senanges*

Peut-être ne serai-je plus quand vous recevrez ma lettre. Je bénis mon trépas ; il termine vos maux. Tout votre crime est de n'avoir pu m'aimer ; tout mon malheur, de n'avoir pu supporter votre haine. J'avais de l'emportement à proportion de votre indifférence ; la nature nous justifie tous deux. Elle m'absout en vous délivrant de moi. Je me ranime pour vous rendre justice. J'emploie mes derniers soupirs à solliciter la fin de votre servitude. Puissent ces mots, tracés de ma main mourante, déposer contre votre tyran, & vous servir d'apologie ! Tous mes vices venaient de la chaleur de mon sang... La mort le glace... Je redeviens vertueux.

Lettre LI

*Du chevalier à madame de Senanges*

Moi infidèle! Vous l'avez pu penser? Vous avez pu croire ce qu'on vous a écrit! Je vous l'avoue; on m'a pressenti sur ce mariage; j'ai frémi quand on m'en a parlé; voilà comme j'ai répondu. Ah! Dieu! l'ambition aurait pu me changer à ce point! Pour courir après la faveur, je me serais rendu coupable de la plus noire ingratitude! J'aurais perdu votre cœur, ma propre estime, tout ce que j'aime, tout ce qui m'attache à la vie! Cruelle! En lisant vos lettres, j'ai cru que l'ombre de la mort venait encore m'envelopper : elles ne contiennent pas un mot qui n'ait été trempé de mes larmes. Ainsi donc, innocent ou coupable, je cause toujours vos peines! Le sort me plonge à demi dans le tombeau, & il ne me rend au jour, que pour vous offrir mourante à mes yeux, d'un soupçon que vous n'auriez pas dû former, & qu'il m'était impossible de détruire!

Objet unique de mes pensées, de tous mes vœux, de tous mes sentiments; que votre cœur me venge de lui-même! Le sang qui brûle dans mes veines s'arrêterait, si vous cessiez de m'aimer; il se glace, dès que vous me soupçonnez.

Pendant tout le cours de ma maladie, votre idée, votre seule idée a charmé mes maux; il semblait que mon âme abandonnât mon corps à la douleur, pour être plus entière à l'amour. Dans le délire qui m'agitait, c'était vous que j'appelais, que je voyais sans cesse : tantôt je croyais vous défendre contre des monstres prêts à vous dévorer; tantôt, sous les plus rians ombrages, je vous

couronnais de fleurs; votre vertu moins sévère se laissait désarmer à la voix de l'amour; je vous pressais contre mon sein; mon cœur était enivré, je vous adorais, & je sauvais ainsi la plus pure partie de moi-même des approches de la destruction.

Ciel! qu'ai-je lu? Que m'apprend-on? Que vient-on de m'écrire? M. de Senanges... Est-il vrai?... M. de Senanges n'est plus! Je succombe... Vous voilà libre... Pardonnez... Je n'ose en dire davantage. Où suis-je? Est-ce le même monde que j'habite? Quelle barrière immense s'abaisse devant moi! Les ténèbres qui m'environnaient s'éclaircissent, & me laissent apercevoir... N'est-ce point un rêve qui m'abuse? ou plutôt n'est-ce point que mon mal se prolonge, & que je retombe dans le délire qui en fut la suite... Non; le ciel protège les amants vertueux... Non, ce n'est point un prestige... Dois-je vous consoler? Dois-je... Que voulez-vous que je fasse? Je m'égare... Le désordre de mes sens... Une faiblesse soudaine... Dieu! veille sur mes jours; ce n'est pas le moment de les terminer.

Lettre LII

*De madame de Senanges  
au chevalier de Versenai*

Je respire!... Je ne tremble plus pour vos jours... Votre seconde lettre m'en assure. Vous le savez; & je vous le répète avec une douleur bien vraie, la mort a terminé ceux de M. de Senanges : quelle lettre il m'a écrite avant d'expirer! L'émotion qu'elle m'a causée dure encore. Je ne puis y songer, sans un attendrissement que je serais au désespoir de ne pas sentir, & que je suis incapable de vous cacher. Que l'hymen est puissant sur les âmes honnêtes! L'infortuné! Je voudrais pouvoir le rappeler à la vie! Ses fureurs ne me rendaient que malheureuse; son repentir me rend coupable. Cette lettre où il l'a déposé, cette lettre fatale & révérée, oui, oui, je l'ai couverte de pleurs. Ah! mon ami, vous ne pouvez les condamner. Un amant tel que vous chérit jusqu'aux devoirs dont il est la victime... Je vous aime plus que jamais; mon amour s'est accru par mes malheurs, par votre danger, par mes alarmes; mais je dois le renfermer; je dois rejeter jusqu'à l'espérance d'un bonheur qui serait empoisonné de regrets trop légitimes. Tant que M. de Senanges a vécu, j'ai gardé la promesse que j'avais faite au pied des autels, de n'être qu'à lui; je ferai plus, je respecterai sa mémoire; je justifierai ce qu'il a fait pour moi. Il a employé ses derniers soupirs à protester en faveur de mon innocence : je suis libre; je n'en abuserai pas. Je sors de ce couvent pour rentrer dans un autre : je vous écrirai à tous les instants du jour; je vous permettrai de me répondre : mais il faut, pour quelque temps, me priver de votre vue, & m'arracher à ce que

j'aime... Ce dernier effort est le plus horrible de tous; la bien-séance, l'honneur me le commande, & c'est à vous de m'y encourager. Mon aventure a éclaté; elle a pu laisser des doutes sur ma conduite; je les ferai disparaître. Si je prends un soin plus particulier de ma gloire, c'est parce qu'elle vous intéresse plus que jamais; c'est parce que, devant vous appartenir, je veux être irréprochable aux yeux de l'univers. J'afflige votre amour, pour m'assurer votre estime. Pendant cette séparation volontaire, & dont je gémirai plus que vous, vous ne sortirez pas un instant de mon cœur. Je vous fais ici le serment inviolable, de ne respirer que pour vous, de ne penser qu'à vous, de m'en occuper sans cesse, jusqu'au jour où des liens sacrés uniront deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre, & dignes de leur félicité par l'étendue de leurs sacrifices.

J'ai reçu hier une lettre de M. de Valois; il revient de la campagne où il était resté depuis que je suis ici; il compte me retrouver chez lui, & se livre d'avance au plaisir d'embrasser sa nièce. Son espoir sera trompé; mais je suis sûre qu'il m'en applaudira. Il me marque que madame d'Ercy vient de perdre un procès qui lui enlève plus des trois quarts de sa fortune; il ajoute que les changements arrivés dans le ministère lui ont ôté tout son crédit. Ah! mon ami, la belle occasion de nous venger! Tâchez de lui être utile. C'est elle qui a été la cause de tous mes maux; c'est elle qui, en dernier lieu, sur l'indice le plus vague, a fait courir exprès le bruit de votre prétendu mariage. Ce billet, ce billet fatal dont j'ai pensé mourir; eh bien, il avoir été concerté entre la religieuse & elle. Cette religieuse est une fille de qualité; on l'avait séduite par l'espérance d'une abbaye, & en lui disant que c'était une œuvre pieuse de m'arracher par ce moyen à la passion que j'ai pour vous. Après tant de noirceurs, madame d'Ercy mérite bien que nous la fassions rougir par nos bienfaits.

Adieu, le plus aimable & le plus adoré des hommes : je compte sur votre courage; & ma tendresse elle-même vous est le garant du mien.

P.-S. N'oublions pas le pauvre René; il me sera toujours cher : qu'il me tarde de le voir heureux! <sup>1</sup>

Lettre LIII & dernière

*Du marquis de Versenai  
au baron*

C'en est fait, cher baron! nous sommes unis; elle est à moi!... Des organes mortels ne suffisent pas à mes transports; concevez l'excès de mon ivresse... C'est hier que le ciel a reçu notre serment. Ce serment solennel, si formidable pour tant d'autres, & si fortuné pour nous; nos cœurs l'avaient fait, bien longtemps avant que nos lèvres l'eussent prononcé. Que cette cérémonie m'a paru auguste & riante à la fois! Comme nos malheurs étaient devenus publics, il fallait bien qu'on s'intéressât à leur terme. Il semblait qu'une fête qui n'était que pour madame de Versenai & moi, fût celle de tous. J'entendais dire autour de nous, qu'elle est belle! Qu'il est heureux! J'attachais sur elle des yeux enivrés d'amour; les siens, baissés avec décence, laissaient échapper quelques rayons de la joie la plus pure. Son émotion l'embellissait encore. Combien il est doux d'avouer son bonheur à l'univers, & de voir justifier son choix par le suffrage unanime! Ô mon respectable ami, vous avez été le témoin, le confident de nos peines; soyez de moitié dans nos plaisirs. Les voilà sur le rivage, ces êtres qui vous sont chers, & qui furent tant de fois sur le point de périr. Nous logeons chez M. de Valois, sa nièce ne veut jamais le quitter; & vous, cher baron, voudrez-vous bien nous recevoir? Nous partons dans huit jours. Ma femme, ma maîtresse, celle que j'idolâtre plus que jamais, vous mènera son amie; nous passerons avec

vous le plus beau mois de l'année. Préparez vos berceaux; que vos parterres s'émaillent & se parfument pour la recevoir. Je vous présenterai, dans sa seule personne, la vertu, les grâces, l'amour & l'amitié.



Les Malheurs  
de l'inconstance

*Avant-propos*

*En écrivant les lettres de madame de Sénanges<sup>1</sup> j'ai voulu prouver que l'amour & le devoir ne sont pas toujours incompatibles. Le but de celles-ci est tout à fait opposé & peut-être n'est-il pas moins intéressant. Les faiblesses d'un cœur honnête attirent des malheurs, choquent des préjugés mais ne détruisent point la vertu. J'espère que cette vérité qu'on peut attaquer, qu'on peut encore mieux défendre, paraîtra sensible après la lecture de cet ouvrage. La femme qui cède est souvent plus courageuse que celle qui résiste, elle s'immole, se condamne aux craintes, aux alarmes, cache des pleurs, dévore des soupçons, risque tout & ne jouit que du bonheur de son amant.*

*Je n'entrerai dans aucun détail, le public jugera le motif & l'exécution.*

*J'ai suivi les principes que je me suis faits sur ce genre d'écrire. J'ai tracé des caractères, je leur ai donné des passions, j'ai eu des souvenirs & j'ai pris la plume. Nul échafaudage dans les événements, nul épisode qui interrompe l'action principale. La morale autant que je l'ai pu est fondue dans l'intérêt. C'est ainsi qu'elle persuade, étalée avec faste elle effarouche & reste sans effet.*

*Tel se met à narrer des historiettes les unes après les autres, le tout enluminé de la couleur du jour, tel autre se jette dans la complication des incidents, s'abandonne aux fougues d'une imagination désordonnée, accumule les invraisemblances & tous deux croient avoir fait*

1. Cf. Les Sacrifices de l'amour, page 4 de cette édition (NdE).

*un roman. Peut-être ferai-je moins bien qu'eux, mais je ne ferai pas comme eux. Tant que la raison n'est pas contente, le cœur n'est que surpris & ses impressions sont bientôt effacées. Avant tout, j'ai tâché d'être vrai, de n'exposer que des événements possibles, d'offrir aux lecteurs un coin du grand tableau qu'ils ont tous les jours sous les yeux & de le rendre utile en couvrant l'instruction du charme de la sensibilité. On ne rejette point la leçon qui s'insinue par les larmes. Elle se fait jour & pénètre à l'insu même de l'esprit, que l'âme trompe alors, pour n'être point contredite dans ses plaisirs.*

*J'ai peint dans le duc cette espèce d'hommes qui ont érigé le vice en système, la frivolité en principe, qui méprisent les femmes, sont à la fois leurs délices & leur fléau, amusent leur tête, ne croient point à leur cœur, les prennent avec projet, les quittent par air & masquent leur corruption profonde d'une sorte de gaieté factice qui fait des dupes parce que la société est pleine de sots qu'on subjugué & de folles qu'on éblouit. Le marquis, dans Les Sacrifices de l'amour, n'a aucun plan, c'est un étourdi sans mœurs; le duc raisonne, combine, agit en conséquence, il est consommé dans l'art où l'autre s'essaie. L'un est un fat inconséquent, l'autre un scélérat méthodique, les modèles ne m'ont pas manqué.*

*Quant au style, je l'ai soigné le plus qu'il m'a été possible & j'ai tâché d'éviter quelques-uns des reproches que l'on a faits à celui des lettres de madame de Sénanges.*

*Cette qualité si négligée aujourd'hui, est pourtant, on ne peut trop le répéter, celle qui assure aux fruits de nos veilles l'approbation de tous les temps. Il est bien étrange, qu'entourés de chefs-d'œuvre & de modèles nous ayons si peu d'écrivains qu'on lise avec intérêt, qui connaissent, je ne dis pas ces finesses innombrables, ces combinaisons d'harmonie, cette métaphysique des mots que possédait si bien l'auteur de Britannicus, mais seulement le mécanisme de la langue, ses premiers & ses plus simples éléments. Avant qu'elle fût fixée, avant les Fénelon, les Bossuet, les Boileau, les La Bruyère, Pascal écrivait les Lettres provinciales; il devinait, & nous ne sommes plus même en état d'imiter. Cette dépravation presque générale n'aurait-elle point sa source dans la manie que nous avons depuis quelque temps d'être des penseurs, dans ce bel esprit épidémique qui, sans rajeunir le fond, travestit les idées, leur imprime des formes plus bizarres encore que nouvelles, donne au style de la contrainte & de la morgue si l'on peut dire, lui ôte sa naïveté, sa grâce, sa chaleur, le raidit, le*

dessèche, le prive de tous ses sucs & devient pour nous ce que fut à l'éloquence latine la diction sautillante & hachée du moraliste Sénèque. Une des causes encore de notre décadence dans ce genre est peut-être l'excessive facilité du public, surtout son indulgence pour certaines productions barbares qui, à l'aide de quelques effets mal amenés, de la magie de la scène <sup>1</sup> & de l'adresse des acteurs, usurpent l'admiration du moment. Quand les juges ne sont pas difficiles, les écrivains cessent de l'être. Le travail du goût est lent, on s'en affranchit, un cerveau vaporeux & sombre enfante sans peine quelques funèbres absurdités, on s'en contente & la petite vanité d'avoir créé des monstres éteint jusqu'au talent de les polir.

Le théâtre doit être une espèce de sauvegarde pour la pureté du langage. Dès qu'il s'y dégrade, la contagion gagne bientôt les autres parties de la littérature. Chacun aspire à la gloire aisée, on voit que la nation se passionne pour des ouvrages informes où quelques beautés sont confusément éparses. La paresse saisit cette amorce, la tête fermentée, met au jour ses délires & l'amour-propre, étourdi par les applaudissements n'est plus jaloux des suffrages. De là ce déluge d'écrits qui répugnent à la raison. L'art dégénère dès qu'on lui ôte ses entraves & la palme n'est plus glorieuse dès qu'il ne faut plus d'efforts pour l'atteindre.

La versification de Phèdre coûta deux ans à Racine. En six semaines on peut arranger tant bien que mal de pompeuses extravagances, faire une tragédie à la manière noire, suppléer à l'éloquence par la pantomime, jeter quelques faux brillants sur une versification lugubre, être bien atroce, bien lamentable, bien sépulcral, en un mot, réussir, mais, quand il s'agit d'être pur, élégant, noble sans emphase, énergique sans dureté, harmonieux sans enflure, quand il faut déployer les richesses d'un dialogue plein, facile & serré, cacher adroitement les fils d'une exposition qui prépare tout sans rien montrer, graduer des passions, développer des caractères, varier par le jeu des

1. Il est certain que les auteurs dramatiques influent beaucoup plus qu'on ne croit sur la perfection ou la corruption d'une langue. Racine a peut-être plus contribué à former la nôtre que tous les écrivains du siècle de Louis XIV réunis. C'est au théâtre qu'on parle directement à la nation. C'est là surtout que ses jugements font loi, portent coup & perdent les lettres, ou servent à leurs progrès. Ainsi le morceau qu'on va lire, loin d'être une digression, n'est que la suite immédiate de mes idées.

*situations & des contrastes un intérêt qui ne fatigue pas, quoique toujours le même, lorsqu'on veut n'employer que les ressorts qui pressent la marche, supprimer ceux qui la retardent, ne point entasser dans un acte la matière de cinq, faire passer la tragédie dans le cœur au lieu de la peindre aux yeux, & n'oppresser l'âme par la terreur que pour la soulager par les larmes, lorsque enfin on prétend satisfaire à la fois la sensibilité, le goût & le bon sens, c'est alors que les succès coûtent des années, & que les années ne peuvent rien sur les succès.*

## Première partie

Lettre première

*De lady Sidley au comte de Mirbelle*  
*De \*\*\* à une lieue de Paris*

Vous me demandiez hier d'où venait ma tristesse & si j'avais à me plaindre de vous. Est-ce vous qui m'avez fait cette question? Est-ce à moi que vous deviez la faire? Vous le savez, je suis naturellement sérieuse. L'habitude du malheur, contractée dès ma plus tendre enfance, a donné à mes traits cette expression involontaire qui ne signifie rien & qu'il ne vous est pas permis de mal interpréter. Moi! de la tristesse quand je suis avec toi, quand je jouis de ta présence & que je lis mon sort dans tes yeux! Ai-je un autre bien que celui-là, d'autres plaisirs, d'autres liens qui m'attachent à la vie? Je l'ai soufferte, c'est te dire à quel excès tu m'es cher. Ta passion est plus faible si tu doutes de la mienne. Ai-je à me plaindre de toi, me dis-tu? Peux-tu le craindre? dois-tu le penser? As-tu donc mérité que je m'en plaigne? écoute.

Le Ciel semble m'avoir fait naître pour les chagrins les plus sensibles & s'il me donna le courage, ce fut pour l'exercer par l'infortune. J'ai perdu après six mois de l'union la plus douce un époux tendrement aimé. J'ai vu mon vertueux père en butte aux persécutions de sa patrie; je l'ai vu mourir entre mes bras défaillants, tandis que ses bourreaux frémissaient autour de sa prison. Mes premières larmes ont coulé dans un cachot sur un vieillard qui méritait un trône.

Ma mère me restait, une mère adorée & qui mêlait ses pleurs aux miens, je l'ai perdue. Tu en as été le témoin, c'est elle qui nous a unis à son dernier soupir : je n'ai plus que toi au monde. C'est sur une tombe que le flambeau de l'hymen s'est allumé pour nous, l'hymen sacré, quoiqu'il n'ait point la sanction des lois & que l'appareil des autels ne l'ait pas confirmé! Va, je suis loin de rougir de ma faiblesse & des droits que je t'ai donnés sur mon cœur. Je ne sais point me soumettre à ces petites bienséances qui n'enchaînent que les âmes ordinaires & dans tes bras mêmes où je m'enivre d'amour, j'oserais prendre l'Être suprême à témoin de mon innocence & lui offrir ton bonheur, comme le garant de ma vertu. Ne crains donc pas que je t'importune par des impatiences & des craintes qui nous humilieraient tous deux. Je suis à toi, je t'appartiens jusqu'à mon dernier souffle, je chéris mon sentiment, je m'y attache & je désire que tu ne sois lié que par le tien. Tu dépends de ta famille, tu as des devoirs à remplir, remplis-les tous. Je veux que mon souvenir se mêle à tout & ne soit obstacle à rien. Connais l'âme d'une Anglaise. La sécurité est dans mon cœur, elle est le fruit de l'estime. Si je pouvais te soupçonner un instant, cet instant seul empoisonnerait tout le cours de ma vie. Le calme dont je jouis n'est que le recueillement d'une sensibilité profonde, si l'orage y succédait, il serait affreux.

Ô mon ami! quel barbare peut travailler lui-même à détruire le charme de ses bienfaits? Tu as créé pour moi un nouvel univers. Tu m'as placée où tu as voulu, j'y demeure & n'y regrette rien. Ce jardin, ces fleurs que je cultive, ces bosquets dont l'ombre nous cache à tous les yeux, voilà mes trésors, je foule les autres aux pieds, je dédaigne tout ce qui n'est pas toi. Ma solitude m'enchanté; quand tu parais j'y trouve tous les plaisirs; dans ton absence ton image les remplace. Je me pénètre de ton idée; elle amène sur mes lèvres le sourire du bonheur, elle consacre tous les instants du jour, se mêle aux songes de la nuit & fait le charme de mon réveil. Je me félicite de t'avoir connu, de t'aimer, de n'exister que pour toi, d'habiter aux portes de Paris & de vivre insensible à son tumulte. Voudrais-tu changer en deuil éternel la félicité que je te dois? Voudrais-tu noyer de larmes des yeux que tu remplis d'amour?

Non je n'ai point, je n'aurai jamais de reproches à te faire, j'ai l'orgueil de ne point craindre de rivales. Eh! quelle femme me

ressemble? Adieu : je t'attends, à ton retour de \*\*\*. Je relis *Clarice*<sup>1</sup>, pour la troisième fois. La malheureuse!...

Mais pourquoi donc ton absence a-t-elle été plus longue cette fois-ci? Je ne puis te quitter. Adieu.

1. Cf. *Histoire de Clarisse Harlove*, Samuel Richardson, traduit de l'anglais par l'abbé Prévost, Éditions du Boucher, Paris, 2004 (NdE).

Lettre II

*Du duc \*\*\* à la marquise de Syrcé*

Depuis quinze jours, madame la marquise, j'ai fait de profondes réflexions. Votre conduite avec moi, les rigueurs soutenues dont vous avez payé la passion la plus décidée & une constance à toute épreuve auraient pu laisser dans mon cœur quelque secret dépit & faire succéder le ressentiment à la surprise. Rien de tout cela. Vous avez dans le caractère je ne sais quoi qui désarme le mien. Ma résolution est prise, elle est violente, mais stable. Je m'immole à votre caprice, à votre raison si vous l'aimez mieux & puisque l'amour vous est antipathique, je consens à me réduire pour vous aux langueurs de l'amitié.

C'est la première fois que j'accepte un partage si modeste avec une femme de votre âge & de votre tournure. Le sacrifice est pénible, je le sais, n'importe, je m'y sou mets & ce nouvel hommage doit vous paraître d'autant plus délicat que je suis l'homme du monde qui sent le plus vivement l'amertume des privations. Me voilà donc votre ami! Le singulier titre! Vous me trouverez un peu gauche les premiers jours. Un rôle qu'on n'a jamais joué effarouche d'abord mais on s'y accoutume avec le temps; & nous n'aurons pas exercé dix ou douze ans que c'en sera fait pour la vie. Convenez donc que vous en êtes quitte à bon marché. Je ne suis pas si dangereux que bien des femmes voudraient le faire accroire. Elles n'ont qu'à vous interroger, vous les désabuserez, n'est-ce pas? & vous aurez grand soin de m'enlever une réputation que je mérite si peu?

Eh bien! avez-vous encore mauvaise opinion de moi? Me refuserez-vous inhumainement la confiance que je réclame? Je la paie assez cher pour en être jaloux. J'ai dans la tête qu'un homme un peu intelligent pour ressembler à quelque chose auprès d'une femme doit avoir ses bonnes grâces, son cœur ou son secret & je ne crains pas qu'on me taxe de présomption quand je ne demande que le simple aveu du vôtre.

Vous sentez à merveille que la malignité pourrait prêter des motifs à votre résistance. Les femmes (tout ceci n'est que philosophique & général) ne sont guère capables de cet héroïsme désintéressé, de ce courage triste qui repousse les soins & se courrouce contre les intentions. Ces efforts gigantesques sont trop loin d'elles. Elles ne sont rien moins que dupes. Quand la raison nous trompe, l'instinct les dirige & j'imagine qu'il leur faut des vertus à hauteur d'appui. Ainsi, toutes les fois qu'elles se défendent contre un homme qui sait attaquer, ne serait-ce pas qu'elles sont occupées d'une faiblesse qui leur donne la force de vaincre & leur prête les armes dont on fait honneur à leurs principes? N'est-ce pas toujours par l'attrait d'une jouissance qu'elles se privent d'un triomphe? Au reste, ce sont mes doutes que je propose. Je crois excessivement à la vertu : mais il est des incrédules (on voit des monstres) & ceux-là, par exemple, ne verraient dans mon désastre que le sûr garant de la félicité d'un autre.

Cependant, madame, si vous aviez fait un choix (car tout est possible) qui pourrait contraindre l'union vraiment céleste de nos âmes & l'innocence de leurs épanchements? Qu'on dissimule avec un amant, cela se peut, cela se doit même. Les femmes ont, sur cet article, une politique aussi ancienne que respectable, mais l'ami, j'aime à le croire, règne sur un cœur ouvert de toutes parts. Il est admis dans le secret des arrière-pensées, il se fait jour à travers la complication des motifs, la dignité des dehors & les réserves de la coquetterie. Tel est l'emploi auquel je me borne. Il est juste de m'en laisser jouir & plus vous êtes avare de faveurs, plus vous devez être prodigue de confidences. Comptez sur ma discrétion. Toute celle que j'aurais eue comme amant préféré, je vous l'offre, à un autre titre, malgré la sécheresse du rôle & la différence des honoraires. Qu'il serait digne d'envie le mortel que vous distingueriez! Plus je parcours votre cercle, moins je vois sur qui je pourrais arrêter mes soupçons. Ce n'est sûrement point

le grand colonel. Auriez-vous été touchée par hasard de sa taille chevaleresque, de sa prodigalité bête, de son *dégingandage* odieux, de son importance burlesque & de sa profonde érudition sur l'époque des étiquettes? Pour le petit prince de \*\*\* il a de la jeunesse, de la fraîcheur & cette ineptie naïve qui, dans les hommes, dégénère quelquefois en sentiment. Il est doué, d'ailleurs, d'un bégaiement tout à fait gracieux & quelquefois il n'en faut pas davantage pour déterminer. Un homme qui balbutie a toujours l'air du désordre de l'amour & le petit prince, quoiqu'il soit une heure à expédier une phrase, peut avoir une éloquence de situation qui ne laisserait pas que d'être un dédommagement.

Je ne vous parle point du comte de Mirbelle. J'ai même refusé dans le temps de le présenter chez vous. Je ne me charge point de pareilles commissions. Je sais tout ce qu'on s'attire de plaintes & de reproches quand on se mêle de ces jeunes gens-là & si vous en êtes mécontente, je n'aurai pas du moins le remords de vous en avoir embarrassée. Ce n'est point qu'il n'ait des avantages, infiniment de grâces & même des qualités, mais, malgré tout cela, je doute qu'il réussisse à vous plaire. Il est trop couru, trop fêté; l'homme de toutes les femmes n'est pas l'être qu'il faut à votre cœur. Je vous connais mieux que vous ne pensez & j'applaudis sincèrement à de si louables dispositions. Adieu, madame la marquise. Je compte aller vous faire ma cour & commencer avec vous les graves fonctions d'un ami.

Si vous m'honorez d'un mot de réponse, cela me disposera au style de l'amitié & m'ôtera l'embarras que doit avoir un malheureux qui n'est pas initié dans les mystères de cet auguste sentiment. Je suis avec respect...

Lettre III

*De la marquise de Syrcé au duc de \*\*\**

Je vous avoue, monsieur le duc, que votre lettre m'a beaucoup amusée. Mais pourquoi donc n'est-elle pas de votre écriture? Sans votre coureur j'étais tout à fait dépaysée & je n'aurais pu vous reconnaître qu'à la légèreté de votre persiflage, surtout à votre prudence. Oh! oui, vous auriez craint, en m'écrivant vous-même, de laisser dans mes mains un titre qui déposât contre vous en faveur de ma conduite; mais, Dieu merci, vous ne connaissez pas plus mon cœur que mon caractère. Mon honnêteté me suffit & je n'ai pas besoin d'armes étrangères pour la défendre. Faites & dites tout ce qu'il vous plaira, je vous le pardonne d'avance & n'ayez pas peur que je me justifie.

Revenons au genre de votre style. Encore une fois, c'est sur ce ton-là que je vous aime. Vous ne valez rien quand vous parlez d'amour. Vous y êtes gauche à force d'adresse & je vous ai trouvé beaucoup trop savant pour moi. La vraie science d'un homme qui aime, c'est d'être pénétré de ce qu'il dit, de ne rien chercher, de ne rien feindre, de s'abandonner & de peindre sans art le sentiment qui l'occupe. Le faste des mots ne supplée pas à la sécheresse du cœur & tant que l'émotion ne nous gagne pas, nous sommes toujours armées contre le projet. Tenez, un soupir, une larme, un silence expressif doit être plus puissant sur nous que ce vain étalage de galanterie avec lequel on n'a séduit que des femmes qui ne valaient pas la peine de l'être. Toutes vos phrases amoureuses n'étaient que les réminiscences d'un esprit très

cultivé & je suis ravie de vous voir rendu à votre naturel. Vous êtes sublime dans l'ironie. Il faut bien que cela soit, puisque étant l'objet de la vôtre, je n'en conviens pas moins de votre supériorité dans ce genre intéressant.

Je ne vous reproche qu'une chose, c'est de n'avoir pas enveloppé, sous des expressions plus adroites encore, le dépit qui vous tourmente. Sérieusement, vous voilà donc furieux parce que j'ai eu l'esprit de ne pas croire à un amour que vous ne sentiez pas? Je vous enlève le plaisir de me tromper; cela crie vengeance & je ne conçois pas comment, après un pareil tour, vous avez la bonhomie de m'offrir votre amitié. Vous, mon ami! vous, l'ami d'une femme qui a vingt ans & dont on cite la figure! Réfléchissez donc, monsieur le duc, aux suites de cette humble résignation. D'ailleurs, je suis assez malheureuse pour n'avoir aucun secret à confier. Prenez-y garde. Après avoir été un amant sans conséquence, vous courez le risque d'être un ami sans exercice, ce seraient trop de disgrâces à la fois. Vous finiriez par me haïr à la mort & le moyen de s'en consoler?

Je m'attends bien à votre incrédulité. On ne vous fera jamais convenir qu'une femme, à mon âge, emportée dans le tourbillon où je vis, n'ait pas besoin de reposer son cœur dans le sein de la confiance intime & de l'indulgente amitié. Vous n'avez rencontré jusqu'ici que des femmes à secrets. Ces dames en ont beaucoup à dire & plus encore à cacher, mais permettez-moi de vous représenter qu'il ne faudrait pas juger tout mon sexe d'après quelques idées générales. Vous êtes étranges, vous autres hommes à brillantes aventures (c'est ainsi que vous les appelez) parce qu'une demi-douzaine de folles sans retenue, sans décence, tendres par instinct, libertines par habitude, parce que ces femmes-là, dis-je, vous prennent & vous quittent & vous reprennent pour vous quitter encore, parce que la publicité de vos perfidies & de leurs désordres les enchaîne à l'opprobre qu'elles osent braver, vous ne manquez pas de nous comprendre toutes dans ces flétrissantes exceptions. Apprenez de moi, monsieur le duc, & retenez, si vous pouvez, qu'il est encore des femmes estimables, dont les charmes méritent vos hommages & les mœurs, vos respects. Les unes combattent leur penchant & en triomphent, les autres, moins courageuses & plus sensibles savent honorer jusqu'à leur faiblesse, parviennent à faire de l'amour un sentiment sacré & ne

perdent jamais cette pudeur secrète de l'âme, cette honte délicate qui, même dans leurs écarts, semble toujours les rendre à la vertu.

Ah! mon Dieu! Pardon. Ne voilà-t-il pas que je raisonne? Vous ne vous y attendiez sûrement point & je vous proteste que je n'en avais pas le projet. Adieu, monsieur le duc. Vous. êtes vraiment plus susceptible d'amitié qu'on ne pense mais je ne veux, qu'une preuve de la vôtre. Ménagez les personnes qui composent ma société. Entre nous l'esprit satirique ne fait jamais d'honneur. Quoique étourdie en apparence, je n'en suis pas moins très bonne amie; & je vous pardonnerai vos jolis sarcasmes, pourvu qu'ils ne tombent que sur moi. J'ai la vanité de me croire en fonds pour y répondre. Je n'en pouvais dire autant de votre amour.

P.-S. Bien des femmes à ma place ne vous auraient point écrit, je le fais : mais que voulez-vous? c'est une fantaisie & je ne la crois pas dangereuse.

Billet

*Du duc de \*\*\* au sieur Le Blanc*

Eh bien! monsieur Le Blanc, que devient l'expédition dont je vous ai chargé? Vos grisons sont-ils en campagne? Viendrons-nous à bout de la charmante Anglaise? Tâchez de vous ménager des intelligences au-dehors, au-dedans. Apostez vos argus, payez des espions, débauchez les valets. Employez auprès des femmes de chambre cette séduction que vous possédez si bien. Semez l'or à pleines mains, il ne vous manquera pas. Voilà les circonstances où il faut être prodigue & vous savez que je suis reconnaissant des bontés qu'on a pour moi. Surtout, ne me compromettez pas. Si l'intrigue échoue, je ne veux point avoir la honte du revers. Ne nommez ni Mirbelle ni moi. Vous vieillissez, monsieur le coquin. Vous n'avez plus cette légèreté, cette effronterie active qui ont signalé vos beaux ans. Vous vous reposez sur vos lauriers & l'on m'a dit hier un mal horrible de vous. On prétend que vous avez des remords. De quoi diable vous avisez-vous? Terminez mon affaire & vous serez honnête après tant qu'il vous plaira. J'ai besoin de votre intrépidité & je la paie assez cher pour que vous remettiez à un autre temps vos retours à la vertu. J'attends de vos nouvelles. Servez-moi un peu mieux qu'auprès de la petite chanteuse. Sans vos odieuses lenteurs, je l'aurais eue quinze jours plus tôt.

Du zèle, monsieur, du zèle. Cette aventure-ci peut vous faire un honneur infini. Adieu, monsieur Le Blanc. Nous verrons si vous êtes encore sensible à la gloire & capable d'émulation.

## Lettre IV

*Du duc de \*\*\* au comte de Mirbelle*

Mon petit cousin, je vous ai cherché hier inutilement dans plus de vingt maisons. Je suis retombé au spectacle, vous n'étiez nulle part. Je n'ai pas aperçu non plus la marquise & cela me fait croire que vous pourriez bien être tous deux dans la crise des préliminaires. Tâchez de les abréger, s'il vous plaît, & de ne pas vous en tenir une éternité à la monotonie d'une même attitude, elle a beau être heureuse, il faut de la diversité. C'est la devise des femmes; ce doit être la nôtre. Voilà, monsieur, ce que je vous ai dit cent fois & ce qu'il ne faudrait jamais perdre de vue. On doit brusquer les conquêtes tardives & ne temporiser qu'avec celles qui sont trop brusques. Un peu d'emportement sied à votre âge. De la délicatesse dans *le* propos & de la promptitude dans l'action, tel est l'art d'intéresser quand on a vingt ans. J'ai réfléchi à votre Anglaise. Je le vois, cette passion-là n'est plus qu'un lien d'habitude. Il doit vous peser & je vous conseillerais de prendre un parti sérieux. Une intrigue de cette nature peut nuire à votre avancement, contrarier vos fantaisies, vous croiser dans vingt aventures toutes plus saillantes les unes que les autres & vous donner auprès des femmes un vernis de fidélité qui vous ferait prendre en aversion. Si vous ne voulez pas la quitter durement (et c'est ce qui s'appelle une bonne faiblesse), commencez du moins à éloigner vos visites. Préparez-la, puisque vous n'osez la surprendre, & défaites-vous de cette beauté britannique, ne fût-ce que par un zèle national & un mouvement de patriotisme. De

quelle espèce peuvent donc être vos engagements avec elle? Je ne connais avec les femmes d'autre lien que le plaisir & l'on cesse d'être engagé, dès qu'on cesse de se plaire. Tâchez de vous pénétrer de ces principes.

Je pars demain pour Saint-Hubert. Si vous me faites réponse, donnez ordre à vos gens qu'on me l'apporte de bonne heure & tranquillisez-moi sur les inquiétudes que vous me causez. J'ai rompu avec mon lutin lyrique. Je l'ai cédé au prince de \*\*\*, qui a gagné ces jours-ci mille louis au *vingt-un*. Je me débarrasse & leur rends service à tous deux. Laissez là votre Anglaise & fiez-vous à mon amitié.

Lettre V

*Du sieur Le Blanc au duc de \*\*\**

Monseigneur,

Je n'ose me présenter devant vous. J'ai déjà épuisé toutes les ressources de l'art sans que vos affaires soient en meilleure posture. Le logis de l'Anglaise est une espèce de fort inaccessible à toutes nos ruses de guerre. Les domestiques n'entendent pas le français; les femmes de chambre sont sages, tout est vertueux dans cette maison-là, il n'y a pas de l'eau à boire. Pour comble de malheur elle est gardée par un gros dogue anglais, qui a pris mes émissaires en déplaisance. Il a pensé ces jours-ci en dévisager un qui s'était déguisé en porte-balle. On croirait que ce vilain animal a deviné vos intentions. J'ai pourtant déjà bien écorné les fonds que Monseigneur m'a confiés. Tout cela se dissipe en menus frais & je vois avec douleur que nous serons contraints de renoncer à cette grande entreprise. Je me flatte, Monseigneur, que vous ne m'accuserez pas de négligence. Quant aux remords dont on vous a parlé, soyez tranquille, je suis trop philosophe pour m'y abandonner. Avec l'aide du ciel, j'espère finir comme j'ai commencé. Mon siècle m'a trop bien traité pour que je sois ingrat envers lui & si Dieu me prête vie, je blanchirai dans une profession qui enrichit celui qui l'exerce & assure les plaisirs de tant d'honnêtes citoyens.

Je suis dans ces sentiments & avec le plus profond respect, Monseigneur, etc.

Lettre VI

*Du duc de \*\*\* au vicomte de \*\*\**

Eh bien! mon cher vicomte, comment vous trouvez-vous du beau ciel de l'Italie? Au milieu des chefs-d'œuvre dont ce sol précieux est semé, parmi ces monuments antiques qu'un homme aimable voit souvent mieux qu'un lourd voyageur de profession, regrettez-vous notre Paris, nos spectacles, nos soupers qui ne sont gais qu'à force de bouffons, notre corruption si perfectionnée, notre galanterie si commode, nos scandaleuses historiettes, l'étourderie de nos honnêtes femmes & la pruderie de nos catins? Quoique fort jeune encore, je le suis moins que vous. J'ai de l'expérience, je vous aime et, avant les grandes confidences que j'ai à vous faire, je vais me hasarder à vous donner quelques conseils.

Je suis entré dans le monde presque enfant mais j'y apportais une organisation ardente, des sens actifs, une envie démesurée de plaire & tous les moyens d'y parvenir. Grâce à ces heureuses dispositions j'ai tout vu, tout dévoré, tout approfondi (le mot n'est pas trop fort) & par la multiplicité même de mes sensations, j'ai acquis une foule de connaissances qui sont à moi, qui tiennent à moi & ne ressemblent point à ces pesantes excursions que des pédants font sur l'esprit des autres. La finesse du tact s'émousse par l'étude oisive du cabinet. Ces prétendus savants sont toujours un peu plus bêtes le lendemain qu'ils ne l'étaient la veille. À mesure que la mémoire se charge, la pensée se ralentit. Le feu du talent s'éteint sous la glace des souvenirs. On se noircit

la tête de dates, de faits, de graves balivernes, on attaque par hasard quelques vérités que mille erreurs étouffent & en se jetant sur le passé, on laisse échapper le présent. On analyse le gouvernement de Lycurgue, les lois de Solon, le code antique de Confutzée & l'on est inepte dans la politique de son temps, en un mot, on converse familièrement dans le salon des Léontium, des Flora, des Aspasié & l'on entre gauchement dans le boudoir d'une jolie femme du XVIII<sup>e</sup> siècle. Vivent les contemporains! C'est avec eux, c'est relativement à eux qu'il faut s'instruire. Tout le reste n'est que chimère, incertitude & sottise. J'ai pesé sur ce préambule afin de ne vous point trop surprendre par la morale qui va suivre. Frivole créature que vous êtes, je ne vous invite pas à vous abîmer dans la méditation, elle n'est faite ni pour votre état ni pour votre âge, mais je vous exhorte à voir beaucoup & à voir bien. Il ne vous en coûtera que quelques regards attentifs & chacun de ces regards enrichira votre raison, sans enlever rien à la dissipation de votre caractère. Puisque vous voilà en Italie, faites-y légèrement les moissons utiles que peut fournir cette terre brillante qui fut la patrie des héros, devint le berceau des arts & est encore le siège de la politique. Ne baisez point la mule du pape, je ne vous le pardonnerais pas, mais informez-vous des détails de sa puissance. Connaissez les mœurs du peuple, surtout celles de la bonne compagnie. Chaque pays a la sienne & c'est là que les gens de notre ordre apprennent tout ce qu'ils doivent savoir. Moquez-vous des monsignors & tâchez de séduire leurs femmes. Trompez-en le plus que vous pourrez. Il n'est pas question de les aimer, mais de les connaître. C'est une étude plus essentielle qu'on ne l'imagine. Toute la fleur de l'esprit d'une nation est en quelque sorte répandue sur ce sexe charmant qui en est toujours la moitié la plus intéressante. Celles qui sont passionnées vous disent leur secret, celles qui ne le sont pas vous accoutument à le deviner. En un mot, quel que soit leur caractère, il y a toujours à profiter beaucoup dans leur commerce & à tout prendre, les femmes sont les vrais précepteurs du genre humain. Tout consiste à ne leur pas demander plus qu'elles ne peuvent. Quelques sots qui les adorent en exigent de la constance. Un homme instruit qui sait trop bien ce qu'elles sont pour s'y attacher à un certain point les abandonne à leur pente naturelle, ne s'aperçoit de leurs caprices que pour en rire & les enchaîne

souvent par l'affectation même de ne point attenter à leur liberté. Ce sont des êtres que l'on gouverne en dédaignant l'empire. Ne jamais se concentrer dans une est l'art d'être toujours bien avec toutes. Insupportables dans la monotonie d'une passion, elles sont divines pendant l'éclair d'une fantaisie. Les délices, le charme, la féerie de l'amour sont dans les tourments de l'espérance, dans les premiers jours du bonheur & les projets de la rupture. Voilà, je crois, les trois points fondamentaux sur lesquels s'appuient volontiers ces philosophes aimables qui entendent trop bien leurs intérêts, ceux des femmes mêmes, pour les fatiguer d'un amour tenace, pour ne laisser à l'avidité des aspirants que les ruines d'une vieille intrigue & des goûts affadis par l'habitude.

Vous vous tromperiez fort, mon cher vicomte, si dans ce moment-ci vous vous avisiez de me croire léger. Cette frivolité apparente n'est en effet que l'expérience déguisée sous des formes qui en ôtent la rudesse & l'ennui. Il faut fuir le monde ou s'en moquer. J'ai pris le second parti comme le plus amusant & je me voue de bonne grâce aux conjectures malignes qu'on pourra former sur mon caractère. Par exemple je me trouve actuellement dans une position délicate mais dont je veux tirer tous les avantages que l'esprit d'ordre & de conduite peut arracher à la bizarrerie des circonstances. Croiriez-vous bien qu'à l'instant où j'écris j'échappe à peine au ridicule d'une passion sérieuse ? J'en ai eu les symptômes les plus effrayants. Mon étoile était à bout, mon ascendant vaincu. J'étais la dupe du moindre manège, le martyr de la coquetterie la plus manifeste, je redevais un homme ordinaire & je ne dois ma guérison qu'à l'un de ces coups de maître qui changent les disgrâces du cœur en triomphes pour la vanité.

Comme je ne vous crois pas excessivement occupé & que la tête calculante de votre oncle éternel n'a pas encore amené la vôtre aux jouissances diplomatiques, vous aurez le temps de me lire. Envoyez-moi votre journal & faites votre profit du mien. La femme qui m'a mis à deux doigts de ma perte est la jolie madame de Syrcé. Cette épithète de jolie que l'on prodigue tant & qu'on applique si mal semble avoir été imaginée pour elle. On ne l'est pas davantage & l'on n'a point l'art de l'être plus constamment. Sa séduction est prompte & durable, j'en ai fait la cruelle expé-

rience. Je l'ai aimée trois mois avec un acharnement qui n'a pas d'exemple. Figurez-vous une bouche qui ne fait que de naître & des yeux qui ne finissent point, presque bleus quoiqu'elle soit brune & armés de longues paupières noires servant comme de voiles aux rayons qui s'en échappent, un teint d'une blancheur éblouissante & qui lui appartient, des bras arrondis par les grâces, un pied que la Chine envierait, une taille au-dessus de tout, légère, élégante, pleine de mollesse & majestueuse en cas de besoin. À ce physique victorieux, joignez un moral céleste, l'esprit de tout dire, de tout apercevoir, de tout orner, cette folie qui n'ôte rien à la décence, une coquetterie qui désespère & qui plaît, des bouffées d'humeur, de ravissantes petites bouderies, des lueurs de sentiment, quelques nuances de mélancolie, d'autant plus piquantes qu'on n'en devine pas la cause; une âme généreuse, bienfaisante & noble, une imagination ardente, vagabonde & magique, qui lui crée des plaisirs où les autres en cherchent & la promène toujours dans un monde enchanté.

Elle n'avait que treize ans quand elle a épousé Syrcé. Au bout de deux années d'une constance assez équivoque, pendant lesquelles il s'est fait deux héritiers, il s'est livré à son goût pour ces beautés faciles qu'on paie, qu'on idolâtre & qu'on méprise, citoyennes précieuses & utiles qui vont de main en main, amusent la tête, n'entreprennent point sur les cœurs & reçoivent dans leurs bras complaisants les jeunes gens oisifs, les époux transfuges & les étrangers crédules qu'elles sont en conscience obligées de ruiner pour se faire un nom & encourager leurs successeurs.

Syrcé est libertin & cela est tout simple. Malheur aux imbéciles qui se passionnent pour le lien conjugal, s'assoupissent dans les langueurs de cette crapule domestique & deviennent les tyrans des beautés malheureuses dont ils ne sont tout au plus que les dépositaires! Les mariages aujourd'hui ne doivent être & ne sont que des espèces d'échanges, des revirements de parties qui facilitent la circulation & tournent au profit de la communauté.

Syrcé s'est convaincu de ce principe & sa conduite en est la conséquence. Mais s'il a le bon esprit de n'être point fidèle à sa femme, ce qui serait atroce dans un siècle de lumières, il a de plus le mérite des meilleurs procédés avec elle. Il n'est jaloux ni tyrannique, il vit avec la marquise comme un ami qui cherche à plaire.

Il a même quelques-unes de ces prévenances que nos mœurs n'exigent point mais qu'elles tolèrent et, après ses chevaux, ses chiens & ses maîtresses, madame de Syrcé est assurément ce qu'il affectionne le plus. D'ailleurs son grade militaire l'oblige à des voyages fréquents, qui le rendent un des plus adorables maris que le Ciel ait fait naître pour la commodité des amants. Aussi emporte-t-il toutes les fois qu'il part pour ses tournées, non pas des regrets (cela serait trop touchant), mais une foule de bénédictions. C'est alors que se raniment les prétentions, les projets, les espérances de tous ceux qui disputent le cœur de la marquise. Cette cour déplaît un peu à sa bonne femme de mère, chez qui elle loge depuis qu'elle est mariée, qui est, dit-on, la plus vénérable personne du monde & qu'aussi je respecte au-delà de toute expression, pour rendre à ma manière hommage à la vertu, mais elles ont leurs appartements séparés & l'on aperçoit rarement cette longue figure édifiante, qui me donne des vapeurs pour quinze jours quand j'ai le malheur de la rencontrer.

Vous voyez d'ici que madame de Syrcé est aussi indépendante qu'une jolie femme puisse l'être & je vous assure qu'elle en profite. Elle court de fête en fête, de plaisir en plaisir. On la voit aux spectacles, aux bals, dans les cercles, aux soupers. Elle se multiplie, est partout à la fois, et partout adorée par les hommes, enviée par les femmes, attirant les uns, se moquant des autres & jouissant de la jalousie de son sexe, bien plus que de l'amour du nôtre.

D'après ces qualités sympathiques à moi, pouvais-je m'attendre qu'elle fût l'écueil où devait échouer l'orgueil de mes premiers succès? Voilà pourtant ce qui m'arrive. J'ai dressé toutes mes batteries, j'ai fait pour cette attaque les dispositions les plus savantes; rien ne m'a réussi. On m'accordait quelques attentions particulières & le moyen qu'on fit autrement. Mais avec les femmes je n'aime point à m'en tenir aux surfaces & je me dépêche de les approfondir afin d'en être plus vite débarrassé. Madame de Syrcé ne m'a pas laissé le temps d'en venir là. Les fats subalternes se vantent des conquêtes qu'ils n'ont jamais eues. Les hommes supérieurs trouvent une sorte de dédommagement dans l'aveu même de leurs revers, ils se rejettent sur leurs anciens trophées, la gloire du passé leur garantit l'avenir & les console du présent. Je ne suis donc pas très mécontent de moi &

je pardonnerais volontiers à la marquise, sans la nécessité de faire un exemple. Il serait dangereux, vicomte, d'accoutumer les femmes à de pareilles défenses & à ne pas distinguer des agresseurs d'un certain genre. Autre raison de sévir. Quelques personnes prétendent que sous des dehors évaporés elle cache des principes solides, une sagesse de réserve & une vertu sournoise qui la possède à l'heure qu'on y pense le moins. Il est essentiel pour elle-même de ne pas l'exposer plus longtemps aux soupçons d'un pareil travers. Qu'elle ait résisté par caprice, très bien, mais que la vertu en soit, je ne le souffrirai point & c'est par un excès d'estime pour elle que je travaille à la convaincre d'une faiblesse. Je n'ai pu la déterminer en ma faveur, je veux la séduire par procuration. Ne l'ayant point eue, il est de toute décence que je la fasse avoir. Par là je me tranquillise, je sauve ses mœurs de l'affront d'être suspectées & rends à mon siècle une femme qui doit en être à la fois le modèle & l'ornement. Le projet est beau, je me charge de l'exécution, le succès n'est pas équivoque. Notre jolie révoltée ne se doute pas de l'embuscade & elle sera trop heureuse d'y tomber. Je lui ai détaché depuis deux mois le comte de Mirbelle. Il a de la jeunesse, une taille parfaite, une de ces physionomies douces, sensibles, romanesques, qui trompent les femmes, leur persuadent ce qu'on leur dit, même ce qu'on ne leur dit pas, allument leur imagination, les disposent enfin à tout entendre, à tout croire & à tout accorder. À ces avantages, il réunit une foule de talents. Il excelle dans tous les exercices qui occupent son âge. Pour son caractère, il est sublime, divin, puisqu'il cadre à mes vues. Facile, un peu faible, confiant surtout & souple à la main qui le gouverne, le comte est justement ce qu'il me faut.

Sa naissance est illustre, nous sommes même un peu parents; mais depuis quelques années sa famille était privée des grâces de la cour; j'ai profité de la faveur où je suis pour le présenter & le mener chez les femmes qui donnent le ton. Il prend très bien, ces dames lui trouvent de la gaieté dans l'esprit, de l'expression dans les yeux, elles se flattent d'en faire quelque chose. Il vient d'avoir une affaire d'honneur dont il s'est tiré avec la plus grande distinction. Mirbelle en un mot m'écoute, me croit, est reconnaissant de ce qu'on fait pour lui, il doit aller très loin.

Vous conviendrez que c'est punir bien doucement la marquise que de lui susciter un pareil adorateur, adorateur comme nous l'entendons. Elle a, quoi qu'on en dise, mis plus d'une aventure à fin, mais décevant, à petit bruit. Ce n'est point là mon compte. Il est important que celle-ci l'affiche. Le succès n'est rien, c'est la publicité que je veux, c'est l'éclat qui me venge. J'ai introduit mon vengeur dans toutes les maisons où elle soupe. La vieille présidente de \*\*\*, qui est toujours aussi vicieuse que si elle avait toujours le droit de l'être, l'a présenté chez elle à ma prière & ce qu'il y a de charmant, c'est que la petite de Syrcé est déjà sur la défensive. Elle affecte de l'humeur, elle n'a pas l'air de prendre garde à lui, le boude sans motif ou rit aux éclats avec le premier imbécile qui lui tombe sous la main, croyant masquer ainsi sa tendre préoccupation. Elle ne voit point qu'avec ces manières-là elle va directement à mon but. J'avais besoin de ses froideurs apparentes pour aiguillonner Mirbelle anéanti depuis dix-huit mois dans les langueurs d'un autre sentiment. La marquise, qui ne parle point à son cœur, irrite son amour-propre & les illusions de ce dernier me serviront mieux peut-être que les mouvements naïfs d'un véritable amour.

Eh bien! à travers tant de fils compliqués, commencez-vous à entrevoir la pureté de mes intentions? La chère marquise raffolera d'un homme à peu près indifférent & elle sera punie du ridicule de m'avoir combattu par l'obligation de me regretter. Ce n'est pas tout. En embarquant Mirbelle avec la femme qu'il n'aime pas, je me facilite les moyens de lui enlever celle qu'il aime & vraiment elle vaut les frais de l'entreprise.

C'est un roman personnifié que cette femme-là. Elle est jeune, svelte, blonde, veuve & anglaise. Je l'ai quelquefois aperçue à la sortie du spectacle, où elle ne va qu'en loge grillée. D'autres fois, j'ai rôdé le matin autour de sa maison située à une lieue de Paris & je me suis enivré du plaisir de la voir. Elle ressemble pour la taille à ces jeunes Grecques que le pinceau de *Vien* nous représente. Sa physionomie est sérieuse, mais noble, son regard est imposant, mais on entrevoit qu'il peut devenir tendre. Il règne dans tous ses traits une certaine fierté qui imprime le respect & une mélancolie qui invite à l'amour. Elle a dans sa personne quelques détails qui dépaysent, mais son ensemble est voluptueux & il serait possible d'avoir avec elle un commerce très attachant. Ce

qui me paraît encore très piquant chez elle, c'est une sorte d'énergie qui contraste merveilleusement, dit-on, avec les grâces touchantes & la mollesse de son extérieur. En bonne foi, je ne suis pas trop surpris que l'honnête Mirbelle ait quelque peine à la tromper. J'ai cru que je ne parviendrais jamais à le tirer de là, pour lui faire prendre un certain vol. On a beau lui représenter qu'aimer une Anglaise à une lieue de Paris, c'est s'expatrier cruellement, il me répond par des soupirs & c'est une réponse d'enfant, qui ne laisse pas que d'embarrasser mon éloquence. Il prétend que tout lui convient dans cette maîtresse, figure, esprit, caractère, qu'elle se livre à lui avec un abandon dont il serait horrible d'abuser, qu'elle n'a plus au monde de consolateur que lui. Que sais-je enfin? Il ne finit plus quand il s'agit de justifier la constance de son attachement. Tout le fixe, dit-il, jusqu'au mystère répandu sur cette intrigue. Son Anglaise, demeurant hors de Paris, n'est point en butte aux regards de sa famille. Elle lui laisse d'ailleurs la plus grande liberté, fruit de la confiance qu'elle a dans son amour. Il va, vient sans qu'elle s'en plaigne & voilà surtout ce qui m'a tenté. J'abhorre les femmes inquiètes & plaintives. Ces tourterelles-là sont excédentes. Quelque amoureux qu'on soit, on est bien aise de n'être pas si curieusement recherché sur l'article des perfidies.

Enfin, vicomte, vous voyez d'ici quel est le genre d'intrigue que j'ai à conduire. Vengeance d'une part, séduction de l'autre. Pardonnez la longueur de ma lettre, en faveur de la gravité de son objet. Une légère indisposition m'a forcé depuis deux jours de rester chez moi & je ne puis mieux occuper cette inaction qu'en causant avec vous. Mandez-moi ce que vous faites & rendez-moi confiance pour confiance. Vos aventures ne peuvent avoir la même consistance que les miennes; elles suivent les inégalités de votre marche. N'importe, un vrai Français fait des conquêtes en courant. Moi qui suis à poste fixe, je trompe avec plus de méthode & mes Mémoires doivent se ressentir nécessairement du séjour où je les écris.

Répondez-moi, aimez-moi. Des détails de grâce sur vos beautés romaines. On les dit voluptueuses, les nôtres ne le sont guère; mais elles sont fausses, coquettes & crédules : tout est compensé. Bonjour.

Lettre VII

*Du comte de Mirbelle au duc de \*\*\**

Vous vous trompez fort, monsieur le duc. Non seulement, je n'en suis pas aux *préliminaires*, comme vous avez l'air de le croire; mais je vous avoue franchement que je suis découragé & par les difficultés que je trouve auprès de la marquise & par les obstacles secrets que mon cœur m'oppose. Je ne suis point encore aguerri contre les dégoûts d'une intrigue malheureuse ou les repentirs inséparables d'une perfidie. Je ne me suis que trop aperçu de tous les agréments de madame de Syrcé. C'est une enchantresse. Elle ne dit pas un mot qui ne soit un trait à retenir, elle n'a pas un mouvement qui ne soit une grâce & ne jette pas un regard qui ne donne à rêver. Les heures, si longues partout ailleurs, volent auprès d'elle. On ne les compte plus, on les regrette. Mais plus elle me paraît intéressante, moins je la trouve faite pour être sacrifiée à la fantaisie du moment.

Dans une effusion de cœur, dont je sens tout le prix, vous m'avez avoué que sa conquête vous était échappée. Je vous en fais juge, irais-je attaquer une femme qui s'est défendue contre vous & si elle a déconcerté votre expérience, puis-je m'attendre, moi qui débute, à un succès plus heureux? Non; il vaut mieux faire une retraite honorable que de constater ma disgrâce. Encore une fois, plus la marquise est dangereuse, plus elle m'avertit de n'être pas inconsidéré. Elle n'a pas même avec moi cette coquetterie vague qu'elle se permet avec beaucoup d'autres. Elle me boude souvent, me brusque quelquefois & me

contrarie toujours. C'est moi qu'elle destine apparemment à être victime de son caprice. Je conviens avec vous que pendant quelques jours la tête a pensé m'en tourner. L'amour-propre, le dépit, la honte d'être maltraité, tout cela peut-être m'aurait tenu lieu d'amour & m'aurait exposé à bien des peines, si la voix du sentiment, celle de l'honnêteté, si la probité même ne m'eût tout à fait rengagé dans des liens que j'aime & ramené vers un objet qui doit me devenir d'autant plus cher que j'ai été sur le point de le trahir. Madame de Syrcé est charmante. Son souvenir plaira toujours à mon imagination. Il ne sera pas même indifférent à mon cœur. Mais quelle femme que lady Sidley! Quoiqu'elle n'ait rien perdu de ses attraits, je l'avouerai pourtant, je n'éprouve plus auprès d'elle ce tumulte des sens, cette fièvre dévorante, cette ardeur inconcevable & presque douloureuse par son excès, qui accompagne les premiers transports de l'amour. Ce qu'elle m'inspire est moins vif & plus recueilli. C'est un attendrissement intérieur, une émotion douce, un je-ne-sais-quoi qui me fait un besoin de larmes toutes les fois que je me trouve ingrat, ou moins résolu à lui rester fidèle. L'amour peut s'affaiblir dans une âme honnête, mais qu'il s'y éteint difficilement! Il est trop pénible de briser l'idole qu'on s'est faite, de changer en froideurs humiliantes les adorations d'un cœur bien épris & de dépouiller soi-même de tous les charmes qu'on lui prêtait l'être qu'on avait choisi pour le rendre heureux. On lui enlève tout en le privant d'un seul des hommages auxquels on l'avait accoutumé.

Je vous ouvre mon âme & ne crois pas pouvoir mieux placer ma confiance. La légèreté de votre ton ne prouve point sans doute celle de votre caractère. Les services que vous m'avez rendus ainsi qu'à ma famille, les marques d'amitié que j'ai reçues de vous, tout m'assure de votre discrétion.

Vous avez trop d'usage du monde & du cœur humain pour ne pas saisir d'un coup d'œil les inconvénients de ma situation. Mon extrême jeunesse, la facilité de mon caractère, une tête vive, un cœur honnête, les illusions de l'amour-propre, l'ascendant des principes, l'amour vrai des procédés, tout cela m'agite, se combat en moi & finira par me rendre malheureux... Non, j'écouterai la voix du sentiment. C'est lui, lui seul que je veux suivre. Je me fixe à cette idée, elle m'est douce, elle ne laisse point de remords. Je préfère des peines même cruelles à ces plaisirs tristes qui empoi-

sonnent le cœur & n'ont rien de durable que les regrets qu'ils traînent après eux. Vous me demandez quelles raisons si fortes m'attachent à lady. Eh bien! apprenez donc tous mes secrets. Vous m'arrachez un aveu que je n'ai jamais fait qu'à vous. Je consens à le déposer dans votre sein, persuadé qu'il n'en sortira pas.

Lady est d'une famille distinguée en Angleterre & connue surtout par un caractère d'inflexibilité & de hauteur républicaine. Mylord Sidley en fut la victime. Dans un de ces moments orageux, si fréquents chez les Anglais, il fut opprimé par la cour sans être protégé par la nation. On le mena à la tour, où il mourut en héros dans les bras de sa fille & de son épouse, qu'il avait suppliées de ne point s'avilir jusqu'à demander sa grâce à ses persécuteurs. Après avoir recueilli les derniers soupirs de son père, lady pour honorer sa mémoire jura une haine immortelle à la patrie injuste qui l'avait abandonné. Cette âme faite pour l'amour sut haïr avec cette énergie courageuse que les grands cœurs impriment à toutes leurs affections. Sa mère partagea ce sentiment & toutes deux résolurent de quitter l'Angleterre. Elles ramassèrent les débris d'une fortune que de longs désastres avaient endommagée. Quoique médiocre, elle suffisait pour les mettre à l'abri des secours intéressés des soi-disant bienfaiteurs, espèces d'assassins qui dégradent en obligeant & versent à la fois l'opprobre & l'or. Contentes de ce qui leur restait, rejetant toutes les ressources étrangères à elles, lady & sa mère sortirent de Londres & vinrent s'établir près de Poitiers. Mon régiment n'en était pas loin. Dans les moments que me laissaient mes exercices militaires j'allais souvent chez le vieux commandeur de Saint-Brisson, qui rassemblait chez lui la bonne compagnie. C'est là que je rencontrai Sidley pour la première fois; elle était veuve & n'avait pas vingt ans. Jusque-là, je n'avais éprouvé que l'ivresse du désir, je la vis & je connus l'amour. De quels touchants caractères la nature se plaît à marquer les premières impressions d'une âme sensible! Tous les objets me parurent changés autour de moi. Le jour avait plus d'éclat, la nuit plus de volupté. Aussi jamais femme ne fut mieux faite pour réaliser les chimères d'une imagination ardente & justifier tous les délires du cœur. Figurez-vous ce que les grâces ont d'attraits & la beauté d'imposant. Une modestie noble, une décence naturelle, cette fierté intéressante

dont peu de femmes ont le secret, un esprit sage & pénétrant, susceptible à la fois & des finesses du goût & de la sévérité des réflexions, voilà Sidley. Tels sont les charmes qui m'enlevèrent à moi. Mes regards s'échappaient furtivement vers elle & lorsque par hasard je rencontrais les siens, mon front se couvrait d'une rougeur involontaire. Elle s'aperçut bientôt du souverain empire qu'elle exerçait sur moi & sentit elle-même quelques étincelles du feu qu'elle avait allumé. Elle ne me regardait plus, mais ses yeux quoique baissés me laissaient encore deviner leur expression. Il se répandit sur tous ses traits une mélancolie qui en relevait la beauté. Ce n'était point ce sérieux austère qui effarouche le sentiment & qui décele la sécheresse de l'âme, c'était cette douce tristesse qui ne va jamais sans quelques dispositions à l'amour & qu'il nourrit après l'avoir produite.

Au bout de six mois de langueur, de contrainte, d'efforts, de combats & de tourments, n'osant avouer ma passion à lady elle-même, je me jetai devant elle aux pieds de sa mère. Je lui parlai avec cette éloquence de l'âme qui vaut les discours les plus étudiés. Je ne dis pas un mot qui ne fût profondément senti. D'abord elle voulut s'armer de courroux, mes yeux se remplirent de larmes, je lui montrai lady & elle n'eut plus la force de me trouver coupable. Me croyant à demi pardonné je me livrai à l'égarément, aux transports, à cette joie effrénée qu'autorisaient mon âge, mes espérances, la vivacité de mes feux & la présence de Sidley. Témoin de cette agitation qu'elle partageait en secret & que sa modestie augmentait encore, elle ne put retenir quelques pleurs, j'étais trop attentif à tous ses mouvements pour les laisser échapper, je m'élançai vers elle. Dans l'excès de mon trouble je la serrai dans mes bras & comme inspiré par l'amour, par la force du moment, Sidley, m'écriai-je, adorable Sidley, si votre âme est libre & qu'elle ne dédaigne pas l'hommage de la mienne, je jure ici par l'honneur, votre mère & le ciel, de contracter avec vous des engagements que rien ne pourra rompre. Je n'ai pas encore atteint l'âge heureux où l'on est maître de soi, mais un sentiment légitime & vrai ne connaît ni les degrés de l'âge, ni les entraves de la loi, ni les caprices de l'autorité. Ma famille peut suspendre mon bonheur, non me le ravir. Je vous garderai cette foi dont en vain elle voudrait disposer pour une autre. C'est dans votre cœur, dans ce cœur qui palpite sous ma

main tremblante, que j'en dépose le serment. Si je le viole, que l'infortune s'attache à mes jours, ou qu'une mort soudaine les termine!...

Cet élan d'une âme pénétrée, la flamme qui étincelait dans mes yeux, la vérité de mon émotion, la candeur de mes discours, & plus que tout cela, les dispositions favorables de Sidley tournèrent à mon avantage l'indiscrétion d'un sentiment qui n'avait pu se commander. Elle soupira, rougit, serra ma main dans la sienne & accepta mon serment. Sa mère y consentit & j'eus pour consacrer mon amour un soupir de la beauté, l'entremise de l'Être suprême & l'aveu même de la nature.

Deux mois s'écoulèrent. Chacune de mes heures durant ce rapide intervalle était marquée par un plaisir. Satisfait de celui d'aimer, à peine osais-je en souhaiter un autre ou du moins mes désirs étaient si bien voilés par le sentiment que je les confondais avec lui & que je n'en remarquais plus la différence. Pour qu'une femme honnête puisse se croire adorée, il faut, je crois, qu'elle puisse se dissimuler qu'on la désire. J'assujettissais mes sens à ces sacrifices d'une âme délicate, j'apprenais de Sidley à jouir même de mes privations.

Je n'avais eu jusque-là qu'un bonheur sans mélange. Mais quel sort humain est à l'abri des peines? Voici l'époque où les miennes commencent. Ma famille me rappela, il fallut apprendre cette nouvelle à lady, il fallut m'en séparer. Avant de partir j'obtins d'elle à force de larmes, de prières & d'instances réitérées qu'elle viendrait bientôt s'établir à Paris. Sa mère y consentit enfin & me chargea de lui chercher un logement, à condition qu'il serait à quelque distance de la ville. Mon premier soin à mon retour ici fut d'exécuter les ordres que j'avais reçus. Je fis arranger cette maison que Sidley occupe aujourd'hui. Sa mère m'avait forcé de prendre des lettres de change pour subvenir à tous les frais de l'ameublement. J'eus soin d'orner l'asile qu'elle devait embellir de tout ce que je savais lui être agréable. Le jardin surtout fut l'objet particulier de mes attentions. Je l'enrichis des fleurs les plus rares. Pouvaient-elles être trop précieuses? Sa main devait les cultiver ou les cueillir! Quand je fus à peu près content, je leur écrivis que tout était prêt pour les recevoir. Elles arrivèrent & Sidley me parut entrer avec une joie bien vraie dans le temple champêtre dont son amant avait été l'architecte. Jugez de mon

enchantement! Sans être en butte aux regards ni aux propos, je voyais tous les jours ma belle maîtresse. Le nuage répandu sur mon amour semblait lui donner un nouveau prix. Je jouissais à la fois & de l'attrait du mystère & des charmes de la liberté. Je croyais, hélas! que ma félicité ne pouvait plus finir. L'événement le plus cruel me détrompa.

La mère de lady depuis la mort de son époux n'avait pas eu un jour serein & l'espèce de langueur dont elle était consumée nous fit bientôt craindre pour sa vie. Son terme approchait. Une fièvre lente s'attacha au corps affaibli de cette infortunée, elle fut en moins d'un mois aux portes du tombeau. C'est alors que je vis l'âme entière de Sidley. Tout ce que la piété filiale offre de consolant, tout ce que la tendresse a d'héroïque fut prodigué dans ces instants douloureux. Après avoir épuisé les soins, elle s'affligeait de n'en pouvoir rendre davantage. Elle veillait chaque nuit auprès de sa malheureuse mère qui se ranimait en vain pour l'inviter à prendre du repos. Quelquefois elle imprimait sa bouche sur les yeux éteints de cette femme expirante & ne s'en détachait qu'avec des torrents de larmes. Quel tableau! D'un côté un fantôme à peine animé, de l'autre les grâces & la jeunesse luttant contre la mort même & tâchant de lui enlever sa proie! Avec quels transports je partageais le zèle infatigable de ma chère Sidley! De quelles inquiétudes j'étais déchiré! Parmi ces objets lugubres, enseveli dans le deuil, frappé sans cesse de l'image du trépas, combien je regrettais peu les plaisirs de la dissipation! Je ne souffrais que quand j'étais absent; & j'avais besoin pour me croire heureux d'être de moitié dans l'infortune de mon amante.

Voici l'instant fatal & redouté, toute espérance est évanouie. La mère courageuse de lady rassemblant ses forces & retenant son dernier soupir nous fait approcher tous deux. Nous tombons à genoux auprès de son lit. Ma Sidley, dit-elle à sa fille, dont le visage était collé sur sa main, ma chère Sidley, le sort nous sépare, mais si ton amant est vertueux, il peut réparer ma perte. Il n'oubliera point ses serments, il n'oubliera point la voix mourante d'une mère qui les lui rappelle. Le Ciel en fut le témoin, son honnêteté m'en est le garant. Il t'aimera, il t'aimera toujours, tu seras heureuse, tu le seras par lui & sans moi. Ô mes enfants, venez que je vous unisse! Que ce lit de mort soit pour vous l'autel de l'hymen! Mon cher Mirbelle... Jurez-moi... je meurs.

À ces mots ses yeux se ferment, sa fille jette un cri, elle veut se précipiter sur elle & retombe dans mes bras; elle y resta près d'un quart d'heure sans connaissance & moi-même j'étais trop troublé pour la secourir. Muet, immobile, les yeux noyés de pleurs, je soutenais ce fardeau précieux près du lit funèbre, dont je n'avais point la force de m'arracher. Enfin, reprenant par degrés l'usage de ses sens, ô mon ami! me dit Sidley avec un profond sanglot, vous me restez seul dans l'univers!

Ces mots sacrés sont toujours au fond de mon cœur; il est impossible qu'ils s'en effacent. Dès que les distractions m'emportent plus loin que je ne veux, je revois Sidley dans ce moment cruel, j'entends les dernières paroles de sa mère, elles retentissent à mon oreille, effraient mon imagination & jettent dans mon âme un attendrissement dont rien ne peut triompher.

Voilà, monsieur le duc, sous quels auspices s'est affermie ma liaison avec lady. Quel homme peut oublier une pareille scène & sacrifier à des séductions passagères un amour appuyé sur des motifs si respectables? Celui qui le voudrait serait un monstre... & combien je plaindrais le malheureux qui s'y verrait entraîné! La force d'un attachement dépend sans doute des circonstances qui l'ont vu naître. Autant que je puis m'en fier à ma faible expérience, la sensibilité se nourrit plus encore dans l'agitation des peines que dans le calme du bonheur. Les plaisirs ne laissent dans l'âme qu'une faible trace, les sensations déchirantes s'y approfondissent. On aime à se rappeler les chagrins dont le cœur s'est applaudi & l'on songe avec une sorte de charme aux larmes amères qu'ils ont coûtées.

Pardon, monsieur le duc, pardon mille fois! Quoique vos réflexions vous aient armé contre ce que vous appelez les *faiblesses* du sentiment, il est impossible que vous ne soyez pas touché du récit que je viens de vous faire. Je ne me repens pas de ma confiance. D'ailleurs j'avais besoin, j'en conviens, de revenir sur tous les événements qui peuvent me ramener à lady. Le monde que vous m'avez fait connaître & que je fuyais, le manège des femmes coquettes, l'orgueil de les rendre sensibles, la variété des amusements, tout cela n'avait point changé mon cœur, mais commençait à inquiéter ma tête. L'envie de plaire à mille êtres à la fois me rendait moins attentif au bonheur d'un seul & insensiblement me désaccoutumait d'aimer. Autrefois le jardin de

Sidley était pour moi l'univers. Sous le berceau où je lui parlais de mon amour, où je recevais des gages du sien, je n'eusse point souhaité l'empire du monde. Depuis quelque temps je n'éprouvais plus cet oubli de tout & cette préoccupation charmante qui tient lieu de tout. Après de Sidley, je me surprénais rêvant à ce qui n'était pas elle. Dans mon cœur entrouvert à mille idées que je craignais de m'expliquer à moi-même, il se glissait d'autres images que la sienne & je ne les repoussais pas. J'étais toujours tendre & fidèle, mais je n'étais plus heureux. Tel fut l'état de mon cœur, dès que j'eus connu madame de Syrcé. Ce qu'elle m'inspira n'était point de l'amour sans doute, mais c'était, après l'amour, l'impression la plus vive que l'on puisse éprouver. J'osai la comparer à Sidley, j'osai entrevoir les avantages qu'elle pouvait avoir sur elle. Pendant quelques jours elle m'a séduit au point de me familiariser avec le crime... ou le malheur d'être inconstant. Que dis-je! moi! j'abandonnerais lady! J'affligerais le cœur qui ne s'ouvre qu'à moi, qui n'a que moi pour confident & pour appui! Je trahirais mes serments, ces serments que la probité fit à l'innocence! Non, non, toutes les jouissances de la vanité ne compensent pas le tourment de désespérer ce qu'on aimait... ce qu'on aime encore. Affermissez-moi dans ma résolution au lieu de m'en distraire. Le roi, dit-on, revient demain à Choisy. Je tâcherai de vous y voir. Je vous ai tout dit, mon cœur s'est épanché. Ma lettre est longue, mais elle contient mon sort, à ce titre j'espère que vous aurez la patience de la lire.

Adieu, monsieur le duc! Madame de Syrcé... n'est que jolie. Mon Anglaise est belle & sensible. L'une jusqu'ici n'a parlé qu'à mon amour-propre, l'autre a tous ses droits dans mon âme. Je rougirais de balancer. Ne me *persiflez* point trop, je vous prie, & pardonnez-moi d'être fidèle.

Lettre VIII

*De la marquise de Syrcé à madame de Lacé*

Votre mari est cruel avec sa jalousie. Apparemment qu'il vous fait celer même pour les femmes. Vous avez dû me trouver bien des fois écrite à votre porte. Mon amie, je voulais causer. Hélas! presque toujours ce besoin qu'on nous reproche prend sa source dans notre âme. Que la mienne est fatiguée des riens qu'il faut dire! Je ne m'en dédommage qu'avec vous & l'on ne vous trouve point! Mais je suis sûre, bien sûre que vous partagez mes regrets.

Élevées dans le même couvent, nées à peu près avec les mêmes goûts, liées par toutes les circonstances qui invitent les cœurs honnêtes à se rapprocher, nous nous sommes promis, vous le savez, de n'avoir jamais rien de caché l'une pour l'autre & d'adoucir ainsi nos peines. Les serments du premier âge sont ordinairement frivoles, le nôtre ne l'a pas été. Tout ce qui désunit les femmes n'a point eu de prise sur nous deux & le lien de l'enfance s'est fortifié par la raison. Je vous ai pardonné d'être jolie; vous n'avez pas souhaité que je fusse plus laide, enfin nous avons fait de part & d'autre nos preuves de générosité.

Mon amie, avec les apparences de la légèreté, nous valons mieux que les pédantes qui nous jugent. L'évaporation de l'esprit est souvent la sauvegarde du cœur & l'effroi d'un sentiment ne jette que dans des écarts de simple étourderie qui valent mieux que des faiblesses. Nous ressemblons alors à ces oiseaux timides qui font vingt fois plus de chemin qu'il n'en faut pour se mettre hors de la portée du chasseur. Pour être effrayée, on n'en est pas

moins sage. C'est l'histoire de toutes les infortunées qu'on calomnie. Malheureuse! je ris & c'est le sort de ma vie que j'ai à vous confier! J'élude malgré moi l'objet de ma lettre, j'éloigne ce que j'ai à vous dire. Je tremble... Ah! que l'on me juge mal! Que je suis peu connue!

J'étais encore enfant quand j'ai épousé monsieur de Syrcé. Pendant les premières années de notre union, vous en fûtes témoin, je l'adorais en dépit de nos mœurs, des folies de mon âge & de la vanité des conquêtes. Ma sensibilité était alors recueillie sur un seul objet. Je fus mère deux fois dans l'espace de deux ans, ces nouveaux liens ne firent que resserrer l'autre & mon ivresse aurait duré si monsieur de Syrcé n'avait cherché bientôt à la détruire. Ah! sans doute il m'aurait moins ôté en m'arrachant la vie. Tant que je le pus je m'abusai sur ses torts & m'attribuai le crime de son changement. L'éclat & le scandale de ses désordres dissipèrent mon erreur. Je sus qu'il me sacrifiait à ces viles créatures qui se jouent de la santé, de l'honneur & de la fortune de leurs amants. Ce fut le temps alors des reproches timides, des larmes secrètes, de tous les tourments que l'hymen apprête aux épouses abandonnées. Sous les yeux d'une mère respectable & qui joint aux principes les plus sévères l'âme la plus tendre, je cultivais les fruits d'un amour si mal récompensé, je veillais moi-même à l'éducation de mes enfants & j'espérais par cette manière de vivre ramener monsieur de Syrcé. Espoir inutile! Plus on le trompait ailleurs, plus il eût trouvé ignoble d'être heureux chez lui. La tranquillité d'un bonheur domestique l'aurait rendu trop étranger à son siècle. D'ailleurs je n'avais point à me plaindre de ses procédés. Jamais un nuage sur son front, jamais de défiance dans son cœur! Toujours serein, toujours tranquille, pourvu que je ne m'avisasse point de contrarier sa conduite, il me laissait absolument maîtresse de la mienne. Je n'abusais point de cette liberté, mais insensiblement l'ennui me gagna, l'humeur me prit, mon âme ardente & vive s'échauffa par la contrainte & s'indigna d'aimer sans retour. Fatiguée de souffrir, effrayée de l'abandon, ne trouvant autour d'elle qu'un vide affreux, elle chercha au-dehors toutes ces illusions qui ne dédommagent point de la perte des vrais plaisirs. Je volai vers un monde que j'avais fui, ne pouvant prétendre à la félicité, j'avais besoin d'ivresse, j'avais besoin (il faut bien tenir à quelque chose) des

adorations de ces mêmes hommes que je me promettais de ne jamais aimer. Je lus des romans pour amuser mon cœur, j'écoutai les hommages pour étourdir ma tête & j'appelai la coquetterie à mon secours pour tromper ma sensibilité. Je voulais être fidèle à mes devoirs, mais je voulais en même temps profiter de tous les droits de mon âge, de ma figure & de mon caractère. Avec de pareilles dispositions j'eus bientôt une cour brillante & nombreuse. Lorsqu'on ne les effarouche pas trop, les hommes arrivent en foule & on les garde tant qu'on ne leur accorde rien. Ce fut là tout mon art, les femmes toujours bien intentionnées m'en soupçonnèrent un autre. Il est vrai que j'eus quelques apparences contre moi. Plus je me fiais à ma sagesse, moins je m'observais sur les indiscretions, ce sont elles qui nous perdent. Le désordre décent s'attire le respect & l'on se croit toute accusation permise contre celles qui tiennent plus à la vertu qu'aux bienséances. J'avais vingt adoreurs, on me donna vingt amants. Personne n'excita plus que moi cette sorte de déchaînement qui flatte les unes, afflige les autres, en aigrit quelques-unes & que toutes devraient éviter. Je respirais l'encens, je marchais sur les fleurs, tout prenait à mes yeux un air de fête, & cet enchantement naissait de mon indépendance. Que ne l'ai-je conservée! Que ne puis-je la reprendre! Hélas! hélas! combien elle est loin de moi! Voilà ce qui oppresse mon cœur, ce que je veux vous avouer, ce que je crains de vous dire, ce que peut-être vous saviez déjà. Ô mon amie, je pleure dans votre sein & mes larmes sont un aveu. J'aime!... oui j'aime, mais j'aurai la force de le cacher. D'où vient que je frémis? Je ne sais quel présage intérieur m'annonce que ce sentiment aura pour moi des suites funestes! Il troublera mes jours, il les abrégera sans doute. N'importe, je m'y livre d'autant plus qu'il m'alarme davantage.

Je n'ai pas besoin de vous nommer l'objet de mon idolâtrie. Il me semble que tout le monde doit le deviner, que lui seul dans la foule de nos jeunes gens peut attirer les regards, & s'il est possible, justifier une faiblesse. Une faiblesse! ah Dieu! Ne le craignez pas. Félicitez-moi plutôt de mon courage, il est égal à mon amour. Du moment que j'ai vu le comte de Mirbelle (son nom m'échappe, il est toujours sur mes lèvres), de ce moment j'ai senti ce désordre involontaire, avant-coureur des grandes passions. Il s'est accru de jour en jour, il est à son comble; mais j'ai su le

renfermer. Plus mon âme est agitée & plus je lui montre de froideur. Je cours plus que jamais, je porte avec effort dans le tourbillon d'un monde indifférent la blessure d'un cœur enflammé, je n'y cherche que le comte de Mirbelle & j'ai l'air de ne l'y pas apercevoir. À peine reçois-je ses visites. J'aime mieux le rencontrer & même le fuir que de l'attendre. En un mot il me croit injuste pour lui, lorsque lui seul m'occupe. Telle est ma situation, il ne la sait point, il ne la saura jamais. Vous êtes la seule dans l'univers à qui j'osasse la confier. Jugez de ce que je souffre & de ce que je vais souffrir ! Aimer & se taire ! Aimer & ne savoir pas même si l'on obtiendra du retour ! Craindre cent rivales & n'avoir le droit de se plaindre d'aucune, aimer pour son tourment & s'y complaire, dévorer ses larmes, ses inquiétudes, ses jalousies & mourir lentement d'un feu dont on ne veut pas guérir ! Telle est pourtant la résolution de cette femme si légèrè, si frivole, qu'on a jugée si cruellement & que la nature, sous des dehors superficiels, a rendue susceptible des plus profondes impressions.

Dans l'état de contrainte où je suis, je n'entrevois qu'une lueur de consolation. Le comte jusqu'ici n'a rendu à aucune femme des soins suivis. Il les voit toutes sans préférence décidée. Je ne puis vous exprimer à quel point cette idée adoucit mes maux. Soulagement passager ! Il faudra bien qu'il aime... & ce serait une autre que moi ! Une autre jouirait du bonheur dont je me prive, une autre recevrait dans ses bras l'être adoré que le devoir écarte à jamais des miens !... Ma tendre amie, unique confidente de mes peines, je sacrifierai tout pourvu que je sois innocente à mes yeux, que ma gloire soit entière & qu'il se mêle de l'héroïsme au seul attachement qui m'ait jamais préoccupée. Je vous instruirai du succès de mes efforts, je ne parlerai qu'à vous de ma tendresse, de mes combats. Le comte de Mirbelle les ignorera toujours. J'affecterai d'être encore plus dissipée de peur qu'il ne soupçonne combien je suis sensible et, si je l'éloigne, je m'applaudirai en le pleurant d'un triomphe... dont il faudra mourir. Vous allez vous récrier sur l'extravagance de mon projet. Que voulez-vous ? Les extrêmes en tout, voilà mon élément ! Ah ! laissez-moi rêver, laissez-moi me repaître de chimères. Ma prétendue folie cache peut-être un fond de raison, qui n'attend que des circonstances pour se développer. Je ne puis vous rendre compte de tout ce qui se passe en moi. Si je lutte contre mon

penchant avec tant de vivacité, c'est parce que l'instant où je lui céderais serait pour moi l'époque de tous les malheurs... peut-être des plus grands écarts. Il n'est rien que je n'immolasse à l'amant auquel je me serais donnée. Quel sentiment que l'amour! Sous quels traits il se peint à mon imagination! C'est là qu'il est vraiment un dieu; c'est là que son pouvoir est absolu, qu'il jouit de lui-même & s'épure par la délicatesse. Insensée! Que fais-je? Que dis-je? Ah! je ne me repens de rien, je suis sûre d'augmenter votre estime par la peinture vraie de ce que j'éprouve. La passion au degré où je la ressens ne dégrade point, elle élève. L'énergie des femmes est toute dans l'amour. Ne me conseillez rien... Je vous dirai tout, je n'ai que vous qui puissiez lire dans mon âme. Mon délire, tout violent qu'il est, n'affaiblira jamais l'éternelle amitié que je vous dois & si mes pressentiments se réalisent, elle partagera mes derniers soupirs, entre vous & le mortel que j'aime.

Lettre IX

*Du duc au comte de Mirbelle*

En vérité, mon pauvre comte, vous êtes d'un pathétique auquel on ne s'attend pas. Votre lettre est une tragédie tout entière. Quoique je ne sois pas fait aux romans lugubres, le vôtre m'a profondément touché & si par hasard vous aviez encore quelques histoires dans ce genre dramatique, je vous prierais de m'en faire grâce & d'épargner mon extrême sensibilité. Vous avez raison, mon extérieur trompe. Quoique je plaisante assez volontiers de tout, je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans le détail que vous m'avez fait de votre intrigue avec l'Anglaise. J'en ai encore l'âme tout obscurcie. Je ne savais pas, monsieur, que la vieille mère lady vous eut donné en mourant la bénédiction nuptiale. Assurément la chose n'est pas gaie : mais elle est édifiante & cela vaut bien mieux. C'en est donc fait vous, voilà réduit à votre merveille de Londres. Je vous vois avec un pareil amour percer bien avant dans les siècles. Je veux croire qu'on n'a point trompé votre inexpérience & qu'on ne s'est point arrangé exprès une pompeuse infortune pour amorcer votre compatissante jeunesse. Je suis bon homme, j'ai la foi d'un enfant. Le vieillard, la tour, les persécuteurs, les bourreaux, je laisse tout passer. Je n'examinerai pas non plus si cette passion peut nuire à votre avancement & vous couvrir d'un ridicule ineffaçable. Qu'est-ce que le ridicule, quand on s'en dédommage par les plaisirs du cœur ? Que vous font les biens de la fortune pourvu que vous possédiez à une lieue de Paris une belle étrangère qui n'a ni parents ni amis & s'oublie

avec vous dans un nouvel éden que vos mains ont planté. Cette vie est vraiment attendrissante; c'est l'âge d'or ressuscité. Était-je assez fou de vouloir détourner votre attention sur la petite marquise? En conscience elle n'est point de force pour lutter contre Sidley. Une femme frivole, dont tout le monde parle, qu'on cite partout, bienvenue à la cour, fêtée à la ville, courue de nos jeunes gens les plus à la mode, brillante enfin de tout l'éclat de la jeunesse, de la réputation & des *entours*! Quelle horreur! Le moyen de se charger d'une pareille maîtresse! Aussi ne vous pressé-je plus de lui rendre vos hommages. Il faut vous enterrer avec votre Anglaise, ne voir qu'elle, ne priser qu'elle, filer la pastorale & mépriser bien fort tout ce qu'on en pourra dire. Votre famille criera un peu, mais qu'importe? On se sauve dans son jardin, on s'y barricade avec son ange, & l'on se moque de l'univers. Il vaudrait mieux que les parents se mêlassent de contrarier nos goûts & d'enlever à l'innocence d'une vie champêtre de jeunes cœurs qui semblent nés pour elle! Je suis sûr, par exemple, que le chevalier de Gêrac vous entretient de toute sa force dans ces louables dispositions. C'est bien le petit pédant le plus austère que j'aie encore rencontré & je ne sais quel mauvais vent nous apporte ici ces minces gentillâtres, qui, du fond de leurs châteaux gothiques, viennent nous affliger par des vertus plus gothiques encore. C'est une véritable irruption que la nuée de ces gens-là. Je les compare à ces coups d'air qui nous arrivent du nord pour attrister notre horizon. Vous me trouverez sans doute bien osé de vous dire mon sentiment sur le monsieur de Gêrac, mais ne vous contestant rien sur vos amours, j'ai cru qu'il m'était permis de critiquer un peu vos liaisons d'amitié, celles-là n'ont point d'excuses. Il a des vertus, me direz-vous? Des vertus! Dites des préjugés bourgeois qui tiennent à la rouille de la province & au défaut d'éducation. Ces vertus-là ne datent de rien, ne prouvent rien, ne mènent à rien. Avec cela on recule au lieu d'avancer. Elles font des pédagogues de garnison & à la longue de vieux capitaines mutilés qui, après s'être fait casser bras & jambes sans que la cour s'en doute, s'en vont dans leur chaumière natale guerroyer s'ils le peuvent contre un pauvre diable de curé qui les maudit de leur vivant & les enterre avec délice. En voilà trop sur cet article. Au reste, monsieur le comte, vous êtes bien le maître de votre conduite. Le zèle ne doit point être une tyrannie. Le

mien se plie aux circonstances. J'avais cru entrevoir en vous les plus heureuses dispositions pour aller au grand, marquer dans votre siècle & faire adroitement servir la frivolité au succès des plus hautes prétentions. J'imaginai surtout que vous auriez la sorte d'esprit qui subjuge les femmes, les pique, les désole, les ramène tour à tour, les assujettit au plan général qu'on s'est tracé, tourne au profit de l'ambition la mobilité des intrigues & fixe le sort par la variété des plaisirs. Le commandeur de \*\*\* vous a mieux jugé que moi. L'autre jour dans l'*Ceil-de-bœuf* il me soutint que vous ne prendriez jamais un certain essor. Je lui dis que je vous avais presque arrangé avec madame de Syrcé, il voulut parier contre le succès. J'acceptai la gageure, elle est perdue pour moi & je ne regrette que mon opinion. Madame de Syrcé, dites-vous, m'est échappée, donc vous ne devez pas l'entreprendre. Excellente logique ! Si vous étiez d'humeur d'entendre, je vous répondrais que le moment est d'autant plus favorable pour vous qu'il ne l'a pas été pour moi. Les femmes, monsieur le comte, n'ont point des forces de reste & quand elles viennent d'être fatiguées par une résistance douloureuse, c'est une raison de plus, je crois, pour qu'elles ne tiennent pas à une seconde attaque. D'ailleurs, que prouve un caprice ? Ne dirait-on pas qu'avec elles les rigueurs de la veille signifient quelque chose pour le lendemain ? Si j'avais eu deux jours de plus à perdre vous n'auriez pas à me faire une pareille objection. Croyez-vous de bonne foi à la sagesse de la marquise ? J'ai fait une faute, je l'avoue. J'ai trop affiché mes intentions, ma célébrité lui a fait peur, & c'est le public qu'elle a craint. Ôtez le scandale, il n'y aura plus de cruelles & les femmes seront tout aussi complaisantes qu'on voudra. Elles ne sont jamais sages par sentiment.

Encore une fois, les inconvénients qui m'ont nui n'existaient plus pour vous & vous auriez fait taire la médisance ou plutôt la calomnie qui vous limite aux intrigues subalternes. Il ne faut plus penser à tout cela. La mère de lady du creux de sa tombe vous crie d'être fidèle & les mânes de Mylord s'élèveraient contre vous si vous cessiez de l'être.

Adieu, mon cher comte. Je serai toujours fort aise de vous voir malgré vos lamentables amours & la vénération que je serai forcé d'avoir pour vous.

Lettre X

*Du comte de Mirbelle au duc*

Que vous êtes cruel, que vous entrez mal dans tous les embarras de ma situation! Le persiflage n'est bon qu'avec ceux qui sont assez tranquilles pour y répondre, il aigrit les cœurs blessés. Permettez-moi de vous le dire, le ton que vous prenez n'est celui ni de la supériorité ni de la raison. L'une cherche des moyens, l'autre en fournit, vous ne faites ni l'un ni l'autre & je n'eus jamais plus besoin de ressources ou de consolations. Je vous en veux, je ne puis le taire. Vous m'avez conduit dans le piège & vous m'y laissez & c'est du bord même de l'abîme que vous raillez le malheureux que vous y avez précipité! Sans vous je n'aurais point connu madame de Syrcé. Doucement enchaîné par mes premiers nœuds, je n'en aurais point désiré d'autres. C'est vous qui m'avez peint cette conquête sous des traits dont la plupart ont séduit ma vanité & dont quelques-uns peut-être sont arrivés jusqu'à mon cœur. Vous n'êtes pas à vous en apercevoir. Toute ma lettre décèle les combats d'un homme honnête qui lutte contre lui-même, prend ses repentirs pour des résolutions, se dissimule sa faiblesse, pèse exprès sur les motifs qui la rendraient coupable & s'applaudit du moins d'en méditer le sacrifice. Oui, oui, si je me suis reposé avec complaisance sur les détails qui font paraître lady Sidley plus intéressante encore, c'était pour vous appeler à son secours, ouvrir votre âme à son infortune, lui acquérir un défenseur; & vous, au lieu de m'interpréter comme je le voulais, vous cherchez à me remplir de

défiances injurieuses, vous outragez la candeur même! Ah! le mensonge n'approcha jamais de l'âme de Sidley. Tout ce que je vous ai dit m'a été confirmé par les personnages les plus respectables. Mais c'est elle seule que je veux croire; son cœur est le sanctuaire de la vérité. Ô caprice inexcusable de l'homme! On rend justice à l'objet, on sent la force du lien & l'on aurait le triste courage de le briser! Quel est donc ce vide éternel du cœur? Quelle est cette inquiétude que rien ne peut fixer? Attrait du changement, tu promets le bonheur! Hélas! que d'amertume te suit, que de regrets t'empoisonnent! Je les préviendrai... Je m'accoutumerai à voir la marquise d'un œil indifférent, à ne plus sentir ses dédains, à rire de ses absences simulées, à vaincre en un mot une fantaisie qu'on pourrait changer en passion par l'adresse des obstacles, le jeu des caprices & le savant emploi de la coquetterie. Avec la sagacité que je vous connais, comment ne voyez-vous pas qu'on n'a nulle idée sur moi & qu'on se moquerait de mon amour, supposé que j'eusse la folie d'en prendre? Sur quatre visites on me reçoit une & pendant une froide conversation qui expire à chaque instant, on a des yeux distraits qui semblent m'éviter. S'il entre un autre homme tandis que je suis là, vite la gaieté renaît, les regards s'animent, il semble qu'on soit soulagé d'un fardeau & j'afflige au point que tous ceux qui surviennent ont l'air d'être autant de consolateurs. Voilà pourtant où j'en suis & je m'en félicite. J'en sens mieux le charme de lady, de cette âme ouverte & franche que le manège n'a jamais déshonorée. Peut-être aussi que je suis injuste, peut-être n'entre-t-il point d'art dans la conduite de la marquise. Je ne lui inspire rien & elle ne sait point feindre, je la crois étudiée, elle n'est que naturelle... Voilà tout le secret de sa contrainte avec moi, de la réserve de ses discours & des espèces de querelles que souvent elle me fait sans que je les aie méritées. Heureusement, je n'ai pour elle qu'un goût très équivoque, & qu'il me sera facile d'éteindre. Le petit dépit qu'elle me cause m'épargnera des peines cruelles; & dans ce moment-ci sa cruauté est un bienfait! Que devenais-je, si ma tête s'était allumée & qu'un penchant invincible...? Je ne puis m'arrêter à cette idée. Que serait devenue Sidley à qui j'ai fait quitter son premier asile, que j'ai entraînée ici, qui n'y connaît que moi, n'y veut connaître que moi & qui s'accuserait d'un crime si elle osait former un soupçon? Sa situation n'aurait

pu être qu'affreuse, la mienne l'eût été davantage. C'en est fait! Malgré l'amertume de vos ironies, la malignité de vos représentations & toute la souplesse de votre éloquence, je m'applaudis de mon entier retour vers l'objet dont il est impossible que je me détache sans la plus noire ingratitude. Vous ne vous êtes point trompé. Le chevalier de Gêrac m'affermis dans mes sentiments. Censeur inflexible de tout ce qui n'est pas honnête, il s'enflamme pour tout ce qui l'est & le titre seul de mon ami aurait dû le mettre à l'abri, monsieur le duc, du portrait cruel que vous m'en faites. Je ne m'amuserai point à défendre sa naissance. Sans être illustre elle est ancienne, elle a fourni de tout temps à l'État de braves gentilshommes qui ont versé leur sang pour lui; tant pis pour la cour si de tels services sont restés sans récompense, mais ce qu'il m'importe de défendre, c'est son âme, son caractère & mon choix, il m'honore & le justifie. Si Gêrac dédaigne les honneurs c'est par amour pour la gloire & s'il n'est pas né pour être un courtisan, il a sûrement les qualités qui forment le citoyen. Pour peu que vous le connaissiez mieux un jour, vous rougirez de l'avoir jugé si mal & d'avoir employé des expressions de mépris en parlant d'un homme qui mérite vos égards, les miens & que son noble désintéressement met au-dessus des protecteurs. Pardonnez la chaleur de mes expressions au mouvement d'un cœur que vous avez affligé en cherchant à dégrader ce qu'il aime. Malheur au lâche qui ne sent pas l'outrage qu'on fait à son ami!

Lettre XI

*Du chevalier de Gérard au comte de Mirbelle*

J'ai été désespéré, mon cher colonel, de ne m'être pas trouvé chez moi quand vous y avez passé. J'étais occupé de visites fort ennuyeuses. À mon retour on m'a remis votre lettre, je l'ai lue avec le plus vif intérêt. Vous voilà donc ce que vous devez être ! Vous voilà rendu à vous-même, aux principes qui sont en vous & dont un mouvement étranger peut seul vous distraire. J'étais bien affligé de vous voir hésiter entre deux sentiments dont l'un était si peu fait pour balancer l'autre.

Je ne connais ni madame de Syrcé, ni votre charmante Anglaise, mais vous le savez, j'ai toujours plaidé en faveur de celle qui vous a donné son cœur & qui a des droits sur le vôtre. Je sais qu'ici les hommes ne se font point un scrupule de séduire les femmes sans les aimer, de leur prodiguer les hommages tant qu'elles résistent, les affronts dès qu'elles succombent & de les enivrer pour les avilir. Cette cruauté est trop étrangère à votre âme pour que je vous en soupçonne jamais. Ce sexe que nous opprimons mérite nos égards à proportion même de sa faiblesse.

Voyez, mon cher comte, quel est le pouvoir de la contagion. Sans penser comme les autres, vous étiez près d'agir comme eux. Les malheureux ! Ils prétendent à la fidélité & commencent par en empoisonner la source. Qu'ils essaient d'estimer les femmes, ils verront si elles ne deviendront pas estimables. Ont-ils le droit de mépriser les mœurs qu'ils inspirent & de punir ce qu'ils conseillent ? Quand nos maîtresses nous trompent & se dégra-

dent, l'opprobre en est à nous. Elles devinent & leur inconstance n'est que le pressentiment de notre perfidie. J'ai toujours détesté nos soi-disant *hommes à bonnes fortunes*. L'aspect d'un seul me rappelle malgré moi l'image de vingt infortunées. Sous l'aménité des dehors ces êtres-là cachent une âme féroce. Ils ressemblent aux conquérants, comme eux ils se repaissent de pleurs & verseraient le sang comme eux s'ils n'étaient pour l'ordinaire plus lâches encore que vains. Leur âme est glacée, leur esprit aride et, sans le mouvement de leurs petites intrigues, ils ne seraient plus que des automates accablés de honte, de ridicule & d'ennui. Peut-être, mon cher comte, le tableau est-il un peu chargé, mais il est bon d'exagérer quelquefois pour arriver au but qu'on se propose. Quand l'écueil est marqué, on ne va pas se briser contre.

Vous allez me trouver bien moralisant pour mon âge & cette circonstance auprès de tout autre ôterait peut-être un peu de crédit à mes conseils, mais vous avez trop d'esprit pour que cet inconvénient soit à craindre avec vous. Un mentor de vingt-cinq ans, quand il est bien né, peut être aussi utile qu'un pédagogue de soixante. La raison qui ne se soutient que sur des ruines effarouche & le sentiment prompt de ce qui est bien vaut quelquefois mieux que les lenteurs de l'expérience. D'ailleurs, quand la vieillesse instruit, on lui suppose toujours le chagrin des privations. Elle défend ce qu'elle ne peut plus faire & dès lors sa rigueur paraît intéressée, mais que l'instruction acquiert de force quand elle part d'un esprit susceptible de toutes les illusions & d'un cœur en proie à tous les sentiments! Alors plus de subterfuges pour l'éluder, il faut en croire son ami, ou s'accuser soi-même.

Je n'ai jamais conçu, mon cher comte, pourquoi l'on refusait à notre âge le droit des avis & des leçons mêmes s'il le faut. Dans l'effervescence de la jeunesse, si l'on n'est point honnête par raisonnement, on l'est par instinct, les traces de l'innocence sont plus fraîches, on n'a point encore avancé dans la vie, on ne s'est point endurci par sa propre infortune, l'âme n'est point ouverte aux calculs qui la sèchent, moins limitée à soi, elle a plus besoin de se répandre, elle aime davantage parce qu'elle croit au retour & les fruits empoisonnés que les ans amènent ne mêlent aucune amertume à la pureté des impressions. Les années forment des sages, la jeunesse est la saison des vertus, vous en êtes la preuve.

Pardonnez-moi cette digression. Elle est arrivée sous ma plume & je ne rejette jamais rien de ce qui m'est inspiré par le sentiment. Oui, mon cher comte, à tout âge nous portons en nous-mêmes une règle invariable. C'est d'après elle que vous revenez à vos premiers liens & que je vous affermis dans ce projet. En agissant autrement nous serions injustes tous deux. La femme qui doit vous être la plus chère est celle qui vous a le plus sacrifié, dont le cœur est éprouvé par le temps & qui, n'ayant rien perdu de ses charmes, ne doit rien perdre de son bonheur. Quand le désir a sa source dans l'âme, il est éternel & l'espèce de calme où lady Sidley vous a laissé quelque temps était votre tort beaucoup plus que le sien. Combien elle me paraît intéressante ! Pour juger à quel point elle vous aime, rappelez-vous la confiance qu'elle vous montrait dans le temps que vous étiez à la veille de la trahir. C'est de vous-même que je l'ai su, elle se réfugiait avec sécurité dans des bras qui étaient prêts à s'ouvrir pour une autre. Vous lui teniez lieu de l'univers, nulle alarme, nul soupçon, elle croit qu'après de vous rien n'est à craindre pour elle.

Ô mon cher comte, récompensez l'amour par l'amour, l'estime par l'estime. Ne soyons jamais inhumains avec un sexe faible, avide de bonheur & si bien fait pour le sentir. Arracher une femme à l'enchantement d'une passion tranquille, c'est plonger le poignard dans le sein d'un enfant qu'amuse un songe agréable.

Je ne nuis point à madame de Syrcé en défendant sa rivale. La première n'agit que sur votre imagination, elle n'a aucun droit à votre reconnaissance. Vous l'avez rencontrée, vous avez même été chez elle, elle vous a paru jolie, votre tête s'est allumée, son amour-propre en a joui, son cœur s'en est moqué, voilà ce qu'elle voulait ; elle n'a plus rien à vous demander & elle doit être fort contente de vous.

Le seul article que je n'ai pas aimé dans votre lettre, c'est celui où vous m'en parlez. Vous ne tarissez point sur son éloge. Dans la crainte que je ne la visse pas telle que vous la voyez, vous m'avez fait son portrait vingt fois. Je ne me conduis guère par l'opinion publique, mais vous le savez, elle n'est pas très favorable à la marquise. Elle est, dit-on, étourdie, dissipée, se montrant partout, ivre de conquêtes, vouée aux imprudences. Je n'en sais rien, il est possible qu'on la calomnie. Aussi ne sont-ce point tous ces

défauts que je vous opposerais si vous étiez libre & résolu à lui rendre des soins. J'aurais alors des raisons au moins aussi fortes pour contrarier votre amour.

Mon cher comte, si la marquise n'y prend garde, son règne ne sera pas long, sa figure passera, ses torts (supposé qu'elle en ait) n'auront plus de voile & son esprit lui restera pour la punir. Ces sortes de femmes sont des éclairs. Leur éclat est trop vif pour être durable et, quand il cesse, la trace même en disparaît... Je ne finis pas, je vous imite, il faut que madame de Syrcé ait un charme pour faire parler d'elle.

Je vous remercie de vos offres obligeantes. Songez à votre bonheur, ce sera ne point négliger le mien. Vous me connaissez, je sers depuis quatre ans sous vos ordres et, pendant ce temps, je ne crois pas que vous ayez découvert en moi la moindre avidité pour les récompenses. Je me partage entre les soins de mon métier & ceux que je dois à mon père, vieillard respectable qui vit dans ses terres, chargé de blessures, au-dessus des honneurs, ignoré de la cour & adoré de ses vassaux. Je me suis nourri de ses principes. Tant que les actions ne parleront pas pour moi, je ne veux pas que les distinctions déposent contre. Je préfère la patience laborieuse de l'homme courageux à l'oisive activité du courtisan, l'un a de la honte à couvrir, il lui faut des titres; l'autre ne veut que de la gloire & il attend les occasions.

Adieu, monsieur le comte, encore une fois songez à vous, parlez un peu moins de madame de Syrcé, soyez fidèle à votre Anglaise & faites si bien que je ne sois jamais obligé de la défendre.

## Lettre XII

*Du vicomte de \*\*\* au duc*

Cela vous plaît à dire, mon cher duc, mais, quand on s'ennuie, on n'a la force de rien. Avec ses indulgences & ses cérémonies éternelles, Rome est bien le plus maussade séjour que je connaisse. Mon oncle qui est très chaud politique est encore amateur plus zélé des rites religieux, de sorte que je suis obligé, trois ou quatre fois par semaine, d'être dévot à mon corps défendant. Je suis philosophe moi, je généralise mes idées & j'envisage les choses sous un certain rapport dont mon oncle ne s'est jamais douté. Quant aux monuments, vous m'avouerez que c'est une vue bien froide pour un homme de mon âge qui n'est pas fou de toiles peintes & qui n'aime pas plus des femmes de marbre qu'un c... n'aimerait des pages de bronze. Que m'importent les allégories de *Paul Véronèse*, la transfiguration de *Luc* & la chute des anges de *Raphaël*? Je crois que je confonds... n'importe, il faut toujours citer. Je voudrais bien, vous qui parlez, vous voir réduit à admirer la noce *Aldobrandine* & les statues de *Bernin* ou de *Bandinelli*.

Je saute à pieds joints sur les ruines & les tombeaux. Je ne vous entretiendrai pas non plus des spectacles mesquins de cette auguste ville. J'aime mieux nos petits intermèdes, nos ballets élégants & notre opéra tel qu'il est que les longues représentations qu'on nous donne ici. Je vais un peu vous surprendre, mais je vous le dis confidemment, ce que j'y trouve de mieux ce sont les filles de joie & les arlequins. Voilà, mon cher duc, le fruit de mes observations.

Ne croyez pas cependant que j'aie manqué d'aventures même dans la bonne compagnie. Les Italiennes sont accommodantes, elles me goûtent infiniment & me trouvent surtout très sensé. On dit que leurs maris sont dangereux, surtout pour les indiscrets. J'ai échappé jusqu'à présent à leur vigilance. Je n'ai rien eu à démêler avec eux & n'ai traité qu'avec leurs femmes. Elles sont fausses comme de raison, mais elles ont la peau douce, l'humeur caressante & je leur ai trouvé beaucoup de candeur dans le physique.

À propos, il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé avec la femme chez qui nous logeons & qui, comme vous en jugerez vous-même, a une façon charmante d'exercer l'hospitalité. Cette dame, dont l'époux est l'ami de mon oncle, est d'une famille distinguée dans Naples, aussi se conduit-elle avec toute la distinction imaginable. Elle a dans l'extérieur une nonchalance que je n'ai encore vue qu'à elle, elle laisse tomber toutes ses paroles & n'en prononce pas une. Sa gorge qui est ravissante n'est jamais contenue que par quelques rubans noués avec négligence & toujours prêts à se détacher en cas de besoin. Son œil est mourant & n'a qu'une expression de langueur qui invite à tout sans promettre grand-chose. Le moindre voile semble lui peser & tout le jour anéantie sur les carreaux d'un sofa, elle s'y abandonne aux plus séduisantes attitudes. Cette manière d'être commença par allumer en moi de violents désirs, mais il semblait qu'elle n'eût ni la force de s'en apercevoir, ni la volonté de les satisfaire. Je désespérais de cette conquête & ne voyais dans les yeux de l'idole aucun indice de succès : une circonstance hâta mon bonheur. Le mari, jaloux comme les Italiens l'étaient autrefois, aime sa femme avec fureur, mais il aime encore plus les tableaux que sa femme. On vendait à côté de lui le cabinet d'un curieux & il avait acheté plusieurs morceaux du plus grand prix qu'il voulait transporter lui-même. À peine, ce qui lui arrive rarement, fut-il sorti pour le premier transport que j'entendis des mules de femme sur l'escalier qui conduit à mon appartement. On montait avec une légèreté incroyable. Dans ce moment je ne songeais à rien moins qu'à ma belle indolente, quelle fut ma surprise quand je la vis entrer chez moi dans le déshabillé le plus commode, le sein découvert, les cheveux flottants jusqu'à la ceinture & que, se jetant sur une

espèce de canapé, elle me dit, avec une ingénuité tout à fait touchante : *Eccomi, il mio marito è fuori di casa!*<sup>1</sup>

Vous jugez, mon cher duc, que je mis autant de célérité dans l'action qu'elle avait mis de naïveté dans le propos. Jamais je n'avais rencontré une femme plus déliée, plus ardente, plus vive dans le tête-à-tête. Nous entendîmes quelque bruit & j'eus bien de la peine à m'arracher de ses bras. Ce qui me charma, ce fut la promptitude avec laquelle elle reprit son air de langueur & de calme, l'Italien le plus intelligent en eût été la dupe. Vivent les femmes pour ces changements de décoration! Elles ont des visages qui se montent ou se démontent à volonté & c'est pour cela surtout que je les respecte. Je me rendais compte de mon bonheur, je me recueillais dans mon ivresse, & ne pouvais concevoir ce phénomène. Notre paisible amateur qui était revenu arrangeait ses tableaux, cherchait leurs vrais jours & les disposait à plaisir sous les yeux de ma Napolitaine qui, dans ce moment, ressemblait à une Vierge du *Guide* par son air d'innocence. Il part pour un second voyage, vite elle se remet en course, m'arrive une seconde fois & l'invitant *Eccomi* n'est point oublié. Je n'eus garde de me plaindre de la récidive & me conduisis de manière à en être quitte au moins pour la journée. Point du tout, le mari fit un troisième voyage & l'on me fit une troisième visite. Je commençai à sortir de mon enchantement. Je souhaitais de la modération dans mon aimable maîtresse & je la priai de me faire grâce des *Eccomi*, dût son mari s'absenter encore. Elle eut de la peine à comprendre le sens de mon discours & tomba dans une rêverie qui ne m'inquiéta pas autrement. J'étais sûr de n'avoir manqué à aucun des procédés convenables; enfin elle me quitta pour aller faire cent caresses à son mari, qui se félicita vingt fois devant moi d'avoir une femme aussi fidèle.

Eh bien! mon cher duc, que dites-vous de cette bonne fortune? Depuis la chaleur des premières apparitions, les *Eccomi* ont été rares parce que les absences du mari sont peu fréquentes, mais de temps en temps ils recommencent & je me résigne. À présent, je suis fait aux allures de la femme, ce n'est plus que la

1. « Me voilà, mon mari est sorti! »

confiance du mari qui m’amuse. Je trouve plus de plaisir à tromper l’un qu’à jouir de tous les charmes de l’autre.

Vous voyez que je n’ai point oublié vos principes & que j’étends, autant qu’il est en moi, la gloire du nom français. Je suis édifié de tout ce que vous me dites. La vengeance que vous exercez contre madame de Syrcé est d’un genre neuf & saillant. C’est un trait qui manque au caractère de Lovelace <sup>1</sup> dont on ne dit point assez de bien & qui m’a toujours vivement intéressé. Quant à l’Anglaise, je sens comme vous qu’il est essentiel de l’avoir, à quelque prix que ce soit. Si l’on n’y mettait la main, les faubourgs de Paris se peuplèrent de femmes vertueuses & la contagion gagnerait bientôt le centre de la ville. Qu’est-ce donc que le comte de Mirbelle ? Il faut bien qu’il ait quelques dispositions à la scélératesse aimable puisque vous le choisissez pour vengeur et, si j’étais à sa place, il me semble que je punirais cruellement madame de Syrcé. D’après le portrait que vous m’en faites, elle mérite les traitements les plus rigoureux. Que je vous envie ! Vous êtes au courant des vrais plaisirs, pour moi je suis tristement exilé dans la Terre sainte, & au milieu d’une autre Palestine, où je n’ai pas même la ressource de tuer des Sarrasins. Vous ne vous attendiez pas à ce trait d’érudition. C’est mon oncle qui m’en avise, il me parle toujours du voyage d’*outre-mer*, du roi *Artus* & des beaux massacres qui se faisaient alors pour le bonheur du monde. Le bon homme est toujours le même. Le matin, il se brouille dans ses calculs diplomatiques, il dîne le plus longtemps qu’il peut ; après son dîner, suivi d’un léger assoupissement, il joue gravement aux échecs, il perd toujours & toujours il soutient que ce n’est pas faute de combinaisons. Le jeu fini & la digestion faite, il songe à son salut & va visiter les églises. Malheur à moi s’il me rencontre lorsqu’il est dans ces ferventes dispositions ! L’autre jour il voulait que j’assistasse à son sommeil de l’après-dînée. Il prétend qu’il lui échappe alors des choses très utiles au gouvernement dont il me conseillait de faire des notes qu’on pourrait intituler : *Rêves politiques d’un gentilhomme français*. Ce livre serait d’un grand usage, dit-il, pour tous les rêveurs

1. Cf. *Histoire de Clarisse Harlowe*, Samuel Richardson, *op. cit.* (NdE).

qui culbutent l'administration, mais voilà que sans m'en douter je radote presque aussi bien que mon oncle & vous avez autre chose à faire que de lire mes folies.

Adieu, monsieur le duc... je brûle de me ranger sous vos drapeaux.

## Lettre XIII

*Du duc au comte de Mirbelle*

En mille ans je n'aurais pas deviné, mon cher comte, le degré d'intérêt que vous prenez au chevalier de Gêrac. Il fallait pour m'ouvrir les yeux toute la chaleur de votre apologie. Je vous demande sincèrement pardon de la sortie indiscrete que je me suis permise contre lui & j'espère que vous me ferez grâce de la réparation. Vous avez raison, cet homme-là peut devenir un excellent citoyen, mais, comme vous dites vous-même, je ne crois pas qu'il vise à un certain point au titre de courtisan. Au reste, nous sommes dans le siècle des prodiges. Laissons là votre *Pylade*, & parlons d'autre chose.

Vous verrez par ma lettre que je ne suis pas si entêté de mon opinion que je vous l'ai paru. Autant je vous invitais à poursuivre la conquête de madame de Syrcé, autant je vous presse aujourd'hui de n'en rien faire. L'œil le plus exercé se trompe. Les finesses de l'expérience ni les ressources de l'usage ne peuvent parer à la bizarrerie des événements. J'avais cru entrevoir que la marquise n'était pas éloignée de prendre un goût léger pour vous & voilà tout ce qu'il nous fallait, on ne lui en demandait pas davantage, ce goût-là l'eût menée aussi loin que nous aurions voulu, mais vous auriez tort de vous en flatter, & puis définissez les femmes : voici le fait.

Dans une maison qu'il est inutile de vous nommer, la conversation tomba sur les jeunes gens qu'on cite. On vous nomma. Quelques femmes (et ce sont des connaisseuses) soutinrent que

vous aviez tout ce qu'il faut pour plaire. Madame de Syrcé les contraria cruellement. À chaque éloge qu'on vous donnait, elle s'armait de la négative. Elle critiqua votre figure, votre caractère, jusqu'à votre contenance. Une d'entre elles insinua modestement qu'elle vous croyait de l'adresse & de la séduction. Alors votre impitoyable antagoniste partit d'un éclat de rire qui déconcerta tout l'aréopage. Il n'a pas tenu à elle qu'il ne vous soit rien resté, en un mot elle commença, dit-on, par le dédain & finit par l'amertume. C'est une antipathie marquée. Les voilà ! Ce sont souvent les hommes les plus aimables qu'elles prennent en exécution.

J'ai cru devoir vous avertir d'une scène où vous êtes intéressé & même compromis. Ce qui vous reste à faire c'est de ne plus voir madame de Syrcé, de l'oublier, & de la punir par un silence noble de l'indécence de ses emportements. Il est vrai qu'elle est jolie autant qu'il soit possible de l'être, mais cela ne suffit pas, il faut être honnête & ne point accuser un homme de *gaucherie* quand on n'en a pas la certitude. Adieu, monsieur le comte.

Lettre XIV

*Du comte de Mirbelle au chevalier de Gérard*

J'ai passé chez vous ce matin, mon cher chevalier. Où étiez-vous donc? Mon Dieu que vous êtes matinal! J'avais besoin de vous trouver, vous m'auriez vu dans une belle colère! Je vous défie de deviner ce qui m'arrive. Madame de Syrcé... vous savez ce que j'en pense, ce que je vous en ai dit; vous savez avec quelle chaleur j'en parle toujours en jurant toujours de l'oublier : eh bien! madame de Syrcé... elle est ma plus mortelle ennemie, elle déclame contre moi avec un acharnement qui n'a pas d'exemple. C'est peu d'avoir été quelque temps le jouet de sa coquetterie, je suis l'objet de sa dérision. Cette femme me hait. La raison? Je l'ignore. Qu'ai-je fait que vanter ses charmes & me livrer pour elle à des distractions dont vous avez été le censeur & le témoin? Elle me hait, quand peut-être... ce n'est point ici une conjecture vague, c'est un fait.

Dans un cercle assez nombreux, elle a pris parti contre moi, a démenti le bien qu'on en disait & s'est livrée à toute la fougue de son aversion. Je n'y voulais pas croire, mais ce récit, qui m'eût paru au moins exagéré, acquiert de l'évidence quand je me rappelle son air glacé, la gêne de nos entretiens & l'espèce de contrainte qu'elle n'a qu'avec moi... Je suis bien tenté d'avoir raison d'un tel caprice & d'armer contre elle tout ce que le manège d'un homme adroit peut opposer à l'orgueil d'une femme coquette... Non, il faut savoir se commander & jouir de sa modération. La conduite de la marquise, je l'avoue, m'a

courroucé d'abord, la réflexion me calme. Me voilà bien tranquille, bien guéri; j'avais besoin qu'elle m'arrachât elle-même le bandeau... que sais-je? Sans ce petit événement, il eût été possible qu'il restât dans mon âme je ne sais quel intérêt qui eût altéré mon bonheur. Il est détruit cet intérêt, j'entendrai sans trouble prononcer son nom. Sidley régnera dans un cœur tout à elle, une autre image ne s'y mêlera plus à la sienne & je ne m'éveillerai plus avec le remords d'hésiter entre deux impressions & de ravir ma première pensée au seul objet qui la mérite... Ainsi donc madame de Syrcé triomphera, sa haine aura un libre cours, j'en serai la victime & je me tairai & je lui sacrifierai jusqu'à ma vengeance! Chevalier, serait-ce un si grand crime de lui prouver que je n'ai point autant de maladresse qu'elle se l'imagine, de l'amener par degrés à la nécessité d'un désaveu & d'acquiescer le droit d'être indiscret pour donner ensuite plus d'éclat à ma discrétion? Serait-ce être infidèle à Sidley que de punir sa rivale & de lui prouver qu'on peut être heureux avec elle sans cesser d'être amoureux d'une autre? Cette combinaison me plaît; je la crois innocente. Qu'en dites-vous? Laissez vos principes, jugez ma position. J'ai la tête perdue, mille idées l'agitent, je ne sais à laquelle me fixer, tout ce que je vois distinctement c'est que je n'aime plus madame de Syrcé. Je serais bien surpris qu'on me prouvât le contraire. Que dis-je? Je ne l'ai jamais aimée, je me trompais moi-même, toutes mes illusions s'évanouissent.

Adieu! Je me contredis, je déraisonne. Venez me voir, ou écrivez-moi. Je ne conçois point la conduite de madame de Syrcé, elle est vraiment étrange!... Hélas! quelle sera la mienne?

Lettre XV

*Du chevalier de Gérard au comte de Mirbelle*

Y songez-vous? Quoi! les propos d'une femme frivole ou du moins que l'on croit telle, vous tournent la tête, excitent votre ressentiment & piquent votre sensibilité! D'abord, est-il bien sûr qu'elle les ait tenus? Ne les a-t-on point altérés en les rapportant? Et puis vous croyez-vous à l'abri, mon cher comte, de ces petites mortifications? Les femmes ont leur *franc-parler*, elles disent ce qu'elles veulent, c'est à nous d'apprécier ce qu'elles disent. Il ne tiendrait qu'à moi, d'après votre lettre, de croire que vous adorez la marquise; mais j'aime bien mieux ne rien attribuer à l'émotion d'un cœur malade & mettre tout sur le compte d'un amour-propre effarouché. Vous avez eu une fantaisie, elle n'a point réussi, à notre âge ces petits dégoûts sont sensibles, la passion s'éveille aux mouvements du dépit & ce dépit est un second trophée pour la femme qui n'a point voulu de notre amour. Prenez-y garde, on s'est pris souvent dans le piège qu'on tendait pour un autre. Vous me demandez si ce serait un crime de vous contrefaire pour usurper des droits & vous rendre le maître des conditions? Oui, mon cher comte, oui, c'en serait un pour vous surtout, pour un homme délicat qui rougirait d'obtenir par fraude le prix qui n'est dû qu'au sentiment. Interrogez-vous de bonne foi, vous verrez ce que votre cœur vous répondra. Je retrouve le duc dans ce projet, je ne vous y reconnais point. Croyez-moi, toutes les fois que l'on veut feindre ce qu'on ne ressent pas, on ne se venge point, on se punit.

Eh! quand on est heureux comme vous l'êtes, pourquoi se livrer à ces petites intrigues qui fatiguent l'âme, la flétrissent & lui ôtent cette délicatesse, ce charme intérieur sans lequel nos jouissances ne sont plus des plaisirs? Possédez tranquillement ce que l'amour vous prodigue, ne vous passionnez point pour ce qu'il vous refuse. Ne faites point d'éclat. Voyez la marquise, à de longs intervalles, ne lui marquez ni regrets, ni courroux & conduisez-vous si bien qu'elle rougisse en vous comparant à ceux qu'elle aura préférés, voilà le seul triomphe qui soit digne de vous. Je ne crains point de vous ennuyer, parce que je connais le fond de votre caractère. Ami du bien, si votre facilité vous en écarte, l'attrait vous y reporte à la moindre image qu'on vous en présente & voilà mon rôle à moi, qu'il m'est doux de m'en acquitter!

## Lettre XVI

*Du comte de Mirbelle au chevalier de Gérard*

Je ne conçois pas madame de Syrcé, cette femme est désespérante, elle excite en moi des espèces de fureurs... & je ferais bien, je crois, d'en perdre absolument le souvenir. Oh oui! ce serait le plus sûr, mais il faut que je vous en parle pour la dernière fois... Il faut que vous sachiez l'incroyable réception qu'elle me fit hier.

D'après vos conseils j'avais étouffé tous mes ressentiments. Mon front était calme, mon cœur l'était davantage. Dans ces paisibles dispositions j'allai la chercher, bien résolu à ne point lui laisser soupçonner que j'eusse à me plaindre d'elle. On me dit qu'elle était à sa toilette & qu'on ne la voyait point, mais qu'elle allait passer chez sa mère qui recevait du monde. Je monte, je trouve madame de Sancerre seule & travaillant à la tapisserie. Cette dame a le ton de la vieille cour, une politesse aisée, une familiarité noble & beaucoup d'esprit, mais elle possède un visage que mon respect pour elle ne m'empêche pas de trouver fort triste. Elle me fit beaucoup de questions, me trouva intéressant & se mit en conséquence à me prêcher. Tout ce qu'elle me disait était bien pensé, bien senti; malgré tout cela, jamais sermon ne fut plus impatiemment écouté. J'attendais une jolie femme & elle n'arrivait pas... Enfin, au bout d'une heure éternelle, madame de Syrcé descend, jolie comme l'amour & mise avec la plus grande élégance. Elle me fait des excuses pleines de trouble ou plutôt d'embarras, m'adresse quelques mots avec

inquiétude, se lève un instant après, me dit qu'il est *horrible* de m'avoir fait attendre, qu'il est *affreux* de me quitter, me salue froidement & s'échappe.

Dites, à ma place seriez-vous tranquille? Je ne l'avais jamais vue si belle, son image ne m'a point quitté depuis ce moment. Je voulais l'oublier, j'en avais pris la résolution... le moyen que je le puisse. Il vaut mieux que je me venge, il vaut mieux tâcher de lui plaire à quelque prix que ce soit... Me laisser deux heures avec sa mère & ne m'en pas dédommager du moins par quelques instants d'entretien! Elle allait à l'Opéra, disait-elle! A l'Opéra! le beau prétexte! J'y courus; & pour comble de malheur, je ne l'aperçus point, je ne sais dans quelle loge elle était mystérieusement placée, mais je fatiguai en vain mes regards à la chercher. Vous voyez que tout cela est décisif. Croiriez-vous bien que ma présence la fait rougir? C'est de colère apparemment. Elle m'abhorre & pourquoi? Encore un coup, je n'en sais rien, je le saurai. Vous allez me trouver bien extravagant. Je le suis, oui, je le suis, heureusement cette folie-là n'est point dangereuse. Je suis piqué, j'en conviens. Mais... il est clair que je ne suis point amoureux, je serais au désespoir de l'être & c'est dans la peur de le devenir que je tiens à mon projet & que je veux être scélérat à mon tour. Les consciences timorées ne réussissent point auprès des femmes. Voyez le duc, il les trompe, elles en raffolent. À propos, qu'est-ce donc que vous lui avez fait? Est-ce que vous n'êtes pas bien avec lui? Non qu'il m'ait tenu aucun propos, mais son air quand on parle de vous ne m'a point contenté. Si vous pouvez venir me voir demain dans la matinée, je resterai pour vous attendre, ou bien écrivez-moi. Surtout plus de conseils, le temps en est passé. Je suivrai ma fantaisie. Cet écart me préservera d'un plus grand; j'ai besoin d'être coupable à demi, pour ne pas le devenir tout à fait... L'étrange femme que madame de Syrcé!

Lettre XVII

*Du chevalier de Gêrac  
au comte de Mirbelle*

Plus de conseils, dites-vous. Eh! mon cher comte, vous n'en eûtes jamais plus de besoin. Avec quelle facilité votre tête s'allume! Car ne vous y trompez pas, c'est elle seule qui agit & c'est sur votre cœur qu'en tombera la peine. Vous voulez donc séduire, tromper, corrompre d'avance vos plaisirs en leur donnant la fausseté pour principe? Quand on se fait un jeu de l'infortune de deux êtres à la fois, on risque d'être soi-même très malheureux & l'on mérite de l'être. On ne se croit que léger, on devient barbare, les circonstances entraînent, la sensibilité s'altère & la jouissance d'un instant fait le supplice de toute la vie. Quelle jouissance encore! Voyez couler des larmes éternelles, voyez Sidley, Sidley si fidèle & si tendre, seule dans la nature, sans parents, sans appuis, faisant retentir sa retraite de sanglots auxquels personne ne répondra, pleurant le jour où elle vous a connu, celui où elle a scellé de sa faiblesse sa confiance à vos serments, se rappelant toutes ses pertes, n'ayant que d'horribles souvenirs & pas une consolation. Fixez un instant vos yeux sur cette image & vous frémirez & vous remercerez l'ami qui vous la présente. Ne rejetez point cette lumière tout affreuse qu'elle est, qu'elle pénètre dans votre âme & la réchauffe en l'éclairant. Je n'ose, je ne puis, je ne veux pas croire que vous aimiez madame de Syrcé; l'amour-propre seul vous fait désirer sa conquête &

c'est à ce motif passager que vous immolez tout ! Où donc est la gloire de subjuguier une coquette & de filer avec complaisance une trahison dont il faut rougir quand elle est consommée ? Si madame de Syrcé n'est que ce que nous la croyons, elle ne vaut pas le remords d'une perfidie, si son extérieur nous trompe & cache une âme honnête, ce qui pourrait très bien arriver, jugez de votre embarras, de vos repentirs, de vos tourments ! L'âme humaine ne peut avoir deux impressions égales, laquelle sacrifierez-vous ? Toutes deux vous seront chères, l'une des deux l'emportera & l'autre sera toujours assez forte pour déchirer un cœur où elle ne régnera plus. Alors plus de véritable ivresse : quand l'âme a cessé d'être pure, les jouissances cessent de l'être, l'amertume se répand sur les plaisirs les plus doux, le regret du passé jette un voile sur le présent et, dans les bras même de l'objet que l'on préfère, on retrouve encore la trace du sentiment qu'on a perdu.

Mon cher comte, ces malheurs sont éloignés, vous êtes maître de les prévenir. Que mon amitié ne vous pèse point, elle peut vous être utile, mais elle est bien loin d'être sévère, elle n'en a point le droit & dans l'instant où elle s'élève contre des écarts qui peuvent vous nuire, elle est prête à pleurer sur vos faiblesses. Ma raison est toute dans mon âme, elle ne doit point effrayer la vôtre. Craignez, craignez ceux qui vous parlent un autre langage que le mien, ceux qui abusent d'une dignité extérieure, d'une sorte d'usage & d'un malheureux jargon pour fasciner des yeux déjà éblouis, tourner en ridicule des conventions respectables & détruire insensiblement dans les cœurs les plus honnêtes l'instinct précieux de la nature. Je vous plains, si vous vous trompez au modèle de ce portrait, il faut connaître ses ennemis. Vous me demandez ce que j'ai fait au duc ?... je l'ai pénétré. À travers les vaines décorations & la triste élégance du courtisan, mon regard a fixé l'homme. Ô, mon cher comte, malheur à ceux qu'on punit en les devinant ! Le duc est de ce nombre. Dès que je l'aperçois, tous les traits de mon visage prennent d'eux-mêmes l'expression du dédain, c'est une arme secrète & sûre, qui le désole & me venge. Son persiflage ne m'en impose point, il n'est pour moi que le masque de la nullité. La première fois que je le rencontrai, il m'accabla de ces politesses superbes qui semblent vous marquer au coin de la subordination, mais je devins si froid,

que je regagnai sur lui l'avantage qu'il croyait prendre & que je le fis redescendre au niveau qu'il cherchait à détruire. Plus j'aime à rendre aux autres, moins je veux qu'on exige de moi & il me paraît exigeant. Il est si peu accoutumé à l'estime qu'il est avide d'hommages, moi je n'ai garde d'en être prodigue. Imitiez mon exemple, défiez-vous d'un homme qui se dégrade à jamais pour obtenir l'existence du moment, qui traîne un grand nom dans l'obscurité des petites intrigues, qui se croit un personnage parce qu'il est cité dans les aventures de femmes, qu'il pique leur goût bien moins que leur curiosité, qu'il influe sur les brouilleries, qu'on le consulte pour les noirceurs, qu'on le prend sans l'aimer, qu'on le quitte sans conséquence, & qu'il donne le ton des modes quand il doit l'exemple des vertus. Quels services a-t-il rendus à l'État? Qu'a-t-il fait pour son pays? Est-il père, époux, citoyen? Connaît-il l'amitié? Tous ces nœuds lui sont étrangers. Il promène dans la société son ennui inquiet qu'il prend pour de la dissipation, il se fuit, parce qu'il se craint... Pardonnez si j'appuie le pinceau, c'est l'amitié qui le dirige. Je vois avec douleur que cet homme peut vous égarer & vous perdre.

Souvenez-vous de la lettre que vous m'écrivîtes il y a un mois, vous vous y abandonniez à votre mouvement naturel. Que votre style est changé!... Il est impossible que votre cœur le soit, c'est à lui que je m'adresse. Tournez-le vers de grands objets, il est une autre gloire que celle de séduire quelques êtres faibles. Vous avez une maîtresse estimable, conservez-la. Vous convenez qu'à toutes les qualités elle unit tous les charmes & vous n'êtes pas heureux! Eh bien! s'il manque quelque chose à votre sensibilité, réveillez-la par de belles actions, fortifiez l'amour par cet héroïsme dont il doit être & la source & le prix. Ne limitez point vos succès au petit cercle de la capitale, soyez l'homme de la nation. Laissez-lui présager ce que vous devez être, distinguez-vous de cette foule d'infortunés dont la jeunesse caduque offre des ruines précoces & trompe l'espoir de la patrie.

Mon cher colonel, unissons-nous pour le bien. La flamme de l'enthousiasme s'éteint, on n'aime presque plus la gloire. Jurons-nous de ne rien faire que pour elle, de résister au torrent & de consoler les gens honnêtes par le spectacle & le succès de notre émulation. De quels prodiges ne sont point capables deux amis vertueux, échauffés par un grand objet? Leurs forces doublent

par l'union, si l'un des deux a une faiblesse, le courage de l'autre en triomphe ou son âme l'ensevelit.

Adieu ! Je vous écris de la campagne où l'on m'a renvoyé votre lettre, j'y suis encore pour deux jours, j'irai vous chercher en arrivant.

## Lettre XVIII

*Du duc au comte de Mirbelle*

J'étais hier si pressé de partir quand vous êtes venu chez moi que je n'ai pu raisonner comme je le voulais sur tous les articles de votre confidence, mais j'y ai réfléchi & le zèle a plus de force quand il est aidé par la méditation. Enfin, monsieur, vous voilà donc piqué! Vous avez encore du vif dans l'âme & je vous en félicite. Je n'examine point si vous aimez la marquise ou non. Cette clause n'est point essentielle pour ce que nous voulons faire, il s'agit de l'avoir, d'en tirer un parti agréable & de la rendre ensuite au flot qui vous l'aura portée. N'est-ce pas là ce dont nous sommes convenus? Commencez donc par prendre de madame de Syrcé l'idée qu'il faut qu'on en ait. N'allez pas vous mettre à l'estimer; elle s'en apercevrait & peut-être (il n'y a rien dont les femmes ne s'avisent), peut-être, dis-je, voudrait-elle justifier ce sentiment. L'orgueil alors croisera l'étourderie, elle vous tiendra en haleine des années entières, ne finira rien &, toujours temporisant, ne se rendra qu'avec les simagrées désolantes d'une pudeur... que vous aurez à vous reprocher. Règle générale : eût-on d'une femme une certaine opinion, ce qui est rare, il faudrait la cacher avec soin. Voit-elle qu'on n'a de ses forces qu'une idée fort légère, on la met à son aise, on la tranquillise sur les suites, on ne l'oblige point à faire une belle défense quand l'instant décisif approche & qu'elle-même est en train de terminer. Voici son calcul : en cédant je ne perdrai rien & je gagnerai du temps, plus tôt heureuse, je serai plus tôt infidèle. Il ne faut pas non plus

multiplier les égards. C'est bien mal connaître ces dames que d'imaginer qu'on les attache par les langueurs d'une soumission monotone & les fadeurs du madrigal. Tout cela les ennuie. La contrariété les éveille, les étonne, les met en valeur en les désespérant. Elles savent gré à l'homme qui anime leurs regards du feu de l'impatience, aiguillonne leur esprit par la dispute & se rend odieux exprès pour qu'on se souvienne de lui, mais j'anticipe, allons par ordre. Commençons d'abord par vous tirer du découragement, une noble confiance est le gage des succès.

J'ai bien cru comme vous que la marquise ne vous goûtait pas à un certain point; après un mûr examen je m'en suis voulu de cette manière de voir. Ce qui nous paraissait indifférence, antipathie même, n'est autre chose qu'un goût qui se masque, une passion qui dort, un amour tout prêt d'éclater. Je l'ai rencontrée plusieurs fois depuis que vous vous plaignez d'elle. Elle a l'air préoccupé, je l'ai surprise dans des moments de rêverie qui ne lui sont pas naturels et, à son âge, à quoi rêve-t-on? Ses yeux qui n'étaient que vifs sont devenus plus tendres, elle regarde presque fixement. Vous êtes à coup sûr l'auteur de la métamorphose. En effet pourquoi vous fuirait-elle? Pourquoi cette contrainte, cet embarras quand elle est avec vous? Elle n'en parle si mal que parce qu'elle en pense trop bien.

Je me souviens d'une objection que vous m'avez faite & qui a réellement quelque chose de spécieux. Si elle est si légère, si facile, si exercée dans l'intrigue, me disiez-vous, pourquoi se conduit-elle avec moi avec tant de réserve, de prudence & de sévérité? Ah! c'est qu'elle vous aime davantage, elle veut y mettre plus d'adresse. Vous êtes fort jeune, très fêté, vous pouvez lui être enlevé d'un moment à l'autre, il faut vous lier par la coquetterie. Vous croyez peut-être qu'elle en est à sa première aventure? Par exemple je rirais bien de cette ingénuité. Enfant que vous êtes! Dormez tranquille & que sa vertu ne vous désespère pas. Elle ne vous fera languir ni dans l'attente de la jouissance ni dans l'insipidité du bonheur. Encore une fois, si je ne l'ai point eue, ce n'est que partie remise. C'est une gaieté convenue entre nous. Dix autres déposent en sa faveur contre vos craintes ridicules. Laissez-la faire, vous n'aurez pas plus tôt conclu qu'elle-même aspirera au plaisir de rompre. La marquise veut jouir, elle vous prendra à condition de ne vous pas garder. Il

faudra seulement que cela marque dans le monde, qu'on en parle, qu'on s'en occupe et, quand la chose aura fait son effet, vous irez elle de son côté, vous du vôtre ; vous l'inscrirez sur votre liste, vos successeurs vous demanderont des instructions, vous direz tout ce que vous savez & vous aurez satisfait aux bien-séances.

Vous pourrez alors retourner à votre Anglaise puisque c'est un parti pris & que vous ne voulez absolument pas vous en défaire. Je vous ai un peu sermonné à son sujet, mais je commence à être sérieusement attendri de tout ce que vous m'en avez conté & il faut que je sois ému jusqu'au fond de l'âme pour approuver une constance si extraordinaire. Vous retournerez donc à elle puisque la fatalité le veut & votre cœur, éveillé par un petit remords d'inconstance, en sentira mieux tout le piquant de la fidélité.

L'embarras, je le sens bien, est de la tromper adroitement, de vous épargner le fracas des reproches, l'inconvénient des larmes, ces désespoirs touchants qui ne laissent pas que de distraire, de retarder & d'être en tout fort incommodes. J'ai trouvé un moyen, il est violent pour moi, mais je m'immole, rien ne doit coûter à l'amitié. Vous n'avez, mon cher comte, qu'à me présenter à Sidley, je répons du reste. Je remettrai mes affaires pour être entièrement à la vôtre. L'envie de vous obliger, de vous servir, me suggérera tous les jours des ressources nouvelles pour détourner les soupçons de votre maîtresse, amuser sa tête, rassurer son cœur & la contenir pendant l'exécution. C'en est fait, je vais me livrer au calme de la vie champêtre, je me fais berger pour être utile à mon ami.

Réfléchissez & vous verrez combien il est essentiel dans ce moment-ci qu'il y ait quelqu'un auprès de Sidley qui ait l'intelligence du cœur des femmes & le long usage de leur en faire accroire. Ce sera tantôt une commission particulière dont vous aurez été chargé par la cour, tantôt un voyage dont elle vous aura nommé, aujourd'hui une chasse, demain un souper dans les cabinets. D'ailleurs, si j'ai quelques grâces dans l'esprit, je les emploierai toutes à distraire le sien & le lendemain de votre rupture avec la marquise je remets dans vos bras sa belle rivale qui n'aura rien perdu de sa sécurité. Vous, allez en avant, voyez madame de Syrcé, ne la flattez point trop, fâchez-la quelquefois. La brusquerie de la veille fera mieux ressortir l'hommage &

l'attention du lendemain. Soyez gai, étourdi, ayez toujours l'air d'échapper, faites des visites courtes, ne dites pas un mot qui n'ait une intention. Paraissez bien libre, vous l'enchaînez plus vite.

Ce serait une bonne chose encore de connaître une femme jolie qu'elle n'aimât guère & de lui rendre des soins assidus. Ces secrets sont à tout le monde, mais ils réussissent quelquefois. Il faut réserver ceux qui sont moins communs pour les grandes occasions. Pourquoi livrer une bataille, quand il ne faut qu'une escarmouche?

Adieu, comte! De la méthode & du sang-froid, s'il vous plaît.

Lettre XIX

*Du comte de Mirbelle au chevalier de Gêrac*

J'étais hier chez moi, mon cher chevalier, quand vous y êtes venu. J'ai craint de vous voir, je vous ai fui... Ah! mon cœur est donc coupable. Je me suis dit au sujet de Sidley mille fois plus que vous ne m'en dites & mon désespoir est de tenir encore à elle quoique je sois entraîné vers une autre. Mon goût pour madame de Syrcé passera sans doute, mais, faut-il vous l'avouer? il me tyrannise; le sommeil ne me sauve point des impressions qu'elle me cause, mes songes sont brûlants de son idée, Sidley fait couler mes larmes, la marquise allume mes désirs, malheureux de trahir l'une, je me verrais avec transport dans les bras de l'autre. Même en allant chez lady, c'est madame de Syrcé que je cherche; & cette fantaisie est d'autant plus impérieuse, qu'elle est combattue & gênée par un autre sentiment.

Que voulez-vous? Sidley est bien tendre, mais sa rivale... je ne trouve point d'expressions pour la peindre... D'ailleurs, on la dit inconstante, & le croiriez-vous? cette accusation me décide. La marquise en comblant mes vœux n'exigerait point de sacrifice, elle-même, hélas! saurait me rendre à mes premiers liens... C'en est fait, elle seule peut me sauver d'elle. Il faudrait me plaindre si elle était susceptible d'un véritable attachement, mais, avec les traits de l'amour, elle en a la légèreté, cette réflexion me tranquillise et, si je change un moment, c'est dans le dessein d'être constant pour toujours. Mon ami, il n'est plus temps de me vaincre... J'ai eu l'imprudence de lui écrire hier ce que je n'avais

plus la force de lui cacher, je n'en ai reçu aucune réponse, je meurs d'inquiétude... N'importe, plus elle me traite mal, plus elle augmente l'obstination de ma poursuite, l'amour-propre va quelquefois aussi loin que l'amour... Je ne sais ce que je veux, mais je sais que mon agitation est affreuse, je suis tourmenté par deux sentiments, j'ignore lequel domine... Ne pouvait-elle pas me répondre un mot, un seul mot ? Sa réponse m'aurait peut-être désolé... son silence me tue.

Adieu, chevalier ! Nous sommes tous deux dans l'âge des passions... Ménagez la mienne, que dis-je ? je n'ai de véritable attachement que pour Sidley. Quel charme a donc la marquise pour m'en distraire ? Je ne m'explique rien, je suis mécontent de tout... je suis bien malheureux. Ô Sidley !... que vous avez une dangereuse rivale !

## Lettre XX

*Du duc au comte de Mirbelle*

Voilà vraiment une jolie conduite! On ne peut vous perdre un instant de vue que vous ne vous égariez. Êtes-vous fou avec votre déclaration? Il y a de quoi vous perdre ou vous reculer pour des siècles. Il faut tout hasarder avec les femmes, mais on ne leur déclare rien, si ce n'est une rupture ou une infidélité, alors la déclaration devient piquante & placée à propos, elle peut réjouir un moment. Félicitez-vous bien. La marquise triomphe, je vous en réponds, eh! c'est tout ce qu'elle demandait. Elle vous a dans son portefeuille, vous n'irez pas plus loin, vous voilà au rang des morts.

Sachez donc une bonne fois qu'il faut tout obtenir d'une femme avant qu'elle se soit doutée qu'on a de l'amour. On lui rend quelques soins, on choisit les heures où la foule s'éloigne, on met dans ses yeux l'expression d'un désir décidé, elle s'en aperçoit, elle rêve & on la tire de sa rêverie par un de ces coups d'éclat qui ne donnent pas même le temps de figurer la défensive. Je ne dis pas qu'il faille tout à fait débiter par là, cette pétulance aurait quelque chose d'ignoble. Il est des délais de bienséance qu'on doit accorder à la vertu des femmes d'une certaine espèce ou plutôt aux imitations de la vertu, car elles sont excellentes comédiennes & très jalouses surtout du cérémonial des premiers jours, mais personne ne se conduit comme vous. On ne vous a point fait de réponse? Eh! quelle réponse vouliez-vous qu'on vous fit? Vous cessez d'être intéressant, vous

n'inquiétez plus l'amour-propre & le cœur n'a rien à vous dire. Voilà ce que c'est que de marcher sans son guide & d'agir sans consulter! Je n'imagine qu'un moyen de réparer le mal si toutefois il est réparable. Gardez-vous d'écrire, renfermez de grâce tous vos beaux sentiments. L'ambassadeur de \*\*\* donne un bal samedi prochain. Madame de Syrcé n'y manquera pas. (Elle n'en manque pas un.) Madame de Thémines est priée, sans doute elle y viendra, il faut qu'elle vous soit utile; quand on n'a pas l'une, il est juste qu'elle serve au moins à faire avoir l'autre. Madame de Thémines balance la marquise pour la figure, & elle a de plus qu'elle une réputation de sagesse qui dans ce moment aura son utilité. C'est un de ces êtres factices & guindés qui ont la manie des *décences* & jouissent voluptueusement du petit orgueil de paraître insensibles. On voudrait bien qu'elle fût coquette : elle le sait, en est vaine, joue le désintéressement, voilà sa coquetterie. Une telle femme attire les respects & se forme bien vite une cour : vous serez de la sienne, laissez-vous conduire. Soyez magnifique ce jour-là, tâchez d'être aimable, nous ferons événement & madame de Syrcé n'y sera pour rien. Nous la rendrons furieuse rapportez-vous-en à moi, j'ai passé ma vie à courroucer des amours-propres de femmes. Il faut corriger celle-ci, n'est-ce pas? & lui apprendre à ne pas répondre.

## Lettre XXI

*De la marquise à son amie*

Il m'a écrit, il m'a fait l'aveu de ses sentiments & j'éprouvais en lisant sa lettre une joie mêlée de terreur. L'amour le plus délicat ne peut jouir de rien que l'honnêteté n'ait tout à craindre. Jusqu'ici j'ai combattu mon penchant. Enseveli dans le fond de mon cœur, il n'avait point encore paru aux yeux qui l'ont fait naître. Incertaine d'être aimée, je n'avais que moi à vaincre, mais aujourd'hui... Hélas! aujourd'hui, il me faut triompher d'un ennemi bien plus redoutable! On a le courage de souffrir, a-t-on celui d'affliger ce qu'on aime? Tant que je l'ai cru indifférent, j'affectais à sa vue une froideur qui me mettait à l'abri de sa pénétration. À présent que je sais qu'il est sensible, je ne réponds plus de pouvoir composer mon extérieur, il me trahira. Si je suis maîtresse de mes discours, le serai-je de commander à mes regards? Tout, quand on aime, tout est passionné jusqu'au silence. Aussi, pourquoi m'a-t-il écrit? Il connaît mes liens, il n'ignore pas quels sont mes devoirs, il m'outrage s'il doute un moment que je les remplisse. Oui, oui, je les remplirai, je verserai des pleurs qu'il ne verra point, il n'entendra pas mes soupirs, je ne veux point qu'il me console. Un amant aimé est un consolateur trop dangereux. Il guérit d'une main, il blesse de l'autre & chaque secours qu'on implore enfonce plus avant dans le cœur le trait douloureux & charmant qu'il faudrait en arracher. Mon amie, ma chère amie, ce qui m'inquiète, ce qui m'occupe sans cesse, c'est l'opinion qu'il peut avoir de moi. Je trouve dans sa

lettre plus d'ardeur que de sensibilité, elle est plus vive que touchante. C'est plutôt l'élan d'une imagination embrasée que le mouvement doux d'un cœur qui a besoin de se répandre. Le cruel! S'il n'avait point de moi l'idée qu'il en doit avoir, s'il croyait aux propos que la jalousie des femmes a semés & qu'a répétés la complaisance, de quelques hommes! Cette réflexion me désole. Si je n'ai pas son estime qu'ai-je besoin de son amour? Je veux que celui qui m'est cher me venge des injustices de la société. Serait-il possible qu'il me jugeât comme un monde indifférent & n'eût entrepris de me plaire que parce qu'il a compté sur la facilité du succès?... Je le sens, il faut le fuir! Est-ce que je le veux? Est-ce que je le pourrai? Suis-je capable de cet effort après ce que m'ont déjà coûté mes combats, ma dissimulation, ma contrainte avec lui? Peut-être il m'a crue coquette... Ah Dieu! qu'à présent je suis loin de l'être! Combien de fois, enchantée de le voir, insensible à tout le reste & n'ayant pas d'autre plaisir, je lui ai marqué de l'humeur & presque du dédain! Souvent je le quittais & c'était pour cacher mes larmes, je le désespérais & j'étais moi-même désespérée, son image restait au fond de mon cœur pour être en même temps le charme & le supplice de ma vie... Mais dites-moi donc, que vais-je devenir? La première fois que je le verrai, quelle expression donner à mes yeux? S'il me parle de son amour, où me cacher, que répondre? La voilà pourtant cette femme qui a eu des intrigues, dit-on, & à qui l'on forge des aventures! La vue de ce qu'elle aime la fait trembler, son idée l'effraie, elle appelle l'amitié au secours de sa raison & elle se reproche comme un crime une passion dont elle ne veut connaître que les tourments. J'atteste ici le Ciel & vous, mon amie, que cette passion dont je vous montre toute la violence est la seule qui ait occupé mon cœur. Je l'avais donné à monsieur de Syrcé & jamais il ne l'eût perdu s'il n'avait rebuté ma tendresse par des désordres qu'il ne se donnait pas même la peine de me cacher. Je suis mère tendre, j'eusse été épouse fidèle... Je le serai toujours... Pourquoi le comte n'a-t-il pas respecté ces titres sacrés? A-t-il cru que mon cœur les abjurât? Je m'en veux déjà comme si j'étais coupable... Aurais-je envie de l'être? Oh non! j'ai le désir du contraire, j'en aurai la force.

Pour commencer cette lutte douloureuse de l'amour contre l'amour, je n'ai point répondu à la lettre du comte. Peut-être aussi est-ce le traiter avec trop de rigueur? Une réponse n'engage à rien, c'est une honnêteté. Si mon silence l'afflige, qu'en pensez-vous? Que dois-je faire? Non je ne vous demande rien, ne me répondez pas sur cet article.

Adieu, je vous embrasse.

Lettre XXII

*De la marquise de Syrcé à madame de Lacé*

Quelle nuit ! Je n'en puis plus, j'ai encore tout ce tumulte-là dans la tête & mon cœur n'a jamais été plus agité. Accablée de fatigue, je ne puis me résoudre à me coucher, il faut que je vous écrive. Je ne vous dirai point si le bal était beau, je n'en ai rien vu, je ne pouvais rien voir excepté une femme qu'on a beaucoup suivie & qui a ridiculement occupé. Je vous défie de la deviner. On ne s'attend point à ces événements-là, je n'en reviendrai de longtemps. Ce n'est pas qu'elle n'ait de la beauté, des grâces, de l'esprit... tout ce qu'on voudra ; mais il semblait que son caractère dût l'éloigner de ces folles rumeurs... dont personne ne se soucie. Madame de Thémynes, comme vous savez, est une prude à vingt ans, elle affiche de la sévérité dans les mœurs, de la méthode dans la conduite. Eh bien, mon amie il ne faut qu'une nuit brillante pour lui faire oublier tous ses principes. Elle n'y était plus, sa petite gloire nocturne l'avait enivrée. Elle en jouissait avec insolence... Cela me donne de sa tête une idée fort médiocre. Tant qu'a duré le bal, le duc de \*\*\* ne l'a point quittée & le comte de Mirbelle, le croirez-vous après son aveu ? oui, le comte lui-même était un de ses courtisans les plus assidus, il lui a donné le bras, l'a promenée, a dansé avec elle, on les a même applaudis avec une indécence qui n'a pas d'exemple ! Se faire applaudir, se donner en spectacle, se mettre en quelque sorte sous la dépendance du public ! Que dites-vous de cette extravagance ? Au reste vous serez moins surprise de la conduite du

comte quand vous saurez qu'il aime madame de Thémînes & qu'il en est aimé. Je ne conjecture point, je vous redis les propos qu'on m'a tenus, les cruelles confidences qu'on m'a faites, c'était le bruit de tout le bal. Concevez ce que j'ai souffert & cet homme m'écrit qu'il m'adore! Quelle fausseté! Quelle noirceur! Que voulait-il? Quelle idée a-t-il donc de moi? Ô ciel! suis-je assez heureuse d'avoir étouffé mon amour dans sa naissance, du moins de l'avoir combattu, de n'avoir pas répondu à sa lettre? Où en serais-je? Il eût abusé sans doute du moindre avantage que je lui aurais donné... Lui! mon amie, croyez-vous qu'il en soit capable? Lui dont la physionomie charmante annonce tant de candeur! Quels dehors séduisants & qu'ils sont bien faits pour inspirer la confiance! À l'instant même que j'accuse le comte, il s'élève du fond de mon cœur une voix secrète qui le justifie. Peut-être a-t-il suivi dans tout ceci les impulsions de ce malheureux duc, le plus scélérat de tous les hommes & que tant de femmes ont la bonté de trouver aimable. S'il se doute que j'aie le moindre goût pour monsieur de Mirbelle, il lui aura suggéré ce joli manège, il est homme à ameuter un bal entier contre moi, le tout pour se réjouir & donner du piquant à sa nuit. À quoi vais-je penser? Il est impossible que le duc me soupçonne d'aimer le comte, rien ne m'a trahie. Que lui importe? Il soupçonne toujours et, dans une tête comme la sienne, les soupçons se tournent bientôt en certitude. Je ne sais que croire, que faire... Le plus sûr sans doute est d'oublier jusqu'au nom du comte, de ne le plus recevoir, d'éviter de le rencontrer, de m'interdire les maisons où il va & de laisser le champ libre à tous les charmes de madame de Thémînes. Elle est si belle, n'est-ce pas?... elle doit l'emporter. Ce qui me désole, c'est l'étalage de sa raison & le bruit qu'on en fait. Quelle raison! Si vous l'aviez vue cette nuit courir après l'encens, provoquer les hommages! Mon Dieu! qu'elle m'a déplu! Moi qui ne hais personne, j'étais tentée de la haïr. Et pourquoi? Peut-être elle n'est point coupable, c'est moi seule qui le suis! Je rougis de l'être!... il me vient une idée. Si dans cette circonstance j'écrivais au comte, si je lui faisais sentir ses torts? Moi, lui écrire! moi!... Sa conduite m'éclaire & pourra me rendre à moi-même... Je n'aurais jamais cru qu'il aimât cette femme-là. Pourquoi me tromper?... Pardon! je me laisse aller à

mon trouble. Je ne m'en repens pas, je suis sûre qu'il vous attendrit.

Adieu, mon amie! Je suis d'un abattement extrême, mes larmes coulent & ce n'est pas le dépit qui les fait couler.

P.-S. J'ai reçu vos deux dernières lettres, je les aime bien, elles vous peignent. Votre mari ne veut donc pas même que vous m'écriviez? Ah! je le vois, notre sort à nous autres femmes est d'être malheureuses.

Billet

*Du comte au duc*

Ah! mon cher duc, qu'est-ce donc que vous m'avez fait faire? Madame de Syrcé ne me le pardonnera jamais. Qu'elle était belle, cette nuit! Quelle dignité sans orgueil! Que de grâces sans affectation! Madame de Thémines est bien, mais quelle différence! On approuve l'une, l'autre enivre. Et je ne lui ai point parlé! Vous avez retenu des hommages qu'elle méritait seule, vous les avez détournés vers sa prétendue rivale! Que va-t-elle en penser? Je ne vous conçois pas. J'ai envie, je brûle de me justifier. Sans vous, quelque nœud qui le retînt ailleurs, mon cœur était à elle. L'événement du bal m'aura nui sans doute, j'en tremble.

J'ai écrit à Sidley, je lui demande la permission de vous présenter, elle ne m'a point encore répondu. Je vais me reposer si pourtant le repos est compatible avec tout ce qui m'agite.

Lettre XXIII

*De lady Sidley au comte de Mirbelle*

J'ai reçu hier une lettre de vous; mais qu'est-ce qu'une lettre pour me dédommager de votre absence? C'est vous que je veux, que je désire, que j'attends... Combien de siècles écoulés, depuis que tu n'es venu enchanter mon asile! Je ne t'accuse point, je te regrette. Le soleil n'a point paru ici après ton départ, l'obscurité est affreuse, le froid insupportable, je m'enferme dans ma chambre... seule avec tes lettres & ton portrait. Mon clavecin, l'ouvrage & la lecture partagent les moments de ma journée, mais ton image adorée se mêle à toutes mes occupations et, dans le désordre de la nature, heureuse de t'aimer, de penser à toi, je goûte cette satisfaction intérieure qui suffit à l'âme quand elle est tout entière à l'amour. Il me semble que je t'entends, que je te parle, ta voix si douce domine sur les éléments & arrive à mon cœur. Dès que je t'aperçois, les frimas disparaissent, le bonheur ou la peine font pour moi la variété des saisons. Ah! viens, viens, réalise les rêves de ma pensée, rends-moi tout ce que m'enlève ton absence!

Quel est donc ce duc que tu dois me présenter? Qu'ai-je à faire de lui? Que me veut-il? Dans l'univers un seul être m'intéresse, cet être sacré, c'est toi, c'est toi, mon ami, je ne vois pas le reste. Tu sais d'ailleurs que les titres ne m'en imposent pas. Je mesure l'homme & non son piédestal, je ne connais qu'un orgueil, celui d'être aimée de toi. Je crois t'avoir entendu parler de ce duc; autant que j'en puis juger, même par tes éloges, c'est

un homme frivole & froid. Loin de nous les infortunés de ce genre! Ils n'ont rien de commun avec moi, ils n'auraient point d'organes pour me parler, je n'en trouverais pas pour leur répondre. De grâce, dispense-moi de le recevoir... Ô Ciel! quelle réflexion vient soudain m'agiter? Si tu commençais auprès de ton amante à t'apercevoir de la solitude, si ma société te paraissait plus languissante, si je n'étais pas tout pour ton cœur comme tu l'es pour le mien!... J'en frémis, tu vois l'excès de mon amour, de ma confiance. Lis jusqu'au fond de cette âme tendre & profonde, crains d'y porter la mort en y laissant pénétrer la lumière affreuse du soupçon, tu ne peux rien m'ôter que tu ne me ravisses tout. Si le seul désir d'une infidélité pouvait naître en toi, c'en serait fait du repos de ma vie. Une barrière éternelle s'élèverait entre nous, il n'y aurait point de retraite assez sombre pour cacher mes pleurs, je m'en nourrirais jusqu'au tombeau. Je méprise les femmes qui changent, encore plus celles qui pardonnent. Tel est mon caractère, je ne te cache rien, qu'aurais-je à te cacher? Plus tu me connais, plus tu dois être heureux. Sais-tu d'où vient l'inquiétude à laquelle j'ai pu m'arrêter & qu'il ne tient qu'à toi de détruire? De quelques instants de tristesse où je t'ai surpris. Ne sois jamais triste, jouis de tous les plaisirs de ton âge, mais sois de temps en temps ramené à cette félicité tranquille qui s'affaiblit dès qu'elle a des confidents ou des témoins. Toi pour qui je respire, toi l'âme de mon âme, que ne puis-je passer ma vie à tes pieds, dans tes bras ou à tes côtés, oubliée du monde entier, m'oubliant moi-même & ne sentant le prix de l'existence qu'en la prodiguant pour toi! Aime ton Anglaise, aime-la jusqu'à ton dernier soupir, tu ne la remplaceras jamais.

Billet

*Du duc au comte*

Vous n'y entendez rien. Je ne prétends pas non plus que madame de Syrcé vous pardonne, je veux qu'elle soit furieuse, jalouse, désespérée & que vous profitiez de son dépit pour placer votre amour. Apprenez donc à tourmenter une femme, à lui troubler la vue par toutes les vapeurs de l'amour-propre & à vous glisser sous le nuage que vous aurez formé vous-même. Dans ce pays-ci où le tempérament est rare & la coquetterie universelle, les femmes ne cèdent que quand elles ont des furies dans la tête... ces furies-là sont à mes ordres.

Soyez sûr que la marquise aura dormi fort légèrement. La Thémis d'un côté, vous de l'autre aurez les honneurs de l'insomnie, elle vous croira du *dernier bien* avec cette prude dont j'ai fait une coquette & pour peu qu'on ait d'âme on s'en vengera en vous prenant. L'autre a brillé cette nuit, on en parlera demain, voilà de ces horreurs qu'on n'oublie point ! Gardez-vous d'écrire, vous perdriez tout le fruit de mes combinaisons. Ma conduite dans cette circonstance est une de mes belles manœuvres. Presque tout le bal était dans le complot & madame de Syrcé s'attendait à un triomphe que je lui ai enlevé le plus adroitement du monde.

Pressez votre Anglaise, il est de toute nécessité que je sois là, afin de conjurer l'orage & de vous ménager la douce tranquillité dont vous avez besoin pour être infidèle sans contradiction. Cela m'ennuiera un peu, mais encore un coup je m'exécute.

Lettre XXIV

*De la marquise au comte*

Je n'ai point répondu à votre lettre, monsieur le comte, parce que je n'avais rien du tout à y répondre ; mais j'apprends que madame de Thémis trouve vos visites chez moi beaucoup trop fréquentes & je me détermine enfin à rompre le silence pour vous servir tous deux. N'en doutez nullement, je sacrifie sans qu'il m'en coûte le plaisir de vous voir à la tranquillité de celle qui vous est chère, vous voyez que je suis généreuse.

Je vous pardonne même & l'aveu que vous m'avez fait & la fausseté de cet aveu, il m'offenserait cruellement, si ce que vous pensez de moi pouvait m'intéresser encore : mais je trouve au fond de mon âme de quoi me passer de l'opinion des autres. Oui, monsieur, après ce que je sais, ce que j'ai vu, ce qu'on m'a dit au bal, détrompée, charmée de l'être & n'ayant à regretter qu'une prévention qui vous était trop avantageuse, je ne puis plaindre que vous, j'espère que vous en êtes bien sûr. Au reste, croyez-moi, pour rendre votre passion plus touchante offrez-la moins au public. Votre constance infatigable à suivre cette femme, vos yeux uniquement attachés sur elle, l'expression des siens, tout en un mot, tout annonce ce qu'il faudrait renfermer un peu plus pour l'intérêt de sa gloire & même de la vôtre.

C'est depuis fort peu de temps, ce me semble, qu'on parle de cette belle passion. Il est vrai que n'examinant les actions de personne, je puis très bien me tromper sur la date de votre bonheur, pour peu qu'elle soit ancienne (ce que je ne me soucie pas de

savoir), on ne peut qu'applaudir à la chaleur de votre amour, il a tout le feu de la nouveauté. Aimez madame de Thémises, aimez-la toujours, il me paraît tout simple que vous l'aimiez, que vous l'adoriez, que vous soyez assidu auprès d'elle. On lui trouve de l'esprit, des grâces, on m'a dit qu'elle avait des qualités & j'y crois, mais comment se peut-il que le mortel heureux qu'elle a choisi se permette une seule distraction, qu'occupé d'un objet qui mérite tous ses soins il attende à la liberté d'une femme qui ne le cherchait pas, qui ne lui avait laissé entrevoir aucune disposition favorable & dont la prétendue coquetterie n'avait fait aucun frais pour l'attirer?

Il vous serait difficile de vous justifier & puis, quelque plaisir que mon amour-propre y trouvât, je vous dispense de cette justification, elle vous mettrait dans la nécessité d'être faux une seconde fois & je ne veux point m'exposer au chagrin de perdre pour vous toute estime.

Adieu, monsieur.

Lettre XXV

*De la marquise à son amie*

Les bruits du bal viennent de m'être confirmés. Un homme que j'ai vu hier m'a dit toutes les particularités de cette intrigue. Il n'est que trop vrai, le comte adore madame de Thémynes, mais ce qui va vous paraître incroyable, cette femme est jalouse de moi, jalouse à la fureur! Elle tient les plus mauvais propos, elle n'en tiendra plus. J'ai écrit à monsieur de Mirbelle & vous ne me désapprouverez point. Je lui défends de me voir, je l'ai dû. Je ne ferai jamais obstacle au bonheur de personne. Qu'ils s'aiment, qu'ils soient heureux!... Moi, je verserai des larmes dans votre sein... Monsieur de Mirbelle est donc le plus faux des hommes! Hélas! en rejetant son hommage, hommage adoré... qu'aujourd'hui je déteste, mourant de cet effort, ce n'était pas moi que je plaignais. Mon amie, le cœur qu'il déchire méritait d'être mieux apprécié... Que je hais celui qui a détruit mes incertitudes! Tout ce que peut avoir d'affreux une douleur qu'on renferme, il me l'a fait sentir, & cet homme paraissait appuyer avec un plaisir cruel sur des détails indiscrets ou désespérants. Je ne lui en demandais pas, d'où vient cette effusion, cette confiance, cette joie maligne?... Si c'était un émissaire du duc! Si l'on m'avait trompée! Ah! n'importe, j'adopte, j'embrasse tout ce qui peut fortifier ma raison & me donner des armes contre un objet trop séduisant. S'il se peut, aggravez ses torts, inspirez-moi de l'horreur pour les miens, j'ai besoin de le croire coupable... je tremble qu'il ne le soit. Je ne démêle plus ce qui se passe dans mon âme.

L'effroi, l'indignation, la violence de mes combats, leur inutilité, une sorte d'espoir, le remords même de cet espoir, le courage de mes projets, l'inconséquence de mes vœux & le malheur de n'être pas aimée & la crainte qu'il ne soit pas digne de l'être, ô mon amie, tous ces tourments sont au fond de mon cœur. Je ne le verrai donc plus! Ma lettre est bien froide... elle est presque dure... Je voudrais qu'elle ne fût pas partie... J'aurais mieux fait de ne pas écrire. C'est une démarche impardonnable, s'il allait l'interpréter à mon désavantage! Je suis une insensée, je m'abhorre... Que je suis à plaindre! & madame de Thémis est jalouse!... Et j'excite l'envie!

## Lettre XXVI

*Du comte à la marquise*

Qu'ai-je lu? Est-ce vous, madame, est-ce bien vous qui l'avez écrite cette lettre qui contient mon sort, qui le rend horrible & dans laquelle vous prononcez mon arrêt sur des apparences que vous n'auriez pas dû si cruellement interpréter? Vous venez de me faire éprouver dans toute sa violence le tourment d'aimer malgré soi, d'aimer sans espoir, d'être condamné au malheur & de n'inspirer que le mépris, il ne me reste rien que le supplice de vous adorer. Non, madame, celui que vous accusez, à qui vous défendez de vous voir, qui vous fut toujours odieux n'est pas indigne de votre estime. Ah! par égard du moins pour la douleur la plus vraie, daignez m'entendre. Je n'aime point madame de Thémises, je ne l'ai jamais aimée, je ne suis pas assez heureux pour vous en offrir le sacrifice. Si je l'ai suivie au bal, c'est de ma part un délire, une inconséquence que je ne puis vous expliquer. C'est vous seule hélas! vous seule que j'idolâtre. Quand je vous en fis l'aveu, j'y fus entraîné & peut-être il vous toucherait, si vous pouviez lire au fond de mon âme, si vous pouviez savoir combien elle est agitée. Depuis la lettre que j'ai osé vous écrire, je n'ai pas eu un moment de repos, l'amour qui me dévore ne peut me rendre que malheureux, mais encore une fois je n'ai pas été maître de le vaincre. La séduction est sur vos lèvres, dans vos yeux; vos gestes, vos discours, votre silence la respirent; vous agissez avec la même force sur l'âme & sur l'imagination; on a beau se défendre, il est impossible qu'on vous échappe, une

grâce indéfinissable vous suit, vous accompagne, se mêle à tous vos mouvements & vous ne faites rien qui ne soit un piège tendu à la liberté de ceux qui vous approchent. Rêvez-vous? On aime votre rêverie. Redevenez-vous gaie? Vous donnez de l'intérêt à la gaieté, vous avez mille moyens de plaire, tous infailibles, tous différents... Ah! cessez de me croire faux, accablez-moi de vos rigueurs, mais plaignez-moi, vous le devez, je le mérite. Il est des positions où l'honnêteté même est le tourment du cœur qui la chérit. Rappelez-vous, madame, daignez vous rappeler l'empressement avec lequel je vous ai cherchée. En vous ressouvenant de mes hommages, vous vous souviendrez peut-être de vos froideurs... que dis-je, de l'animosité avec laquelle vous déclamez contre moi dans un cercle qui recevait vos impressions, vous jouirez de ce souvenir... C'est une vengeance de plus que je vous procure.

Qu'ai-je fait pour mériter votre haine?... Permettez du moins que je détruise les idées outrageantes que vous avez prises de moi, puisque votre présence m'est interdite, par pitié souffrez que je vous écrive. Je n'ose m'attendre à des réponses, mais du moins je vous dirai, je vous répéterai cent fois à quel point je vous suis asservi. Non, non, croyez-en le serment de l'amour, non, madame de Thémis n'eut jamais de droits sur mon âme & il me suffit de vous connaître pour assurer qu'elle n'en aura jamais.

Lettre XXVII

*De la marquise à son amie*

Que l'univers entier soit aux pieds de madame de Thémises, le seul objet qui m'intéresse n'y est point, il n'y sera jamais... il n'est point coupable. Que nous étions injustes! C'était avec une sorte d'acharnement que vous l'accusiez. Plus timide que le duc, me disiez-vous, il en a tous les principes. Ce soupçon est trop cruel, que vous a-t-il fait? Vous m'avez désespérée... Pardon, mille fois pardon, je vous dois de la reconnaissance & je vous fais des reproches! J'ai cherché moi-même les secours de votre amitié & je m'en plains! Je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je veux; je suis bien digne de pitié... Vous m'excuserez, mon amie, vous ne m'abandonnerez point au désordre d'une tête perdue surtout aux mouvements d'un cœur que je crains plus encore. C'est là, c'est là qu'est l'ennemi, c'est là qu'il est gravé en traits ineffaçables... Ah! je le sens, je suis née pour l'adorer toujours. Vous voyez mon égarement, vous estimerez mon courage. Si vous en avez la force, dites-moi du mal de monsieur de Mirbelle, mais gardez-vous d'en penser... Il n'aime point madame de Thémises. Aussi je ne concevais pas son triomphe, elle n'est pas jolie au point de tourner les têtes, je trouve moi qu'elle l'est... avec modération. Soyez-en sûre, il ne l'aime point, il me l'a juré. Il est si honnête, il a l'air d'être si vrai! Le ton de sa dernière lettre m'a vivement affectée, elle peint le trouble de son âme, il a passé tout entier dans la mienne.

Mon amie, ma chère amie, qu'il est dangereux pour moi depuis que je n'ai plus rien à lui reprocher! Il me demande la permission de m'écrire. Après mes injustes soupçons, dois-je encore l'accabler par un refus qui le mettrait au désespoir? Qu'en pensera-t-il? Je ne puis me déterminer à rien. Qu'il en coûte pour concilier la prudence & l'amour! Que j'aurai de peine à cacher le mien! Il augmente à tous les instants, il se rend maître de ma raison. Que dis-je, hélas! je n'en ai plus, je ne vois plus qu'à travers un nuage les devoirs formidables qui me lient. Vous avez aimé, vous retrouvez votre situation dans la peinture de la mienne. Eh! Comment n'aimerions-nous pas? Malheureuses! Ceux à qui nos parents nous livrent, nous tyrannisent, ou nous abandonnent. D'abord, on se soulage par des pleurs, peu à peu ils deviennent plus rares, les mauvais procédés les sèchent, le cœur fatigué se forme de riantes chimères, il cherche un être qui les réalise, l'objet redoutable se présente, le trouble de l'âme l'annonce, on le craint, on le fuit & en le fuyant on le trouve encore, on se reproche moins de jour en jour un tort voilé par la séduction & près de l'abîme on n'aperçoit que les fleurs qui le couvrent. Hélas! que devenir au milieu des périls qui nous environnent & des chagrins qui nous accablent? Nous sommes toujours plus à plaindre que criminelles, nos fautes à nous ne sont jamais que nos malheurs.

Adieu, j'accepte tous les maux que l'amour voudra me faire, ils me seront chers par leur cause.

P.-S. Je fais une réflexion. Me voilà forcée de répondre à monsieur de Mirbelle! On lui a persuadé que j'avais dit des horreurs de lui. Il y a d'odieuses gens dans le monde! Il serait affreux de lui laisser une opinion si fautive. Il croit que je le déteste!... il le croit! Ah Dieu! il ne lira jamais dans mon cœur, je l'espère du moins... Mais il n'est point de loi qui puisse me contraindre à lui marquer de la haine.

Lettre XXVIII

*De la marquise au comte*

Il faut bien, monsieur, que je vous réponde, j'ai à me justifier d'un tort, c'est-à-dire à repousser un mensonge; on pourrait être plus modeste, mais il est difficile d'être plus franche. Non, assurément, il n'est pas vrai que dans un cercle je me sois déchaînée contre vous. On vous en a imposé, vous avez été crédule & surtout injuste pour vous-même, voilà ce que je ne vous pardonne pas... Je serai plus indulgente pour ce qui m'est personnel. Je le vois, vous êtes fort loin de connaître mon caractère. On vous en aura donné une idée fausse, peut-être ne deviez-vous pas la prendre, enfin votre suffrage ne m'est pas indifférent & je suis bien aise de vous dire que j'ai la méchanceté en horreur & les méchants en pitié. La persécution ne m'a point aigrie.

Tenez, monsieur le comte, je ménage toute personne absente, m'eût-elle offensée, je la louerais si elle avait des vertus, je la louerais... sans lui pardonner. J'excuse tant que je peux même les jolies femmes, je donne avec plaisir des éloges à ceux qui en sont dignes & ce n'était pas à vous à douter des miens. J'oubliais de vous parler de madame de Thémises... une explication ne finit pas. Que voulez-vous? J'ai ajouté foi aux propos du public & peut-être ferais-je bien de m'en tenir là. Vous ne l'aimez donc pas? Vous m'en assurez! Que faire? Comme on se trompe! On ne peut donc plus croire à rien! Mais que signifiait votre empressement? Au reste, je ne pourrais conserver sur cela aucun soupçon qu'il n'attaquât votre honnêteté. N'en parlons plus...

La demande que vous me faites de m'écrire m'embarrasse, si je vous refuse dans cette circonstance vous persisterez à me mettre au rang de vos ennemis, vous penserez que ma haine est implacable, vous direz beaucoup de mal de moi...

Eh bien, monsieur! je veux vous donner une preuve d'estime & le style de vos lettres m'apprendra si vous la méritez.

## Lettre XXIX

*Du comte au chevalier*

Vos lettres me contrariaient, mon cher chevalier, votre silence m'afflige. C'en est fait, me voilà engagé, j'ai écrit, on m'a répondu, mais hélas! avec des remords de quoi jouit-on? Les miens sont horribles. J'aspire à un bonheur que je redoute, je crains d'être heureux, je frémis de ne pas l'être. J'ai reçu de Sidley la lettre la plus touchante, je l'ai couverte de larmes... C'est en pleurant que je la trahis! Elle repousse le soupçon, elle baise la main qui l'immole, elle est loin de me croire barbare... l'infortunée! Ah! je le suis plus qu'elle cependant si mon amour n'est qu'un goût, une fantaisie, une préoccupation du moment!... Madame de Syrcé est telle sans doute qu'on me l'a peinte & dans ce cas, comme vous le disiez vous-même, son règne sera court, une fois fini, celui de ma Sidley recommence... Que la marquise était belle au dernier bal! Comme elle éclipsait toutes les autres femmes! Et j'en suis réduit à désirer qu'un être charmant manque d'honnêteté, de principes & se dégrade par une de ces faiblesses passagères que le sentiment ne justifie pas! Pour que je sois fidèle à la vertu de l'une, il faut que l'autre en manque! Je rougis de moi-même, je rougis & persiste... Ô délire du cœur humain! égarement inconcevable! Plaignez votre ami. Que dis-je? Je m'exagère mes torts, qui ne les a pas eus? Vous-même dans ma position vous feriez comme moi. Est-ce un si grand crime d'aspirer à la possession d'une femme unique? Nous sommes trop sévères, le plaisir est le dieu de mon âge, c'est à lui qu'il faut sacrifier, la froide raison n'est point la vertu.

Billet

*Du chevalier au comte*

Vous pleurez, vous rougissez, votre âme est triste & les résolutions sont les mêmes! À quoi servent donc ces avertissements secrets d'une âme délicate? Si ce frein est inutile, quel est celui qu'il vous faut? Mais la saison des conseils est passée, voici celle de l'amitié : elle doit consoler les cœurs qu'elle n'a pu guérir. Je donnerais bien des jours de ma vie pour vous épargner les jours affreux qui vous attendent. Un écart d'un moment a fait quelquefois couler des larmes que le temps n'a pu tarir. Puissé-je me tromper! Puissiez-vous être heureux!

## Lettre XXX

*Du duc au comte*

Eh bien ! me suis-je abusé ? Le bal a-t-il manqué son effet ? J'étais sûr qu'on vous écrirait. Tout est aplani, nous voilà aux prises, c'est à vous à mener cela un peu lestement & à ne pas vous ennuyer tous deux par l'éternité des premières façons. De grâce, n'allez point prodiguer les lettres ; sur quatre fois qu'on vous écrira, répondez au plus une & point trop d'étalage de sentiments ! Grondez, boudez, faites des reproches & ne manquez jamais d'exiger qu'on se justifie. Les femmes en écrivant se laissent aller, donnent des armes contre elles, se familiarisent avec les passions tendres & sont presque toujours faibles la plume à la main. Tout est saisi, interprété, on prend date & l'on conclut à l'heure qu'elles y pensent le moins.

Le roi part pour huit jours, il va à... Je le suis, je resterai tout le voyage, & j'espère qu'à mon retour vous aurez fini. Dieu merci, vous avez du temps, voilà une mortelle huitaine que je vous laisse pour faire les choses dans toutes les règles de la plus exacte décence. Après cela nous n'aurons à songer qu'à l'article de la publicité qui est plus essentiel qu'on ne croit. Je me chargerai de tout, je vous donnerai seulement le secret de ces silences savamment indiscrets qui déshonorent vingt femmes en nous laissant le mérite des procédés. Votre Anglaise ne veut donc pas de moi ? C'est une barbare que cette femme-là !... Adieu.

Lettre XXXI

*De la marquise au comte*

De quoi vous plaignez-vous ? Je permets que vous m'écriviez, j'ai enfin promis de vous répondre, c'est peut-être plus que je ne dois & sûrement tout ce que je peux vous accorder, mais vous êtes injuste, vous l'êtes beaucoup & l'injustice est révoltante. Bon ! je ne me souvenais plus d'un autre sujet de colère & toujours contre vous ! Comment ne se souvient-on pas de ces choses-là ? ... C'est donc par orgueil autant que par raison que je crains d'aimer ? La belle idée ! Qu'elle m'est avantageuse ! Passons légèrement sur ce reproche. Un dîner, une toilette (et c'est une affaire grave qu'une toilette) m'occupe essentiellement. Sachez en général que j'ai des principes qu'on ne connaît pas & un extérieur... dont il faut se défier. Surtout ne me dites jamais que l'amour embellit, qu'il met dans les yeux un intérêt, un charme, une expression... Malgré cette rare découverte, mon cœur restera libre et, si j'étais assez malheureuse pour qu'un jour il cessât de l'être, d'aussi faibles avantages ne me consoleraient point.

Vous me demandez si je serai chez moi ce soir ? Mon Dieu ! oui ! j'ai un mal de tête affreux, je ne sortirai pas. D'ailleurs j'ai à vous gronder, je ne suis point contente de vos lettres quoiqu'elles soient charmantes, je leur en veux... Ah ! que vous êtes déjà loin de ce que vous m'aviez promis.

Lettre XXXII

*De la marquise au comte*

Quelle visite vous m'avez faite hier! Quelle légèreté! quels propos! Non, monsieur, n'espérez pas que je les oublie. Vous osez dire que vous m'aimez! Ah! si j'avais eu de la disposition à le croire (et vous savez le contraire), il ne m'en resterait que la honte. Vous ne m'avez entretenue pendant quatre heures que de mes charmes, des désirs qu'ils font naître, du piquant de l'infidélité & des plaisirs de l'inconstance, tout cela avec une chaleur aussi déplacée que vos discours. Eh! qu'avez-vous aperçu s'il vous plaît dans ma conduite qui puisse les autoriser? J'ai reçu l'aveu de votre amour sans colère, mais ce me semble avec beaucoup de froideur. On peut être fidèle à ses devoirs, sans faste, sans aigreur, sans nulle ostentation, je m'y connais mal ou la vertu est douce, sa jouissance intérieure & son plaisir secret. J'ai répondu il est vrai à quelques-unes de vos lettres, j'ai cru le pouvoir, cette marque de mon estime devait augmenter la vôtre. On me juge mal, je le sais, je m'en console. Votre sexe est vain, le nôtre envieux, vous ne pardonnez point les refus, nous voulons plaire exclusivement & quand ces deux motifs de haine se réunissent, cela fait un bruit... qui en impose aux têtes faibles, c'est le grand nombre, mais il est quelques âmes courageuses qui suivent leur attrait, non le torrent, qui se donnent la peine d'examiner, ne croient qu'aux faits & tiennent à leur opinion, voilà ce que j'attendais de vous, j'avais donc tort!

Adieu, monsieur! Combien de remerciements je vous devrais, si j'avais eu besoin d'être affermie contre votre singulier amour! Heureusement je n'en étais pas là, je dis heureusement parce que cela met des bornes à ma reconnaissance.

Lettre XXXIII

*Du comte à la marquise*

N'accablez point un malheureux dont le sort est plus horrible que vous ne pensez. Il vous a déplu, son supplice est dans son cœur. Ah madame ! si vous aviez pu y lire dans l'instant même de l'entretien d'hier, de cet entretien qui vous a courroucée contre moi, vous auriez vu combien j'étais loin de vouloir vous offenser. Je ne me connaissais plus, le charme de votre conversation, ceux de votre figure embrasaient mes sens, m'ôtaient l'usage de la raison & m'avaient jeté dans un ravissement que je n'avais pas encore éprouvé. Oui, je me disais alors que la maîtresse la plus adorée aurait tout à craindre si elle vous avait pour rivale & que le changement qui est toujours un crime en amour cesserait d'en être un si vous en étiez & la cause & l'objet. Que voulez-vous ? mon destin est de vous idolâtrer... Vos injustices ne pourront lasser mon sentiment. Si vous saviez tout ce que j'ai fait pour vaincre l'ascendant que vous avez sur moi, vous me plaindriez, je vous inspirerais plus d'indulgence que de colère & vous frémiriez de l'état où je suis... Quelle lettre vous m'avez écrite ! Votre mépris manquait à mon infortune, votre mépris ! ô Ciel ! Eh bien, madame, tout accablant qu'il est, je le préfère au doute où vous êtes de mon estime. Moi, ne pas vous estimer ! Moi qui découvre tous les jours en vous des qualités qui redoublent mon ivresse, mon désespoir & mettent le comble à mes maux ! Je voudrais ne vous avoir jamais vue, je voudrais... Ah ! pardonnez aux emportements de l'amour, de la douleur & du remords. Mon trouble

est extrême... Daignez mêler quelques larmes aux miennes, cachez-les-moi surtout, si la compassion vous en arrachait une seule à mes yeux je ne répondrais plus de moi. Oui, madame! Sachez que ce n'est pas assez de votre indifférence, sachez que j'ai besoin de votre haine pour vous obéir, pour renfermer le penchant indomptable, les vœux ardents dont vous avez dédaigné l'hommage & dont l'expression vous révolte. Souffrez que je vous voie ce soir, daignez être témoin de mes regrets, ils vous attendriront si vous n'êtes pas tout à fait insensible. Ne craignez pas, ne craignez jamais que je vous parle de mon amour, j'aurai le courage de souffrir, de me taire, de me soumettre à vous comme à ces intelligences célestes qu'on adore par la pensée... Au nom de cet effort, ne me refusez pas.

Billet

*De la marquise au comte*

J'ai répondu à votre dernière lettre, j'ai cru à votre repentir, & vous avez du chagrin! Ah! n'en ayez point, n'en ayez jamais. Je suis bien loin d'être insensible à ceux de mes amis. Vous prétendez que je ne leur passe rien, mais ne leur doit-on pas la vérité? Si j'ai le courage de leur déplaire, j'ai la force de les défendre. Par exemple, je soutiens à tout le monde que vous avez beaucoup de raison & cependant il ne tiendrait qu'à moi de dire le contraire. Qu'aviez-vous donc hier? Vous étiez d'une tristesse... que je ne m'attribue point. Je serais bien affligée d'en être l'objet... Sans doute il ne serait pas en mon pouvoir de la détruire. Je vous en conjure, n'ayez... que de l'amitié pour moi; je sentirais vivement la douleur de vous causer la moindre peine.

Je n'ai pourtant pas été hier au spectacle d'après vos sollicitations! Ce procédé est-il assez beau?

Billet

*Du comte au chevalier de Gérard*

J'ai été hier au soir chez madame de Syrcé malgré tout ce que vous m'aviez dit le matin, mais notre conversation, la plus vive que nous ayons eue depuis cette malheureuse intrigue, était toute entière sur mon cœur. J'étais d'un sombre... dont on s'est aperçu, que l'on me reproche dans un billet d'aujourd'hui, & ces reproches mêmes ne servent qu'à l'augmenter. Mon ami, mon seul ami, que l'amitié est puissante, qu'elle est persuasive quand elle prend le langage de la vertu sans en avoir la sévérité! C'en est fait... dussé-je en mourir (et je ne suis pas loin de le souhaiter), je me condamne au plus douloureux, au plus cruel des sacrifices. Mon âme, toute courageuse qu'elle est, est effrayée de l'effort qu'elle s'impose... N'importe, il faut être homme, savoir souffrir, épargner des larmes à Sidley, il faut enfin être honnête & contenter son ami. Je vais essayer le combat, je pleure d'avance le triomphe... Adieu.

Lettre XXXIV

*De la marquise à son amie*

Voilà huit jours que je ne l'ai vu, je suis d'un abattement, d'une tristesse inexprimable, tout m'importune & m'afflige, je sors pour le chercher, je reste pour l'attendre, je lui écris à chaque instant, je brûle aussitôt ce que je viens d'écrire. Quelle amertume il répand sur ma vie! Il me fait sentir tous les degrés de la douleur. Loin de me trouver heureuse de n'avoir plus à le combattre, son abandon me tue. Je le redoutais... il me fuit, & je n'en suis que plus faible. Ah mon amie! s'il m'avait trompée! s'il aimait madame de Thémis!... Je ne puis soutenir cette idée, plus ma jalousie est secrète plus elle est déchirante, elle se tourne tout entière contre moi. Ô Ciel! Il est donc vrai mon sort est décidé! Eh! comment pourrais-je en douter? Depuis ces huit jours éternels que j'ai passés sans le voir, j'ai été dans vingt maisons où je ne les ai rencontrés ni l'un ni l'autre, ils s'aiment, ils se suffisent & se dérobent à la foule pour aimer mieux. Le comte a cru sans doute qu'il pouvait se livrer à une fantaisie pour moi & voyant que j'attachais à son perfide aveu plus d'importance qu'il n'en mettait lui-même, il aura repris ses premières chaînes, je suis peut-être l'objet de son dédain... Le cruel! Que lui ai-je fait qu'opposer toujours à son ardeur les scrupules vrais d'un cœur honnête & jamais le manège de la coquetterie? Il ne sait pas combien il va me rendre malheureuse. Mon cœur se ferme à tout excepté à son image, mes plus beaux jours s'évanouiront dans les langueurs d'une passion qui concentre mes idées, absorbe mes

vœux & réchauffera mon dernier soupir. C'est ainsi que j'aime, c'est ainsi qu'il faut aimer. Je le tiens de vous, mon amie, ma tendre amie, l'amour est l'opprobre du cœur, quand il n'en est pas le tourment... Ah! si l'excès nous excuse, je n'ai point à rougir. Je renonce à l'univers, l'amitié seule me reste, je me jette dans son sein, j'y dépose mes larmes, mes faiblesses, tous les secrets d'un cœur... qu'on ne connaît pas.

Adieu! Écrivez-moi, vos lettres sont tendres, elles me consolent, me guériront-elles? Ah! jamais... je ne les aimerais pas tant si elles pouvaient m'arracher... hélas! à mon malheur.

Lettre XXXV

*Du comte au chevalier*

Sachez ce que j'ai fait, applaudissez-moi de l'intention, de l'effort & mettez le reste sur le compte de la fatalité, la mienne est d'être infidèle... en pleurant l'objet, le vertueux objet que je sacrifie. Je vous ai instruit de l'aveu que j'ai risqué auprès de la marquise, aveu que je devais m'interdire. Enhardi par cette première démarche, peut-être par quelques dispositions favorables que j'ai cru apercevoir, j'ai mis dans mes soins l'ardeur, l'activité, la précipitation peu flatteuse qu'exige une fantaisie qui enivre & qu'on veut satisfaire aux dépens mêmes de la délicatesse. Qu'ai-je vu? Nos conjectures étaient vraies, madame de Syrcé n'est sûrement pas ce qu'on imagine, ses lettres, ses discours respirent l'honnêteté, je la crois sensible, toute sa folie est dans sa tête, sa morale est dans son cœur, c'est de lui, de lui seul qu'elle emprunte cette éloquence douce, cette innocente séduction qui la fait aimer. Jugez de ma surprise, de mes remords, de ma honte!... Oui, oui, je rougissais de moi-même & plus je trouvais de perfections dans cette femme inexplicable, plus je m'encourageais à m'en détacher. Enfin, après bien des combats, tous horribles, j'ai pris sur moi de ne plus aller chez elle, de ne lui point écrire, je voulais l'oublier, je croyais le pouvoir, j'ai redoublé pendant tout ce temps mes assiduités auprès de lady, elle n'a jamais été si calme, jamais elle ne m'a montré tant d'amour. Hélas! le bandeau est encore sur ses yeux; elle sourit au perfide qui la trompe. Elle sourit!... & je l'assassine! Mille fois j'ai été sur le point de lui

avouer ma faute, j'ai été retenu mille fois par la crainte de la désespérer. Qu'il est dur d'arracher des pleurs à des yeux où brille la joie, de mettre une vérité affreuse à la place d'une illusion douce & d'éclairer un cœur que son ignorance rend heureux! Je n'en ai pas eu la force.

Cependant, l'image de madame de Syrcé ne me quittait pas. Je la voyais plus intéressante & plus belle, je relisais ses lettres, ses charmantes lettres et, dans le même instant, indigné contre moi-même, j'allais tomber aux genoux de Sidley, j'y répandais ces larmes cruelles que fait couler la perte d'un sentiment qu'on a chéri... Eh bien! ces larmes qui auraient dû l'effrayer ne lui paraissaient que des preuves de mon amour. Après ces mouvements d'une âme en désordre, je me croyais presque sûr de mon triomphe, je m'affermis de bonne foi dans mes résolutions, je me rappelais vos conseils, je consultais mon cœur; tout m'y parlait pour Sidley, mais hier, mon ami (ce moment est l'époque décisive de son malheur), hier j'allai souper chez madame de \*\*\* où je rencontrai sa rivale, je ne l'y attendais point, sa présence me causa un frémissement, un trouble que je n'avais jamais senti. Ses yeux se tournèrent sur moi sans courroux, mais avec une mélancolie qui me pénétra, je ne pus me défendre contre la langueur & le charme de leur expression. Pendant le souper, je tâchai de la distraire, hélas! ce fut en vain, quand on se retira je la conduisis jusqu'à sa voiture, hasardant quelques excuses & de ces demi-mots qui partent du cœur, elle ne me répondit rien... J'ose interpréter son silence, je viens de lui écrire la lettre la plus vive, la plus passionnée, la plus remplie de douleur, de regrets & des transports d'un amour effréné, tel est celui qu'elle m'inspire... il est trop excessif pour être durable. L'attendrissement que me cause Sidley est une habitude de l'âme qui sans doute le sera davantage, c'est le plus ardent de mes vœux. Que ma situation est horrible! C'en est fait, il faut subir mon sort, puissé-je en être seul la victime!

Adieu! Si vous blâmez ma conduite, ma franchise au moins a des droits à votre amitié.

Billet

*De la marquise au comte*

La chaleur des expressions n'en prouve pas toujours la vérité. Non, monsieur, non! je ne crois rien de ce que vous me dites, mais pourquoi vous justifier? Vous ne me devez ni regrets ni excuses, votre conduite m'a paru toute naturelle, vous m'aviez promis d'être plus calme, vous m'avez tenu parole... Ah! je ne m'en plains pas, peut-être aussi que vous obéissiez à madame de Thémynes & je ne désapprouve que votre retour vers moi. Ne la trompez point, ne la trompez jamais, il est affreux de tromper. Je ne vous recevrai point, je serais bien fâchée de lui causer de l'inquiétude. Vous n'êtes pas si délicat & si j'avais eu le malheur d'être sensible, il me semble que vous n'auriez pas eu beaucoup d'égard à la mienne. Soyez de meilleure foi avec les autres femmes. Il faut bien connaître le cœur qu'on attaque, sans cette précaution on est plus qu'indiscret, on risque d'être cruel.

Autre billet

*De la marquise au comte*

Je ne sais pourquoi votre lettre de ce matin m'a plus convaincue que celle d'hier, elle est moins emportée & me paraît plus vraie. Je suis lasse de vous parler de madame de Thémines. Décidément ce n'est donc point elle qui vous éloigne de vos amis? Vous me le jurez, vous me suppliez de le croire!... Mais à quoi cela vous servira-t-il? Vous me demandez de vous recevoir, vous me le demandez avec tant d'instance... Eh bien! monsieur le comte! je serai visible à sept heures, vous aurez le temps de faire toutes vos visites... car je vous crois fort occupé.

Lettre XXXVI

*De la marquise au comte*

Toutes mes lettres, dites-vous, n'ont jamais que quatre lignes, consolez-vous, celle-ci en aura quelques-unes de plus. Je ne vous ai point répondu ce matin & tôt ou tard il faut répondre. J'avais mille embarras, je n'avais pas assez de temps pour écrire à ma fantaisie & peut-être qu'il m'en faut pour cela plus que vous ne pensez.

Vous vous plaignez de moi, de ma sévérité, de ma raison. Oh oui, j'en ai! Je m'applaudis d'en avoir & je voudrais surtout que vous puissiez perdre l'habitude de vous en désespérer, mais que la mienne soit l'ouvrage de la froideur ou le fruit de la réflexion, contente de l'effet je ne disputerai point sur la cause. Je demande grâce seulement pour mon sexe. Ne lui contestez pas le pouvoir de combattre ce qui l'enchanter, de vaincre ce qu'il sent ou de renfermer ce qu'il souffre. Les hommes, ces injustes créatures qui ne connaissent point la peine, ces cruels hommes qui jugent si mal, qui trompent si bien, à qui tout est permis, pour qui ce n'est pas un tort d'aimer, ils sont si accoutumés à exagérer leurs sentiments qu'ils ne peuvent rien concevoir à la violence que nous faisons aux nôtres. Quelques femmes cependant versent des larmes qu'on ne voit point couler, cachent sous des dehors paisibles un trouble affreux & s'en imposent la loi malgré le soulèvement, malgré le déchirement d'un cœur... qu'on ne soumet point. Et puis venez encore nous disputer le courage! Cela m'indigne. Je suis au reste très désintéressée sur tout ceci & vous

vous tromperiez fort si vous en faisiez la moindre application, c'est le résultat de notre entretien d'hier & des idées vagues que votre lettre de ce matin m'a fait naître. Ah mon Dieu! parlons d'autre chose, ce texte-là me donne de l'humeur. Je ne sais pas pourquoi je m'y suis arrêtée, il me déplait... En vérité, il me déplait presque autant que le grand monsieur avec qui nous avons soupé hier, c'est un mauvais singe du duc de \*\*\*; il tranche, prononce, décide, dit du bien de lui, persifle les autres. Vous croyez peut-être qu'il a une âme! Une âme! lui! Comme il parle des femmes! Je l'entendais vous raconter qu'être infidèle c'était une chose *délicieuse*, en effet montrer la sécurité de l'innocence à celle que l'on vient de trahir, porter la perfidie au sein de l'amour, désespérer le cœur qui est à soi, ce plaisir horrible doit avoir des charmes pour lui. Et vous, pendant que d'un ton d'oracle il débitait ces belles maximes, pendant que je bâillais moi & que personne ne l'écoutait, vous pouviez sourire!... Vous ne l'avez pas contrarié une seule fois & votre silence avait l'air de l'approbation!... Tous les hommes se ressemblent, ardents à nous séduire, trop froids pour nous apprécier, ils croient en être quittes pour quelques hommages faux ou intéressés qu'ils enlèvent aussi facilement qu'ils les prodiguent. Ils nous trouvent jolies, leur indulgence va jusque-là, ils tombent à nos pieds, à nos pieds! Pourquoi? Comment y sont-ils? Comme ces incrédules qui ne croient à la divinité que lorsqu'ils ont besoin d'elle. Leur adoration est momentanée, leur ingratitude extrême & leur injustice n'est jamais que suspendue. Il faut les fuir... Adieu, monsieur le comte.

P.-S. Je suis effrayée de la longueur de ma lettre & surtout des méchancetés que j'ai dites. Savez-vous que vous avez des connaissances qui me donnent une idée médiocre de votre sensibilité?

## Lettre XXXVII

*Du duc au comte*

Le voyage a été plus long qu'on ne l'imaginait, mais enfin me voilà & mon premier soin est de m'informer de vos progrès ou plutôt de votre triomphe. Qu'est-ce donc que cela veut dire? Pas la moindre rumeur! Paris est-il devenu muet? J'ai été partout & partout un silence morne! Est-ce que votre aventure n'est pas encore terminée? Comment n'a-t-elle point transpiré? J'ai donné *l'éveil*, j'ai mis sur les voies & très heureusement pour vous je suis arrivé à temps pour les indiscretions. Par hasard, fileriez-vous le sentiment? J'en meurs de peur. Oh! oui, madame de Syrcé a saisi le faible de votre caractère, elle vous aura fait accroire tout ce qu'elle aura voulu, peut-être même a-t-elle poussé la séduction jusqu'à vous convaincre de sa vertu, elle en est capable, & vous l'êtes d'ajouter foi à tout ce qu'il lui plaît de vous dire. Cette femme en fera tant qu'elle vous donnera de l'amour... la belle avance! Encore une fois brusquez cette affaire-là, vous vous perdez avec vos délicatesses & vos lenteurs ridicules. Faut-il trancher le mot? Madame de Syrcé a eu tout le monde... excepté vous. Je la ménageais, j'étais circonspect mais votre danger m'intéresse & son manège me révolte. Songez donc à l'importance de tout ceci, votre réputation doit vous être plus chère que la sienne & j'immolerais vingt *honneurs* de femmes pour sauver celui d'un honnête homme. Je deviens pressant parce que vous êtes compromis, cruellement *vexé* & prêt à devenir la fable d'un monde qui ne pardonne pas... Votre Anglaise persiste donc à

m'exclure ? J'en suis vraiment affecté, toujours pour vous, mais je me console de ne la pas connaître par le plaisir de vous voir infidèle. Soyez-le bien vite pour votre satisfaction & pour la mienne, surtout n'oubliez pas de m'apprendre votre bonheur. Il est essentiel que je sois instruit, je veux l'être à la minute. En cas que je fusse absent, dépêchez-moi un courrier. Quand il s'agit d'ébruiter la faiblesse d'une femme, on ne saurait faire trop de diligence.

## Lettre XXXVIII

*De la marquise à son amie*

Vous savez que ma mère est partie pour ses terres. C'est la première fois que je ne l'accompagne pas, j'ai résisté à ses instances, j'ai prétexté des affaires, elle a consenti parce qu'elle est bonne & ne s'est point doutée de mes véritables motifs parce que, bien loin de croire le mal, elle n'oserait même le soupçonner. Un lien charmant m'a retenue, mais plus il enchante mon cœur, plus il effraie ma raison. Me voilà seule ici, seule avec ma faiblesse & mon amour! Le retour de la belle saison, la secrète influence qu'elle a... sur les âmes peut-être, tout cela me jette dans une rêverie qui m'inquiète. Je n'ai plus l'exemple de la vertu d'une mère respectable & tendrement aimée, je me trouve sans appui au monde. C'est à l'instant même de son départ que j'ai vu dans toute sa force le péril qui me menace. Je pleurais dans ses bras, je ne pouvais m'en détacher, je pleurais de la quitter... Ah! je sentais tout le besoin que j'avais d'elle. Depuis son absence, les visites du comte sont plus fréquentes. Je le vois souvent tête à tête, il a l'air d'être vrai... & je l'adore. Ô mon amie! il faut le fuir, il faut rompre le charme qui m'entourne! Puis-je espérer de vaincre ce que j'aime quand je ne sens plus que la lassitude de le combattre? Ma résolution est prise. Le maréchal de \*\*\* qui est toujours languissant est à sa charmante maison de \*\*\*, il y est presque seul, j'irai lui tenir compagnie, je rêverai à mon amant avec plus de plaisir encore, n'ayant plus à le craindre. Le maréchal me mande qu'il n'a de femmes chez lui que la duchesse de

\*\*\*, elle ne le quitte pas, je serai libre, je vous écrirai & dans le sein de la solitude, je trouverai peut-être des armes contre l'amour. Je compte partir après-demain & je tremble de le dire à monsieur de Mirbelle, je ferai en sorte qu'il n'en soupçonne rien. Il tomberait à mes pieds, j'entendrais ses soupirs, je verrais ses pleurs... & je ne partirais pas.

Lettre XXXIX

*Du comte à la marquise*

Ô Ciel! je vous ai vue hier, votre départ était résolu & vous ne m'en avez rien dit! Quel réveil! Que vous ai-je fait, madame? Pourquoi me fuir? Vous avez besoin, dites-vous, du calme de la campagne & vous ne comptez pour rien l'agitation où vous me laissez!... Pardon... dois-je vous interroger? Ai-je le droit de me plaindre? Que puis-je vous reprocher... que votre indifférence? Mais vous, quels reproches avez-vous à me faire? Vous m'accusez d'être grondeur, emporté, peu maître de moi, eh! le moyen de ne pas gronder avec vous? Rien ne vous persuade, rien ne vous fixe, vous courez sans cesse, quoique douce vous êtes entêtée, & avec l'air de vouloir comme les autres, vous ne faites que ce que vous voulez. N'importe, je vous adore, telle est ma destinée, votre ascendant... mon malheur. J'idolâtre jusqu'à vos défauts & je demanderais grâce pour eux si vous vouliez vous en défaire.

Je ne reviens point du mystère que vous m'avez fait de votre voyage, voilà donc la cause de cette gêne qui régnait hier dans tous vos discours? Que je le déteste cet embarras qui vous retient quand nous sommes ensemble, qui arrête sur vos lèvres timides des aveux que votre cœur peut-être ne condamnerait pas! Que je hais ces oppositions secrètes d'une âme qui se donne & se retire dans le même moment! Ah croyez-moi! les préjugés sont nos ennemis, nos tyrans, ils empoisonnent le bonheur, ils détruisent tous nos plaisirs, je les brave, je les foule aux pieds, je les abhorre,

je m'abandonne à cette ivresse brûlante comme l'amour, aveugle comme lui & qui repousse d'une main passionnée le triste voile de la raison. Ô vous qui êtes emparée de toutes les facultés de mon âme, vous que je ne devrais pas aimer... que j'aime éperdument, employez à sentir la force que vous mettez à combattre. Est-ce à vous à douter de mon amour? Soyez sûre, bien sûre, qu'en vous adorant j'obéis à l'attrait le plus invincible, je sens tout, je ne me commande rien. Quand revenez-vous? Dans quelle circonstance vous m'abandonnez!... Votre absence peut-être... par pitié ne la prolongez pas & pour m'accorder ce que je vous demande, oubliez un moment que c'est moi qui vous en prie. Adieu, cruelle.

Lettre XL

*De la marquise  
à son amie*

Qu'ai-je fait? Qu'est-ce que l'absence de quelques jours contre une impression chère & vainement combattue? Est-ce qu'on fuit son amant? On le trouve partout & son image est aussi dange-reuse que sa présence.

Mon amie, je lis ses lettres, je me rappelle tout ce qu'il m'a dit, je prononce en tremblant son nom... mais si bas qu'on ne peut m'entendre. Je ne le prononce qu'avec un trouble qui serait aperçu. Que ce lieu est séduisant! Que la nature y est fraîche & animée! Eh bien! malgré tous les charmes que j'y trouve, mon cœur revole vers Paris, tout me manque & je ne sais trop ce que je désire. Je suis bien heureuse que le comte ne connaisse point le maréchal... Ce séjour embelli par mon amant serait trop à craindre pour moi. Pourrai-je, hélas, lui résister toujours? Je frémis de ce qui se passe dans mon cœur. Que mon sentiment est tyrannique! Quelle puissance il exerce sur mon âme! Avec quelle force il la maîtrise! Je cherche en vain le repos, la retraite nourrit mon agitation, le sommeil l'augmente. Mon amie, ma tendre amie, je ressens une langueur, un ennui de tout... une inquiétude qui m'alarme. Quels sont donc ces élans secrets vers un bonheur qu'on redoute & qu'on expie d'avance par les pleurs qui le précèdent? Je me sauve dans votre sein pour y rougir de cet aveu, je trouverai grâce devant l'amitié!...

Quelles lettres il m'écrit & combien les miennes m'embarassent ! Je les recommence dix fois, j'en suis toujours mécontente. La crainte de me trahir, celle de l'affliger, tout me désespère, tout jusqu'à l'excès de son amour ; & je me sens bien faible, hélas ! quand je pense que peut-être il est malheureux.

Lettre XLI

*De madame de Syrcé au comte de Mirbelle*

Je ne m'arrêterai point, monsieur, sur les motifs de mon départ, je ne sens pas la nécessité de vous en instruire. Je vous répète ce que je vous ai déjà dit, j'avais un désir de repos qui me tourmentait depuis quelques jours... chacun sait ses besoins. Vos lettres au reste m'occupent bien agréablement. À l'amour près que je n'ai garde d'approuver, je les lis avec plaisir & ce plaisir du moins n'est point mêlé d'effroi, ici tout me plaît, rien ne me fait peur. Je jouis de la plus grande liberté. Le maréchal a été bien aise de me voir, il n'a chez lui que quelques hommes qui lui viennent des campagnes voisines & la duchesse de \*\*\*.

Malgré son asthme qui la rend la plus aigre personne du monde, elle me contrarie toute la journée avec ce qui lui reste de respiration, elle fait toujours l'éloge des femmes de son temps & cet éloge est une satire amère de celles du nôtre, mais je suis douce, trop peut-être... Je la laisse dire, je joue le soir à la comète, elle y est d'un bonheur inouï, je ne gagne jamais & cette attention la désarme, elle me trouve délicieuse... à la comète.

J'habite le plus beau lieu du monde. La peinture qu'on en ferait aurait l'air d'une féerie. Tantôt c'est la nature parée de la main des hommes & embellie des richesses de l'art, tantôt c'est cette même nature abandonnée à ses caprices. Les eaux comme dans la plupart de nos parcs n'y sont point enchaînées dans des bassins étroits, c'est une rivière qui traverse les jardins & sur laquelle des gondoles nous promènent. J'oubliais un labyrinthe

presque magique, il faut ma prudence pour ne pas s'y égarer. Toutes les fleurs du printemps sont là & tous les oiseaux qui chantent bien s'y rassemblent. Les routes en sont bordées d'un double rang de rocailles où serpente une eau vive sur un sable coloré. Les statues n'y représentent que des fictions, car ce sont des femmes qui cèdent & je n'aime point cela. On consacre nos faiblesses, où sont les monuments érigés à nos vertus? C'est le tort des hommes, non le nôtre. Où en étais-je? Je n'en sais rien... Dieu me préserve de mettre de l'ordre dans ce que j'écris! Je me dépêche d'arriver à la grotte charmante qui termine le labyrinthe. Quand on y est, il semble qu'on soit séparé de l'univers, on y marche sur les roses & on en est couronné. J'y vais souvent, surtout quand le soleil se couche. L'attrait y mène, l'enchantement y retient, on y rêve... à ce qu'on veut.

À propos de rêves, il faut que je vous raconte celui que j'ai fait cette nuit, je l'attribue aux idées volatiles qui m'occupent le jour. Je rêvais donc que j'étais dans un bosquet sombre, j'y pensais à bien des choses, j'y faisais des réflexions, elles m'amènèrent à souhaiter un sylphe... mais un vrai sylphe. Soudain il m'apparut un, il sortait d'un nuage d'or, il avait un vêtement bleu céleste & une figure... que je n'ai point oubliée. Ses regards étaient pleins de tendresse & non d'une ardeur inquiétante, le son de sa voix pénétrait jusqu'au cœur, il ne demandait rien, il ne voulait qu'aimer. Il commençait à m'entretenir des mœurs des sylphes, de la pureté de leurs feux, je crois même qu'il me disait du mal des hommes, je l'écoutais, j'avais du plaisir à l'entendre... quand une de mes femmes vint m'éveiller. Adieu mon sylphe! & vraiment je le regrette.

P.-S. Vous me demandez le temps de mon retour à Paris. Je ne le sais pas moi-même... J'attends que vous ayez de la raison.

Lettre XLII

*Du comte de Mirbelle au chevalier de Gérard*

Il m'est venu l'idée la plus singulière, la plus hardie. Je veux l'exécuter. Je ne puis vivre sans voir la marquise, ma démarche est indiscreète, l'excès de mon trouble la justifie. Il est impossible que madame de Syrcé soit ce qu'elle me paraît, elle serait trop adorable & moi je ne puis être plus longtemps en proie au sentiment qui me déchire. J'aime mieux lui déplaire... Je vais tout risquer. Vous connaissez mon cœur; il est faible & ardent, emporté dans ses goûts, bouillant dans ses désirs. Il faut que je me satisfasse, quitte après à me repentir, à pleurer mon erreur & à me rendre aux remontrances d'un ami. Je pars.

Lettre XLIII

*Du comte de Mirbelle au chevalier de Gêrac*

Ne m'en dites jamais de mal... Je l'adore, je l'idolâtre, mon enthousiasme survit à un bonheur dont je n'avais point l'idée. Où suis-je? Comment vous peindre mon trouble, mes transports? Partagez le délire, l'ivresse, l'enchantement de votre ami.

Mon voyage d'hier était au château de \*\*\* où elle est présentement. Elle m'avait mandé la veille qu'elle venait de faire un rêve dans lequel elle avait cru voir un de ces êtres fantastiques enfantés par la délicate imagination des femmes, c'est à ce songe que je dois un bien!... Ô! mon cher chevalier, ce n'est point une mortelle... Par où commencer? Quels souvenirs! Ils m'enlèvent à moi-même.

Je pars, j'arrive vers six heures, le jour avait été brûlant, la soirée était charmante. Je demande l'intendant des jardins, j'avais laissé ma voiture à une lieue de là, rien ne pouvait me trahir. Je m'informai de cet homme s'il était possible de voir madame de Syrcé, il me dit qu'elle se promenait le soir dans le labyrinthe & que sûrement je l'y trouverais, je le priai de m'y conduire. Sur les difficultés qu'il me fit je lui représentai que j'avais à lui remettre des papiers de la dernière importance & qu'on ne pouvait confier qu'à elle. Rien n'ébranlait sa fidélité, une bourse de vingt-cinq louis le désarma, tout fut aplani, il me suivit à l'entrée du lieu qu'il m'avait indiqué, m'en donna la clef & me quitta.

Jugez de mon ravissement, je me crus transporté sous un autre ciel, je n'étais plus à moi. Mes yeux ne distinguaient rien... ils cherchaient madame de Syrcé. À mesure que j'avais dans ce voluptueux dédale, j'éprouvais un tremblement involontaire, enfin après bien des détours j'entends quelque bruit, je respire à peine... Quel objet! quel moment! À travers une charmille je l'aperçois lisant une lettre & cette lettre était une des miennes! La marquise qui se croyait seule avait dans son ajustement ce désordre, cette négligence qu'on peut se permettre quand on est sûre de n'avoir pas de témoins. Je ne sais quelle volupté était répandue sur toute sa personne, son sein n'avait d'autre voile qu'une gaze légère que le zéphyr dérangeait. J'étais en extase, je la dévorais des yeux, enivré de ce que je voyais j'aurais craint de perdre quelque chose en osant davantage. Je m'enhardis, la porte du sanctuaire s'ouvre, je parais aux regards de la déesse, elle jette un cri, sa main tremblante abandonne la lettre qu'elle tenait & sa frayeur est si grande qu'elle reste immobile sans songer même à réparer le désordre de sa parure... Oubli charmant dont je remerciai l'amour!

Ne craignez rien, m'écriai-je, en me précipitant à ses pieds, je suis l'amant que vous avez rêvé, mais l'amant le plus soumis, le plus respectueux, le plus tendre, je vous adore, je viens vous le dire, vous le répéter cent fois. Ô Dieu! dit-elle d'une voix presque éteinte, est-ce une illusion? Veillé-je? Est-ce mon rêve qui se prolonge? Oui, oui, reconnaissez un sylphe à mon respect, les désirs se taisent, votre beauté les allume, la délicatesse les enchaîne. À ces mots elle se lève, m'échappe & me défend de la suivre. Je n'écoute rien, je l'arrête... Eh! pouvais-je obéir? Malheureuse! dit-elle, où suis-je?... Fuyez, comte, fuyez, qui vous amène ici? Quel mortel a pu vous y introduire? Cruel! voulez-vous que je vous haïsse!...

Elle retombe sans force & sans couleur sur le lit de gazon près duquel je l'avais ramenée, ses regards peignaient l'effroi, mais non la haine. Alors saisissant une de ses mains que je couvre de baisers, calmez-vous, lui dis-je, ce n'est point un ennemi qui vient vous surprendre, c'est un amant qui veut mourir à vos genoux. Elle tremblait, soupirait, ses yeux étaient baissés, le mouvement de son sein devenait plus rapide, un léger frisson semblait errer sur ses lèvres, je les réchauffai à la flamme de mon haleine. Tout

me favorisait, l'ombre commençait à descendre sur ce berceau mystérieux, j'étais passionné, je fus bientôt plus pressant. Sa terreur était mêlée d'une émotion pleine de charmes et, jusqu'à ses prières touchantes, tout redoublait mes transports. Je ne voyais qu'elle, je n'entendais que la voix de l'amour... L'occasion, le lieu, sa surprise, son saisissement, l'obscurité même assurait mon triomphe. J'osai profiter de tant d'avantages réunis, j'osai (peut-être son cœur me le pardonne), j'osai tout, un voile de verdure enveloppa la pudeur, le sylphe devint homme & l'homme devint un dieu...

Il fallut trop tôt m'en séparer, malgré mes efforts pour la retenir, malgré les soumissions de l'amour heureux qui, brûlant de le devenir davantage, s'accusait de l'avoir été, malgré l'instant de repentir qu'au sein de la félicité suprême sa douleur m'avait surpris, elle s'arracha de mes bras, muette, éperdue, baignée de larmes et, jugez de son pouvoir, sa volonté une fois l'emporta sur la violence de mes feux! Je la suivis longtemps à travers l'obscurité et, ne distinguant plus les objets, je croyais encore la voir.

Je ne vous recommande point le secret, je ne me confierai qu'à vous, à vous seul dans l'univers. Ah! mon bonheur est trop vif, trop bien senti pour que j'aie besoin du froid plaisir de m'en vanter. Adieu.

## Deuxième partie

Lettre première

*Du comte à la marquise*

Ce n'est plus un mortel qui vous écrit. Vous m'avez créé une âme nouvelle... vous m'avez transmis la vôtre. Je franchis l'intervalle qui me sépare de vous... Je vous vois, vous parle, vous entends; je vous presse dans mes bras, je meurs sur votre sein, tous mes sens frémissent, tous mes souvenirs sont brûlants... mais c'est mon cœur seul qui jouit. C'est là que le bonheur survit à l'ivresse, que les désirs se cachent & que la délicatesse renferme tous les motifs de mon pardon. Ah! je ne m'excuse point, je suis trop heureux pour avoir été coupable. Ô délices non encore goûtés, réunion de tous les plaisirs... de tous les sentiments, résistance de l'honnêteté vaincue par la passion, larmes de la pudeur essuyées par l'amour, extases qui ouvrez les cieux, retracez-vous à moi, occupez, embrasez ma nuit, fixez sous mes yeux les traits enchanteurs de ce que j'aime, tels qu'ils sont gravés dans mon âme!... Vous que rien n'éclipse, que rien n'égale, vous que l'on juge si mal, que l'on connaît si peu, honorez de vos regards l'expression vraie d'un cœur pénétré de reconnaissance & d'amour... De quelle foule de charmes, de quels trésors je me suis vu le maître!... Que de beautés! Quelle modestie!... Ah! qu'elle ne craigne rien; le sentiment jouit, se rend compte & se tait : il s'enveloppe du voile qu'ose écarter le désir, connaît tout le prix d'une voluptueuse réserve, & tranquillise la pudeur au sein même de l'abandon. En ce moment, que faites-vous? Un sommeil paisible ferme-t-il ces yeux charmants, où mes destinées

sont écrites? Un rêve favorable me peint-il à vos pieds ardent à la fois & soumis? Quand je vous ai quittée... que dis-je? quand je me suis arraché à vous, quand vous m'avez ordonné de vous fuir, votre main n'a point serré la mienne, vous étiez tremblante, vous abandonniez le lieu de mon triomphe!... l'asile de mon bonheur, plutôt en victime timide qu'en amante idolâtrée... Quelques soupirs vous échappaient; j'ai senti couler vos pleurs!... des pleurs! Vous! ah! n'en répandez point, gardez-vous d'en répandre... Reposez sans inquiétude, reposez dans le sein des illusions douces & d'une sécurité profonde : moi, je veille pour penser à vous; je ne m'en fie point à des songes du soin de me retracer votre image.

P.-S. Je dépêche un courrier vers vous; demain dans la matinée vous recevrez ma lettre. Ne pouvant charmer près de vous les heures solitaires de la nuit, je veux m'emparer au moins des premiers instants du réveil.

Lettre II

*De la marquise au comte*

Malheureuse! où suis-je? Comment pourrai-je échapper aux reproches de mon cœur? Ils sont affreux. De quel droit avez-vous forcé l'asile où je m'étais sauvée? Je vous fuyais, c'était assez m'expliquer; c'était assez vous dire combien je tenais encore à des devoirs respectables & que j'ai violés tous. Avec quelle force ils se retracent à mon esprit! Je ne puis songer sans effroi à l'époux que je trahis; j'oublie ses torts, je ne vois que les miens. J'ai brisé tous les nœuds qui me liaient à la société; j'y deviens étrangère, & c'est vous, hélas! c'est vous qui m'avez conduite dans ce piège épouvantable! Quels sont vos titres? Vous avais-je dit que je vous aimais? Et quand je vous l'aurais dit, moins coupable que vous n'êtes, vous le seriez encore... Avant d'obtenir l'aveu de l'amour, vous en arrachez la preuve. Quel dieu m'a livrée à vous? Hélas! il semblait que la nature entière eût médité mon malheur. Je vous abhorre, je me déteste, je tremble en prononçant votre nom; fuyez-moi, fuyez-moi pour jamais... Que dis-je? ô Ciel! j'en frémis, je ne me connais plus, mes soupirs me trahissent, mes larmes coulent, un crime en attire un autre. Oui, je vous aimais... c'est du sein des remords, de la plus horrible agitation que part le cri d'un cœur qui n'a plus rien à taire ni à cacher; je vous aimais, et, quand je dois vous haïr... Qu'entends-je? on entre chez moi, on m'apporte une lettre... elle est de vous; je frissonne!... qu'ai-je lu? Cesserais-je de me repentir! Quel trouble! Qu'est devenue ma colère? Un nuage

que je crains d'écarter m'a presque dérobé votre crime; je n'ai plus le courage de vous le reprocher... Ah! connaissez tout l'excès de ma faiblesse; ce n'est plus que par cet excès même que je puis me relever à mes yeux, aux vôtres, à ceux de l'univers. M'aimerez-vous toujours? M'estimerez-vous encore? Rien ne peut rassurer mon cœur; rien n'égale le désordre, le déchirement, l'état où je suis; je n'oserai plus vous regarder, je crains de vous revoir & je ne peux plus vivre sans vous voir... Vous que j'adore & qui n'en êtes plus digne, est-ce vous qui avez abusé de ma tendresse, trahi vos serments, résisté à mes prières? Est-ce bien vous? Pardon, mille fois pardon! Je n'accuse que moi; j'ai tort, je l'ai seule; j'avais compté sur mes forces... elles m'ont abandonnée. Quels malheurs j'envisage! De quels abîmes suis-je entourée!... Vous êtes parti, je suis seule, votre absence me livre à mes réflexions, le silence de la nuit les rend plus sombres encore; la paix que mon cœur a perdue & que j'envie à tout ce qui m'environne, le repos dont ils jouissent, tandis que l'amour & le repentir veillent, tout me fait sentir ce que je ne faisais qu'entrevoir quand vous étiez près de moi; je me cachais dans vos bras, j'y étais moins malheureuse. Je suis à vous, je suis à vous pour jamais, & je pleure!... J'ai donc tout sacrifié, honneur, préjugé, gloire, tout ce qui me fut, tout ce qui devait m'être sacré! hélas! tout... jusqu'aux droits que j'avais à votre estime! Vous m'avez tout ravi & je sens encore plus votre bonheur que mes torts & mes craintes & mes pertes... Vous l'avez voulu, cruel, vous avez pu vouloir ce qu'il m'était défendu de vous accorder, ce que j'espérais n'accorder jamais? Contente de vous aimer, de vous voir, de passer tous les moments de ma vie à vous souhaiter, à vous attendre, à m'occuper de vous, l'orgueil de n'avoir point de reproches à me faire, m'adoucissait la douleur de mes refus; je pouvais lever les yeux sur vous, & descendre dans mon intérieur sans rougir; votre cœur suffisait au mien & la pureté de mes sentiments en était l'excuse; aujourd'hui... Dieu! aujourd'hui!... que je suis coupable! Je souffre & je l'ai mérité. Vous qui me coûtez bien des larmes & qui me les rendez chères, vous qui êtes à présent le maître de ma réputation, de ma vie, de mon sort; vous à qui j'appartiens tout entière, fussent un jour tant de sacrifices diminuer de prix à vos yeux, vous ne m'ôterez jamais le bonheur d'avoir fait le vôtre. Ne comptez pas sur ma légèreté

apparente; oui, oui, ma faiblesse elle-même est le gage de ma constance; vous pouvez me rendre bien malheureuse, mais rien, rien à présent ne pourrait me détacher de vous... pas même votre ingratitude.

P.-S. Il est huit heures du matin! Je ne me suis point couchée. Je suis d'un accablement!... Que je suis loin de vous! Je viens de relire votre lettre... Je vais la relire encore, elle m'attendrit... me console; mais, hélas! votre ivresse est-elle vraiment de l'amour?

Lettre III

*Du comte à la marquise*

Quelle lettre ! Elle prolonge mon ravissement, elle ajoute à mon délire & vous pleurez !... vous pleurez ! C'est moi qui fais couler vos larmes ! Ah ! je tombe à vos pieds & j'y implore mon pardon, sans cesser d'adorer mon crime... Je n'étais plus le maître de mes transports ; égaré, éperdu d'amour, je ne voyais plus, je n'entendais plus ; la foudre aurait tombé, ses éclats ne seraient point venus jusqu'à moi ; sans arrêter mon audace, elle eût éclairé mon bonheur : ne le troublez point, vos inquiétudes me désespèrent. Vous, étrangère à la société ! Vous, qui en êtes l'ornement, qui en serez toujours le charme ! Dites, dites, cruelle, quels sont les liens que vous avez brisés ? Seraient-ce ceux qui vous unissent à un époux dont l'indifférence vous outrage ? Devez-vous le sacrifice de votre cœur à qui vous a ravi le sien ? Les femmes n'ont-elles que la triste vertu d'être fidèles à de perfides époux & le Ciel qui les forma ordonne-t-il que dans leurs plus belles années elles se traînent au pied des autels pour y sceller leur esclavage & jurer elles-mêmes leur infortune ? Ce préjugé m'indigne, il est barbare, il n'est pas fait pour vous. Femme céleste mais injuste, séchez vos pleurs, dissipez vos regrets, livrez-vous sans crainte aux impressions d'une âme sensible ; celles qui sont les plus vives, celles qui sont les plus chères doivent être les plus sacrées. Ne craignez point d'avoir perdu quelque chose à mes yeux. Que ne puis-je vous ouvrir mon cœur, ce cœur où vous êtes souveraine ! Que ne pouvez-vous y voir les progrès que vous y faites ! Je serai vrai ; je

vous connaissais mal. J'en rougis... cette erreur est affreuse, plus affreuse que je ne puis vous l'exprimer; votre dernière lettre est un trait de lumière qui m'a pénétré. Oui, oui, mon bonheur vous embellit, il vous rend dans toute sa pureté l'estime que vous craignez d'avoir perdue. Une faiblesse telle que la vôtre n'enlève rien & l'âme qui se donne ainsi, doit s'enorgueillir de s'être donnée. Je vous aimais avant mon triomphe, depuis, je vous adore. Que le monde est cruel, qu'il est aveugle! Vous êtes vengée. Cessez de vous croire coupable; c'est moi qui l'ai été, qui le suis... qui ne veux plus l'être... Mon désordre est extrême... Et vous restez où vous êtes! & vous n'êtes point entraînée vers moi! Qui vous arrête? Pourquoi n'êtes-vous pas ici? La solitude nourrit votre chagrin... Revenez, je vous en conjure; n'évitez point mes yeux, ils ne vous offriront que le plus tendre amour... Je suis plus agité que vous... Mon âme est oppressée, elle attend la vôtre; je ne respire point dans votre absence.

## Lettre IV

*De la marquise au comte*

Il est donc vrai, vous aviez des préventions contre moi & peut-être, hélas! n'aviez-vous point d'amour? Qu'ai-je dit?... Malheureuse! Quoi, je me serais donnée à un être dont je ne serais pas aimée!... Non, il n'est pas possible, non, je vous rends justice. Si vous n'aviez eu pour moi qu'un goût passager, vous n'auriez pas cherché à m'inspirer un sentiment; vous en êtes incapable. Je vous adore, laissez dire un monde perfide & cruel; il me juge sans me connaître, il est injuste sans me fâcher; mais vous, mais vous, si vous osiez, si vous pouviez l'être!... Votre opinion est tout pour moi, le reste ne m'est rien; j'y renonce. Eh! que sont les suffrages de la multitude au cœur qu'un seul objet occupe & dans lequel la vanité ne peut entrer? Dites-moi, où se placerait-elle, quand je ne suis plus qu'à vous, quand je vous ai consacré ma vie? Puis-je attacher quelque prix à ce que disent de moi, à ce qu'en pensent les autres? Idolâtre de mon amant, insensible à tout ce qui n'est pas lui, il éteint en moi jusqu'au plaisir que je trouvais à plaire. Cette émulation que l'on appelle coquetterie, je ne l'ai plus; il est, ce changement, il est votre ouvrage & peut-être cet abandon de mon cœur en justifie les écarts. Que vous êtes heureux de n'avoir point de remords! Vous l'êtes bien plus que moi... Je me trompe, vous ne l'êtes pas tant, je vous ai plus sacrifié. Vous désirez donc mon retour? Mais moi, combien je le redoute!... Je ne sais cependant, cet asile qui me semblait si riant a pour moi changé d'aspect; tous les objets m'y

retracent ma faiblesse. J'ai voulu revoir ce bosquet, ce fatal bosquet, tombeau de mon innocence, je n'ai pu à son approche me défendre d'une frayeur secrète : son ombre où j'allais cacher les soupirs de l'amour s'est changée en ténèbres formidables depuis que j'y ai succombé & j'ai cru en y entrant me sentir repoussée par une voix effrayante qui me reprochait ma faute & m'en annonçait la peine. Hélas! d'où naissent mes pressentiments? Ils m'épouvantent. Il me semble que je suis un être de qui tout se détache. Je n'aurai donc plus de jours sereins... C'est à vous d'écarter ces présages; je remets à vous seul tout le soin de ma destinée... que dis-je? à vous qui m'avez perdue, qui avez voulu mon déshonneur, à vous qui peut-être me méprisiez, quand je vous adorais!... C'en est fait! Je ne quitterai point ces lieux, je vous éviterai toujours; jamais, hélas! jamais je ne vous oublierai. Mes efforts pour vous arracher de mon cœur seraient inutiles, je n'en ferai point... Mais comment souhaiter votre présence? Je vous reprocherais mes torts, j'en aurais de nouveaux... Ah! je vous aime trop pour m'exposer au danger, à la honte... au bonheur de vous revoir.

## Lettre V

*Du duc au comte*

Heureusement je suis désintéressé; le plaisir d'avoir bien fait est le prix le plus doux pour une âme délicate & l'ingratitude ne refroidit point ma générosité. Il y a des siècles que tout est conclu entre la marquise & vous; grâce à moi vous voilà en *pleine béatitude* : vous devez même voir déjà se former de loin les orages de la rupture & je n'entends parler de rien! Vous ne me voyez point, ne m'instruisez point, je suis obligé de deviner tout & quand vous êtes abîmé dans le calme de la jouissance, il faut que devant le public, je sois pour vous en représentation! N'importe, j'y ai mis un orgueil personnel, mon ouvrage ne restera point imparfait. Soyez tranquille, l'aventure est à peu près connue dans toutes les sociétés où il est à propos qu'elle se répande, elle a très bien pris à la cour. Hier, dans un souper de trente personnes j'en ai instruit plusieurs; on a même désigné des femmes que vous deviez avoir après la marquise; je vous en donnerai la liste. Eh bien! sont-ce là des soins assez recherchés, des attentions assez délicates? D'après cela, monsieur le comte, je ne vous crois point assez barbare pour sevrer mon zèle des confidences intéressantes qu'on a nécessairement à faire quand on est un peu avant dans l'intimité d'une femme qui prête aux détails & peut souffrir l'analyse. J'espère que vous me satisferez sur cet article; d'ailleurs, il est indispensable que je vous voie pour régler avec vous la durée de votre intrigue & le goût dans lequel il faudra la terminer. Tâchons d'éviter les tournures communes. La duchesse

de \*\*\* qui doit naturellement vous échoir après la marquise est présentement aux eaux; ainsi je vous conseille de garder l'une, jusqu'à ce que l'autre soit de retour; à moins que vous ne preniez en attendant une fille de spectacle, ce qui serait d'un *délicieux* scandale & causerait un déchaînement qu'il est quelquefois bon d'exciter. Nous en raisonnerons à notre première entrevue.

Adieu, monsieur le comte; vous voilà dans une position brillante & vous seriez impardonnable de n'en pas profiter.

Billet

*Du comte au duc*

Vous m'avez trompé plus cruellement que vous ne pouvez le croire & que je n'ose vous le dire. Madame de Syrcé est loin de ressembler au portrait que vous m'en avez fait. Malgré vos préventions & vos efforts, elle a trouvé le secret d'arracher mon estime & chaque indiscretion de votre part sera suivie d'un désaveu de la mienne. Je ne suis que son ami, mais j'en remplirai hautement le titre & je serai forcé de vous démentir toutes les fois qu'il vous arrivera de l'accuser. Je regarde votre dernière lettre comme une plaisanterie, mais si par hasard ce n'en est point une, je vous prie d'y faire attention & de respecter désormais une femme dont je me déclare le défenseur. J'ai été à la veille de manquer à tout & j'ai d'autant plus de zèle que j'ai plus à réparer.

Adieu, monsieur le duc : encore une fois... vous m'avez trompé.

Lettre VI

*Du duc de \*\*\* à lady Sidley*

C'est de tous les hommes le plus dissipé, le plus frivole en apparence, qui met à vos pieds, madame, cette légèreté qui a fait longtemps ses plaisirs, son orgueil & ses succès. Plus mon cœur fut indépendant, plus il est flatteur peut-être de le fixer. Ses vœux s'épurent depuis qu'ils s'adressent à vous; il semble que j'aie pris dans vos yeux une étincelle de votre âme. Oui, belle Sidley, vous venez de faire un prodige, que toutes nos femmes ensemble se seraient en vain promis; elles sont vengées, je brûle d'un feu respectueux & mon cœur est trop occupé, trop assujetti, trop digne de vous pour que le désir y profane le sentiment.

Après cet aveu que la crainte a suspendu mais qui échappe à la passion, oserai-je vous demander, charmante lady, quels sont les motifs de votre retraite & de l'exil que vous vous imposez? Ô Ciel! à la fleur de votre âge, quelle tyrannie ou quel caprice vous condamne à vivre dans la solitude? Orgueilleuse dans votre désert des flammes secrètes que vous allumez, vous nous reléguez dans notre tourbillon & vous éteignez de vos mains l'encens que vous gardait l'amour. Dites un mot, une carrière brillante s'ouvre devant vous. Si la cour vous séduit, les plaisirs en foule vous y attendent; vous y jouirez de l'ivresse des hommes, de la jalousie des femmes; vous embellirez tout &, s'il est possible, le bonheur vous embellira. Que savez-vous? Quelle prétention est interdite à la beauté? Ses droits n'ont point de limites. Aimez-vous mieux le séjour de la ville? Tous les cœurs y sont à vous.

Combien vous êtes préférable à ces minois monotones dont nos cercles s'enorgueillissent? Avec leurs grâces de convention, leur esprit copié, & leur fausseté profonde, comment nos femmes tiendront-elles contre la fraîcheur, la noblesse vraie & tous les dons de la nature?

Le comte de Mirbelle vous aura sans doute parlé de moi; il sait combien je l'aime, il sait tout ce que j'ai fait pour son bonheur & si vous l'interrogez, il ne pourra que me rendre justice. Jugez de mon amour, puisque je vous immole jusqu'à mon ami. Je ne me repens de rien, mais je suis sûr d'avance que, si ma démarche vous déplaît, vous serez assez forte pour la taire. Une âme comme la vôtre est au-dessus des jouissances de la vanité. Enfin, si vous rejetez mon amour, peut-être, madame, ne rebuterez-vous pas les soins de l'amitié? J'ai quelques entours, daignez en disposer. Mes ressources dans tous les genres vous sont offertes & toutes sont ennoblies par la délicatesse des intentions.

Je suis avec respect, le duc de \*\*\*.

Billet

*De lady Sidley au duc*

À travers le pompeux arrangement de vos phrases, j'ai entrevu la fausseté de votre cœur & votre signature m'a convaincue de tout ce que je soupçonnais. De quel droit, monsieur le duc, risquez-vous près de moi une tentative injurieuse & qu'avec de l'usage seul vous auriez dû vous défendre ? Je suis votre égale par le rang & j'ai par-dessus vous les prérogatives de mon sexe qui devraient être le frein du vôtre. Je vous pardonne votre lettre & votre démarche en faveur du dédain qu'elles m'inspirent & du plaisir que je vais avoir à les oublier. Ne craignez point que je me vante d'un triomphe, quand je n'ai qu'à rougir de votre audace. Je tairai ce qu'il faudra taire & si je parle au comte de Mirbelle, ce ne sera que pour le garantir de votre amitié, non pour m'enorgueillir de votre amour.

## Lettre VII

*Du comte à la marquise*

Bien, cruelle, très bien ! je ne puis qu'applaudir à votre conduite, à votre obstination, à votre barbarie. Voici la quatrième lettre que je vous écris pour presser votre retour ; elle aura l'effet des autres & vous aimez ! Vous aimez ! vous ! Ah ! quand on aime, on agit autrement, on n'est point inflexible aux instances, surtout à la douleur de l'être qui nous est cher... Hier, par exemple, le rendez-vous de la chasse du roi était dans l'endroit de la forêt de \*\*\* qui touche au château du maréchal. L'univers était là, vous seule n'y étiez point : vous deviniez apparemment que l'espérance de vous y voir m'y attirerait !... & voilà pourquoi vous avez affecté de n'y pas paraître. Il n'y a point d'extravagances qu'un tel caprice ne m'ait fait faire. J'avais perdu la tête. Figurez-vous un homme en délire sur un cheval fougueux ; j'aurais voulu qu'il fût partout à la fois & j'allais indiscrètement regarder dans toutes les calèches. Je me suis fait trente ennemies par mon air d'humeur, par le dépit de ne vous pas trouver & mon dédain marqué pour tout ce qui n'était pas vous... À un détour du bois, j'aperçus un carrosse à la livrée du maréchal ; je crus que vous y seriez, j'y courus. Dans mon empressement je m'élançai à travers la portière ; jugez de ma surprise quand, au lieu de l'amour même que je cherchais, je ne vis que la vieille figure de la duchesse \*\*\*. Je pensai tomber à la renverse ; elle me parut furieuse, s'agita comme la sibylle sur son trépied, murmura quelques mots, & m'aurait étranglé si elle avait pu. Je parie qu'elle n'est point

encore revenue de mon escapade & vous avez dû la trouver le soir deux fois plus asthmatique qu'à son ordinaire. Voilà pourtant, madame, à quoi vous m'exposez. Que faisiez-vous donc dans votre *délicieuse* retraite pendant que tout le monde en était dehors? Je ne vous conçois pas; quelle tranquillité! quelle indifférence! Vous êtes donc bien sûre de mon cœur, que dis-je? peut-être ne vous souciez-vous point qu'il vous échappe. Si vous saviez cependant, si vous saviez!... quelles sont mes inquiétudes, mes craintes, vous ne dédaigneriez pas de les calmer. La chasse finie, j'ai pendant plus de quatre heures erré autour de ce maudit château que vous ne voulez pas quitter. J'avais les yeux fixés sur le salon où l'on se rassemble, je vous y cherchais; mes regards, mon âme, mon imagination, tout mon être y était attaché. Voilà comme j'aime; voilà, voilà, madame, comme on doit aimer. Vous ne connaissez pas mon cœur, vous ne pouvez pas concevoir les excès dont il est capable; tremblez de le pousser à bout. Ô vous que j'adore & qui m'affligez, ne me privez pas plus longtemps des charmes de votre présence... elle seule peut adoucir les tourments de ma situation & des chagrins dont je ne vous dis que la moitié... Ne m'avez-vous fait entrevoir le bonheur, que pour me l'arracher soudain? Je suis au désespoir & vous m'y laissez! Ah! Dieu! Ne me répondez point, ce ne sont plus vos lettres, c'est vous, vous seule que je veux & si vous résistez à mes prières... Je ne menace point, je pleure... Revenez, revenez, ô mon adorable maîtresse! Je tombe à vos genoux pour vous en prier, tous mes emportements ne sont plus que de l'amour... Je vous attends, je vous aime, plus qu'on n'a jamais aimé.

Lettre VIII

*Du duc de \*\*\* au vicomte de \*\*\**

*Voyageant dans l'Italie*

Je boude l'univers, & je me suis arraché de Paris pour venir respirer ici. M\*\*\* est une ville charmante; le commandant de la province chez qui je suis est un homme aimable, c'est lui qui m'a formé; il pleure de joie quand il songe aux succès de son disciple & notre réunion a quelque chose de très attendrissant.

Revenons au sujet de ma tristesse, car chacun a ses chagrins. Vous vous rappelez peut-être le beau plan que je vous développai il y a six mois dans une de mes lettres, l'une des plus instructives que j'aie écrites. Il s'agissait d'avoir une femme, d'humilier l'autre & d'ôter à un jeune écervelé la maîtresse qui l'aimait pour lui faire prendre celle que, dans mes décrets, il devait ne pas aimer. Eh bien! vicomte, rien de tout cela n'a réussi. Je suis confus, découragé, presque malheureux; un second dégoût tel que celui-ci me ferait prendre le monde en haine. On a eu beau bloquer l'insulaire; elle a tout éludé : la Française a donné de meilleure grâce dans les pièges différents qu'on lui a dressés; le comte s'y est pris d'abord, & puis tout est resté là. Ce maudit comte! Croiriez-vous bien qu'il est devenu plus consciencieux à mesure que madame de Syrcé est devenue plus faible? Et ce qu'il y a de piquant, c'est que ce monstre-là, avec tous ses remords, garde deux femmes pour le consoler. Je suis en règle comme vous sentez bien; j'ai vite ébruité l'aventure & je me suis mis d'autant

plus à mon aise sur les indiscretions qu'on était plus circonspect sur les confidences. Voilà toujours, à bon compte, la vertueuse marquise au rang des femmes courantes, qu'on a, qu'on peut avoir, qu'on prend & quitte à volonté. Le comte nie, moi j'insiste; cela fait compensation. Il est l'apôtre de la vertu, je suis l'historien des faiblesses; le moyen qu'il soit cru & que je ne le sois pas? On rit de ses fables, on dévore mes récits. Mais concevez-vous qu'il s'avise d'être délicat à son âge! dans le monde qu'il voit! dans le siècle où il vit! à portée des bons conseils!... Mirbelle était *lancé*; cette aventure le portait aux nues, il pouvait couler à fond madame de Syrcé aussi facilement que j'en avais eu le projet. Tout était disposé pour cela; il en avait les honneurs & les autres femmes lui en auraient su le meilleur gré; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un homme comme cent mille autres, un étourdi qui manque l'occasion, a des scrupules d'enfant & ne sait pas qu'en immoler une, c'est le secret de plaire à toutes. J'ai fait ce que j'ai pu, je n'ai sûrement rien à me reprocher. Je ne m'attendais pas à me voir barré par une conscience timide & les oppositions d'un génie du second ordre. Au reste, le voilà entre deux femmes & c'est bien quelque chose. Ce n'est point la situation où je le voulais, mais il faut s'en contenter. J'ai déjà déchaîné l'Anglaise par des avis clandestins qui doivent faire un bon effet; j'ai mis le flambeau dans la main d'une de ses furies & l'autre, aigrie par le partage & les négligences inséparables d'une double intrigue, ne tardera point à jeter les hauts cris. Le pauvre comte! Je jouirai un peu sensuellement, je l'avoue, de sa petite infortune; il l'a bien méritée. On dit que je suis méchant, que vous en semble? Voilà pourtant comme on est jugé!... je puis m'ouvrir à vous, mon cher vicomte. Vous êtes digne de m'apprécier & je suis bien aise que ma morale ne soit pas perdue.

En entrant dans le monde, j'en ai d'un coup d'œil rapide embrassé la superficie; j'ai vu d'un côté une poignée de pédants tristes, platement honnêtes & vertueux avec confusion, végéter sans titres, sans récompense & placés dans la société comme des espèces d'épouvantails; ces gens-là ont de l'humeur, s'emporent contre ceux qui n'en ont pas, crient au scandale, à la décadence & attristent sans corriger; d'autre part, j'ai distingué ces hommes brillants & que l'on croit superficiels, qui arrivent à tout, en se jouant de tout, persiflent les moralistes qui les ennuiant, les

femmes qui les adorent & jusqu'au ministère qui les récompense. Ils savent que les mœurs ne sont point à la mode & ils n'ont point de mœurs; ils brisent tous les liens qui retardent, se dispensent des devoirs qui préoccupent & se glissent à la fortune & à la faveur à travers les nœuds légers du plaisir; tels ont été mes modèles. À quoi bon se hérissier d'une morale infructueuse quand tous les agréments de la vie sont le résultat d'une utile frivolité? Qu'a-t-on à faire dans une monarchie? Le gouvernement se charge de tout. Les lois veillent, la machine va, les politiques se rengorgent; notre sagesse à nous est de rire de leurs calculs & d'en profiter.

La province comme vous voyez m'invite à réfléchir. J'avais besoin de son calme, j'étais anéanti & pour ne pas mourir tout à fait, il a fallu désertier. Tandis que je menais l'intrigue de Mirbelle, j'en avais cinq ou six pour mon compte qui m'ont cruellement exercé. La Terville d'abord est venue fondre sur moi sous prétexte que je lui semblais un homme à sentiments; notez que cette femme est bien le tempérament le plus inexorable qui me soit encore tombé sous la main; mais je n'ai point été la dupe de ses mines, de ses nerfs obéissants, de son crédit acheté, de ses petites intrigues dont tous les ressorts se rouillent & je l'ai plantée là aussi brusquement qu'elle m'avait pris.

Après elle, est venue madame de Sancî, coquette éternelle, s'étayant de la société des vieux seigneurs & s'érigeant en oracle des jeunes femmes, qui ne demandent pas mieux que de la consulter, parce qu'elle conseille aujourd'hui, comme elle agissait autrefois. Celle-là je l'ai eue par régime; mon médecin me l'avait ordonnée & je lui en voudrai toute ma vie. J'ai en horreur les remèdes violents.

Pour madame de Melleville, je ne regrette pas autrement les huit jours que je lui ai sacrifiés. C'est un petit sapajou assez agaçant; elle fait des affaires, des perfidies, de l'esprit quelquefois, des noirceurs toujours; je ne connais personne surtout qui mette plus de gaieté dans une rupture. Tout le monde aimera cette femme-là.

Mais de tout ce que je viens de vous citer, rien n'a été sérieux que mon aventure avec madame de \*\*\* délicieuse créature! Caprice, étourderie, indécence, elle a tout ce qu'il faut pour intéresser; je ne connais point une conduite plus désordonnée, des

mœurs d'une meilleure composition. Son mari est une espèce de Hollandais francisé, un bourgmestre réfugié, qui raffole de jardinage. Cet original a la manie des belles plantations & des fleurs les plus rares. Elle ne s'abaisse point à jouir de tout cela pendant le jour. Après une toilette rapide, on apparaît au spectacle; ensuite un grand cercle, un jeu d'enfer, un souper des dieux, &, le souper fini, la promenade aux flambeaux dans les jardins; jugez du dégât qui s'y fait! J'avouerai que cette lutinerie aimable m'a retenu plus que je ne voulais dans les chaînes de madame de \*\*\* , à qui d'ailleurs il ne resterait rien si on lui ôtait sa déraison.

Quoi qu'il en soit, me voilà libre; je mène ici une vie douce. Le commandant y tient le plus grand état; nous causons sur nos exploits de tous les genres & quoique je ne sois pas à mon apprentissage, je trouve encore de quoi m'instruire dans son entretien; il m'a donné des notes savantes & détaillées sur toutes les femmes de sa souveraineté. Celle-ci, me disait-il il y a quelque temps, se défend assez volontiers quatre jours de suite; celle-là peut tenir quinze; en voici une qui a résisté quelquefois des mois entiers; c'est l'exemple de la province. J'ai voulu vérifier & j'ai trouvé ses Mémoires de la plus grande exactitude.

Je bavarde en franc provincial. Adieu, vicomte, quittez donc votre Italie & revenez parmi nous, je ne puis suffire à la foule de mes occupations; j'ai besoin d'un second un peu délié, c'est vous que je choisis. J'ai pour l'hiver prochain des idées toutes neuves, & en vous cédant le quart de mes affaires, vous aurez encore un très joli département.

## Lettre IX

*Du comte à la marquise*

Craignez mon amour, mon désespoir... craignez-en la violence. Il faut que je meure, ou que je vous voie. Je suis capable de tout, je vous suivrai au bout de l'univers, j'ai des droits sur vous, je les réclame, ils sont au fond de votre cœur, ils ne sortiront jamais du mien, je n'en connais point de plus sacrés.

Le prince de \*\*\* est pour quelque temps chez le maréchal. J'ai su de lui-même il y a peu de jours qu'il partait, parce qu'il venait d'apprendre que vous y étiez, & c'est à moi qu'il s'adresse! C'est moi qu'il choisit pour ses confidences!... Il vous adore, je l'ai vu dans ses yeux, dans ses discours, dans son trouble... Il vous adore, & vous restez! Vous restez, madame, vous avez la force de me fuir!... Encore une fois, si vous saviez ce que je souffre... ce que j'ai à combattre! Si vous pouviez connaître & le genre de mes inquiétudes & l'excès de mon agitation & toute l'horreur de mes tourments! Mais tout cela vous toucherait peu sans doute. Le prince de \*\*\* vous paraît-il aussi aimable que je le trouve heureux? Est-il bien tendre? Vous accompagne-t-il sous ces ombrages charmants où... Je ne me connais plus : arrachez-vous du lieu où vous êtes... fuyez cet homme qui m'est odieux... qui doit vous l'être; fuyez-le, madame, où je ne répons point de mes transports. J'imaginerai plus d'un moyen d'arriver jusqu'à vous, de troubler les moments paisibles que vous passez avec lui, de vous rendre le témoin & lui la victime peut-être de mon affreux désespoir. Il n'est point de formes que l'amour ne prenne, il n'est

point d'obstacles qu'il ne surmonte, point de ressentiments où il ne s'emporte quand il est dédaigné... Malheureux! qu'ai-je dit? Je m'é gare... je tombe à vos pieds; je reconnais mon crime, je l'abjure, je le déteste; mais gardez-vous de m'en punir. Rendez-vous à mes prières, à mes instances, aux vœux enflammés de mon cœur; ne craignez point l'amant que vous enivrez... ne l'affligez pas plus longtemps... Son idolâtrie est votre excuse? Le prince de \*\*\* pourrait-il vous retenir, me faire oublier? Ah! Dieu! je vous outrage, ma tête se perd; mais je ne suis pas maître des mouvements de mon cœur. Que je suis agité! Que vous me rendez malheureux! Cruelle, quel moment vous avez choisi pour notre séparation!... Je n'en puis plus... & j'exige... oui, oui, j'exige votre retour, s'il est vrai que je sois aimé.

## Lettre X

*De la marquise au comte*

Eh bien! oui, je reste ici, & (vous ne vous y êtes pas trompé) c'est pour le prince de \*\*\*, c'est pour le voir à chaque instant; oui, monsieur, c'est pour lui que je reste. Vous devinez tout; votre sagacité m'enchanter, elle m'éclaire & je vous en remercie... Ah! Dieu! si vous pouviez le croire! Si vous aviez assez mauvaise opinion de moi!... mais, vous ne l'avez pas pensé; je pourrais au reste, je devrais surtout préférer sa société à la vôtre. Il n'a point détruit la paix de mon cœur; sa vue ne me fait point rougir. Eh! d'où vient le fuirais-je? Je n'ai jamais craint, je ne redoute, je n'évite dans l'univers entier qu'un seul mortel, hélas! le plus aimable de tous, s'il n'était pas injuste, exigeant, tyrannique, s'il ne doutait pas de son pouvoir... dont il abuse. Il m'a perdue, me soupçonne, se fait injure, m'outrage, nous offense tous deux... Ah! n'importe, je l'adore; telle est ma destinée, je l'adore jusque dans ses injustices. Connaissez, ingrat, connaissez tous les secrets d'une âme que votre haine, votre inconstance, votre mépris même ne pourraient changer; sachez qu'en vous voyant je fus entraînée vers vous, que, vous connaissant davantage, je vous aimai plus; que l'aveu de votre sentiment fit le désespoir & le bonheur de ma vie & que l'amour vous l'aurait donnée, eût-elle été plus heureuse, dans le temps que l'honneur vous disputait tout. Non, vous ne comprendrez jamais, vous ne pouvez comprendre ce que m'ont coûté mes dédains, mes refus, tous les tourments, tous les combats d'une femme attachée à des devoirs

qu'elle frémit de violer, se reprochant une passion qu'elle ne peut vaincre, résistant à l'objet qui l'enivre, se condamnant au supplice insupportable de le voir malheureux & dont toutes les démarches sont suivies du désaveu de son cœur, ou de celui de sa raison. Sachez plus, sachez, qu'accablée de remords, ne pouvant soutenir votre présence, ma contrainte, surtout votre douleur, ne pouvant ni vous oublier, ni vous fuir, ni le vouloir, j'éprouvais le déchirement affreux d'une jalousie qu'on n'a pas le droit de montrer, que tous les objets font naître, que rien ne rassure, que le silence irrite & dont le trait envenimé assure à l'ennemi la victime dont les bras lui sont ouverts. Après cela, osez douter de moi, osez, malgré ma faiblesse, osez me refuser votre estime, mais quand je ne l'aurais pas, quand je ne la mériterais plus, dites, dites, cruel, quel homme peut être dangereux pour celle qui vous aime? À quels emportements votre âme se livre! Gardez-vous d'imaginer que je les craigne : si je cédaï... ce serait à vos prières; ce ne sont point vos fureurs que j'appréhende. Vous ne paraîtrez point dans ces lieux, dussé-je n'en point sortir, vous n'y viendrez point, vous ne ferez nulle tentative qui puisse me compromettre; vous respecterez ma volonté & c'est par mon pouvoir sur vous que je jugerai de votre amour. Ma gloire est aujourd'hui votre dépôt & si vous étiez capable!... Avez-vous donc besoin de m'effrayer pour m'asservir? barbare! Moi, *le témoin! une autre la victime!* Une autre, si vos jours étaient en danger!... une autre que moi!... J'expirerais à vos yeux : j'expirerais couverte d'infamie & je vous haïrais... de m'avoir fait trembler pour vous. Je veux, je dois vous fuir, le pourrai-je, hélas! je ne promets rien, j'ignore ce que je ferai. Mais mon absence vous afflige... Eh bien! sans le prince de \*\*\*, je partirais demain : c'est lui, lui seul qui m'arrête & je suis ici pour des siècles... Adieu.

Billet

*De la marquise au comte*

J'arrive dans le moment. Venez, mon cher comte, venez; je crains votre présence, mais je la désire encore plus que je ne la redoute. Je vous attends, je tremble... & cependant je suis heureuse.

Lettre XI

*De la marquise au comte*

Que ne peut un amant aimé ! Depuis huit jours que je suis près de vous je ne me reconnais plus. Mes torts disparaissent à mes yeux ; l'ivresse leur succède. Je ne vois plus le déshonneur, vous êtes entre lui & moi ; je suis toute à l'amour, j'aime jusqu'à mes remords passés, j'ai cela de plus à vous offrir. Quel changement ! C'est à vous que je le dois. Tous les regards me confondaient : lorsqu'on me fixait, j'eusse voulu que la terre s'entrouvrît pour me cacher ; je vous ai revu : je suis fière de mon sentiment. Il est impossible d'aimer ainsi & je passerais ma vie à m'en étonner, si je pouvais faire autre chose que de m'en applaudir. Le matin, le soir, le jour, la nuit, sans cesse je pense à vous ; vos lettres, surtout celles que vous m'avez écrites depuis mon retour, je les baise avec une ardeur que je n'ose vous montrer tout entière. Je n'ouvre mes yeux que pour les lire ; je ne me pare que pour vous plaire ; je ne veux de suffrages que pour mériter le vôtre. Je fus coquette & je n'en disconviens pas ; on me voyait partout, excepté chez moi, & je me trouve heureuse même de vous y attendre. Je hais la foule, les hommages, tout ce que j'ai aimé, tout ce qui me sauvait d'un attachement ; j'étais contente de ma figure, je me croyais jolie, je voudrais l'être mille fois davantage ; vous m'en avez fait connaître le désir. Fixer l'attention de la multitude me paraissait un triomphe ; aujourd'hui il me serait odieux. Je n'aperçois que vos regards ; je ne souhaite des charmes que pour les attirer. Au milieu d'un cercle où vous n'êtes pas, je suis

seule avec vous, je vole vers vous ; mes sens, mon cœur, mon âme, tout m'y reporte & m'éloigne du reste. Le monde, tout ce qui le compose ne m'est rien, ne m'inspire rien ; on ne peut prononcer votre nom sans que j'éprouve une émotion extrême, vous êtes à mes yeux le seul homme aimable, le seul que l'on doive remarquer : voilà le tableau de mon cœur. Après cela soyez ingrat, soyez infidèle ; j'en mourrai sans vous haïr : ma vie vous appartient, je la donnerais pour votre bonheur, je la perdrais si vous cessiez un instant de m'aimer. Moi, rougir, quand c'est vous qui êtes l'objet de mon idolâtrie ! Vous me haïriez !... que je la croirais justifiée. Je vous aime, oui, je vous aime, je le dirais à l'univers & je jouirais de ses reproches. Vous m'avez grondée dans votre dernière lettre de ce que je vous témoignais quelques craintes sur la durée de votre attachement. Eh ! mon ami, j'aime trop pour être tranquille. Portée à vous croire, je vous aiderais peut-être à me tromper ; mais, même en vous croyant je tremblerais encore. Ne me parlez point d'amour-propre ; est-ce qu'il n'est pas absorbé par le sentiment ? Ne croyez pas que l'habitude de plaire à la foule rassure contre la crainte d'intéresser moins l'amant auquel on a cédé. Telle qui se croyait parfaite avant d'être sensible, à qui on le disait sans cesse, perd cette confiance avec sa liberté. L'être dont on a toujours porté les chaînes est bien étonné lorsqu'il lui arrive d'en porter à son tour ; quand on devient esclave après avoir régné, quand, pour la première fois, on connaît un maître, on sent d'autant plus d'alarmes de tout genre qu'elles sont plus nouvelles. J'ose vous en faire l'aveu (et vous devez me connaître assez pour que je n'appréhende point de vous paraître vaine). Avant que je vous connusse, personne n'était entouré comme moi ; non que j'eusse des titres pour justifier la préférence vague qu'on me donnait sur les autres femmes ; je ne le pense point, je ne l'ai jamais cru, c'était une manie... On était plus faux avec moi qu'avec beaucoup d'autres ; on s'obstinait à m'offrir des hommages qui n'arrivaient point à mon cœur ; j'avais mille amants, & pas un ; tous avaient de l'espoir ; je n'écoutais personne. J'étais calme, confiante, pleine de sécurité, d'orgueil peut-être... Vous parûtes, ma fierté expira, je connus le trouble, je me défiai de moi, j'eus tous les torts, toutes les craintes, plus de repos, plus de coquetterie, plus rien... que le

plus tendre amour, qui vaut tout, qui me tient lieu de tout, que je préfère à tout ce que j'ai perdu.

Quel est donc le projet dont vous me parlez pour demain? Vous redoutez un refus! Ah! cruel, vous vous défiez de votre cœur, puisque vous doutez de tout votre pouvoir sur le mien. J'accepte... Eh! quand je le voudrais, pourrais-je, cher amant, m'opposer à un vœu que vous avez formé?

## Lettre XII

*De la marquise au comte*

Cette femme qui nous a reconnus, qui nous a salués à cette promenade fatale, dans cet asile écarté où nous croyions être seuls au monde; ô mon ami, que dira-t-elle? Que va-t-elle penser?... Ce cruel public! Il ne pardonne pas un sentiment vrai qu'on a combattu, qu'on n'a pu vaincre; il est inexorable, & moi, je suis entraînée; susceptible de remords, je ne le suis pas de réflexions. Dans le moment où j'ai le plus de torts, dans le moment où je les sens avec le plus d'amertume, si vous vouliez j'en aurais de plus grands. Hier, quel oubli des autres, de l'univers, de ma réputation, de tout! Les plus horribles malheurs m'attendraient, la perte soudaine de ma vie devrait expier les preuves de mon amour, que je volerais dans vos bras... sûre d'y trouver le bonheur. Ah! combien il est dangereux d'aimer, quand on aime à un tel excès! Je me craignais, cette crainte fit longtemps ma sûreté; mais je n'avais point d'idées de ce que j'éprouve. Mon âme est enivrée, l'amour fait un exemple de moi; je l'ai fui, je l'ai bravé, il se venge. Je fais des imprudences affreuses, je ne vois plus rien... Cher amant, je ne me plains pas, je m'accuse; hélas! de quoi? vous êtes coupable de mes fautes, cruel, ce sont les vôtres. Vous vous faites trop aimer & j'adore votre ouvrage, j'adore mon délire, mon égarement, j'en adorerais les suites, fussent-elles le courroux, le mépris, le déchaînement de toute la nature... Va, il me serait doux de l'endurer pour toi... Prenez pitié d'une femme qui ne se connaît plus, empêchez-la de se perdre, faites-lui faire

pour vous ce qu'elle ne ferait pas pour elle; vous avez détruit sa raison, vous lui devez votre secours. Je m'abandonne à vous & ne vous implore que pour en être plus digne.

P.-S. Madame de \*\*\* ne soupait pas chez elle; il était trop tard pour aller à la campagne. J'ai été à l'hôtel de \*\*\*, j'ai soupé avec des femmes vertueuses; je soupirais en les regardant & mes soupirs allaient jusqu'à vous. Ô vous qui m'êtes devenu plus cher que ma vertu même, vous sans qui je l'aurais conservée, vous pouvez me rendre plus que vous ne m'avez ravi. Votre amour est tout à mes yeux, qu'il soit égal au mien, je n'aurai rien à regretter.

## Lettre XIII

*De madame de Sancerre à la marquise sa fille*

Je m'en veux de ne vous avoir pas encore écrit; mais vous savez que quand j'arrive ici j'ai mes deux mille tours à faire, des comptes éternels à régler; c'est à ne pas finir. J'ai trouvé tout dans le meilleur état, je commence à me reconnaître; ma tendresse saisit ce moment de calme, & je me hâte de causer avec vous. J'aurais bien envie de vous gronder, vous n'avez pas voulu me suivre. Que fait-on à Paris dans la saison où nous sommes? Vous surtout qui êtes si dissipée l'hiver, vous auriez besoin l'été du repos de la campagne : l'air qu'on y respire rafraîchit le sang, rétablit la santé & donne des forces au moins pour être folle un peu plus impunément; pardonnez-moi l'épithète. Vos bals, vos veilles, vos soupers, tout cela me désole & m'alarme. Quand je sais que vous veillez, moi je ne dors pas bien & nos insomnies ont deux causes bien différentes; la vôtre a l'amusement pour motif, l'inquiétude produit la mienne. Vous avez les plus jolis yeux du monde & ils sont quelquefois battus à faire peur; je ne les aime point comme cela, les miens ont beau me dire que vous êtes charmante; mon cœur, oui, mon cœur vous trouve laide.

Mon curé m'a demandé de vos nouvelles; il a une grande envie de vous convertir & m'a paru bien fâché de votre absence, mais il prétend que vous n'échapperez point, il veut vous sauver, en dépit que vous en ayez, & vous prouver que vos plaisirs de Paris ne sont rien moins que des plaisirs. Il aura de l'ouvrage n'est-ce pas & l'habitude qui plaide pour eux vaudra bien

l'éloquence qui s'élèvera contre? Il nous fit ces jours-ci un excellent discours sur les dangers des passions, sur les maux qu'elles entraînent & la fausseté du bonheur qu'elles promettent. Réellement, il a très bien parlé; c'est un digne homme, animé d'un zèle vrai; il met autant de façon pour diriger ses bonnes consciences de village, que s'il avait d'illustres pécheurs à conduire. Vos prédicateurs de Paris parlent pour briller; celui-ci n'ouvre la bouche que pour être utile, les vôtres ne sont que des orateurs, le mien est un apôtre.

À propos, Ombert mon fermier m'est venu voir : il m'a amené sa fille, cette petite Claudine que vous appeliez votre *bonne amie* : elle était parée & n'en avait pas besoin. Figurez-vous une taille un peu forte, mais bien prise, des yeux brillants du feu de la santé, des joues fortement colorées & des lèvres qui font envie. Elle a un amoureux qui ferait d'elle un portrait plus détaillé; mais moi, j'aime mieux la doter que la peindre. Elle a un air de sagesse qui m'a séduite & l'on m'assure que sa conduite y répond; on la propose pour modèle aux filles de son âge. Sous des habits villageois, elle s'attire les hommages & les respects de tous ceux qui l'approchent. Je compte la marier incessamment avec celui qu'elle aime; c'est le fils d'un laboureur estimé qui a déjà succédé aux travaux de son père & qui, dit-on, héritera de ses vertus. Leur union m'attendrit d'avance; la noce se fera dans mon château, je serai ravie que leur bonheur commence sous mes auspices.

Tels sont, ma chère fille, les soins qui m'occupent & les innocentes distractions de la vie paisible que je mène ici. Les vôtres sont plus bruyantes; mais laissent-elles dans l'âme des impressions aussi douces? Que je le hais ce mouvement continuel & fatigant qui vous emporte, vous promène de chimères en chimères & ne laisse après lui que l'étourdissement, le dégoût & le vide! Dans la perspective, le monde est un séjour charmant; de près, c'est un abîme où chaque séduction masque un péril, & chaque plaisir, une infortune. Il est certains écueils que je n'ai garde de craindre pour vous; si l'imagination y pousse, la fierté de l'âme en préserve. Avec une tête vive, vous avez un cœur honnête; l'une peut vous égarer, l'autre vous ramènera toujours, je le sais, je le crois, j'aime à le croire & je mourrais de chagrin, si vous me forciez de penser autrement; mais, ma fille, ma chère

fille, souvent les apparences ont perdu celles que leur intérieur n'accusait point. La coquetterie est un appât empoisonné auquel on se laisse prendre trop aisément. On ne veut que les hommages & l'on ne sait guère ce que l'on veut. L'orgueil des hommes & la jalousie des femmes les font payer bien cher; les unes calomnient, les autres se vantent; on crie à l'injustice, on pleure, on se révolte, tout ce qui amusait l'esprit vient s'envenimer dans l'âme, les principes ont à lutter contre le dépit & s'affaiblissent par le combat; à la fin on se décourage, les ressentiments s'aigrirent, l'imprudence s'y joint & la vertu même alors devient le supplice du cœur, au lieu d'en être la consolation. Croyez-en mon expérience; je chéris ce trésor de mon âge, s'il peut vous garantir des périls du vôtre. J'ai vécu dans le monde de très bonne heure, grâce à monsieur de Sancerre que je regretterai toute ma vie, j'y ai toujours été heureuse & tranquille; j'ai eu le temps d'observer, de réfléchir & de plaindre les femmes moins heureuses que moi. Je ne parle point de celles qui franchissent les bornes de cette pudeur, le premier charme d'un sexe chargé, en quelque sorte, du dépôt des mœurs publiques : ces infortunées-là méritent leurs maux & les rigueurs de la société ne sont plus condamnables quand elles vengent la décence, punissent l'oubli des devoirs & maintiennent l'honneur par la flétrissure de celles qui s'en écartent. Il n'est question ici que de ces caractères ardents & faibles qui obéissent volontiers aux impulsions qu'on leur donne, qu'on séduit sans les corrompre, qu'on entraîne sans les précipiter. Susceptibles d'écarts, ils ne le sont point de fautes graves; mais ce sont ces écarts qu'il ne faut pas multiplier; ce sont eux, je l'avouerai, que je crains pour vous : si l'honnêteté y survit, le repos en souffre & je voudrais bien que le vôtre ne fût pas troublé. Ma chère enfant, ne t'effarouche point de ma morale, elle n'est pas sévère. Va, je suis loin d'être une pédante qui censure les plaisirs que l'âge lui défend; jouis de tous tes avantages. Tes grâces appartiennent à la société & je vois avec orgueil qu'elle en est embellie. Amuse-toi, mais que tes amusements ne nuisent pas à ton bonheur; vois peu de jeunes gens; ils sont vains, inconsidérés, présomptueux, presque tous sans délicatesse; leur ton te va si peu que je ne te demande pas un grand sacrifice. Au reste, de pareils êtres ne sont pas dangereux; on peut les recevoir sans conséquence; il n'en reste rien. Ce sont les liaisons de femmes

qui sont importantes. On te jugera par elles ; voilà ce qui marque & ce qu'il ne faut point négliger. Songe à te montrer quelquefois avec celles qui donnent le ton & qui compensent par une raison aimable ce que les années leur enlèvent d'agréments. En te couvrant de leur considération & intéressant leur société à tes succès, tu pourras te permettre beaucoup de choses qui te feraient tort sans ce politique abri qu'il est bon de se ménager contre la malignité attentive & les petites indiscretions inséparables de ta jeunesse. Sous la sauvegarde que je t'indique, tu donneras même à tes plaisirs un caractère de décence qui ne doit jamais t'abandonner. Tu ne seras point confondue dans la foule de ces femmes décriées que la dissipation rapproche, que les rivalités brouillent, qui s'adorent aujourd'hui, se détestent demain & donnent au public des scènes continuelles d'amour-propre qui finissent par leur ôter jusqu'au droit d'en avoir. Lie-toi plutôt avec des femmes très jeunes & dociles encore à l'instinct de l'honnêteté naturelle, qu'avec ces coquettes endurcies, que rendent furieuses le déclin de leurs charmes, la diminution des hommages & la perspective de l'abandon. Ces dames abhorrent par état toutes celles dont la fraîcheur insulte à leur masque & met les hommes les moins clairvoyants dans le cas d'une comparaison qui les humilie. C'est leur arracher l'âme que de leur offrir des attraits naissants & des grâces naïves : elles se débattent contre le temps ; n'ayant plus d'adorateurs, elles cherchent des victimes & veulent se faire craindre, ne pouvant plus se faire aimer. Fuis-les, si tu ne veux pas être en butte aux noirceurs, aux propos de tout genre. Rien n'est si terrible que la prétention aigrie qui n'a plus les droits pour excuses. Je ne te recommande point de fermer ton cœur à des goûts, ou, si tu veux, à des passions toujours déshonorantes, quand elles attaquent une union respectable, que des circonstances peuvent traverser, mais que rien ne doit détruire. Encore une fois l'élévation de tes sentiments me tranquillise sur cet article.

Je connais tous les torts de monsieur de Syrcé ; je n'y songe pas sans attendrissement pour toi & sans colère contre lui. Tout le monde s'intéresse à ton sort, ne le rends pas plus cruel : que ton mari rougisse de sa conduite & rende hommage à la tienne. Il vient un temps où les liens légitimes reprennent toute leur force, où tous les intérêts réunis rapprochent les époux les plus froids :

alors, combien tu jouiras de tes sacrifices! combien tu t'applaudiras de n'avoir porté nulle atteinte à tes serments! Malheur à la femme qui se dégrade, oublie ses devoirs, se met dans la dépendance d'un être qui n'est heureux que par sa honte, & autorise le mépris de l'homme qui l'anéantit en lui ôtant son estime, la ressource de tous les temps. Et qu'est-ce, bon Dieu! que les adorations passagères de quelques étourdis qui ne tiennent à vous que par le plaisir & que le plaisir emporte ailleurs dès que l'occasion se présente? Qui les retiendrait? Sont-ce leurs promesses? Ils s'en moquent; vos pleurs? Ils en triomphent & l'infortunée qu'ils attaquent éclipse bientôt à leurs yeux la malheureuse qu'ils ont déshonorée. Je m'échauffe gratuitement; tu n'as pas besoin qu'on t'effraie. Donne-moi des nouvelles de tes enfants; si leur père te néglige, ils n'en sont pas coupables : aime ces innocentes créatures, inspire-leur de bonne heure l'amour de la vertu. Les leçons d'une mère sont persuasives; c'est le cœur qui les donne. Veille toi-même à leur éducation; c'est un devoir où tu trouveras mille douceurs. Oui, ma chère fille, je voudrais te ramener à ces fonctions primitives & touchantes que la délicate oisiveté de nos femmes abandonne. Sans doute on doit appeler à son secours ceux que l'étude familiarise avec les connaissances qu'on nous interdit; il faut des maîtres pour l'esprit; mais nous devons réserver à nous seuls le soin de former l'âme de nos enfants.

Adieu, lis ma lettre un peu attentivement; songe que tu n'as point de meilleure amie que moi; je ne puis être inspirée que par le désir de te voir aussi heureuse que tu mérites de l'être.

Lettre XIV

*De la marquise à son amie*

Vous connaissez ma faiblesse, mon repentir, mes regrets & mon amour plus fort qu'eux; vous avez vu quel fardeau pesait sur mon âme, quel amour l'enivre, quelles terreurs la remplissent, surtout ma fatale résolution d'aimer jusqu'au dernier soupir l'être qui m'a perdue & pour qui je voudrais avoir plus fait. Eh bien! c'est au milieu de mes alarmes, de mes craintes, des reproches dont je m'accable, & de toutes les horreurs de ma situation, que je reçois de ma mère une lettre qui vient d'y mettre le comble. Elle ne soupçonne rien, le bandeau est encore sur ses yeux. Si elle était instruite, je serais moins malheureuse; c'est sa sécurité qui me tue, qui m'arrache des pleurs, & joint au remords de ma faute celui d'usurper une opinion dont je ne suis plus digne. Hélas! cette respectable amie, elle est loin de penser que j'aie étouffé tous les principes qu'elle me retrace aujourd'hui; elle ignore que je ressemble aux femmes qu'elle méprise; elle ignore que je suis tombée dans l'abîme dont elle cherche à me sauver; que ses conseils sont inutiles, que je les ai bravés d'avance; chaque éloge qu'elle me donne enfonce le poignard dans mon cœur & la lettre la plus tendre devient pour moi la plus douloureuse des punitions. Ô mon amie! qu'il est affreux de se sentir coupable & de surprendre l'estime qui est le prix de la vertu! Ce tourment est horrible, & cependant je m'y plais; il est celui d'une âme honnête. Oui, je le suis, je le suis encore. Ne sommes-nous donc nées que pour les combats, les privations &

les sacrifices? L'être le plus faible doit-il l'exemple de la force? Notre cœur quand on le rebute n'a-t-il pas le droit de se reposer sur quelque objet qui le console? Ne serions-nous donc que les jouets de la société & les victimes de la nature? Ah! la honte ne peut être, où vit la flamme du sentiment. Les fortes passions ont leur excuse dans leur violence & l'orgueil d'aimer un objet charmant vaut bien celui d'être fidèle à un être qui ne l'a pas mérité. Si mon amant est vrai, je ne me reproche rien; ce n'est que son ingratitude qui peut me désenchanter, son inconstance seule peut m'avilir. Je l'idolâtre plus que jamais; dans le moment où je cause avec vous, son portrait est d'un côté, la lettre de madame de Sancerre est de l'autre; je baigne l'une de pleurs, & couvre l'autre de baisers; je le presse contre mon sein; il s'élançait au-devant de la trop faible image de l'être adoré qui m'a rendue coupable... Combien je me sens soulagée de vous avoir écrit! Je craignais que la lettre de madame de Sancerre n'eût fait sur moi une impression funeste à mon amour; j'appréhendais de ne plus aimer autant. Eh! voilà donc tout ce qu'obtiennent de moi les conseils de l'amie la plus faite pour être écoutée. Je ne pourrai soutenir ses regards, les miens l'instruiront & j'en suis réduite à désirer qu'elle m'accable de son indignation plutôt que de sa douleur... que dis-je, pourquoi l'affligerais-je? Le sentiment est le seul bienfait que nous ayons reçu des Cieux : non, mon amie, non, le mien ne me rend point indigne de la mère qu'ils m'ont donnée.

P-S. Je vous attends ce soir, le comte est à \*\*\*, sans vous je serais seule dans l'univers.

Lettre XV

*De lady Sidley au comte*

Une lettre anonyme!... Ô Ciel! qu'ai-je lu? Vous me trahissez, vous!... Une autre femme vous enlève à moi! & je trouve des forces pour écrire!... Non, c'est un piège qu'on tend à mon amour, un outrage qu'on fait au vôtre. Mon cœur n'est point convaincu, le mensonge est avéré. Ces menées obscures sont d'un lâche quel qu'il soit : celle-ci me rappelle les avis mystérieux que depuis quelques jours on donne à mes gens, afin sans doute qu'ils me parviennent. Je serais injuste d'y croire & faible de m'en affliger; je ne veux croire que vous.

Cependant depuis quelques mois je vous trouve triste & contraint avec moi; vos lettres n'ont plus cette simplicité touchante, la marque d'un cœur pénétré; vos absences se renouvellent plus vite & durent plus longtemps. Fuyez, soupçons honteux, je vous abjure à jamais. Si le Ciel, ce Ciel impitoyable qui a poursuivi ma jeunesse; si le Ciel lui-même voulait que tu fusses ingrat un jour, je le défie de te rendre vil. Tu m'apprendrais mon malheur; tu serais inhumain plutôt que d'être perfide, & je t'en remercierais. J'aime mieux périr d'un coup de foudre, que d'un poison lent. Une fois blessée, je veux qu'on arrache ma blessure. Éclairée par toi-même, il me resterait au moins une consolation. Je ne pourrais te haïr et, victime de la sincérité qui est une vertu, je trouverais encore quelque chose à louer dans mon amant. Être abandonnée de ce qu'on aime est un supplice affreux; mais il en est un plus horrible, celui de le mépriser. Combien le trépas lui

est préférable ! Est-ce un malheur si grand d'être anéantie quand on n'est plus aimée ? Écoute : si je ne suis plus tout pour toi ; si je n'ai plus à ton réveil ta première pensée ; quand tu ouvres les yeux, quand tu vois la lumière du jour, si tu ne te dis pas : que me serait-il sans elle ? Si tes songes ne te retracent plus mon image ; si tu es absent de ta maîtresse sans inquiétude & sans chagrin, ouvre-moi ton cœur, que j'y lise mon arrêt, la mort & la vérité. Oui, la mort ou ta froideur plutôt qu'une caresse involontaire, plutôt que l'expression parjure de ce que ton âme ne sent pas. Ne crains point de ma part les molleses d'une âme commune, ces soupçons importuns, ces vains reproches dont la faiblesse accable l'ingratitude. Je suis née dans l'infortune, j'y ai traîné mon enfance, j'y suis exercée, & sentant avec énergie le charme d'être aimée, je supporterai avec courage l'horreur de ne plus l'être : de ne plus l'être ! ah ! Dieu !... Tu vois mon trouble ; eh bien ! un soupir, un mot, un regard de toi vont me rendre le calme profond où me laissait l'amour. Tranquillise mon cœur ; sois tout entier à l'objet qui t'adore ; songe qu'un doute me déchire, qu'une certitude me tuerait ; songe à ma conduite depuis que je t'aime, à mes chagrins, à mon courage. On est l'amant de beaucoup de femmes ; on n'est le dieu que d'une seule, sois le mien... Que dis-je ? N'obéis qu'à l'attrait, ne te commande rien. S'il t'en coûte pour m'être fidèle, n'écoute point l'amante qui t'invite à l'être. Malheur à celle qui demande d'être aimée, qui implore un sentiment qu'on lui refuse & devient lâchement suppliante dans le moment de l'orgueil & du silence ! Je veux que tout vienne de vous : c'est parce que l'amour est libre qu'il est le plus flatteur des sentiments ; il serait le plus vil de tous, s'il n'avait que la froideur du bienfait.

Lettre XVI

*Du comte au chevalier de Gérard*

Lorsque, malgré vos conseils, mes remords, malgré tout, je me suis livré à l'ascendant funeste que vous avez combattu, j'étais loin de prévoir les tourments de ma situation. Que les retours de l'honnêteté sont cruels, quand le cœur s'obstine à demeurer coupable! Mon bonheur est empoisonné; il coûtera des larmes... Ô Ciel! je n'ai qu'à vous détailler ce que je souffre; vous oublierez que je le mérite & vous me plaindrez. Malheureux! je traîne dans l'abîme deux femmes, également belles, intéressantes & estimables; je tiens à l'une par le procédé, la probité, l'honneur & mes serments; je conviens de ses droits, je me désespère, je pleure, & je la trahis!... L'autre m'enchaîne, me séduit, m'attache par ses grâces, par ses vertus que je ne soupçonnais pas, enfin par le contraste inouï de ce qu'elle est avec ce qu'elle me semblait être. Elle me croit libre, se livre à moi & quand je l'adore, quand je voudrais ne vivre que pour elle, l'honnêteté m'en éloigne... Je lutte contre moi-même; je me dissimule la vivacité de mes impressions et, jusque dans les bras de ma maîtresse, je crois entendre les cris de ma victime. Je ne sais que devenir, que faire; je prends un parti, je ne peux l'exécuter. Ô mon cher chevalier, quel barbare résisterait à l'amour de madame de Syrcé? Elle est unique, elle ne doit point avoir de rivale. Pouvais-je sous des dehors frivoles m'attendre à trouver une âme tendre, délicate, la finesse de l'esprit, la chaleur de l'imagination & la profondeur du sentiment? Je lui dois moins qu'à Sidley;

mais elle m'inspire mille fois davantage. Eh bien! je la désole, je la contrarie, je la néglige. Quelquefois je voudrais qu'elle renonçât à moi & je suis sûr que je n'y survivrais pas; je lui cache l'ardeur de mon sentiment, afin de refroidir le sien; et, si elle paraissait distinguer quelqu'un, je sens que je me livrerais à tous les emportements de la jalousie; je mourrais de la perdre, & j'affecte d'avoir des torts, pour la détacher!... Sidley, oui, Sidley elle-même me plaindrait, si j'osais, si je pouvais lui confier ce que j'éprouve. Ô Sidley! ne pouvant éteindre mon amour, au moins je te l'immole; jamais sacrifice n'a été plus pénible, plus déchirant, il est au-dessus de mes forces. Hier j'allai chez elle, je la trouvai triste, je la surpris deux ou trois fois attachant sur moi des yeux pleins de langueur & de mélancolie; les miens malgré moi se mouillèrent de larmes & je sortis pour les cacher. Quand je rentrai, je me contraignis, je voulus la distraire; mais, hélas! ma gaieté n'était point vraie, elle ne put la partager; je lui arrachai seulement ce sourire involontaire & vague qui échappe à la douleur même & n'en impose point au perfide qui l'a causée. Concevez-vous mon désordre, mon agitation, mon embarras? Madame de Syrcé ne verra donc en moi qu'un vil séducteur, tandis que je suis en effet le plus passionné, le plus tendre, le plus enivré des amants? Je suis inhumain si je l'éclaire, méprisable si je l'abuse & voilà le fruit des conseils d'un homme que je croyais mon ami! lui!... Son masque est tombé; son nom seul excite mon courroux, je déteste jusqu'aux services qu'il m'a rendus. Tout cela sans doute ne lui paraît qu'un jeu; quel jeu barbare! Il s'arme d'un poignard & l'enfonce dans trois cœurs à la fois. J'ai su par les gens qu'il a fait auprès de Sidley d'injurieuses démarches, il a gagé des émissaires pour tromper la marquise; il m'a persuadé qu'elle se déchaînait contre moi, il lui a fait accroire que j'aimais madame de Thémis... J'ai tout su : le monstre! Ah! je ne lui dois rien, j'aime à le penser, j'aime à me trouver ingrat; que dis-je? Est-il possible qu'un pareil homme soit jamais l'auteur d'un bienfait? Il ne tient pas à lui que je n'étouffe tout sentiment... Non, je ne lui pardonnerai jamais les pleurs que je vais coûter. J'étais honnête, je l'eusse été toujours; j'aurais eu le bonheur suprême de rendre heureux l'être confiant que mon cœur avait choisi. Je n'aurais point vu le dangereux objet qui m'a perdu, que je préfère, que j'idolâtre, que j'offense, qui m'a

sacrifié tous ses devoirs, le repos, le charme de sa vie & pour lequel mon sang est prêt à se répandre. Oui, mon ami, c'est madame de Syrcé, c'est elle seule que j'adore et, le croiriez-vous ? je suis encore entraîné par je ne sais quel douloureux attrait vers celle pour qui je n'ai plus d'amour !... Cette inconséquence ne suffit pas, la fausseté s'y joint ; je me défie de mes regards, de mes discours ; je m'avilis par le mensonge, mon âme y répugne, ma position l'exige & je rougis tant de moi-même, que je n'ose me montrer tel que je suis à celles qui me croient toutes les vertus. On peut éprouver des revers plus éclatants ; mais il n'est point de malheurs plus sensibles. Que j'envie votre sort, votre heureuse tranquillité ! Est-ce que vous partez bientôt ? Ah ! demeurez, je prends cela sur moi ; le régiment peut se passer de vous ; mais moi, mais moi, puis-je me passer d'un ami ?

## Lettre XVII

*De la marquise au comte*

Eh bien! désespérez-moi, oubliez ce que vous m'aviez promis. Voulez-vous que je renonce à tout? Voulez-vous ma vie? Prenez-la, elle est à vous; mais, si vous n'avez pas résolu de me faire mourir mille fois, moins d'aigreur & plus d'indulgence. Ne pouvez-vous donc rien pour moi? N'ai-je rien mérité? Les cruels! Ils promettent tout, tant qu'ils désirent! Esclaves alors, combien ils s'en vengent après! De l'humeur! de l'humeur, contre moi! Hélas! mon injustice même devrait vous être chère & vous vous emportez au moindre reproche! Pensez-vous me corriger ainsi? Quand on a tort on se fâche & on se répand en excuses qui ne prouvent rien; on ne dit qu'un mot; ce mot est tendre & il persuade, quand il exprime un sentiment!... Le connaissent-ils? Sentent-ils nos sacrifices, nos dangers, nos remords, tout ce qu'on fait... tout ce qu'on risque, tout ce qu'on voudrait en leur faveur? Hier au soir, étiez-vous assez contrariant? Votre conversation m'a déplu. La raison, disiez-vous, est la base de toutes les vertus. La raison! Quelle morale! Elle me glace, je ne la puis souffrir. Je veux qu'on soit humain, compatissant, libéral, juste, vrai, indulgent, sans avoir l'ombre de raison. Je veux, je prétends que l'amour du bien, que son seul attrait nous porte à le pratiquer & que nous soyons entraînés vers lui sans calcul, sans réflexion; j'aime qu'on juge, qu'on agisse, qu'on pardonne & qu'on oblige par sentiment, non par principes; & je rejetterais les dons de l'homme froid qui me

servirait, parce qu'il le doit. Je lui dirais : quand tu sauras sentir mes maux, je te croirais digne de les soulager. Ah ! mon ami ! si la divinité descendait jusqu'aux humains, c'est sous les traits de la sensibilité qu'elle daignerait se montrer à nous & l'être privilégié qui ne connut jamais que son enthousiasme est à mes yeux bien au-dessus d'un raisonneur qui n'est vertueux que par honte, par crainte, ou par système, ou par orgueil. L'un est un champ aride qui ne produit qu'à force de culture, l'autre, un terrain que la main de l'homme n'a point soigné, mais qui, bon par lui-même, ne peut jamais cesser de l'être. J'adore les choses de pur mouvement. Quant à celles que la seule raison dirige, elles ne m'en imposent pas plus que les rois & la pompe des mots, comme celle du trône n'est pas faite pour m'éblouir. Un homme droit, faisant le bien par instinct, seulement étonné qu'on l'admire, sans témoins de ses actions, sans espoir de récompense, sans étude, sans ostentation, philosophes de tous les siècles : voilà mon héros. Les dieux & les grands hommes, dans tous les genres, sont l'ouvrage de la nature. La raison n'en forme que les simulacres. Voilà comme je pense. Je suis bien aise d'avoir soulagé mon cœur aux dépens de tout votre bel esprit ; vous parliez d'un air distrait & vous ne parliez pas à ma fantaisie. Qu'avez-vous donc ? Osez me le dire ! moi, je n'ose le demander. Pardonnez-moi ma mortelle dissertation ; venez me voir de bonne heure. Adieu : aimez votre maîtresse, votre amie ; elle ne vit que pour vous.

Lettre XVIII

*De la marquise au comte*

Des torts trop sentis pour n'être pas réels, mon cœur vous les a pardonnés. J'étais à votre arrivée dans l'accablement le plus profond & vous avez suspendu ma douleur, un charme inconcevable en adoucissait l'amertume & mon âme en volant vers vous devenait moins triste à mesure qu'elle était plus agitée. Ah! si un sentiment vrai vous parle en ma faveur, si l'amour le plus tendre a des droits sur vous, épargnez-moi des chagrins que je ne pourrais supporter. La moindre négligence me désespère. Que vous me ressembliez peu! Songez donc, cruel, songez que tout disparaît à mes yeux. Il n'est pour moi dans la nature que mon amant & je cesserais de m'y compter pour quelque chose, si j'étais peu pour lui. Vous qui me tenez lieu de tout, vous qui avez dans vos mains (plus que vous ne croyez peut-être) & mes jours & leur destinée, ménagez ma sensibilité; craignez de déchirer le cœur qui est à vous. Ma tête (quoi que vous disiez dans une de vos lettres) n'est point la source de mes peines; elles partent toutes de mon cœur. Mon imagination m'a pu quelquefois entraîner à des étourderies dangereuses; mais, quand je m'afflige, c'est lui qui est blessé, c'est là qu'est tout mon mal.

Seule à présent, retirée dans mon appartement, loin des autres, près de vous, je ne sais si mes chagrins (que je ne vous confie pas tous), si leur trait douloureux n'ajoutent pas à mon amour... Puissent-ils, hélas! n'être funestes qu'à moi!

Être suprême, pardonnez au trouble d'une femme éperdue qui vous offense malgré elle, qui révère votre bonté, qui en aura besoin... qui vous adore dans un de vos plus dignes ouvrages... Ah! si c'est un crime, laissez-moi mes inquiétudes, laissez-moi mes doutes, mon enfer commence.

Cher amant, puisque l'amour ne fait pas le bonheur de la vie, sur quoi compter encore? Je suis d'un noir horrible; je vous ennuierais, que voulez-vous? Je suis vraie, j'épanche mon âme, je la mets dans la vôtre; j'y trouve une douceur extrême... D'où vient ne puis-je suivre mon cœur? D'où vient n'est-on pas toujours avec ce qu'on aime? Sentez-vous comme moi & les tourments de la contrainte & l'ennui de l'absence & l'impatience du retour & cette émotion que le bonheur change en ivresse & la langueur plus douce, s'il se peut, qui lui succède? Va, désespère-moi si tu veux, je trouverai des charmes à en mourir. Que dis-je? Toi! tu pourrais me tromper! Tu pourrais adopter le barbare système de ces hommes qui ne sont pas faits pour t'approcher, de ces hommes méprisables; insensibles à l'amour comme aux procédés, assez heureux pour s'estimer, assez aveugles pour le pouvoir & trop vicieux pour se repentir? Vous savez qui je veux peindre. Les malheureux! de quoi jouissent-ils? Ces douces impressions si chères aux cœurs sensibles, l'union pleine de volupté de deux âmes bien tendres qui se croient seules dans l'univers, ce charme intérieur qui les pénètre, ils ignorent tout cela; ils promènent partout indifféremment des vœux glacés & ne sentent rien que la dégradation de leur être & les maux qui résultent de leurs affreux plaisirs. Laissez, ô mon ami, laissez ces petites âmes à l'ennui d'elles-mêmes & ne perdez rien de la dignité de la vôtre. Les femmes sont une portion de la société; que la bassesse & l'orgueil à la fois se fassent gloire de les abuser, voyez d'en haut l'inhumanité de cet usage & ne descendez pas jusqu'à lui.

## Lettre XIX

*Du chevalier au comte*

Dès que j'ai vu, mon cher comte, l'inutilité de mes conseils, je me suis tu; & que vous aurais-je dit? Est-ce que la passion écoute? Combien j'ai souffert en secret des peines que vous vous prépariez! Les maux de votre situation étaient sentis par moi lors même que vous étiez loin de les prévoir : ils sont horribles, mais il ne faut jamais se dispenser du courage; en voici le moment. Vous avez été faible, vous êtes malheureux; l'énergie de l'âme doit ennoblir votre infortune. Vous êtes susceptible d'héroïsme, oui, vous l'êtes. J'ai lu dans votre cœur, je connais ses forces & voici l'occasion de les exercer. Vous m'entendez, l'idée d'une belle action doit être saisie aussitôt qu'aperçue. Je sais tout ce qu'il vous en coûtera, je vois votre cœur se déchirer, j'entends vos soupirs, mais qu'est-ce qu'un sacrifice qui ne met pas en presse le cœur qui s'y résout? Peut-être n'y a-t-il point de malheurs dont l'estime de soi ne dédommage. Comptez-vous pour rien de perdre des remords?

Vous avez promis à Sidley d'être à elle, ce serment a été libre de votre part, personne ne vous l'a arraché et, s'il fut indiscret, le parjure serait coupable. Je vais plus loin, plus votre promesse a été secrète, plus elle doit être inviolable, moins Sydley peut réclamer ses titres, plus vous devez les respecter. En y portant atteinte, ce n'est pas elle, c'est vous que vous déshonorez. Je plains bien celui qui, pour remplir ses devoirs, a besoin du frein de la loi & de l'aiguillon des regards publics. Notre frein, mon

cher comte, c'est l'honneur, notre loi, le sentiment. La crainte des témoins ne lie que les âmes communes. Au lieu de rompre un nœud que vous avez formé vous-même, voici l'instant de le serrer davantage. Sauvez-vous dans le sein de Sidley & prenez-y s'il se peut de plus forts engagements; enchaînez-vous d'un côté pour être libre de l'autre; mettez-vous enfin dans l'impossibilité de refuser toute justice à celle qui a tous les droits; voilà ce que je vous demande, ce que je vous conseille, ce que j'attends de vous. Je vous juge comme je me jugerais moi-même & la contradiction de tous les hommes rassemblés ne me forcerait pas de penser autrement. Si le port que je vous ouvre n'a rien qui vous attire, si votre cœur tremble de s'y reposer, il ne vous reste qu'un parti, celui de détromper Sidley, de lui enlever encore le peu d'illusion qu'elle conserve; la feinte n'est pas faite pour vous & la dureté vaut mieux que la perfidie. Osez, cruel, osez lui plonger un poignard dans le sein & n'en retirer le trait sanglant que pour le porter aux pieds de sa rivale!... Devait-elle jamais l'être? Si elle est honnête, comme vous le dites & comme je le crois, à quels dangers ne l'exposez-vous pas? C'est sur l'infraction de tous ses devoirs que vous fondez votre bonheur; vous ne pouvez trahir l'une sans dégrader l'autre. Quelles jouissances empoisonnées!... Voudriez-vous les connaître? Je ne sais, mais il me semble que la félicité vraie est inséparable des mœurs; tous ceux qui en affichent l'oubli n'ont que des plaisirs faux & inquiets; ils ne tiennent à rien, leur inutilité leur pèse; je les compare à l'étincelle qui se détache du feu & va mourir sous la cendre. Ils perdent la sensation douce & délicieuse du beau, du bon, de l'honnête & n'ont plus d'organes pour sentir le bonheur. Mon cher comte, ce n'est qu'en se livrant de bonne foi au charme d'un amour exclusif, qu'en se donnant tout entier à un objet qui peut accepter le don, qu'on trouve en lui sa félicité & qu'on fait la sienne, on n'a sans cela que des jours d'ennui & de langueur, au sein même du tumulte. Une femme négligée, je dis la plus tendre, est d'abord désespérée, ensuite aigrie, indifférente après & puis on la regrette lorsqu'on l'a perdue, parce qu'on perd tout, en perdant l'être rare qui sait aimer.

Encore une fois, faites un effort, tirez-vous du chaos où vous êtes. Je n'approuve point votre ressentiment contre le duc; est-ce qu'un tel homme mérite de la colère? S'il n'était qu'un sot, il

faudrait peut-être en avoir pitié; mais il est à la fois frivole & méchant; c'est le mépris qu'il lui faut & le mépris est tranquille; c'est la vengeance de la supériorité. L'arme de la haine est à tout le monde; pourquoi haïr, quand on peut se venger mieux & souffrir moins? Vous appréciez le duc, il est puni. Je ne craignais pour vous que son *masque*; il tombe... le misérable est sans défense.

Adieu, mon cher comte! Puisse la voix de l'amitié parvenir jusqu'à votre cœur & y réveiller tous les sentiments qui sont dignes de lui! Je vous embrasse.

Billet

*Du comte au chevalier*

D'après ce que vous m'avez dit, j'ai voulu écrire à Sidley... Je n'ai pu m'y résoudre. Ma main tremblait, mes larmes ont coulé & j'ai laissé tomber la plume. Je suis à la fois faible & perfide; je rougis de l'un, l'autre me fait frémir & ma honte & mes frémissements & tout ce que je souffre ne changent point mon cœur. Je suis bien digne de pitié! Plus j'adore madame de Syrcé, plus je m'indigne contre moi & elle est loin de soupçonner le motif de mon humeur; je ne lui écris plus, je ne veux plus lui écrire; je tâcherai de la voir moins... Vains projets! Je ne sais ce que je veux, ce que je ferai, ce que je deviendrai... Hélas, je prévois tous les malheurs & je les aurai tous mérités.

Lettre XX

*De la marquise au comte*

J'ai toujours le besoin de vous écrire & vous ne l'avez pas, vous! D'où vient donc cela? Ah! le bonheur est dans l'excès du sentiment... Les amants raisonnables ne sont que des amis. Je vous adore & je vous fuirais au bout du monde, si vous ne me donniez que des vœux distraits; si vous n'aviez pour moi qu'un attachement réfléchi, ou de l'emportement au lieu d'amour. Pardonnez si dans notre conversation d'hier mon désespoir a éclaté; je le renfermais depuis plusieurs jours; vous me paraissiez froid; j'étais au supplice. Plaiguez-moi d'avoir reçu du Ciel une âme qui me dévore; ne vous offensez plus de mes craintes... Leur motif doit-il vous déplaire? Me fais-tu un crime de t'adorer?... Daignez rassurer plus tendrement votre amante; vous n'avez d'autre reproche à lui faire que de s'alarmer trop aisément; hélas! d'où naissent ses alarmes? Vous le savez, gloire, réputation, grandeur & les biens & même la vie, elle dédaigne tout cela; elle ne tient qu'à vous, & ne demande au Ciel que de l'anéantir avant que vous cessiez de l'aimer. Je ne suis point exigeante; je suis loin de vouloir prendre sur vous d'autre empire que celui de l'amour, je ne calcule rien, je n'obéis qu'à mon cœur & je vous plairais peut-être davantage, si je mettais plus d'adresse dans ma conduite. Vous connaissez tous mes défauts, je ne vous en ai point caché un seul; mais jamais l'orgueil n'arrêtera mes larmes, jamais il ne les fit couler. Je supporterai avec fierté, avec courage, avec insolence peut-être un renversement de fortune, d'autres malheurs

encore plus sensibles. Les peines du cœur me sont affreuses, je n'en connais point d'autres... Quelle est donc cette féerie que vous inventeriez s'il fallait, dites-vous, renoncer au bonheur d'être à moi? En est-il d'autre que l'amour? Et croyez-vous que je puisse vivre un seul instant sans le vôtre? Cette phrase de votre billet m'a fait frémir... Écrivez-moi que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours, écrivez-le-moi sans cesse. Cher amant, tes lettres représentent pour toi en ton absence; je les mets sur mon cœur, je les gronde quelquefois, je les adore toujours. Celles qui sont froides me font soupirer & non pas regretter d'être à toi : même quand tu m'affliges, c'est moi que j'accuse, je me reproche de ne savoir pas plaire assez; je ne me repens plus de rien & je voudrais te donner tous les jours de nouvelles preuves de ce que je sens tous les jours davantage... Épargnez-moi donc ces inquiétudes qui font qu'on pleure la nuit, qu'on est méchante à son réveil, qu'on reçoit la réponse la plus sèche, qu'on l'approche du feu & qu'on tremble qu'il n'y prenne & puis qu'on se raccommode avec elle & puis qu'elle n'est pas baisée, mais relue, mais serrée tout aussi soigneusement que si elle en valait la peine... Je suis folle, n'est-ce pas? On l'est toujours quand on aime; on l'est à proportion de ce qu'on aime. N'oubliez pas que nous soupçons ensemble : je détesterais le monde sans vous; je ne suis bien qu'où vous êtes. La voilà trouvée la chimère de mon imagination; je n'ai plus de désirs vagues, d'inquiétudes secrètes, vous avez tout fixé.

Lettre XXI

*De la marquise  
au comte*

Je hais & l'amour & le jour où il est entré dans mon cœur & moi plus que tout le reste. Pourquoi, quand vous cherchiez à me plaire, ne vous montriez-vous pas à moi tel que vous êtes? J'aurais moins de reproches à vous faire : c'est à votre sentiment seul que j'ai cru céder et, si vous m'aviez donné des armes contre vous, j'aurais trouvé des forces contre moi-même. Cruel amant! dont j'avais fait mon Dieu, mon cœur me trompait, je renonce à vous, je ne dois plus... je ne veux plus vous aimer; je veux, s'il est possible, je veux vous oublier... Ah! que plutôt malheureuse par vous & plus malheureuse que vous ne pouvez le croire, votre amante ne connaisse d'autre plaisir que celui de pleurer dans vos bras, qu'elle pleure le reste de sa vie la perte de son repos, son erreur, mais jamais votre absence. Eh! que deviendrais-je loin de vous? Vous ne me connaissez pas; vous me ménageriez davantage; vous ne passeriez point trois jours sans me voir; vous ne souperiez point avec madame de Thémines & surtout vous ne m'en feriez pas un mystère : craignez ma tête, craignez l'excès de ma sensibilité, mais ne craignez que pour moi. Vous pouvez rendre mes jours affreux; vous ne pouvez m'empêcher de veiller à la tranquillité des vôtres. Quelle lettre! Vous l'enverrai-je? Oui, sans doute, d'où vient vous cacherais-je ce que j'éprouve? J'aime mieux être accusée d'injustice que de fausseté. Lisez, répondez,

dites que j'ai tort, surtout persuadez-le-moi bien; mon bonheur dépend de cette opinion. Oui, oui, prouvez-moi que je me trompe : l'un de nous deux est coupable; mon cœur me dit que ce n'est pas moi et, puisque je pleure, c'est vous qui l'êtes.

Lettre XXII

*De la marquise au comte*

Je rentre & ne vous trouve pas ! Votre nom n'est pas même écrit sur ma liste. Je suis à moitié morte, je voudrais l'être tout à fait. Vous, monsieur, soyez heureux, soyez-le toujours, vous pour qui j'aurais donné mille fois ma vie... La mienne ne sera pas longue ; eh ! qu'en ferais-je ?... je ne suis plus aimée. Le seul espoir d'une fin prochaine adoucit mes maux... ils sont au comble ; je vous les pardonne ; je ne vous souhaiterai jamais que du bonheur... Venez demain... pour la dernière fois. Rapportez-moi mon portrait, mes lettres... non, gardez-les, gardez-les toujours. Revoyez quelquefois l'expression de ma tendresse... Ne hâissez point mon image... je ne vous ferai point de reproches ; je n'ai point le droit de vous en faire. Mon sentiment ne vous lie point ; vous n'êtes à moi que par le vôtre ; s'il est éteint, il est juste que je ne vous sois plus rien. La foi des amants est volontaire ; on le sait, les serments de l'amour n'ont aucune valeur ; les réclamer serait une injustice ; ils ne sont sacrés qu'autant qu'ils sont sentis & l'insensé qui promet & l'infortunée qui croit s'abusent tous deux. Je n'en puis douter ; une autre vous occupe, une autre vous arrache à moi... une autre ! Ô Ciel ! & dans quel temps !... Il suffit. Sans consolation de votre part, sans espoir de la mienne, mon âme est préparée ; heureuse encore que rien ne touche la vôtre ! Vos chagrins m'eussent accablée et, dans l'abîme profond où je suis, je ne craignais que votre sensibilité. Je vous demande une seule grâce ; c'est de me confirmer par une lettre ce que votre conduite

m'annonce. Dieu! si vous étiez encore ce que je vous ai cru toujours! Hélas! non; je n'ose, je ne puis l'espérer. Vous n'avez point ces épanchements doux, dont la source est dans l'âme, qui survivent au désir & divinisent le bonheur. Ces soupirs d'un amant enivré de son amour, ce *je vous aime* qu'il est si charmant de dire & d'entendre, le recueillement du silence, son expression, lorsqu'on se regarde & qu'on s'adore, vous n'avez rien de tout cela & votre contrainte arrête en moi ce que vous y trouveriez, si vous pouviez, si vous saviez aimer. Que ce soit votre faute ou la mienne, je n'ai à me plaindre que du sort & je n'exige que de la bonne foi. Peut-être dans les bras d'une autre regretterez-vous & ma tendresse que vous ne partagez pas & les faibles avantages que j'ai reçus de la nature & jusqu'à mes défauts... Quoi qu'il en soit, ne craignez point de déchirer mon cœur; ne craignez que de le tromper, ou de vous abuser sur les mouvements du vôtre. Consultez-vous bien; ne me cachez pas la moindre chose. N'ai-je plus sur vous que les droits de la reconnaissance? Ouvrez-moi votre âme; l'excessive sensibilité de la mienne fait toute ma pénétration; rien ne m'échappe. Il se peut que l'impatience d'obtenir, en vous prévenant trop sur mon compte, m'ait prêté ce que ma faiblesse m'enlève. Votre cœur, ou votre imagination fermée alors, soit à mes imperfections, soit aux grâces des autres, a pu malgré vous s'y rouvrir. Votre honnêteté, votre raison peut-être vous disent encore du bien de moi; mais je suis perdue si vous avez recours à elles. Que sais-je enfin, que sais-je, si vous n'avez pas des regrets? Ah! plutôt vous perdre pour jamais... à l'instant, que de vous en coûter un!... Malheureux! qui t'aimera comme je t'aimais! Mais du moins si vous m'abandonnez après tous mes sacrifices & malgré mes terreurs... que vous ne connaissez pas toutes, souvenez-vous quelquefois de la passion la plus tendre & dont les suites funestes...

Adieu, adieu; demain je vous en dirai un éternel... On me trouve de la fièvre... Ah! tant mieux.

Lettre XXIII

*De la marquise à son amie*

Ouvrez-moi les bras de l'amitié, que je me cache dans son sein; je n'ose lever les yeux sur moi, je n'ose envisager la lumière du jour & je rougis d'avance de l'horrible secret qui va m'échapper. Hélas! mon amie, en vain je m'abusais, je m'étourdissais en vain sur le motif de mes frayeurs, je viens de sentir l'indication secrète de ce que je redoutais plus que la mort. Voilà trois mois que mes craintes durent, l'affreuse vérité les remplace. Je frémis, où fuir? Qui me recevra? Il me semble que mon crime est écrit dans tous les yeux. Malheureuse! les sanglots me suffoquent, mes larmes coulent, je ne vois plus ce que j'écris... Vous m'entendez... vous me devinez... je suis perdue. Oui, mon amie, ma confidente unique, ma seule consolation, voilà le sujet de cette tristesse profonde dont vous vouliez la cause. Fixez si vous l'osez l'abîme où je suis & concevez mon infortune. Devoir, préjugé, repos, décence, j'ai tout bravé, tout sacrifié, tout oublié. Je brûle d'un feu sans retour; mes soupirs rentrent dans mon sein oppressé, sans que mon amant y réponde. Mes yeux sont noyés dans les pleurs & sa main ne les essuie pas; il me néglige, m'abandonne, me trahit sans doute, me hait peut-être et, dans l'instant même de sa perfidie, de sa froideur, de sa cruauté, je renferme, je porte dans mon sein le gage malheureux de ma faute, de ma crédulité, de ma faiblesse, hélas! & de mon idolâtrie! Que deviendrai-je? Vous-même vous me repousserez, vous ne voudrez plus me voir; je serai le rebut de la société. À charge à l'amitié, à ma famille, à

moi-même, comment soutenir les regards d'un époux, d'une mère respectable, les vôtres, les miens?... Ma tête se trouble; un nuage m'environne; il ne s'offre à moi qu'un chaos épouvantable & je vois tout confusément... excepté le déshonneur. N'importe, je m'y sou mets & tous les désastres fondront sur moi avant que je cherche à lui échapper par le renversement de toutes les lois de la nature. J'aime mieux être un objet de mépris pour un monde injuste, que d'effroi pour mon propre cœur, & déclarer une faiblesse que de cacher un assassinat. Qu'est-ce que la honte auprès du crime? J'embrasse l'une pour me sauver de l'autre et, dans la situation où je suis, il est honorable peut-être d'accepter l'infamie. Je vous dirai plus : quand depuis deux ans la conduite de monsieur de Syrcé ne m'aurait pas fait prendre le parti de rompre avec lui toute liaison intime, je n'aurais point la bassesse de couvrir ma faute aux dépens de mes enfants; je ne donnerais point leur nom à celui qui va me perdre, déposer contre moi & constater ma faiblesse sans me rendre plus criminelle. Être infortuné, proscrit dès ton premier souffle & condamné dans le sein même de ta mère, du moins tu resteras dans ce sein malheureux : elle ne t'ôtera point le jour, le seul bienfait que tu puisses en attendre! Mon amie, je subirai la honte; elle est mon partage; mais, dites-moi que j'aurai toujours des droits à votre pitié; c'est le seul sentiment que vous ne devez pas me refuser. C'en est fait, je m'abandonne à la Providence; je supporterai ses coups avec courage; rien n'est effrayant pour moi que de les mériter. Vous ne savez pas encore jusqu'où va mon égarement. Au comble du malheur, je pardonne à celui qui l'a causé. Son excuse est dans mon cœur, sur mes lèvres, je m'abhorre sans lui reprocher rien & parmi tous les chagrins qui m'accablent je pleure avant tout son inconstance. Mon sang se glace, mon cœur s'est ouvert... je sens le dernier trait de l'infortune. Le cruel! c'est cet instant qu'il choisit pour me laisser à moi-même! Que dis-je? ô mon amie, gardez-vous de le juger avec une rigueur... qu'il ne mérite pas. Je lui ai tu mes maux, il les ignore, & cette circonstance le rend un peu moins coupable. Je me forcerai même si je le puis à un silence éternel; je ne veux point de sa commisération. Je déteste d'avance tous les soins que l'humanité me rendrait & dont je ne pourrais pas rendre grâce à l'amour; mais ce qui me décide plus que tout le reste au parti douloureux que je prends, c'est la satis-

faction de garder un motif secret pour justifier ce que j'aime & d'avoir à me dire : s'il eût connu mon état, peut-être il m'eût rapporté son cœur & ne se serait pas fait un plaisir barbare de déchirer le mien.

Voilà mon sort : le passé m'accable, l'avenir m'épouvante, le présent me fait rougir. Je passe les nuits à pleurer, les jours à me contraindre, à dévorer mes larmes; vous seule mon amie, vous seule recevez les épanchements de mon cœur. Quand il succombe à ses souffrances à chaque instant renouvelées, il ne peut dans l'univers entier se reposer sur un seul mortel, pas même sur celui qui en est l'auteur. Nul être n'est touché de mes maux, il faut en gémir en silence, les renfermer avec effort; montrer un visage serein lorsqu'on a la mort dans l'âme, n'oser jouir même de sa douleur & craindre un public qui aurait la barbarie d'y insulter!... Je ne puis finir ma lettre... je crains de vous l'envoyer... Sophie, ma fidèle Sophie vous la portera; cette fille m'aime tendrement & tout, jusqu'à son affection, ajoute à mon supplice. Je frémis chaque fois qu'elle me regarde, je n'ai pas osé l'instruire & c'est encore une consolation dont je me prive; il n'en est pas pour moi : le Ciel est juste...

Billet

*De la marquise à son amie*

Ah! que viens-je de lire?... tous mes sens sont émus : mon amie, ma tendre amie, votre lettre est un bienfait; elle est trempée de vos larmes, je l'ai couverte des miennes. Tous les cœurs ne me sont donc pas fermés... Un rayon de joie peut donc luire au fond de l'âme la plus infortunée! J'irai vous voir... oui, oui, je vous verrai... Vous aurez pitié de moi & malgré toute l'horreur de mon sort, je serai heureuse dans vos bras. Que je vous remercie! que je vous aime!

Lettre XXIV

*Du comte à la marquise*

Vous avez la fièvre, dites-vous? Ah qu'elle s'attache à moi!... C'est moi, moi seul qu'elle doit consumer. Votre agitation, votre douleur est mon crime; je le déteste, je le pleure; je ne dors point; les jours que je ne vous ai point vue, je les ai passés dans l'amertume, dans les remords, surtout dans le regret d'être éloigné de vous : plus je vous aime, hélas! & plus je suis coupable. De grâce, ne m'interrogez pas sur ce que je vous écris; il n'est pas temps encore; vous saurez tout. Ne me suivez point dans l'abîme; cet abîme est mon cœur; quand j'y rentre, tout s'obscurcit pour moi... mais c'est vous seule que j'y trouve. Je n'aime... oui, je n'aime, je n'adore que vous & je le dis avec un trouble extrême; mais je vous le dis, je vous en fais le serment. Je le jure par l'honneur... qui m'est encore sacré. À Dieu ne plaise que je prenne jamais d'autre chaîne! Si l'on me donnait à choisir d'un poignard, ou d'un nouvel amour, je me jetterais sur le poignard, & me croirais heureux. Je renonce... je voudrais renoncer à tout, excepté à vous. Pardonnez aux horreurs de mon style; elles sont toutes dans mon âme. Le comble de mes tourments est d'être accablé de vos reproches & de ne pouvoir les trouver injustes. Ah! mon amie, mon unique... que dis-je, ma plus chère amie, que je suis malheureux!... vous l'êtes. Voilà donc l'amour! voilà donc ses abominables effets! voilà ce que produit le plus beau présent de la divinité... Les pleurs, le désespoir, je dirais presque la barbarie! On est barbare quand on coûte une seule

larme à ce qu'on aime. Oui, je vous aime, oui, je le jure à vos pieds... Ah! si je vous aimais moins, je serais moins à plaindre. Encore une fois, ne me pressez pas d'expliquer ce mystère; contentez-vous, ô la plus charmante des femmes, de régner seule & pour toujours sur un cœur, qui, tout criminel qu'il est, n'en est peut-être que plus digne de vous.

Billet

*De la marquise au comte*

Votre lettre m'a fait fondre en larmes. Dieu! quel est donc ce mystère que vous me cachez, sur lequel vous ne voulez pas que je vous interroge? Cruel! vous me glacez d'effroi! Je ne sais que penser... Qu'ai-je encore à craindre? Dites-moi, dites-moi tout! je le mérite : je meurs d'inquiétude. J'attends votre réponse, elle va décider mon sort... il est horrible...

Lettre XXV

*De la marquise au comte*

Qu'elle est tendre, qu'elle est consolante la lettre que vous venez de m'écrire! Je l'ai baisée mille fois. Cependant vous ne me dites point ce que je vous demandais hier avec tant d'instance & ce que vous vous obstinez à me taire. Qu'est-ce donc? Que l'incertitude est cruelle quand on craint tout; quand l'imagination se crée des monstres & que le cœur les adopte! Eh bien! étais-je mal inspirée? Oui, oui; il est au fond de mon âme un avertissement secret qui ne me trompe point, qui me rend ou qui détruit ma confiance & quand je vous fais du chagrin, quand j'en ai, je suis d'autant plus malheureuse, que c'est votre ouvrage. Hélas! je crois, j'aime à croire tout ce que vous m'écrivez; mais je détesterais & vos serments & vos soins si l'amour le plus vif ne vous les rendait pas nécessaires, s'ils étaient la suite d'un sentiment plus honnête, plus réfléchi qu'impérieux. Agissez pour vous, ou ne comptez pas sur ma reconnaissance. Je ne puis être touchée des marques de votre tendresse, que lorsque votre bonheur en sera l'objet... Il est donc vrai, vous m'aimez?... Vous n'aimez que moi! Ce n'est point le procédé qui vous arrache cet aveu; il part de votre âme! Je défie le Ciel de m'accabler. Que l'homme qui trompe est à plaindre! & comment ne le serait-il pas? Il afflige, il se condamne à la fausseté, au mensonge; on le dévoile tôt ou tard: il est persécuté par celles qu'il associe à son malheur; entraîné vers l'une, retenu par l'autre, grondé ici, subjugué là, soupçonné partout, il n'est content, ni estimé nulle part; il donne

de l'humeur, il en prend & finit par n'intéresser personne. De la bonne foi, mon ami, de la candeur. Sans cela on fait des infortunées, on l'est soi-même; ce qu'on inspire est un fardeau, on n'a que des jouissances imparfaites, on perd son empire sur les cœurs les plus tendres. Va, le bonheur est de rendre heureuse celle dont on est aimé, de se dire : sa félicité est mon ouvrage. Je suis à l'être qui m'a tout sacrifié! Je règne sur une âme sensible; elle ne sera ni déchirée, ni refroidie par moi. Voilà, voilà les seuls plaisirs dignes de vous : le moindre partage désespère & tue l'amour.

Adieu! Mais ce secret, cet inquiétant secret! Je me fie à votre promesse & j'en attends l'exécution. Hélas! tous les miens ne vous sont pas encore révélés... Adieu.

Lettre XXVI

*De la marquise à son amie*

Il n'est point coupable; non, mon amie, il ne l'est point, je ne suis plus à plaindre... Et vous avez pu le haïr, le mépriser! Lui! ah! Dieu!... C'est moi, hélas! c'est moi seule qu'il faut priver de votre estime; je n'y ai plus de droits, mon amant les a tous... Il est fidèle, je ne vois, je n'appréhende plus rien... Qu'ai-je à craindre? Son cœur m'appartient & le mien plus enivré que jamais ne sent le remords même qu'avec joie. Je vous effraie, accablez-moi de vos reproches; je les mérite, je ne m'en fais plus. Concevez s'il est possible quel empire a sur mon âme le mortel charmant que j'ai cru ingrat sans cesser de l'idolâtrer. Jugez de mon délire! En dissipant mes soupçons, en détruisant mes craintes, mes doutes insupportables; c'est peu d'avoir suspendu mes maux, d'avoir charmé, adouci jusqu'aux horreurs de ma situation, il me la fait oublier & cet oubli ne vous étonnerait pas si vous pouviez descendre dans mon cœur, si je pouvais vous peindre l'excès de mon amour. J'ai osé me croire heureuse, lui dire, lui mander que je l'étais; en m'assurant de sa tendresse il a fermé mes yeux à tout. Je frémis de l'instruire, je ne lui dévoilerai ce mystère affreux qu'à la dernière extrémité... Je tremble de l'affliger... Le croiriez-vous, mon amie, c'est pour lui que je tremble! En répondant à ses dernières lettres, je pensais n'avoir à l'entretenir que de ma félicité, j'ai pu me faire cette illusion! Je me trompais moi-même pour mieux l'abuser sur les dangers qui me menacent, qu'il m'a rendus chers, où je trouve de la douceur,

qui m'attachent plus fortement à lui... Mon état, tout horrible qu'il est; eh bien! je l'adore comme le gage de notre union, de notre ivresse & de nos sentiments. Je ne suis plus à moi, je rougis de m'en trouver si loin... Quel est donc cet ascendant impérieux, quel est ce pouvoir étrange de l'amour, cette magie inexplicable qui change les peines en plaisirs, entretient le courage au sein de la faiblesse, place l'énergie à côté du malheur, ennoblit la défaite, l'abandon de soi, l'oubli du reste & fait une jouissance encore des périls, des peines, de la honte & des larmes? Oui, oui, sous le poids de l'infortune, sous le poids plus accablant du crime, je connais le bonheur... je suis aimée.

Lettre XXVII

*De la marquise au comte*

Eh bien ! reprenons-la donc cette agitation de l'amour, qui fait le malheur, l'inquiétude & le charme de la vie ; reprenons & son trouble, & son désordre & ses faiblesses, & ses alarmes & même ses injustices. Ne vous plaignez point des miennes : plus un sentiment est profond, plus on doit être blessé de ne pas trouver dans l'objet préféré à l'univers le retour qu'on mérite, le prix de sa tendresse, de ses sacrifices, une consolation à ses torts, un abandon égal au sien. Je l'avoue, j'ai tremblé, j'ai craint (et vous y avez donné lieu) de ne vous être pas aussi nécessaire que vous me l'êtes. Je ne vous ai point dit tout ce que cette idée avait d'affreux pour moi, ni la violence de mes tourments. Les réflexions qui en ont été la suite me parurent du calme & j'osai m'en applaudir. Va, ce calme n'était que de l'abattement ; le désespoir était au fond de mon cœur. Je ne me suis parée ni d'un vain courage, ni d'une fausse tranquillité. Je ne t'ai point trompé ; je m'abusais. L'amour reprend ses droits ; je te rends tous les tiens & puissé-je ne m'en jamais repentir ! Ah ! prenez pitié de votre folle maîtresse ! Oui, je le suis, je le serai davantage. Je n'entends rien au sentiment paisible, je vous aime avec excès & je conserverais de la raison ! Je n'en ai point, je n'en veux point avoir ; j'en détesterais le retour. Nous y perdriions tous deux ; vous ne retrouveriez nulle part la vérité de mon amour ; vous regretteriez mes injustices, mes extravagances, le délire de ma tête, la profonde sensibilité de mon âme, vous seriez languissamment aimé ; on

vous passerait tout, on ne sentirait rien, vous ne seriez pas heureux, je serais vengée, & rien alors ne manquerait à mon infortune. Songez-y bien, mon repos, ma félicité, ma vie sont entre vos mains; vous les pouvez anéantir et, si vous saviez combien je m'abhorre quand j'ai à me plaindre de vous, si vous le saviez, cruel, vous en seriez effrayé. Ménagez ma délicatesse; si je vous suis chère & si vous m'aimez faiblement, rendez-moi le service de m'accabler sans nul égard. Je ne crains point de cesser d'être, je ne crains que de souffrir et, ne tenant qu'à vous, je ne connais de perte que la vôtre. Mais écartons ces sombres images; tu m'aimes, tu me rends mon existence précieuse (quels que soient les malheurs qui la menacent), va, je n'ai à présent que celle que tu me donnes. Je compte sur ton honnêteté, sur tes serments, sur ton cœur; ah! tout m'assure de lui & s'il était possible... ma tendresse en augmenterait. Quel pouvoir vous avez sur moi! Non, vous n'imaginez pas à quel point il m'étonne! Je n'ai jamais été absolue; mais j'étais indépendante, bien attachée à mes fantaisies & je n'ai plus que le désir de vous plaire : vous me faites sentir qu'il y a une douceur extrême à soumettre sa volonté à celle de ce qu'on aime, que les plus grands sacrifices sont les plus délicieuses jouissances & que la liberté que j'adorai, ne vaut pas la chaîne que j'adore. Adieu.

Lettre XXVIII

*De madame de Sancerre à la marquise*

Ma chère enfant, c'est avant-hier que j'ai marié la fille de mon fermier. C'est moi-même qui l'ai parée, elle était jolie comme l'amour & belle comme l'innocence. La noce s'est faite dans mon château. Imagine-toi tout le tumulte de la gaieté rustique, des tonnes couronnées de fleurs, le vin ruisselant partout, les danses des jeunes filles & des jeunes garçons, l'embarras des mariés, la timidité de leur amour & la naïveté de leur expression & moi au milieu de tout cela fêtée, caressée, ensevelie sous les bouquets, chantée, célébrée, causant avec les mères, embrassée par les vieillards & ouvrant le bal champêtre... J'en suis encore toute réjouie; cette petite fête m'aura rajeunie pour dix ans. Il est si doux de contribuer à la félicité des autres & d'en être le témoin! Claudine s'appelle à présent madame Louis; elle est toute fière de son nouveau nom, & elle sera digne je crois du titre d'épouse. Je l'ai bien prêchée. Monsieur Louis est déjà très aimé; on me paraît toute familiarisée avec ses manières un peu brusques, mais qui peuvent fort bien n'en être pas moins tendres. Il est gai, jeune, robuste; il y a là de quoi faire un bon laboureur & un excellent mari. Je souhaite ardemment leur bonheur & je leur ai répété bien des fois qu'ils ne le trouveraient que dans l'accomplissement de tous leurs devoirs. Tant pis pour eux s'ils l'oublient : mais ils ne l'oublieront pas. Les gages de leur union viendront bientôt en augmenter les charmes. Loin des séductions, au sein des plaisirs tranquilles, fidèles à l'hymen, soumis à

la nature, sensibles à l'honneur, ils seront l'exemple de mon village, auront mes regards pour encouragement & l'estime générale pour récompense. Que la vertu me plaît ! Je l'honore partout où je la trouve.

Ma chère fille, vous ne voulez donc point venir me voir ? Je ne sais, mais vos lettres sont tristes, embarrassées ; je n'y retrouve point cette liberté d'esprit, ces saillies qui me charmaient. Si tu as des chagrins, mon enfant, quelle autre que moi a plus acquis le droit de les connaître, de les partager ? Eh ! quelle peut en être la cause ? Fêtée, brillante, chérie de la société, adorée par ta mère, que manque-t-il à ton bonheur ? Je le devine : tu es avertie par le vide de ton âme de la futilité de ses distractions ; sa pénible inquiétude en est à la fois l'éloge & le tourment. On se lasse de l'évaporation, mais souvent on la remplace par quelque chose de pis. Prends-y garde ; il vaut mieux fixer le mal dans la tête, que de le laisser descendre dans l'âme ; c'est là qu'il fait de cruels ravages & la sensibilité qui est presque toujours une peine, devient un fléau quand le devoir la contrarie. Ma chère fille, vois par mes yeux ce monde qui éblouit les tiens. J'écarterai les illusions qui t'en voilent les écueils, & tu seras effrayée des précipices auprès desquels tu as joué si longtemps. Ta mélancolie même est un trait de lumière dont tu dois profiter. Va, on n'est heureux qu'en respectant ses liens ; l'hymen, l'amitié, les attachements légitimes, voilà les sources du peu de bonheur que le Ciel nous accorde. Hors de là, tout est prestige ; on n'embrasse que des ombres ; la vérité repose dans le sein de la nature. Viens, tu la trouveras ici dans toute sa fraîcheur & avec tous ses charmes. C'est ici que les nuits sont calmes & les jours sereins ; viens, tu m'aideras à découvrir les malheureux qui se cachent & nous serons payées de notre recherche par la joie de les soulager. On sort toujours plus heureux de la cabane où l'on a surpris le pauvre par des secours inattendus. Je te l'ai entendu dire bien des fois, la douceur de plaire ne vaut pas le plaisir d'être utile. Eh bien ! qui t'empêche de le goûter, il te détacherait de tous les autres. Les bénédictions des habitants des campagnes ont un charme que ne peuvent avoir les froids hommages de la ville.

Ton âge a besoin d'amusements, je le sais ; eh ! mon amie, quand l'âme est pure, on en trouve partout. Le désordre naïf de mes danses pastorales me réjouit cent fois plus que la symétrie

des vôtres. Mon parc, mon potager, mes étangs, le bois que j'ai planté, tout cela m'occupe & m'enchanté. Ces jeunes arbres que tu as vus naître & que j'ai tant soignés, ils commencent déjà à me couvrir de leur ombre & j'aimerais bien à te voir respirer le frais sous leurs feuillages.

À propos, j'ai reçu des nouvelles de monsieur de Syrcé, que ces inspections ont amené à quelques lieues de chez lui. Il m'a écrit, je suis très contente de ce qu'il me mande; il vous rend justice & rougit d'autant plus de ses torts que vous n'en avez point avec lui...

Adieu, surtout écrivez-moi plus gaiement. Le style de vos dernières lettres ne va point à votre âge, à votre position, à vos espérances, en un mot, à tout ce que vous êtes. Quand le cœur est tranquille, l'esprit est enjoué et, à tout prendre, je me défiais moins de ta folie que je ne crains ta tristesse; je t'embrasse bien tendrement. Mon Dieu! que j'aurais de joie du retour de monsieur de Syrcé! Il n'est qu'étourdi; j'en augure des merveilles; il changera sûrement & alors, n'est-ce pas? il faudra bien lui pardonner.

Lettre XXIX

*Du comte au chevalier*

Dois-je remercier le sort ? Dois-je l'accuser ? Dans ce moment peut-être la malheureuse Sidley est instruite de tout, sans que j'aie osé rompre le silence ? Voici, mon cher chevalier, sur quoi je fonde... dirai-je mon espoir ou ma crainte ? Il y a deux jours que j'allai chez elle ; elle n'était point visible. En l'attendant, je me promenai dans son jardin, dans ce jardin qui fut si longtemps mon univers. C'est là que, près de Sidley, je m'occupais de sa rivale, je parcourais une des premières lettres que madame de Syrcé m'a écrites & qui contient les expressions les plus vives de l'amour heureux. Tout à coup, Sidley, l'air abattu, l'œil sombre, les cheveux en désordre, paraît à la croisée de sa chambre. Je me hâte de cacher le gage de ma trahison ; je cours précipitamment, la frayeur, la surprise, le trouble me rendirent inattentif & la fatale lettre que je croyais en sûreté me sera sans doute échappée. En rentrant chez moi je l'ai cherchée vainement. Depuis, je n'ai osé retourner chez Sidley ; elle ne m'a point écrit ; je sèche dans les tourments de l'incertitude : jamais on n'a senti une agitation plus cruelle. Dans ce flux & reflux de sentiments contraires, je me suis déterminé à révéler tout à madame de Syrcé. Eh quoi, mon ami ! c'est dans ce moment que vous m'allez quitter ! Votre père est malade & vous rappelle. Je ne sais, mais votre départ est pour moi le présage de quelque grand malheur. Adieu, mon ami.

Lettre XXX

*De Fani, jeune personne au service de Sidley,  
au comte*

Monsieur le comte,

Je vous écris en fondant en larmes : ma maîtresse, ma chère maîtresse, cette femme adorable, pour qui je donnerais ma vie, pour qui je la donnerais avec joie, eh bien ! depuis quelques jours elle est tombée dans une mélancolie si profonde qu'elle ne me parle plus & n'attache sur moi que des yeux distraits où roulent des pleurs qu'elle veut cacher. Je ne puis deviner la cause de cet état ; mais vous, monsieur le comte, mais vous... est-il possible que vous ne la connaissiez pas ? Ce n'est que par vous que lady peut avoir du chagrin ou du bonheur. Vous êtes tout pour elle & elle mourrait de désespoir si elle n'était pas tout pour vous. Il faut que je soulage mon cœur : je ne puis rien dissimuler, & j'ai besoin de vous dire tout ce qui l'opresse. Cette nuit, une heure après qu'elle s'était couchée, elle s'est levée sans m'appeler, est descendue seule dans le jardin & s'y est promenée à grands pas jusqu'à la pointe du jour. Je l'ai suivie des yeux à la clarté de la lune, qui me laissait distinguer ses mouvements : elle était pâle, échevelée ; il lui échappait des soupirs entrecoupés de quelques mots, elle prononçait votre nom & son trouble augmentait. Enfin, elle a rentré ; elle a tiré de son secrétaire vos lettres & votre portrait, ses larmes alors ont coulé en abondance. Elle s'est penchée sur son lit & est restée dans cette attitude jusqu'à l'heure à

laquelle j'ai coutume d'entrer dans son appartement. Mes yeux étaient rouges & gonflés... J'avais tant pleuré!... Elle s'en aperçut, sourit, & voulut me dire quelques paroles qui expirèrent sur ses lèvres. Elle me fixa avec bonté, me prit la main, & me pria de me retirer. Ah! monsieur le comte, qu'avez-vous fait? Quelle femme vous affligez! Venez tomber à ses genoux, venez essuyer ses pleurs, venez rendre la vie au cœur que vous désespérez; consolez lady, ou je vous croirai le plus barbare des hommes.

Lettre XXXI

*Du comte à la marquise*

C'est trop me taire : c'est trop dévorer mes remords, mes inquiétudes, mes alarmes, surtout les vôtres. Connaissez mon crime, ou plutôt mon malheur : sachez tout. Je vous adore ; je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimée. Je vous adore & je vous trompe ! Voilà mon supplice de toutes les heures, de tous les instants. Je meurs de honte, de repentir, de douleur. Écoutez-moi & gardez-vous de prononcer mon arrêt, avant d'avoir lu mille fois ma justification. Avant de vous connaître, j'aimais un objet... (j'oserai en faire l'éloge à vous-même). J'aimais, dis-je, un objet charmant, sensible, honnête, plein de grâces, de qualités & de vertus. J'étais heureux ; je ne désirais rien que d'aimer s'il était possible encore plus ce que j'aimais avec excès. Je vous vis, ce premier regard emporta vers vous mon âme tout entière. Je me dissimulai cette impression ; je luttai contre elle. Je retournai à Sidley (c'est le nom de la femme que je vous sacrifie) mais j'y retournai avec votre image dans le cœur : elle m'intéressait : vous seule m'occupiez. Enfin, je me peignis mon ingratitude & Sidley l'emporta pour un moment. Que ce triomphe fut court ! Vos froideurs apparentes, en piquant mon amour-propre, réveillèrent ma sensibilité. Je me crus haï ; je vous en aimai davantage. Je me persuadai alors que ma passion n'était qu'un simple goût ; je m'étourdis sur tous les droits de Sidley : je me promis de lui être fidèle & il me sembla que je cessais d'être coupable. C'est alors que le plus odieux des hommes, que je ne nomme pas, mais que

vous devinerez, vint s'emparer de moi, m'empoisonna de ses conseils, de ses principes détestables, m'associa malgré moi aux viles manœuvres qu'il colorait avec cet art que suggèrent l'esprit méchant & l'habitude des intrigues. Il voulait m'enlever ma maîtresse; se venger de vous, me dégrader, vous perdre. Que fit-il? Il se moqua de mon amour & intéressa ma vanité. Il me proposa votre conquête, comme si elle eut été en son pouvoir, mais à condition qu'il serait le maître de divulguer mon bonheur. Je frémis de ce projet. Il arma contre mes scrupules toute la séduction de sa malheureuse éloquence, vous peignit sous les traits les plus étrangers à vous, vous confondit dans la foule de ces femmes que chacun obtient à son tour, qu'on prend sans amour, qu'on laisse avec mépris. Le monstre enfin m'enveloppa si bien de ses ruses multipliées qu'il affaiblit ma passion, qu'il lui fit changer de nature & qu'en m'attachant à vous je songeai plutôt à contenter un désir vif qu'à satisfaire la délicatesse d'un sentiment. Je serai vrai : Sidley, je l'avoue, se fortifia dans mon cœur de tout ce qu'on vous avait ôté & je ne regardai mon aventure avec vous que comme une infidélité passagère qui me laisserait bientôt libre & n'attenterait point à mon premier attachement. Combien vous êtes vengée! Combien vous méritez de l'être! Concevez quel fut mon trouble, mon déchirement, ma confusion & mon ressentiment contre le traître qui m'a trompé quand je vous connus mieux; quand votre âme se déploya devant moi; quand, du sein même de votre faiblesse, je vis éclore toutes les vertus qu'on admire & toutes celles qui se font aimer. Dès ce moment, je jurai d'être à vous, de n'être qu'à vous, de vous consacrer mes jours, d'abandonner Sidley; Sidley si honnête, si confiante, si digne de mes hommages. Mais, vous le dirai-je? la vue de cette femme, le souvenir de son bonheur, du mien, la force de mes engagements, le reproche secret d'y manquer vinrent ressaisir mon cœur & l'enlevèrent quelque temps à l'amour, pour l'enchaîner au procédé. Plus je vous idolâtrais, plus il me semblait généreux de lui sacrifier ma passion même. Cette action se peignait à moi sous les traits de l'héroïsme & je me vouais aux malheurs pour lui en épargner. L'âme humaine n'est point capable d'un tel effort; la mienne, après bien des combats, s'arrache à tout pour revoler dans les liens qu'elle aime, qu'elle préfère, qu'elle veut garder jusqu'au dernier soupir. Le cœur que

je vous rapporte, que je vous livre à jamais, sera d'autant plus fidèle qu'il a rencontré plus d'obstacles. L'honnêteté qui m'a fait tenir à mes premiers serments vous garantit ceux que je vous fais. Pardonnez-moi mes absences, mes froideurs apparentes. J'ai été trop à plaindre pour être encore puni. Jouet d'un homme abominable, je ne puis vous rendre heureuse, sans vous immoler une victime, eh, quelle victime encore ! une femme tendre, fidèle & dont je vanterais les charmes, si les vôtres ne me faisaient pas tout oublier ! Eh bien ! c'en est fait... larmes, prières, reproches, je braverai tout ; si cet effort me coûte quelques soupirs, n'en soyez point jalouse ; plus il sera douloureux, plus je sentirai le bonheur d'avoir souffert pour vous. Sidley est instruite... elle ne m'a point écrit ; je ne la verrai point. Je vous aime avec excès, mon sacrifice en est la preuve ; ne le rejetez point, soyez généreuse à votre tour ; plaignez-moi, aimez-moi & que le souvenir de mes torts s'éteigne dans l'ivresse de notre amour !

## Lettre XXXII

*De la marquise au comte*

Que m'avez-vous dit ? Vous avez porté la mort dans mon cœur. À peine suis-je revenue du long évanouissement qui a suivi la lecture de votre lettre, de cette lettre fatale, où mon arrêt est écrit de votre main ! J'estime votre franchise, mais je mourrai de ce qu'elle m'apprend. Vous avez aimé une autre que moi ! Vous l'aimiez quand vous m'avez fait l'aveu de votre amour, vous ne me regardiez que comme l'objet d'une fantaisie. Moi ! j'ai pu être un seul instant méprisée par vous ! Moi, je me suis jetée dans des bras qui étaient ouverts pour une autre ! Sans doute vous l'aimez encore !... Oui, vous l'aimez, vous m'abusez : aujourd'hui, qui me répondra de vos serments, quand c'est sur leur foi que je me suis attiré mes maux ? Ô Ciel ! il est donc vrai, à l'instant même que je croyais me donner à l'amour le plus tendre, j'avais une rivale... une rivale adorée ! Avant que d'être conquise, j'étais déjà sacrifiée ! Tous mes sens se soulèvent. Vous allez l'oublier, dites-vous, vous me le jurez... Vous le voulez peut-être ; moi, je ne le veux pas, j'en mourrai, je le sens ; mais j'aime mieux la mort qu'un bonheur acheté par les larmes d'une autre. C'est moi qu'il faut bannir de votre cœur, c'est moi qu'il faut accabler. Rentrez dans vos premiers liens ; je vous rends votre liberté, je vous implore contre moi & dans quel moment ?... Celle à qui je vous cède, ou plutôt à qui vous appartenez, a sans doute plus de charmes que moi, mais je lui défie d'être plus infortunée... N'importe, allez tomber à ses pieds, essayez ses larmes, laissez

couler les miennes... C'est moi qui vous en presse, qui vous crie à genoux : laissez-moi mourir & sauvez l'être sensible que vous avez promis d'aimer. Je suis loin de réclamer mes droits... Si vous les connaissiez, si vous saviez dans quel abîme de maux vous m'avez conduite & à quel point vous êtes coupable!... Je vous pardonne. Puissiez-vous ignorer toujours combien mon âme est courageuse; combien, malgré ma faiblesse, je méritais d'égards, & de quels efforts je suis capable! Vivez heureux, ne me voyez plus. Je vous sers, cruel, & vous m'obéirez... Je frissonne; elle va donc jouir de mon sacrifice & s'applaudir d'un triomphe, quand je n'aurai plus d'espoir que le tombeau!... Est-il vrai que vous vouliez renoncer à elle, que vous me préféreriez, que je vous sois plus chère que je ne l'ai jamais été? De quoi vais-je m'informer? Votre perfidie... que votre aveu cependant rend moins horrible, cette perfidie dont je suis la victime, rompt tous les nœuds qui m'attachaient à vous. J'y renonce... je les déteste... je pleure en les déchirant, je pleure... je frémis... Je ne vois plus que le crime & la honte; plus d'illusion consolante, plus de motifs de courage; le mien succombe, je voudrais parler & je n'ose... L'affreuse vérité rentre au fond de mon cœur... pour n'en jamais sortir... Ah! ma situation exciterait la pitié même de ma rivale.

Billet

*Du comte à la marquise*

Votre lettre m'a rempli d'admiration & d'effroi. Qu'annoncent le mystère, le trouble de votre style, & ces réticences... que je n'ose interpréter? J'irai tomber à vos genoux, je vous arracherai un secret qui semble peser à votre cœur... Je ne croyais pas qu'il me fût possible d'être plus à plaindre; Dieu! si je l'étais davantage!... Tout ce que j'imagine m'effraie; je cours m'éclaircir. Puissé-je n'être pas encore plus criminel!

Lettre XXXIII

*De lady Sidley à Fani*

Quand tu recevras ma lettre, je serai déjà loin du lieu que j'habitais. Ô toi, qui m'as rendu les services d'une amie, toi qui connais mon cœur, toi qui m'aimais & que je regrette, j'ai craint de te l'ouvrir, ce cœur cruellement blessé, ce cœur fait pour sentir l'amour, digne de l'amitié, digne surtout d'un autre sort. Tu as vu naître ma passion pour le comte de Mirbelle. Jamais on n'eut un sentiment plus vrai, on n'éprouva jamais une plus noire trahison. Il aime ailleurs! Tout est fini pour moi. L'univers disparaît avec mon amant. Qu'est-ce que l'univers, quand on n'est plus aimée? Le barbare! Ô ma chère Fani, ce n'est point une conjecture, ce n'est point un soupçon; je suis confiante, tu le sais. Mais hélas! j'ai vu... j'ai lu... je frémis!... Que cet homme est méprisable! Après tant de serments de sa part & de crédulité de la mienne! Il ne m'amenait ici que pour m'y abandonner. Garde-toi de croire que je l'aime encore; je le fuis, je m'applaudis de le fuir, je n'en serai jamais assez loin. Vaines illusions de ma douleur! Mon ressentiment me trompe, Fani!... je l'aime plus que jamais. J'emporte ses lettres, son image; les unes auront mon dernier regard, l'autre mon dernier baiser. Que dis-je? la retraite m'armera contre un souvenir trop cher; j'oublierai le perfide... je l'oublierai!... Heureuse de n'avoir de commun avec lui que les principes d'une religion qui m'ouvre un asile!... asile épouvantable, mais qui me sera doux, puisqu'il nous sépare à jamais. Que ne puis-je au moins y apporter le zèle d'une âme désabusée de

tout! Détachée des erreurs pénibles, que ne puis-je embrasser quelque vérité consolante? Que ne puis-je m'absorber dans le sein d'un Dieu? Un Dieu! En est-il d'autre?... Tu vois mon trouble, je renonce à lui, non à mon sentiment; j'en nourrirai le charme funeste, je me plairai dans son amertume & souffrant par lui je ne souhaiterai point le terme de mes jours. Le néant n'est à désirer que pour ceux qui ne jouissent pas des peines du cœur. Ma chère Fani, reçois les derniers épanchements d'une âme où le souvenir de tes soins ne s'éteindra jamais!... Combien je suis agitée... Il change, il me trahit, il veut mon trépas! Je dois l'abhorrer & je le pleure!... Oui, je le pleure. Ô toi, que j'aime, que j'aime encore, ne crains pas que je veuille, que je puisse me consoler. Aucun regard humain ne profanera les traits malheureux qui n'ont fait qu'un infidèle; ils n'auront brillé que pour toi, ces charmes que tu vantais. En cessant de te plaire, j'aurai cessé d'être belle & ma douleur m'aura servie. Fani, j'épuise avec toi ma sensibilité, c'est pour lui, c'est contre lui que je réserve mon courage. Ensevelis dans ton cœur les restes de ma faiblesse. Qu'il l'ignore à jamais. Mon amie (je puis te donner ce nom), reçois pour récompense tout ce qui m'appartient; je joins à cette lettre le papier qui t'en garantit la possession. Tu es le seul cœur qui me reste, je te dois tout et, si tu es heureuse, je jouirai jusqu'à mon dernier soupir de la douceur de mon bienfait. J'ai récompensé Sudmer & je te le recommande.

Adieu, brûle ma lettre, anéantis le gage d'un amour qui me déshonore. Tu remettras au comte, ou aux gens qui viendront de sa part, celle que je laisse pour lui... Le malheureux! il n'a plus d'amie... Mais sa victime ne lui échappera point, j'aurai la force de vivre.

Lettre XXXIV

*De lady Sidley au comte de Mirbelle*

Ce n'est pas l'instant des reproches, c'est celui du courage. J'ai lu la preuve de ta perfidie, que le hasard ou ton adresse a fait tomber entre mes mains. Tu m'as trompée... Tu ne me verras plus. Une barrière éternelle s'élève entre nous & tu ne sauras point le lieu de ma retraite. Ne donne jamais un regret à mon sort. Je ne regrette rien dans un monde où la sensibilité est en proie à l'ingratitude & à la trahison. La femme qui t'aimait & qui t'oublie s'ensevelit volontairement en des lieux où elle trouvera la paix... où elle attendra la destruction de son être... Adieu... Ne crois pas cependant que j'attende à mes jours. Si tu avais perdu la vie avant mon estime, je t'aurais suivi; mais tu es vil à mes yeux, tu ne m'es plus rien & je vivrai, non pour la haine (l'objet de mon mépris ne peut la mériter), mais pour effacer à mes propres yeux la honte de t'avoir aimé.

## Lettre XXXV

*De lady Sidley au comte de Mirbelle*

Avant que Sudmer s'éloigne, que l'univers me quitte & que je retombe sur moi dans cette solitude, je ne sais quel mouvement involontaire me force à t'écrire. Ce n'est point la haine, c'est encore moins l'amour : qu'est-ce donc ? Le besoin de t'accabler de tout le mépris que tu m'inspires. Si tu n'étais coupable envers moi que du crime d'avoir changé, je pleurerais ton malheur, le mien peut-être... Mais à l'inconstance tu joins encore la perfidie ; ta bassesse me console de ton ingratitude. Rappelle-toi la mort de ma mère, ses derniers vœux, les dernières paroles de sa voix défaillante, rappelle-toi tes promesses que je déteste, tes serments que j'oublie, ma confiance, ma sécurité, mon amour, l'aveugle amour dont je brûlais pour toi ; vois-moi livrée à toi seul, n'ayant point d'autre appui, d'autre objet, d'autre idée, solitaire & heureuse de l'être, m'enivrant de mon erreur que tu avais la cruauté d'entretenir, vois-moi dans la retraite où tu m'avais mise & dans le désert où je m'ensevelis, enfin contemple mon sort & juge-toi... Je me croirai trop vengée. Je ne m'emporterai point contre l'infortunée qui m'enlève ton cœur, je ne la hais pas, je ne l'envie pas, je la plains. Peut-être tu l'enverras mourir où je suis. L'être que je n'ai pu toucher ne sera point sensible à un autre amour : l'être qui m'abandonne ne peut jamais être fidèle. Non, tu ne le seras point & ton inconstance te servira de supplice. Du creux de la tombe où je descends vivante, mon souvenir ira persécuter ton cœur. Tu me verras pâle, défigurée,

meurtrie sous la haire, déchirée par le cilice, errer autour de toi; & ma sombre image, après mon heure suprême, viendra t'arracher tes plaisirs. Ne crois pas cependant que je sois malheureuse par toi. Non, je ne le suis pas... Non... cruel! J'entre dans l'asile du repos & de la paix. Puissent la force de l'exemple, le recueillement & le silence élever enfin mon cœur vers des objets qui le fixent & le remplissent! La nuit tombe. Sudmer, le respectable Sudmer vient prendre mes derniers ordres. Il pleure... & moi... & moi je ne pleure que lui & ma fidèle Fani... tous deux m'ont aimée. Quelle solitude! quelles ténèbres! Sudmer embrasse mes genoux... Il me quitte, il part, les portes se referment sur moi. Ne me plains pas, barbare! Je me jette dans le sein d'un Dieu... Je ne suis point ta victime...

Lettre XXXVI

*Du comte de Mirbelle au chevalier de Gêrac*

Mes malheurs sont au comble, la vie m'est à charge et, pour surcroît de maux, je ne puis me soulager par des larmes : elles s'amassent sur mon cœur, l'oppressent & n'en sortent pas. C'en est fait!... Sidley, l'infortunée!... elle a disparu... On ne sait où elle est... J'ai interrogé Sudmer, Fani... ils ne m'ont répondu que par des cris. Voilà mon ouvrage. Quelle lettre elle m'a écrite! Elle me méprise, m'abhorre! Je le mérite!... Que ne mérité-je point? Mon ami, je suis si malheureux que ce chagrin même, tout accablant qu'il est, est le moindre de ceux dont je suis dévoré. Sidley ne peut me reprocher que mon inconstance, ma perfidie : mais, hélas! envers madame de Syrcé je suis coupable de tous les crimes. Je suis un monstre, un assassin : oui, je le suis. La plus sensible, la plus estimable, la plus charmante des femmes, eh bien!... elle est perdue; elle l'est pour moi... Je la déshonore; je borne sa carrière peut-être & voilà le prix du plus tendre amour! Je n'ose en dire davantage; je n'ose confier au papier... Vous m'entendez... Tous les coups me frappent à la fois & vous me quittez!... Quel présent! quel avenir! Un mouvement de rage succède à mon accablement. Vil artisan de mes maux, tu en recevras le prix : j'en irai chercher la source jusqu'au fond de ton infâme cœur. Le misérable! & je le croyais mon ami! Excusez le désordre de mes sens. Vous me quittez donc? Vous me quittez! Vous partez demain!... Que deviendrai-je?... Je vous embrasse... Soyez heureux.

Billet

*Du chevalier de Gêrac au comte de Mirbelle*

Oui, je pars & je pars malheureux, je vous plains, je pleure vos deux victimes & vous plus qu'elles encore... Vous êtes coupable.

La maladie d'un père adoré pouvait seule, dans ce moment, me faire quitter mon ami. Écrivez-moi; j'implore ma part de toutes vos infortunes et, si tout vous abandonne, comptez sur un cœur que rien ne vous enlèvera jamais.

Lettre XXXVII

*Du comte de Mirbelle à madame de Syrcé*

Après mon crime, après l'aveu terrible que vous m'avez fait, quoi! vous me pardonnez! Vous souffrez que je pleure dans votre sein; vous plaiguez les malheurs d'une femme qui a causé une partie des vôtres! Et c'est ainsi que vous savez vous venger! Ah! votre pitié même est un tourment de plus pour moi : je suis trop infortuné pour que l'on me console. Accablez-moi de vos reproches, de votre indignation : peignez-moi votre état dans toute son horreur : empoisonnez mes blessures, servez mon désespoir, joignez-vous à mes remords pour déchirer ce cœur coupable, c'est la seule grâce que je veux, que j'implore, que mes prières doivent obtenir. Je ne puis envisager le gouffre épouvantable où je vous ai plongée & plus vous m'excusez, plus je me trouve criminel. Quoi! mon emportement vous a sacrifiée! J'ai cédé au barbare délire des sens, quand vous étiez tout entière à l'amour & l'instant fatal de mon ivresse... Et vous renfermez dans votre sein le gage éternel de l'infortune & du déshonneur! Je ne me connais plus : je me déteste : je suis pour moi-même un objet d'épouvante! C'est donc moi qui vous forcerai de baisser les yeux, de redouter ceux d'un époux, ceux d'une mère, ceux du public & je vis! & vous m'aimez! Vous me cachiez vos peines! Privée du sommeil, abreuvée de larmes, en proie à toutes les terreurs, vous ménagiez mon repos : vous vous priviez du seul consolateur qui soit pour vous dans l'univers! Que de grandeur, de courage & de vertu! Quelle âme! Vous qui me devenez

sacrée; vous que j'idolâtre, que je respecte, ma maîtresse, mon amie : vous enfin à qui mon cœur donne en secret un titre encore plus cher, unissons-nous pour tromper tous les yeux, pour ne pas laisser à un monde inexorable le droit de vous flétrir. Vous! Grand Dieu! écoutez. Monsieur de Syrcé est absent, madame de Sancerre n'est pas prête à revenir : enveloppons-nous des ombres du mystère. L'amour est ingénieux, il peut voiler ses crimes. Le mien, n'en doutez pas, créera des moyens. Enfant infortuné que j'adore d'avance, tu vivras, ta naissance ne sera point fatale à ta mère; je te cacherais dans mon sein; on n'y entendra point tes cris et, quand ton œil commencera à s'ouvrir aux horreurs de la vie, ma tendresse courageuse & mon éternelle assistance te vengeront des outrages de la société. Ah! s'il est possible, reprenez quelque repos : fiez-vous aux soins du malheureux qui n'a plus que vous au monde, & qui ne serait déjà plus, si vous n'aviez besoin de son appui. Chef-d'œuvre de l'amour, combien je vous admire! Combien je vous applaudis d'être restée fidèle à la nature! Le préjugé tient au sol; les forfaits sont forfaits partout & il vaut mieux rougir, que de s'épargner la honte par un crime. Adieu, ma vie, mon âme, mon tout! Tâchons d'en imposer à l'univers & puissé-je, hélas! être le seul puni!

Lettre XXXVIII

*De madame de Sancerre à madame de Syrcé*

Ma chère fille, unique objet de mes plus tendres affections; on me mande de Paris que vous changez tous les jours, que vos traits s'altèrent, la tristesse de vos lettres me confirme ce qu'on m'écrit. Je pars : je vais vous porter mes soins, si vous êtes malade; & si vous êtes chagrine, mes consolations. Monsieur de Syrcé m'accompagnera peut-être : il est, comme moi, très inquiet de votre santé & me charge de vous communiquer ses inquiétudes, s'il peut s'absenter quelques jours & interrompre ses occupations, vous le reverrez avec moi.

Adieu, mon enfant! Je suis impatiente de t'embrasser.

Billet

*De madame de Syrcé au comte de Mirbelle*

Venez me voir ; je suis perdue : j'ai reçu une lettre de ma mère, & sa lettre est la mort ; elle revient, monsieur de Syrcé l'accompagne, je ne vous en dis pas davantage. Je suis pénétrée de terreur. Adieu.

Billet

*De madame de Syrcé au comte de Mirbelle*

Il est deux heures après minuit ; elle est arrivée à dix... Mon ami, je respire, monsieur de Syrcé n'est point avec elle, ses occupations l'ont retenu. Ma mère m'a accablée de caresses & ce sont autant de coups de poignard qu'elle me donne. J'en suis réduite à frémir de ses bontés. Il me semble qu'elles me rendent plus criminelle. Que je crains ses regards ! Je crains tout ; mais si vous m'aimez je supporterai tout. Ne venez point demain, je vous instruirai des événements de ma journée.

Adieu, je suis profondément triste... Que demain sera long ! Je ne vous verrai pas.

Lettre XXXIX

*De la marquise de Syrcé  
au comte de Mirbelle*

Ayez pitié de moi; ne m'accusez pas; je vous ai trahi, je me suis trahie moi-même, je suis la plus malheureuse des femmes; je vous écris en sanglotant & je ne sais si j'aurai la force de vous raconter une scène à laquelle je ne devais pas survivre; ah! je n'y survivrai pas longtemps. Après le souper, j'ai passé dans le salon avec ma mère. Pendant tout le jour elle avait attaché sur moi des regards plus attentifs et, dans ce moment, elle avait un air froid, ne m'adressait presque point la parole, ou ce n'était pas du moins avec ce ton affectueux qu'elle a toujours. Elle était à son métier, moi j'avais pris un livre sur la cheminée par contenance seulement; il m'était impossible d'y distinguer la moindre chose. Le silence régnait, je n'osais le rompre : je n'osais lever les yeux et, quelque effort que je fisse, je laissai tomber quelques larmes; elles m'ont perdue; ma mère qui les vit couler quitta son ouvrage, me fixa & ce coup d'œil foudroyant, quoiqu'il ne fût point dur, m'avait anéantie. Ma fille, me dit-elle, qu'avez-vous? À ce seul mot, les soupirs se pressèrent dans mon sein, mon cœur palpita; je versai un torrent de pleurs. Ma mère effrayée vint à moi : ma fille, que signifie ce trouble, cette douleur? Vous me faites trembler. J'allai me cacher dans son sein & j'y restai sans lui répondre... Ma confusion, mon déchirement, la honte de mon état écrite malgré moi dans mes yeux éclairèrent les siens... Je

vous entends, me dit-elle, en me repoussant & allant tomber sur un siège qui était à l'autre bout de la chambre, opprobre de ta famille, malheureuse enfant ! Oui, m'écriai-je, en me prosternant à ses pieds que je baignai de larmes ; je suis une malheureuse, une femme déshonorée, ne m'ouvrez point votre sein, rejetez-moi ; je bénis la main qui me frappe, cette main est la vôtre ; votre rigueur est un bienfait. La seule grâce que je vous demande encore, c'est de me laisser fuir avec l'être infortuné, formé de votre sang & nourri de mes larmes. Je ne veux que le temps de lui donner le jour, ensuite je subirai ma peine par un trépas que j'implore. Mes yeux s'éteindront à la lumière dans l'ancre que j'aurai choisi pour cacher ma honte & mon dernier soupir n'arrivera point jusqu'à vous. Vous n'entendrez point les cris de ma douleur, je me juge, je me condamne, ouvrez-moi vos bras pour la dernière fois... Insensible époux, toi que j'aimai, que j'adorai, contemple les fruits de ta conduite, mon opprobre est le tien. Rougis, cruel, rougis, tu es la cause de mes malheurs, de mon ignominie ; sans toi le cœur d'une mère ne frémirait point à ma vue, elle ne m'aurait point repoussée de ses bras. J'avais à peine achevé ces paroles, que ma mère était dans les miens ; elle y fut longtemps muette, éplorée. Ma chère fille, me dit-elle enfin d'une voix entrecoupée de soupirs, tu m'as attendrie. La nature a parlé & je ne puis résister à sa voix. Calme-toi, console-toi, je couvrirai ton crime... ta faiblesse. L'Être suprême pardonne. L'honneur, la nature & la religion même ne doivent pas être plus inexorables que lui. Mais, ô malheureuse enfant, il faut que tu me jures de ne plus revoir l'auteur de tes maux. Cher amant, juge de mon effroi, & de tout ce qui se passait en moi à cette proposition ! J'ai pleuré, j'ai tremblé, j'ai jeté sur ma mère le regard le plus expressif, le plus douloureux. J'ai de nouveau embrassé ses genoux ; mais je n'ai rien promis... Hélas ! il est plus aisé de mourir que d'arracher de son cœur le trait qui l'enchanter & le déshonore. Oui, dans ce moment, sous les regards d'une mère, d'un Dieu que j'ai offensé pour vous, qui m'en punit, dont mes maux présents ne désarmeront peut-être pas la rigueur, dans ce moment épouvantable, c'est pour vous que je crains, & noyée dans les pleurs, je tremble de vous en coûter...

Adieu, ma main défaillante refuse de tenir ma plume... Mes lumières sont éteintes; me voilà dans les ténèbres. Je n'ose sonner mes femmes; je ne sais quelles images funèbres se présentent à moi; tout mon corps brûle & frissonne, je soulève à peine ma tête appesantie; je ne puis plus former une idée, je me meurs... Adieu.

Lettre XL

*Du comte de Mirbelle à la marquise*

Hélas ! hélas, qu'avez-vous dit ? Votre indiscrétion me désespère ; elle fait trois malheureux. Il fallait m'en croire, il fallait vous reposer de tout sur moi. Jamais, non, jamais vous ne deviez souffrir un tiers, quel qu'il fût, entre vous & votre amant. Que deviendrai-je, si l'on m'interdit votre présence ? Vous-même, que deviendrez-vous ? Je périrai mille fois avant qu'on nous désuise. Votre beauté, vos vertus suffisaient pour m'attacher à vous, votre situation m'y enchaîne, jusqu'à ce que le froid du trépas vienne glacer mon cœur plein d'admiration & d'amour. J'ai baigné votre lettre de larmes. Les caractères en sont effacés ; mais mon âme les a retenus, ils y sont gravés en traits profonds que les temps accumulés ne pourront détruire. Croyez-moi, ne nous bornons pas à gémir, à attendre notre arrêt. Prévenons l'infamie arbitraire dont on tâchera de vous couvrir. Oui, oui, puissions dans notre amour une force qui le mette hors des atteintes de la société. Si votre mère, votre respectable mère, une seule fois cruelle, persiste à vouloir notre séparation : ô vous, sur qui j'ai des droits illégitimes dans nos mœurs, mais sacrés pour nous deux, vous, sans qui je ne peux plus vivre, vous que nul autre que moi ne peut consoler, fuyons ensemble, fuyons des hommes cruels, tyranniques, qui ont des conventions au lieu de sentiments, des bienséances au lieu de vertus & des préjugés féroces au lieu des douces lumières de la raison. N'hésitons pas, éloignons-nous d'un monde où la loi même encourage au crime, où

sur mille attentats cachés s'élève le fantôme de l'honneur, pour insulter à la nature. C'est elle seule qu'il faut suivre, qu'il faut écouter. Avec vous, avec le trésor caché dans votre sein, j'aurai tout, je n'envierai rien. Abandonnez vos parents, je quitterai les miens; renoncez aux vaines chimères du rang, je renonce à mes espérances. Suivez-moi : allons chercher des lieux où l'on ait de la commisération par instinct & non de l'inhumanité par principe.

Il est des peuples que nous appelons sauvages, ils nous recevront, ils nous plaindront, ils admireront notre fermeté, notre amour, notre dévouement courageux aux lois saintes dont l'infraction sacrilège, en vous épargnant le supplice de rougir, nous aurait laissé des remords plus horribles que lui. Aux extrémités de la terre, sous quelque climat que nous habitions, nous trouverons une bonté naturelle qui nous fera grâce, qui soulagera nos maux. Nous trouverons, non des lois établies par des hommes aveugles & barbares, mais la sensibilité vraie, mobile, universelle de tout être que nos politiques institutions n'ont point dégradé. L'opprobre ne vous suivra point; il restera, chère amante, à ceux qui voulaient vous en accabler. Ma femme, oui, ma femme à mes côtés, mon enfant dans mes bras, je ne serai nulle part étranger. Les lieux où l'on s'attendrit sur l'infortune, voilà notre patrie.

Vous direz à l'univers : j'avais un époux que je croyais honnête & fidèle. Mon âme entière lui fut asservie; je cultivai avec une tendresse inquiète les fruits de notre union; le cruel m'a abandonnée, méprisée pour les plus viles créatures; jeune & sensible, j'ai connu le besoin d'aimer & je me suis donnée à celui que j'ai cru le plus digne de moi. C'est là mon crime, la cause de tous mes malheurs, des persécutions que j'éprouve & de l'exil volontaire que nous nous sommes imposé tous deux. Mon amie, voilà ce que tu diras & tous les cœurs seront émus.

Ose adopter ce que je te conseille, osons l'exécuter. J'irai ce soir vous embraser de mon idée. Gardez-vous de condamner ce délire de ma tête; il a sa source dans mon âme; l'image de votre déshonneur me rend furieux. Je n'y survivrais pas; votre billet de ce matin m'apprend que vous souffrez, que vous n'avez pas eu la force de vous lever. Ô Ciel! peut-être à l'instant que je vous

écris... Dieu! si votre porte m'allait être fermée! Désobéissez, ou je ne réponds pas de la violence de mon désespoir.

Adieu! je ne me connais plus... Daignez secondar mon courage & je suis prêt à tout entreprendre pour vous arracher au mépris d'un monde qui ne mérite pas de vous posséder.

Lettre XLI

*Du comte de Mirbelle  
à madame de Syrcé*

Le voilà donc arrivé le malheur que j'ai craint, que j'avais prévu ! Votre porte m'est fermée ; j'y passe à tous les instants ; toujours les mêmes ordres. Les gens sont consternés... J'ai entrevu Sophie, elle était en pleurs ; elle parlait de transport... de redoublement... Je ne respire plus. Toutes les nuits j'erre autour de votre maison ; dès le matin j'épie ceux qui en sortent & je cherche sur leurs visages les cruels indices de ce que j'appréhende. Ce supplice est horrible ; ayez pitié de votre amant, il meurt d'inquiétude, de douleur & d'effroi...

Lettre XLII

*Du comte de Mirbelle à Sophie,  
l'une des femmes de la marquise*

Elle est mourante & je ne puis la voir! Elle est mourante & je vis... Ma Sophie, ma Sophie, au nom de l'humanité, du malheur, de tout ce qui est sacré, tâchez de m'introduire chez elle. Dans son transport vous dites qu'elle m'a nommé. Peut-être ma présence!... n'en doutez pas... ma chère Sophie, ne me refusez point; choisissez un moment où madame de Sancerre sera chez elle. Sauvez la vie à votre maîtresse, à moi, venez à mon secours. Quoi! madame de Lacé a passé quatre nuits auprès d'elle & moi j'en suis banni! Que cette dame est heureuse! que j'envie son sort! On accepte les soins de l'amitié & l'on rebute ceux de l'amour, de l'amour désespéré! Grand Dieu! s'il fallait la perdre, je jure de ne lui pas survivre. Puisse-t-elle entendre mon serment! Je compte sur vos soins... Je ne quitterai point les environs de l'hôtel; j'y serai à toutes les heures du jour & de la nuit; si vous pouvez me ménager une entrevue, faites-moi des signes à travers les croisées de l'appartement. J'y attacherai mes regards, ne m'oubliez pas, respectez mon désespoir.

Lettre XLIII

*De la marquise  
au comte*

Revenue à moi, je peux donc vous écrire ! Il me reste un souffle, il est à vous. Ne vous alarmez point. Au nom de l'amour le plus tendre, ayez du courage. Je crois que je suis mieux : pardonnez-moi si je ne vous ai point vu... ce sont les ordres de ma mère qu'on exécute. Que ma situation est cruelle ! Une lettre de monsieur de Syrcé m'a porté le dernier coup. Il a écrit à madame de Sancerre ; il la presse, il la supplie de me donner ses soins ; il voudrait les partager, il s'accuse, sent ses torts, aggrave les miens, m'accable de son estime... Ah ! Dieu ! je n'étais donc pas assez punie. Hélas ! combien je souffre ! Si vous m'aimez, si vous m'en aimez mieux, je me trouve heureuse... Je suis charmée & fatiguée d'écrire ; il me serait douloureux de quitter un univers que vous habitez. La mort seule peut me soustraire à la honte... & vous m'attachez à la vie !...

Lettre XLIV

*Du chevalier de Gérard  
à la marquise*

Votre lettre, madame, m'a pénétré d'admiration & de douleur & l'effet étonnant qu'elle a produit sur moi me prouve que je ne suis pas indigne de la confiance dont vous m'honorez. Combien votre âme est sublime! Combien votre conduite actuelle vous venge de mon injustice passée! Non que je me repente d'avoir conseillé monsieur de Mirbelle comme vous l'eussiez fait à ma place. J'ai consulté mon cœur, j'ai parlé comme j'aurais agi, mais je ne me consolerai jamais de n'avoir pas démêlé assez vite, du sein même de votre faiblesse, toutes les qualités auxquelles je rends hommage. Que de générosité, d'héroïsme & de force! Monsieur de Mirbelle vous a dit avec quelle chaleur je m'opposais à sa passion pour vous & c'est à moi que vous vous adressez! Vous me chargez du soin cruel de le consoler, de veiller sur ses jours & dans quel moment! Lorsque vous êtes la seule qui ne trembliez pas pour les vôtres!... Ah! madame, il n'aura point le malheur de vous perdre, vous vivrez. Le ciel vous doit à la terre, non pour rougir d'une faute trop expiée, la honte n'est faite que pour le crime; mais pour vous en relever avec éclat & donner l'exemple des vertus. Votre démarche m'éclaire. Souffrez, madame, souffrez que je partage l'enthousiasme trop juste... & surtout l'espoir de mon ami. Je vous fais le serment d'obéir aux ordres que vous me donnez; mais c'est avec la certitude de n'être

jamais dans la triste nécessité de les remplir. Il m'eût été bien doux de vous assurer, dans une circonstance moins douloureuse, de mon profond respect et, daignez me le permettre, de mon attachement.

Billet

*Du chevalier au comte*

Ah! rassurez-moi, mon cher comte. Donnez-moi de vos nouvelles, donnez-m'en de madame de Syrcé. Lui serait-il arrivé de nouveaux malheurs? L'état de mon père, celui où je vous ai laissé & le regret de ne pas être auprès de vous & la raison qui m'en éloigne, tout m'accable. Votre silence m'effraie, votre position m'attendrit. Vous souffrez, je suis loin de vous; un mot, un seul mot. Je crains tout, j'ai besoin de consolation, j'en ai besoin, vous êtes malheureux.

Lettre XLV

*De la marquise au comte*

Je voudrais pouvoir vous cacher mon état. Il n'est plus temps, il faut se soumettre, il faut nous séparer. Vivez, je vous en conjure; c'est du sein de la mort que je trouve des forces pour vous l'ordonner. Vivez, si je vous fus chère. Je ne puis croire qu'en cessant d'être, je cesse de vous adorer... Quelque chose nous survit. C'en est fait!... c'est un adieu... un adieu éternel que je vous dis. Ma main tremble... je ne puis achever... Mon arrêt est prononcé, je ne vous verrai plus, mes yeux qui ne s'ouvraient qu'à vous, qui noyés de larmes vous cherchent encore, vont se couvrir de ténèbres. Mais, j'en atteste le Ciel, je ne regrette en moi que le sentiment profond dont vous fûtes l'objet unique & qui va s'anéantir dans ma tombe. Que dis-je, malheureuse! Le maître de l'univers me rappelle & j'ai un Dieu sur la terre! Dans ce moment d'épouvante, dans ce moment horrible, en proie à toutes les douleurs, à tous les maux, aux remords; trop punie pour n'être pas coupable, c'est pour vous que je frémis. Hélas! il ne verra donc point la lumière cet enfant malheureux, né de l'amour & condamné à subir la peine du crime? Je vais en m'éteignant le replonger avec moi dans la nuit effrayante... où l'on n'entend point la voix de ce qu'on aime. J'aurais pour conserver ses jours supporté l'ignominie. J'adore tes décrets, ô Ciel! je ne murmure point d'en être la victime; mais souffre qu'au milieu de mes tourments, si tu ne frappes que moi, je te rende grâce de ta bonté. J'ai quitté dix fois ma lettre... je ne saurais écrire, ni

m'arracher à vous... Ne vous reprochez rien; c'est du fond de mon cœur que je vous pardonne.

Adieu, adieu!... Que, disparue de l'univers, je vive dans votre mémoire! N'oubliez jamais que mes derniers soupirs ont encore été pour vous.

Lettre XLVI

*Du comte à madame de Sancerre*

Par la hardiesse de ma démarche, vous jugerez, madame, de l'excès de mon trouble. Le désespoir ne connaît aucun frein; il doit intéresser par sa violence même et, si les infortunés ont quelques droits sur votre âme, vous m'écoutez avec bonté, vous oublierez que je suis coupable, en voyant combien je suis malheureux. Votre fille est mourante, votre fille... la plus charmante des femmes et, j'ose dire, la plus respectable. Elle est mourante, j'en suis la cause & c'est à vous, oui, madame, à vous-même que je m'adresse pour obtenir une grâce... dont ses jours dépendent peut-être. Je ne vous parle point des miens; ils me pèsent, c'est pour elle que je vous implore. Il est des moments où les bien-séances doivent être comptées pour rien, où la nature doit parler seule, où les âmes sensibles, les âmes telles que la vôtre, jettent un cri qu'il est horrible d'étouffer. Quels que soient mes torts, mes forfaits, j'ai des titres. Pour être affreux, ils n'en sont pas moins sacrés; je les réclame. Madame de Syrcé m'a cru digne de son attachement. Il m'appartient ce cœur sublime & tendre; ses derniers battements seront pour moi, je le sais & vous lui enlevez une de ses plus chères consolations! Dans cet instant, madame, défiez-vous de vos principes; la sensibilité est la première vertu. Tremblez... vos ménagements vous coûteront des pleurs; tremblez d'être vous-même complice d'un malheur... Ah! je tombe à vos pieds, je les embrasse. Vous m'avez compris... me refuserez-vous? Permettez, souffrez que je la voie un instant, un seul

instant. Mon image est au fond de son âme; elle y entretient la douleur, elle accroît son mal, mon souvenir la tue, ma présence la calmerait. C'est mon espoir, n'allez pas le trahir. Qu'elle lise au moins dans mes yeux noyés de pleurs le prix de son amour et, s'il faut la perdre, m'arracher à tout, que je recueille un de ses soupirs pour y joindre le dernier des miens! La perdre! non, non : le Ciel n'est point impitoyable, il ferait trop de malheureux. Dieu juste! toi qui pardones aux faiblesses, ô mon Dieu! si ton bras est levé, suspends le coup terrible; en frappant, tu enlèverais aux mortels ta plus parfaite image. Te faut-il une victime? Frappe, me voilà prêt; ou, si tu veux être plus cruel, remplis mes jours d'amertume, traîne-moi de douleur en douleur à la plus affreuse vieillesse & fais-moi acheter la mort au prix de l'infortune; mais sauve, sauve ce que j'aime. Puissé-je m'emparer de tous ses maux, en être accablé, les sentir tous & jouir!... Vous voyez mon égarement; y serez-vous insensible? Au nom de mes larmes, de mes tourments, de mes crimes même, oui, de mes crimes, écoutez-moi; ils me rapprochent de vous... où suis-je? qu'ai-je dit? Je ne me connais plus... Frémissez... mais ne m'accablez pas; frémissez de pitié. Je suis trop à plaindre pour exciter votre colère. Songez à ma situation, est-elle assez épouvantable? Je plonge au cercueil la femme que j'idolâtre; elle expire par moi & pour moi & je ne puis m'offrir à ses yeux, me prosterner devant elle, serrer sa main défaillante, lui montrer le malheureux qui doit la suivre!... Mes esprits s'égarer, je ne sens plus, ne vois plus... vous seule!... la force manque... j'attends votre réponse ou la mort.

## Lettre XLVII

*Du comte de Mirbelle à madame de Syrcé*

Votre arrêt est prononcé! Qu'ai-je lu? Qui vous l'a dit? Gardez-vous de le croire. Non, il ne l'est pas; n'écoutez point des barbares qui vous trompent; n'ajoutez foi qu'à l'amant qui vous rassure. Vous, me quitter! Vous! Je ne reçois point votre adieu, votre adieu cruel... Au nom de mon amour, de l'amour le plus tendre, le plus malheureux, le plus désespéré, reprenez votre courage. S'il est un être juste, il veille sur vos jours, il vous protège, il vous aime; mes pleurs l'attendriront, et, s'il déchirait nos nœuds, son bonheur, quel qu'il soit, serait troublé par l'excès de mon infortune. Ne craignez rien, il me semble que tant que je respire, le Ciel même n'a point de pouvoir sur vos jours; cette illusion suspend mes terreurs. Quoi! c'est vous, c'est bien vous qui m'avez écrit? Je la mets sur mon cœur cette lettre, cette précieuse lettre, cher monument d'une sensibilité dont il n'y eut jamais d'exemple. Votre âme y est tout entière, cette âme à la fois douce, courageuse & profonde & qui est vraiment un rayon de la divinité! Quoi! cette âme de feu s'éteindrait! Elle ne sentirait plus l'amour! La tombe dévorerait!... Mes yeux se couvrent de larmes. Qui, moi! malheureux! je vous aurais connue pour être votre bourreau! Sous la riante image du bonheur, le sort implacable nous aurait caché un avenir aussi funèbre. J'aurais porté la mort dans votre sein; le gage de notre union s'y anéantirait & je perdrais à la fois deux êtres sacrés pour mon cœur! Je ne puis envisager cet abîme. Ô toi, sans qui je ne saurais vivre un seul

instant, que tes craintes s'évanouissent, ne partage que mon espoir. Il sera rempli si madame de Sancerre n'a point une âme cruelle. Je lui ai écrit; j'implore de sa bonté la grâce de te voir, de te parler, sans doute elle me l'accordera. Sophie te remettra ma lettre; les caractères en sont presque effacés par mes pleurs, mais si tes yeux peuvent s'ouvrir, ils m'y reconnaîtront encore. Je lui ai bien recommandé de choisir un moment où tu serais moins faible pour te la laisser lire; tu y verras l'amour que tu inspires, les craintes qui m'accablent, les espérances qui me consolent. Ma chère maîtresse! Que madame de Sancerre tarde à me répondre! Va, je souffre tous les maux ensemble. Te savoir mourante & vivre loin de toi, vivre dans des transes éternelles; pleurer le jour, pleurer la nuit, rejeter toute consolation, relire sans cesse tes lettres, couvrir ton portrait de baisers & de larmes, lui parler comme s'il pouvait m'entendre & me répondre, imprimer ma bouche & mon âme sur les moindres gages de ta tendresse, voilà l'emploi de tous mes instants, mes occupations douloureuses & chères, voilà ce que je fais sans cesse & je n'y suis arraché que par un abattement qui ressemblerait à la mort, s'il n'était encore plus horrible qu'elle. Je ne puis finir ma lettre. En ce moment où je m'entretiens avec toi... les sanglots m'oppressent...

Adieu, mon amie, ma maîtresse! Adieu, toi, l'épouse de mon cœur!... On ne m'apporte point de réponse. Je frémis, je tremble... quel état!... je me meurs!... je t'adore!... Tu vivras; oui, tu vivras... & ton amant, ton amant fidèle!... Je te quitte malgré moi... Adieu!... il faut que je te voie, il le faut!... Les barbares! ils ne me priveront pas plus longtemps de ta présence.

Billet

*Du comte à Sophie*

Ô ma Sophie, je me trouverai à l'heure indiquée à la porte de l'hôtel; je serai déguisé, les gens ne pourront me reconnaître. Ma Sophie!... tous les cœurs sont féroces. Madame de Sancerre... Ah! Dieu!... ma Sophie, je te dois tout; tu as remis ma lettre. Ta maîtresse en a lu quelques lignes!... Son front était serein, mais une faiblesse l'a empêchée de poursuivre. Une faiblesse!... Elle est plus mal, & c'est à moi qu'il faut le reprocher! Le Ciel m'a donc fait naître pour son tourment. Elle expire, & je hâte peut-être... moi! Qu'ai-je dit? C'en est trop, je succombe; si mes cris allaient être entendus! Je sors de chez mon père, je vais errer jusqu'à l'heure du fatal rendez-vous. Quel jour, quel jour funèbre! S'il m'enlève ce que j'aime, puisse-t-il être le dernier pour toute la nature!

Adieu : je te remercie & dans ces instants où mon âme n'est ouverte qu'à la douleur, j'ai encore la force de sentir ton bienfait.

## Lettre XLVIII

*Du comte de Mirbelle au chevalier de Gérard*

Quelle scène ! quelle scène à la fois attendrissante & affreuse ! Je n'aurais jamais pu vous en faire le récit. J'étais stupide, sans connaissance, sans mouvement, mes yeux fixes & mornes ne distinguaient plus les objets. Mon état était une mort anticipée, mais ce matin madame de Syrcé est moins mal, j'en reçois la nouvelle ; je respire & je peux vous faire part de tout ce qui m'agite encore. Hélas ! on n'espérait plus rien de cette femme charmante ; elle avait eu dans la journée plusieurs faiblesses ; on redoutait la nuit. À force d'instances, de prières, de larmes, je détermine Sophie à me laisser entrer dans sa chambre & à me ménager un instant pour voir sa maîtresse. Comment résister aux emportements de l'amour & de la douleur ! Sophie n'en eut pas le courage.

Il était sept heures du soir. Madame de Sancerre ne pouvant cacher ses larmes monta dans son appartement pour pleurer en liberté & sans craindre d'être aperçue de sa fille mourante. Ce fut alors qu'on m'introduisit chez elle, je crus entrer dans le tombeau & je me trouvais heureux d'y être. Muet & tremblant, je me jette au pied de son lit ; il lui restait à peine un reste de souffle & d'existence. Je prends une de ses mains, je la couvre de baisers, je la presse sur mon cœur. Aux pleurs dont je l'arrose, aux sons étouffés de ma voix, madame de Syrcé entrouvre des yeux expirants & attache sur moi un regard dont l'expression m'est toujours présente. Quel Dieu me rend à la vie ? Ah ! c'est vous, me dit-elle, c'est vous que je vois ! J'aurai donc encore un instant de

bonheur; je pourrai vous dire à vous-même avec quel plaisir je vous pardonne. J'ai vécu coupable & je mourrai contente, le Ciel ne me hait pas. Adieu... fuyez... la force m'abandonne; mais avant de me quitter, jurez-moi de vivre. Je le veux, je vous l'ordonne... je vous en conjure. Il faut renoncer à tout, il le faut, donnez-moi votre main... c'en est fait... emportez mes derniers vœux.

À ces mots elle tomba dans une nouvelle faiblesse. Accablé, anéanti, désirant de l'être tout à fait, je n'avais pas eu la force de proférer une parole. Soudain on entendit madame de Sancerre qui descendait; je fus obligé de fuir, de m'arracher de ce lieu. Ne sachant ce que je faisais, où j'allais, voulant sortir, me trompant, ne voyant plus rien, j'entre dans la chambre des enfants de madame de Syrcé; je les trouve à genoux, remplissant l'air de leurs cris & priant le Ciel de leur conserver une mère adorée. À la vue de ces innocentes créatures, à qui j'enlevais leur appui, je ne pus me contenir. Je me penchai sur eux, je les serrai dans mes bras, je les inondai de larmes & les effrayai de l'excès de ma douleur. Je voulais leur parler, ma voix expirait sur mes lèvres; enfin je m'élançai hors de cette maison où j'aurais dû mourir. L'image du duc alors vint se présenter à moi. Je vis en lui le bourreau de madame de Syrcé, de Sidley, le mien. Je cours, l'œil ardent de courroux, respirant la vengeance. Hélas! mes genoux se déroberent sous moi; je ne pouvais me soutenir & il fallut me ramener chez mon père, où j'ai passé la nuit la plus horrible, mais sans abandonner un seul instant l'idée de percer le cœur du perfide qui m'a perdu.

Je suis plus calme dans ce moment, on a une lueur d'espérance... Aimez-moi, plaignez-moi; je suis le plus coupable des hommes; mais il n'en est point de plus puni.

Lettre XLIX

*De madame de Sancerre au marquis de Syrcé*

Ne partez point, je vous en conjure, ne partez point. Hélas! que viendriez-vous faire? Il n'y a plus d'espoir. En vain j'ai compté sur sa jeunesse, sur son courage, il faut se résoudre à la plus horrible séparation. Voici le huitième jour que je ne me suis couchée; je veille à côté d'elle, les yeux attachés sur les siens, je ne la quitte que pour pleurer. Quelle femme! Que de qualités que nous ne connaissions pas! Ô Dieu! tu lui pardonneras ses fautes en faveur de ses vertus!

Hier, elle a fait venir ses enfants; elle les a tenus longtemps embrassés. Souvenez-vous de moi, leur a-t-elle dit, aimez votre père, respectez-le toujours & méritez ses bontés. Je sanglotais, je fondais en larmes & c'est elle, c'est elle qui me consolait! Je lui ai montré votre lettre; elle en est bien reconnaissante. Voici sa réponse qu'elle m'a remise toute cachetée, & qu'elle me recommande de vous faire tenir. L'infortunée! avec quelle joie je rachèterais ses jours de tous ceux qui me sont réservés! Moi, lui survivre, moi! Mon cœur se serre, je ne puis retenir mes pleurs, ils inondent mon papier. Madame de Lacé entre; cette digne amie! Elle ne quitte point ma chère fille. Tout le monde l'aime & il faudrait la perdre!... Je me meurs... Je vous écrirai demain... demain! Ô Ciel... je n'en puis plus... Adieu.

Lettre L

*De la marquise à monsieur de Syrcé*

Je vais paraître devant un juge que je ne puis croire inexorable. Avant de lui rendre compte, je vous dois la vérité. Je n'aurais pu soutenir votre présence, je ne mérite plus vos regrets, je ne veux pas les emporter. Je ne vous parle point des horreurs de mon repentir; une âme telle que la vôtre n'a pas besoin de vengeance. La mort seule pouvait m'arracher au crime, au malheur, à la honte & j'en bénirais les approches si je ne coûtai pas des larmes qui me la rendent affreuse. Pardonnez... bientôt je ne vous offenserai plus. Mon cœur va se fermer même au remords... bientôt il ne restera de moi que des cendres froides & inanimées... Daignez ne point haïr ma mémoire... Vivez heureux! L'instant redoutable s'apprête... le tombeau s'ouvre pour me recevoir... J'y vais descendre... Il faut tout quitter, & pour jamais! Consolez la mère la plus tendre... Que vos enfants vous soient chers! Ne me pleurez point... je meurs coupable.

Lettre LI

*Du comte de Mirbelle au chevalier de Gérard*

Où suis-je? Que vois-je?... Un cercueil!... J'ai peine à retenir mes cris... Est-il vrai? Laissez-moi me plonger, me cacher dans le sein de l'amitié... J'ai tout perdu et, dans la solitude immense où je me trouve, déchiré de remords, poursuivi par des ombres, c'est sur vous que je me jette. Elle était mieux, je le croyais... je vous l'avais mandé... je respirais!... mieux perfide! Lueur formidable qui brillait sur un sépulcre! Elle est morte!... Qui? Madame de Syrcé!... Oui, c'en est fait... rien n'a pu la sauver; elle est morte & vengée. Aurai-je la force de poursuivre? Je l'aurai... c'est mon dernier effort, il est affreux, je me l'impose. J'aime à me pénétrer de mes maux, à m'en nourrir, à m'y concentrer. Ma douleur me plaît et, si quelque bien me reste au monde, c'est l'excès de mon désespoir... Il finira... tout va finir pour moi. Frémissez. La nuit du jour même où je vous confiais mes espérances, j'errais, comme j'ai toujours fait durant cette fatale maladie, j'errais autour de l'hôtel de madame de Sancerre. Quelle nuit! Quelles ténèbres! Jamais elles ne m'avaient paru si profondes. Je les voyais teintes de sang, & j'y marchais au hasard, abîmé dans mes réflexions. Tout à coup j'en suis distrait par des sons lugubres. Je cours, je m'élançai; il se fait du mouvement, la porte s'ouvre, des domestiques sortent, je me précipite sans être aperçu. J'avance, je m'enhardis, je monte, j'entre poussé par un attrait funeste; j'entre, ô Ciel! dans la chambre du malheureux objet dont j'ai causé la perte. Quel spectacle! Madame de Sancerre évanouie!

Sophie au milieu des secours qu'elle lui donne, poussant des cris lamentables, madame de Lacé qui fuit effrayée de mon aspect! Les restes de quelques lumières éclairaient cette scène funèbre. J'approche, j'ouvre les rideaux d'une main tremblante, malgré les instances, les larmes & les oppositions de l'inconsolable Sophie. Dieu!... ô Dieu!... Mon ami, toutes les grâces, toutes les vertus, tout ce que j'adorais, immobile, enseveli dans un sommeil éternel!... attendu au sein de la terre!... & j'ai pu y survivre!... Madame de Syrcé... elle n'était plus, elle venait d'expirer... Elle n'était plus; mais la pâleur du trépas n'était point encore sur son front & la mort même n'avait pu la défigurer. Elle vit encore! m'écriai-je. À l'instant, je saisis ses mains, ses mains glacées que je réchauffe dans les miennes. Je cherche à ranimer de mon souffle quelque souffle égaré d'une vie, hélas! qui était disparue. Je lui parlais comme si ma voix avait pu arriver jusqu'à elle; c'est ton amant, c'est lui, c'est lui qui veille à tes côtés; renaîs, ô la plus tendre des femmes, la plus honnête, la moins connue, renaîs aux cris de la douleur, à la voix de l'amour, mais, quand des signes trop certains m'eurent assuré du malheur horrible dont je doutais toujours, je ne fus plus maître de mes transports. Je m'attachais à ces restes inanimés, je les couvrais de pleurs, je les pressais dans mes bras, je ne pouvais m'en séparer. C'était un trésor que je disputais, que j'enviais à la tombe. En vain Sophie éplorée me conjurait de sortir avant que madame de Sancerre revînt à elle. Laisse-moi, lui dis-je; je veux que les yeux de cette malheureuse mère me voient en s'ouvrant expirer à côté de sa fille, de sa fille que j'ai perdue, de sa fille dont je suis l'assassin. Je veux que tout mon sang coule sur ce lit de mort & rejaillisse sur ma victime. Fais monter les domestiques, qu'ils me déchirent, qu'ils m'immolent à leur maîtresse, qu'ils la vengent... Ce dernier mot m'éclaira.

Au milieu de tant d'objets cruels, l'idée, l'affreuse idée de l'auteur de tous mes maux vint se remonter à moi. Je sortis, je volai chez lui, tous mes mouvements étaient convulsifs; j'étais poussé par les furies. Je trouve le duc qui rentrait. Me reconnaissez-vous? lui dis-je. Vous voyez le plus malheureux des hommes, & le plus malheureux par vous. Ma pâleur, mon effroi, mon trouble vous annoncent que j'ai tout perdu. Il ne me reste que la vie, elle me pèse, venez me l'arracher, ou périr de ma main. Suivez-moi; il y consentit... & cet homme avait du courage!

Pendant que nous marchions, le monstre plaisantait & je frémissais de colère. Arrivé sur le lieu, il se mit en garde avec un sourire ironique qui redoubla ma fureur. Je fondis sur lui, son sang-froid ne put le sauver & je défendis de rage une misérable vie, que mon désespoir aurait sans doute abandonnée; j'atteignis, je perçai le cœur, l'infâme cœur qui avait flétri, corrompu, déchiré le mien. Le duc se débat, tombe, chancelle & meurt : mais, vous l'avouerez-vous ? je ne pus le voir expirer, sans une pitié que le barbare ne méritait pas.

Après ces horribles secousses je sentis ma faiblesse & j'eus bien de la peine à me traîner chez mon père. C'est de ma chambre que je vous écris, les yeux rouges de larmes, me détestant moi-même, abhorrant la lumière... Ah ! bientôt...

Adieu, le plus vertueux des hommes; dans l'univers je ne puis plus regretter que mon père & vous... Mon heure est venue... Adieu.

Lettre LII

*Du chevalier de Gérard au comte de Mirbelle*

Mon père est à l'extrémité... je ne puis le quitter, je ne puis voler à vous. Que m'avez-vous écrit? Votre *heure est venue*, je frissonne... Je dépêche un courrier, j'espère qu'il arrivera assez tôt & que vous serez sensible au désespoir, aux craintes, aux instances de l'amitié. La douleur ne rend point barbare. Hélas! mes larmes coulent & je ne prétends pas vous consoler. Pleurez, malheureux, pleurez; mais vivez, vivez pour votre père, votre famille, votre ami, c'est le dernier vœu de celle que vous aimâtes & c'est moi qu'elle en a rendu le dépositaire. Je vous offre une retraite; venez, vous y serez libre, inconnu, si vous voulez l'être. Nous avons des rochers, des forêts, tout ce que cherche une âme inconsolable. Si vous le désirez, je ne vous y suivrai pas, si mes pleurs ne vous sont point à charge, je les confondrai avec les vôtres. Mais peut-être en cet instant... infortuné, prenez pitié de vous-même, de moi! Je tremble pour les jours de mon père; hélas! s'il m'est ravi, me laisserez-vous seul au monde? Je n'en puis dire davantage... Les moments me sont chers... un seul... je ne respire point... je frémis...

Adieu, gardez-vous... Adieu, cruel ami.

Lettre LIII

*Du comte au chevalier*

Pour comble de malheur, je vis encore. À peine j'avais écrit ma lettre, à peine je l'avais remise à mon valet de chambre que mon père parut à mes yeux, son aspect me terrassa. Mes gens, effrayés de mon désespoir, l'en avaient averti. Il était pâle, tremblant, il recula d'effroi, lorsqu'il aperçut entre mes mains l'arme qui m'allait délivrer d'une existence que j'ai en horreur... Malheureux! me dit-il... fils dénaturé!... Mon fils, mon cher fils!... Elle est morte, m'écriai-je... J'en suis la cause... Elle est morte! Laissez-moi mourir. À ces mots, je tombe évanoui... Une fièvre violente, le transport, des accès de rage succédèrent à cet état d'anéantissement... Hélas! je revins à moi. Que vis-je, ô mon ami!... mon père me pressant contre son sein, m'arrosant de ses larmes, me conjurant de vivre! Veux-tu désespérer ma vieillesse? Veux-tu que je la traîne dans le deuil, l'amertume, les regrets, sans appui, sans consolation, sans toi?... Veux-tu enfoncer le poignard dans le cœur d'un père? N'es-tu pas assez coupable? Mon fils, jurez-moi de ne point attenter à vos jours, à ce prix je vous pardonne. J'ai appris votre combat avec le duc, j'en sais les suites... ne craignez rien, vous êtes trop malheureux pour que je vous accable. Fuyez pour quelque temps, j'obtiendrai votre grâce, mais faites-moi le serment que j'exige. Je vous l'ordonne... mon fils, mon cher fils!... Je voulus me précipiter à ses genoux. La nature commandait, qu'elle a de pouvoir! J'ai promis de souffrir.

En obéissant à mon père, j'aurai le triste plaisir de satisfaire à des ordres encore plus puissants sur moi que les siens, aux ordres cruels & touchants qui développent si bien l'âme sensible, l'âme adorable, à laquelle enfin vous rendez justice... J'eusse été trop heureux de la suivre. Ma lettre écrite, je pars, je vais m'ensevelir dans une des terres de mon père, à deux cents lieues d'ici. La vôtre, mon cher chevalier, est trop voisine de Paris, de ce séjour odieux pour moi, je vais dans une solitude profonde & qui me plaira, être tout entier à mes ennuis, y chercher l'ombre des bois les plus épais, m'attacher à toutes les images du tombeau, faire retentir mon désert des noms sacrés de deux objets charmants que j'ai perdus, que je regretterai toujours. Je suis trop infortuné pour m'offrir même à vos yeux. J'ai besoin d'être seul, de me nourrir de mes larmes & je ne mérite pas qu'elles soient essuyées de la main d'un ami, c'est une consolation trop douce, je n'en veux pas. Moi, me consoler! Moi! ah! jamais... J'aurai le courage de tenir ma parole, je n'attenterai point à mes jours, mais les chagrins les termineront. Je mourrai jeune, je vis dans cet espoir et, jusqu'à ce terme souhaité, je jure par la tombe où madame de Syrcé repose de ne former aucun lien, de vivre isolé, d'exister pour la douleur & de porter au cercueil un cœur fidèle à l'ombre chère & plaintive d'une femme idolâtrée. Est-il un mortel plus à plaindre que votre ami? Je prive l'humanité de deux femmes qui l'honoraient : l'une est morte!... l'autre s'est ensevelie dans un cloître. Elle est aux Carmélites de \*\*\*. Je suis obligé de fuir, de m'arracher du sein d'un père & je reste seul dans la nature... pour avoir écouté les conseils *d'un homme frivole!*

Puisse au moins mon exemple effrayer tous ceux qui se font un jeu de l'inconstance & de la perfidie! Qu'ils me contemplent, ils frémiront & peut-être ils seront corrigés.